

Salle d'garde p. 35
1ère Communion p. 39

DIMANCHE, 6 MAI 1827.

IVe ANNÉE. N° 1er.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

QUATRIÈME ANNÉE DU BON GÉNIE.

LE BON GÉNIE A SES JEUNES AMIS.

Trois années se sont écoulées, mes bons et aimables amis, depuis que je suis en relation avec vous. Cette petite période marquera dans ma vie, comme un temps de bonheur; j'en conserverai toujours le souvenir, et j'espère un peu que vous le garderez aussi. Ceux d'entre-vous qui me connaissent depuis que j'ai commencé à faire ce Journal, comptent aujourd'hui trois ans de plus; leur raison, leurs sentiments ont acquis un perfectionnement heureux; leur instruction s'est fortifiée; la plupart, en correspondant avec moi, m'ont procuré le plaisir d'être témoin de leurs progrès, et ce m'est une pensée bien douce que celle d'avoir pu y contribuer peut-être pour une petite part. Ceux qui me connaissent depuis moins long-temps, n'ont pas acquis de moindres droits à mon tendre intérêt, à ma sincère affection; et j'ai dû être bien touché des regrets que quelques uns d'entre eux m'ont exprimés, de ne m'avoir pas connu plus tôt. Ceux, enfin, qui viennent tout nouvellement de grossir ma famille de lecteurs, doivent être bien assurés de me trouver disposé à reporter sur eux les mêmes sentiments. Je réclame leur amitié, leur confiance, et j'y répondrai de tout mon cœur; je leur saurai bon gré de me faire aussi jouir de leurs progrès; j'aurai le même plaisir à les voir acquérir des vertus et de l'instruction. Tous, tant que vous êtes, mes anciens et nouveaux amis, j'aime à bien augurer de vous, à vous présager des succès et du bonheur; je me plais à penser que, d'ici à quelques années, quand vous serez dans le monde, vous vous souviendrez encore avec affection de ce bon Génie qui aura eu quelque part dans les études et les plaisirs de votre enfance. Continuons donc des relations établies sous de si doux auspices, et qu'il soit bien convenu que je suis toujours votre ami et que vous serez toujours les miens.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je suis bien charmé, mes chers correspondants, de l'empressement aimable avec lequel vous répondez aux questions que je vous fais sur mes fables; il me prouve qu'elles vous amusent et vous intéressent, et je ne vois pas avec moins de satisfaction que vous en saisissez parfaitement le sens moral. Ainsi, le double but que je me propose en les composant, de vous

amuser et de vous donner de bons avis, se trouve atteint. Je dois donc être content.

Sans faire aujourd'hui un long préambule que rien ne rend nécessaire, je vous dirai tout de suite, qu'ayant, selon ma coutume, divisé mes correspondants en deux sections déterminées par les âges, je trouve, dans la première, trois lettres qui me paraissent devoir être insérées ici de préférence aux autres, parce que ce sont celles qui expriment le mieux le plus grand nombre d'idées justes sur le sujet de la fable *des deux Araignées*. Ces trois lettres sont celles de Mesdemoiselles *Caroline L....., Antoinette R. de la M.....*, et *Célinie de B........* Les voici :

« Mon bon Génie, deux leçons de morale me semblent principalement renfermées dans votre fable : la première, c'est qu'il ne faut pas dédaigner les avis d'une amie prudente ; la seconde, c'est que les goûts, même les plus innocents, lorsqu'ils se changent en passions, entraînent après eux les plus grands dangers.

« En effet, quoi de plus pardonnable en soi-même, que ce goût de notre jeune insecte pour la musique ? Qui ne serait sensible au charme de cet art ? Noble délassement de l'esprit, il semble agrandir l'âme en la récréant ! C'est par des chants que tous les peuples élèvent vers le créateur les accents de la crainte et ceux de la reconnaissance ; et la harpe de David lui servait à célébrer la gloire du Seigneur et à chanter les hymnes de la pénitence.

« Cependant, quoiqu'on puisse pardonner quelque enthousiasme pour cet art, ce goût même, quelque noble qu'il soit, ne doit pas être poussé trop loin ; car il pourrait nous entraîner à négliger d'autres choses plus utiles et moins agréables ; et comme l'araignée y a trouvé sa destruction, nous pourrions aussi y trouver plus d'un sujet de repentir.

« Aussi ne balancerai-je pas à applaudir à la sage conduite de l'autre araignée qui, tout en se procurant l'agrément d'entendre les harmonieuses vibrations de la harpe, sait cependant se tenir éloignée des mains ennemies. Si quelques faibles sons lui échappent, du moins aucun danger ne la menace. L'autre a joui un instant de tous les charmes de l'harmonie, mais que cet instant est court, et combien cher elle a payé ce plaisir fugitif !

« Quant à celles qui ont été s'exposer au même sort, quelle excuse pourrait-on alléguer en leur faveur ? Cependant, telle est notre faiblesse, que rarement nous profitons, pour notre instruction, des exemples des autres ; et cela, parce que le mal d'autrui ne laisse qu'une impression peu profonde, et qu'il faut que nous soyons frappés nous-mêmes, pour sentir dans toute sa force le poids d'une faute. Du reste, il me semble qu'on pourrait assez bien comparer ces araignées imprudentes aux personnes qui vont, à l'entrée des spectacles, braver la foule et les meurtrissures, pour satisfaire une vaine curiosité ; trop heureuses, si elles en sont quittes pour un chapeau froissé ou un schall déchiré.

« Recevez, etc..... Caroline L...... »

« Mon bon Génie, voici, je crois, le fruit qu'on doit recueillir de votre fable des Araignées : Elle tend à nous convaincre que chacun doit se contenter de la condition où l'a placé l'auteur de la Nature, et qu'il y a toujours du danger à s'en tirer pour acquérir des jouissances qui sont au-delà de notre sphère ; que parmi les défauts auxquels nous sommes naturellement enclins, la curiosité est peut-être le plus dangereux et celui qui fait le plus de victimes : c'est la curiosité qui a entraîné à sa perte la jeune araignée : qu'un excès de complaisance de la part des personnes que Dieu nous a données pour guides, nous devient ordinairement funeste, et que, loin de murmurer, nous devons leur rendre grâces, lorsqu'elles se refusent à quelques unes de nos exigeances ; qu'on s'expose aux plus grands dangers, et qu'on finit par se précipiter dans l'abyme, lorsque, par une folle présomption, on repousse les avis de l'expérience et de la sagesse ; enfin, qu'une fois engagé dans une mauvaise voie, on s'aveugle sur les dangers les plus imminents, et qu'on court à sa ruine graduellement et sans s'en apercevoir.

« Je vois, dans la plus âgée des deux sœurs, un caractère faible qui, connaissant tout le danger qu'il y avait de quitter leur demeure, ne laisse pas néanmoins de fournir à sa cadette, par un excès de complaisance, l'occasion de rendre ses bons avis inutiles et de courir à sa perte. Cependant, si elle n'a pas eu assez de caractère pour résister à sa sœur, elle a eu assez de prudence pour se conserver elle-même, et le bon esprit de profiter des conseils qu'elle avait donnés, ce qui n'arrive pas toujours.

« Quant à la plus jeune, elle s'est laissé emporter par la curiosité ; négligeant ensuite des avis salutaires, elle a passé de la présomption à l'imprudence, de l'imprudence à la témérité, de la témérité à l'audace : pouvait-elle ne pas succomber ?

« La conduite des araignées qui, après un exemple aussi frappant, ont péri dans le même danger, nous représente celle de tant de personnes qui, entraînées par la curiosité, l'ambition, ou par toute autre passion aveugle, se lancent témérairement dans une carrière où ont échoué bien d'autres qui les y ont devancées.

« Veuillez, etc., etc.....

» Antoinette R. de la M...... à Marseille »

« Mon bon Génie, je crois que le sens moral de votre fable est, qu'on ne doit pas chercher à sortir de son état, quand on est à-peu-près bien, et que la médiocrité est la situation la plus favorable au bonheur des personnes sages. Je pense que la jeune araignée fut une imprudente de ne pas s'en rapporter à l'expérience de sa compagne. Je pense aussi que vous avez voulu nous faire comprendre, que le goût des plaisirs bruyants et de la dissipation, est la source de la perte d'un grand nombre de jeunes personnes, surtout de celles qui sont nées dans l'obscurité. Je pense que la plus âgée des araignées eut tort de suivre sa sœur dans un lieu dont elle connaissait le danger. Si elle eût refusé de la suivre, elle lui eût probablement sauvé la vie, car la jeune imprudente ne se serait pas exposée seule. C'est ainsi que, dans certains cas, la complaisance est une faiblesse. Quant à la conduite des autres araignées, elle est sans excuse, et malheureusement elle n'est que trop ordinaire, puisque toutes les fautes que l'on peut commettre ont déjà été commises, et que les suites funestes qu'elles entraînent nous sont connues au moment où nous succombons à la tentation. Les jeunes personnes qui veulent se préserver de tout danger, doivent donc écouter et suivre en tout les avis de leurs mères, dont l'expérience les dirigera sûrement.

« Agréez, etc..... CÉLINIE DE B........, à Caen. »

J'ajoute quelques pensées extraites d'autres lettres :

« Je compare ces araignées à nous : si nous ne nous conduisions pas bien, nous serions plus coupables que ceux qui n'ont ni parents, ni bon Génie. Nos parents et vous, nous donnez de bons avis et de bons exemples : tâchons d'en profiter, et de ne pas imiter les araignées étourdies dont vous nous avez parlé. » (Mlle *Sophie Ch....*)

« L'étourderie et l'envie de s'amuser peuvent entraîner à bien des sottises. » (Mlle *Aline L......*, à Baugé.)

« Les imprudences d'autrui et leurs suites ne nous corrigent pas : nous présumons de nos propres forces, et nous pensons que nous échapperons au péril que les autres n'ont pu éviter. » (Mlle *Augustine*, au Lude.)

« Celui qui, se fiant à ses propres lumières, dédaigne les conseils de ceux qui s'intéressent à son sort, s'en repentira tôt ou tard. » (Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin.)

« Il faut toujours donner des avis aux autres, pour les empêcher de faire le mal ou de s'exposer à quelque accident. Ce n'est pas au moins notre faute, quand celui à qui nous donnons des conseils, se perd par son imprudence et son obstination. » (M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche.)

« Quoique vous n'ayez rien demandé sur Phœdore, je dirai, en passant, que je trouve qu'elle a mal fait de faire tuer ce pauvre innocent insecte qui ne pouvait lui faire aucun mal. D'ailleurs, elle était bien sotte, il me semble, de crier pour une araignée. » (Mlle *Ariane de C......*, à Montfleury.)

Je me bornerai à mentionner les lettres de : Mlle *Stéphanie de V....*; Mlle *C. A.*, de Saint-Martin-le-Beau; Mlle *E. G.*, de Nancy; Mlle *Virginie B.....*, de Metz; M. *Adolphe Lindt*; et M. *Émile Thomas*.

Dans la seconde section, composée de mes plus jeunes correspondants, j'ai cru devoir choisir, pour lui donner place dans cette feuille, la lettre suivante, qui est de Mademoiselle *Marie de M....* :

« Mon bon Génie, à mon avis, le sens moral de votre fable est que, quand Dieu nous a placés dans un état qui doit contenter nos desirs, nous ne devons pas chercher à en sortir, sur-tout par l'attrait d'une vaine curiosité.

« La vieille araignée, sans être tout-à-fait exempte d'imprudence, puisqu'elle a suivi sa sœur dans des lieux dangereux pour elles deux, a peut-être été dirigée par le desir louable de la préserver, autant qu'il était en son pouvoir, des dangers qui pouvaient lui arriver. Si tel était son but, sa démarche, quoique un peu imprudente fait l'éloge de son cœur.

« Quant aux autres araignées, qui n'ont pas voulu profiter de la leçon, et sont allées, de gaieté de cœur, se jeter au milieu des périls, ce sont des téméraires qui ne méritent aucun intérêt.

« Veuillez, etc..... MARIE DE M.... (9 ans.) »

Les pensées qu'on va lire, sont extraites de quelques autres lettres de cette seconde section :

« La conduite de l'aînée de vos deux araignées, me paraît pleine de prudence. D'ailleurs, quand elle dit à sa jeune sœur :

« Si ce plaisir vous est si doux,
« Descendons. . . . .
« Mais n'avançons pas trop, et prenez garde à vous ! »

on voit briller dans ces simples paroles, la prudence et la complaisance. » (Mlle *Cécile de V...*

« Il faut savoir maîtriser ses fantaisies, et ne pas sacrifier la douce paix que l'on trouve dans l'intérieur de sa famille, dans les plaisirs de l'amitié, pour courir après les plaisirs du monde, brillants mais dangereux. » (Mlle *Louise D.........*)

« Chacun doit rester où la providence l'a placé : desirer s'élever est une pensée contraire à son propre bonheur. » (Mlle *Emma de F....*, à Villebadin.)

« Je pense que les autres araignées étaient encore plus imprudentes que la première ; elles savaient la

faute, la punition cruelle, et elles courent mourir. J'ai souvent vu les papillons voler ainsi, se brûler à la lampe. Toutes ces étourdies sont des bécasses. » (M. *Afred de F....*)

Je puis encore mentionner, comme très satisfaisantes, les lettres de cette même section qui portent les signatures suivantes :

Mlle *Amélie W.....*, à Corbeil; Mlle *Aimée L.....*, à Besançon; Mlle *Léonie D.....*, à Lyon; M. *Anatole de T.....*, à Autun; Mlle *Eugénie M.....;* M. *Louis Beauchef,* à La Flèche.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est ÉTAIN, dans lequel on trouve *e* et *tain*.

Un grand nombre de mes correspondants et correspondantes l'ont devinée, et m'en ont donné l'explication d'une manière très satisfaisante; mais comme j'avais déjà parlé, dans mon Journal, de l'*étain* et du *tain*, ces explications rentrent naturellement un peu dans ce que j'avais dit moi-même à ce sujet. Je crois donc pouvoir me dispenser de reproduire ici des faits répétés dans les lettres qui m'ont été écrites. Je ne résiste pas toutefois au desir d'en insérer ici au moins une, qui m'a paru d'autant plus intéressante qu'elle est d'une de mes plus jeunes correspondantes, Mademoiselle *Cécile de V.....*

« Quoique je ne doive consulter personne, je n'ai pu, mon bon Génie, m'empêcher de vous consulter vous-même, et jai trouvé dans vos journaux des articles sur l'*étain*, sur le *miroir*, et une jolie petite histoire, intitulée : *Les petits Miroirs.*

« Le premier est la voyelle *e;* le dernier est *tain;* le tout est *étain.*

« Le *tain* est une composition de *mercure* et d'*étain.*

« L'*étain* est un métal. L'*étain* n'est qu'une partie du *tain* qui, placé derrière le verre, forme les miroirs. Les miroirs rendent quelquefois vaines les jeunes demoiselles qui s'y regardent souvent. Lorsqu'on se met en colère ou que l'on pleure, si les yeux rencontraient une glace, on cesserait bien vite, parce qu'on serait honteux de se voir dans un tel état. Mais les yeux d'une bonne mère, comme vous l'avez dit, sont deux petits miroirs, dans lesquels un enfant peut lire la règle de sa conduite. « CÉCILE DE V...... »

Je vous préviens, mes bons amis, que c'est dans le N° de dimanche prochain, que sera décerné le prix de semestre, pour les meilleures réponses qui ont été faites à mes questions depuis le 1er novembre dernier.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

En répondant cette fois à mes questions, on n'a pas manqué, comme de coutume, de m'en adresser plusieurs. Il y en a même, dans le nombre, qui m'entraîneraient à de fort longues et fort intéressantes explications; mais, comme il ne me reste que peu de place aujourd'hui, j'en vais choisir une à laquelle je puisse répondre en peu de mots.

On m'a demandé *ce que c'est que le Bétel.*

Le *Bétel* est une plante qui rampe ou grimpe comme le lierre, le long des arbres ou des supports auxquels elle s'attache par de petites racines. Sa tige est flexible et sarmenteuse, comme celle de la vigne; sa feuille presqu'en forme de cœur, longue et rétrécie à son extrémité, à-peu-près comme celle du liseron; ses fleurs sont disposées en épi serré. Le *bétel* croît dans toute l'Inde, et la culture en est très avantageuse, à cause de son usage habituel. A toutes les heures du jour, et même pendant la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de *bétel*, qui ont une saveur amère, mais dont l'amertume est corrigée au moyen de ce qu'on enveloppe dans ces feuilles un fruit nommé *arèque,* qui croît sur une espèce de palmier. Les gens riches ajoutent souvent au *bétel* différents parfums qui flattent leur sensualité. Toutes les classes d'Indiens en font une consommation continuelle : on prend du *bétel* après les repas; on mâche du *bétel* durant les visites; on s'offre du *bétel* en s'abordant, en se quittant; il faut en avoir la bouche toujours parfumée, à moins qu'on ne doive se présenter à ses supérieurs; enfin, on ne peut se séparer avec bienséance pour quelque temps, sans se faire mutuellement présent d'une bourse remplie de *bétel.* Cette dernière pratique est une manière de se recommander au souvenir de ses amis; et vraiment on doit être satisfait, si ce présent rappelle celui qui l'a offert à la mémoire de celui qui l'a reçu, toutes les fois que ce dernier en fait usage.

On m'a demandé l'explication des effets du *prisme* qui décompose la lumière en rayons colorés; on m'a demandé pourquoi, lorsqu'on se regarde dans le côté concave d'une cuiller, on se voit le visage renversé : ces questions me forceront à vous donner, sur la lumière, des notions qu'il ne me sera pas très facile de rendre bien intelligibles pour vous. Cependant, j'espère y parvenir, comme je crois l'avoir fait l'année dernière pour l'électricité; mais il me faut un peu de temps, car je ne veux vous présenter des explications à ce sujet, que quand j'aurai réussi à les rendre parfaitement claires.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 13 MAI 1827.

IVe ANNÉE. N° 2.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

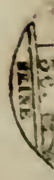
PRIX DE SEMESTRE, DÉCERNÉS PAR LE BON GÉNIE.

Voici, mes bons amis, un des deux numéros de ce Journal que vous avez, chaque année, le plus de plaisir à recevoir et que j'ai aussi le plus de plaisir à vous adresser. Je ne regrette qu'une chose, quand reviennent les époques consacrées à ces petits encouragements, c'est de ne pouvoir les multiplier assez pour vous montrer à tous combien je suis charmé de votre correspondance, et quelle jouissance j'éprouve à observer les progrès de vos idées et de votre facilité à les exprimer. Vous allez voir au moins que je ne laisse pas échapper l'occasion d'augmenter le nombre de ces encouragements, aussitôt que je trouve un prétexte pour le faire. J'avais coutume de ne donner qu'un seul prix de semestre; mais comme, pendant le cours des six derniers mois, j'ai constamment établi une division entre mes plus jeunes correspondants et les plus avancés, comme j'ai fait plusieurs fois des questions distinctes, adressées spécialement aux uns et aux autres, je ne crois pas devoir oublier aujourd'hui cette division, et je vais donner deux prix, afin qu'il y en ait un pour chaque section.

Je n'ai sûrement pas besoin de vous redire comment je procède pour décerner ces prix de semestre, et vous vous rappelez sans doute ce que je vous ai déjà expliqué en pareille occasion : vous savez que je tiens un compte important de l'assiduité avec laquelle on a répondu à mes diverses questions; que je fais entrer aussi, dans ce compte, les explications des charades proposées dans le Journal, et même les lettres écrites spontanément sur d'autres sujets; vous savez enfin, que le prix appartient à celui ou à celle qui m'a adressé, pendant le semestre, le plus grand nombre de réponses et de lettres supérieures à celles de ses concurrents.

Pour donner aujourd'hui ces prix avec pleine connaissance de cause, j'ai repris et dépouillé de nouveau toute votre correspondance, à dater du mois de novembre dernier; et vous pouvez être assurés que rien ne m'a échappé, car j'ai fait ce petit travail, non seulement en conscience, mais avec beaucoup de plaisir. Je voudrais que vous me vissiez devant un bureau tout couvert de vos lettres, arrangées par ordre, classées par petits paquets, selon leur nature; je suis sûr que ce spectacle vous amuserait. « Eh quoi! mon bon Génie, me diriez-vous; vous conservez toutes ces paperasses? — Oui sans doute, et avec grand soin. Est-ce qu'on ne doit pas conserver les lettres de ses amis?..... »

Mais voilà que je me laisse aller à jaser, et que je



vais entamer avec vous une conversation intempestive, au lieu de vous dire bien vîte ce que vous avez probablement envie de savoir. Pardon, mes bons amis; encore un mot seulement, et je ne vous retiens pas plus long-temps : ne pouvant donner des prix, des *accessit* et des mentions honorables à tout le monde, je prie ceux et celles qui n'en auront pas obtenu cette fois, de recevoir, à titre d'encouragement, la nouvelle expression de l'estime et de la sincère affection du bon Génie, qu'ils partagent avec leurs émules plus heureux.

DISTRIBUTION

DES PRIX, ACCESSIT, ET MENTIONS.

PREMIÈRE DIVISION.

PRIX : — Mademoiselle Caroline Lawless; (à Paris).

Ier ACCESSIT : — Mademoiselle Antoinette Rous de la Mazelière; (à Marseille).

IIe ACCESSIT : — Partagé entre Mademoiselle Aline Lofficial; (à Baugé, département de Maine-et-Loire);

Et Mademoiselle Sophie Chanal; (à Paris).

IIIe ACCESSIT : — Mademoiselle Clémence de Flers; (à Villebadin, département de l'Orne).

IVe ACCESSIT : — Mademoiselle Célinie de Banneville; (à Caen, département du Calvados).

Ve ACCESSIT : — Partagé entre Mademoiselle Virginie Béneyton; (à Metz, département de la Moselle);

Et Mademoiselle Augustine ***; (au Lude, département de la Sarthe).

VIe ACCESSIT : — Mademoiselle Caliste Bouchard; (à Mortefontaine, département de l'Oise).

Mentions honorables : Mademoiselle *Ernestine Petitjean*, (à Montataire, département de l'Oise); Mademoiselle *C. A...*, (à Saint-Martin-le-Beau, département d'Indre-et-Loire); M. *Eugène R.....*, (à Beauvais, département de l'Oise); M. *Ambroise Beauchef*, (à La Flèche, département de la Sarthe); Mademoiselle *Ariane de Courval*, (à Montfleury, département de l'Ain); M. *Louis Hermann*, (à Mézières, département des Ardennes).

DEUXIÈME DIVISION.

PRIX : Mademoiselle Aimée Liautey; (à Strasbourg, département du Bas-Rhin).

Ier ACCESSIT : — Mademoiselle Cécile de Verneix; (à Paris).

IIe ACCESSIT : — Partagé entre Mademoiselle Amélie Widmer; (à Corbeil, département de Seine-et-Oise);

Et Mademoiselle Louise Dumousseau; (à Paris).

IIIe ACCESSIT : — Mademoiselle Léonie Dugueyt; (à Lyon.)

IVe ACCESSIT : — Mademoiselle Marie de Morell; (à Paris).

Mentions honorables : — M. *Anatole de Thomassin*, (à Autun, département de Saône-et-Loire); Mademoiselle *Lucie de Poilly*, (à Paris); Mademoiselle *Henriette Baradère*, (à Ferolles, département du Loiret); Mademoiselle *Pauline de M.....*, (à Osmond, département de l'Orne); Mademoiselle *Élisa Audeval*, (à Limoges, département de la Haute-Vienne).

OBSERVATION.

Je félicite Mademoiselle Caroline Lawless qui vient d'obtenir un prix, et qui, au dernier concours, avait obtenu une mention première et spéciale pour sa lettre à laquelle des considérations, que je lui expliquai dans le temps, m'empêchèrent de décerner le prix, quoiqu'elle méritât le premier rang. Cette mention toutefois me paraît équivaloir à un prix, et je crois pouvoir considérer aujourd'hui Mademoiselle Caroline Lawless comme en ayant obtenu deux. C'est pourquoi je lui annonce qu'elle se trouve maintenant mise hors de concours, comme l'ont été précédemment Mademoiselle Blanche Regnault et M. Eugène Delisle. J'espère que cela ne me privera pas de recevoir de ses jolies lettres, et qu'elle voudra bien continuer une correspondance qui me procure beaucoup de plaisir.

LE CONDOR.

Il est arrivé depuis quelque temps, à la ménagerie du Jardin du Roi, un oiseau qu'on n'avait pas encore possédé vivant en France; c'est le *Condor*, espèce de vautour, d'une taille gigantesque, et d'un aspect redoutable. Son œil féroce, son bec aigu, tranchant et recourbé, les mouvements de sa serre puissante, la grosseur de son corps, la longueur de ses ailes et de ses plumes, son attitude, son regard, présentent un ensemble vraiment terrible. Cet oiseau se trouve au Pérou, au Chili, et dans d'autres pays chauds du midi de l'Amérique jusqu'au Mexique. Des voyageurs ont prétendu en avoir vu dont les ailes étendues occupaient un espace de dix-huit pieds de longueur, dont les grandes plumes étaient longues de deux pieds neuf pouces, et le bec long de quatre pouces. Celui que l'on possède en ce moment au Jardin du Roi, n'est pas tout-à-fait de cette taille; mais il a toutefois des dimensions suffisantes pour faire concevoir ce qu'on a dit de la force de cet oiseau qui en-

lève une brebis, un chevreuil, une biche, aussi aisément qu'il ferait un lapin, et qui tue et dévore des enfants de dix à douze ans.

Comme il est probable que la plupart de ceux de mes lecteurs qui habitent Paris, visiteront, pendant les beaux jours, la ménagerie du Jardin des Plantes, et seront curieux d'y voir le *condor,* j'ai pensé qu'ils le verraient avec plus d'intérêt après avoir lu ce qu'en a dit l'abbé Molina, auteur d'une *Histoire naturelle du Chili.* Le passage que je vais citer de cet ouvrage, donnera au moins une idée du *condor,* à ceux de mes jeunes amis qui ne pourront pas visiter ce fameux étranger.

« Les *condors* se nichent sur les rochers les plus inaccessibles; leur ponte est de deux œufs blancs, plus gros que ceux des dindons; ils se nourrissent ou de cadavres, ou des animaux qu'ils tuent eux-mêmes, et ils remplacent par conséquent les loups qui manquent au Chili; ils attaquent très souvent les troupeaux de brebis ou de chèvres, et même les veaux, lorsqu'ils sont séparés de leurs mères. Lorsqu'ils font la chasse aux veaux, il y en a toujours plusieurs ensemble; ils les attaquent à ailes ouvertes, leur crèvent d'abord les yeux, et en peu de moments, ils les ont mis en pièces. Les paysans emploient toutes les ruses possibles pour détruire cet oiseau dangereux; il y en a qui se mettent à terre, couchés sur le dos, et couverts d'une peau de bœuf fraîchement écorché. Le *condor,* trompé par l'aspect, prend cette peau pour un animal mort, et s'en approche pour le manger; l'homme alors, dont les mains sont armées de gants extrêmement forts, saisit adroitement l'oiseau par les jambes, et d'autres paysans, qui se tiennent exprès cachés dans le voisinage, accourent aussitôt pour l'assommer à coups de bâton. D'autres construisent une enceinte en palissades, dans laquelle ils mettent le cadavre d'un animal. Les *condors,* dont la vue et l'odorat sont des plus fins, ne manquent pas de s'y trouver; et comme ils sont extrêmement voraces, ils se remplissent tellement de nourriture, qu'ils ne peuvent plus s'élever; les palissades même, qui sont placées très près les unes des autres, les empêchent de fuir, et ils restent toujours sous les coups redoutables des habitants de la campagne. »

DÉVOUEMENT HÉROÏQUE

D'UN ENFANT DE HUIT ANS.

C'est dans un Recueil Italien d'anecdotes, que j'ai trouvé le récit qu'on va lire.

Un pauvre ouvrier, nommé Pierre, avait cinq enfants, tous garçons, dont le plus âgé comptait à peine huit ans. Depuis quelques mois, le prix de tous les objets nécessaires à la vie, était considérablement élevé. Pierre travaillait jour et nuit, et gagnait à peine de quoi se procurer, au bout de la journée, un mince morceau de pain qu'il partageait en six parts, une pour chacun de ses fils et une pour lui. Un jour, l'aîné de ces enfants, qui se nommait Pépin, ne voulut accepter qu'un quart de sa portion, c'est-à-dire, tout juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir de faim. « Je ne me sens pas très bien, dit-il à son père; mange le reste, ou partage-le entre mes frères. »

PIERRE : « Tu es malade, mon pauvre enfant? Eh qu'as-tu? »

PÉPIN : « Oh! ce ne sera rien, mais je ne peux pas manger; il vaut mieux que je me couche. »

Son père le mit au lit, et le lendemain matin, il alla prier un médecin de venir, par charité, visiter l'enfant malade. Le médecin, qui était un homme compâtissant, se rendit aussitôt auprès de Pépin, et lui ayant tâté le pouls, ne trouva d'autre symptôme de maladie qu'une grande faiblesse. « Monsieur, dit Pépin, ne m'ordonnez aucun remède, car je ne puis rien prendre. »

LE MÉDECIN : « Tu ne peux rien prendre, mon ami! Et pourquoi? »

PÉPIN : « Oh! je vous en prie, ne me demandez pas pourquoi; je ne le dirai jamais. »

LE MÉDECIN : « Bon! tu ne feras pas le méchant, et tu obéiras à la volonté de ton père et à la mienne. Il ne faut pas que les enfants soient capricieux. »

PÉPIN : « Oh! Monsieur, je vous assure que ce n'est pas un caprice..... »

LE MÉDECIN : « Allons! je ne veux pas te forcer à me dire ton secret; mais je demanderai à ton père ce que signifie cette obstination à ne vouloir prendre aucun remède. »

PÉPIN : « De grâce, mon bon Monsieur, ne dites pas une pareille chose à mon père! »

LE MÉDECIN : « Alors explique-toi donc, ou certainement je vais le lui dire. »

PÉPIN : « Ah! plutôt..... Oui, plutôt, je préfère vous l'avouer. Mais d'abord, ayez la bonté de faire retirer mes frères. »

Le médecin fit sortir les enfants, et Pépin lui parla ainsi : « Si vous saviez, Monsieur le médecin! Dans ce temps de disette, mon pauvre père a bien de la peine à gagner de quoi avoir un peu de pain. J'éprouve un chagrin affreux, quand je vois ce bon père et mes jeunes frères souffrir faute de nourriture. Je suis l'aîné, j'ai plus de force que ces enfants, et je veux leur laisser manger ma part. C'est pour cela que j'ai fait semblant d'être malade, et de ne pouvoir manger moi-même. »

Le médecin essuya ses yeux et dit : « Et toi, est-ce que tu n'as pas faim? »

Pépin : « Oh! si; mais au moins je n'ai pas la douleur de voir tant souffrir les autres. »

Le médecin : « Tu ne sais donc pas que tu mourras, si tu te prives de nourriture? »

Pépin : « Je le sais bien; mais je mourrai avec résignation. Mon père aura un enfant de moins à soutenir; et moi, dans l'autre monde, je prierai Dieu pour qu'il assiste mon pauvre père et mes pauvres frères. »

Le charitable docteur, touché de la générosité de cet enfant, le serra dans ses bras. « Non, mon ami, tu ne mourras pas, lui dit-il. Dieu qui est le père de toutes ses créatures, veille sur le pauvre comme sur le riche, et les estime également quand ils sont bons. Tu es bon; Dieu ne t'abandonnera pas. »

Après avoir ainsi parlé, il courut à sa maison, et ne tarda pas à revenir, suivi d'un domestique chargé de toutes sortes de provisions. Il fit asseoir à une table le vertueux enfant avec ses frères, et leur père qui, en ce moment, revenait de son atelier. Jugez du plaisir que goûta cet honnête bienfaiteur, en voyant la joie de toute cette famille.

Mais ce secours ne fut pas le seul : beaucoup de personnes charitables, ayant appris le dévouement filial et fraternel du jeune Pépin, s'empressèrent d'apporter à son père, celles-ci des vivres, celles-là des vêtements, et quelques unes de l'argent. La famille de Pierre fut retirée de la misère; mais il n'accepta les bienfaits de la charité, que pendant la durée de la disette, et ne voulut plus les recevoir, aussitôt que son travail put suffire aux besoins de ses enfants. Ceux-ci, toutefois, avaient acquis des protecteurs qui leur procurèrent une éducation avec laquelle ils furent en état d'aider plus tard leur père, et de prospérer dans des professions honnêtes.

LE HIBOU.

FABLE.

Au fond d'une vieille mâsure
Vivait en sournois un hibou,
Ne sortant de chez lui que par la nuit obscure,
Et passant la journée enfermé dans son trou.
D'un petit bois voisin la riante verdure
Offrait un doux asyle aux oiseaux d'alentour,
Qui, du flambeau de la nature,
Par leur chant matinal saluaient le retour,
Et chantaient tout le long du jour.
Importuné de leur ramage,
Indigné d'être ainsi troublé dans son sommeil,
Notre nocturne personnage
Osa montrer en plein soleil
Ses gros yeux clignotans, son sinistre visage,
Et perché sur le haut d'un mur,
Vint apostropher d'un ton dur
Les jolis hôtes du bocage.
« Messieurs, dit-il, y pensez-vous
« De faire un tel bruit à cette heure?
« Qu'est-ce à dire? à midi, les honnêtes hibous
« Ne pourront reposer en paix dans leur demeure,
« Parce qu'il vous plaira chanter comme des fous?
« En vérité, que signifie
« Une telle conduite, une semblable vie?
« Si vous chantiez pendant la nuit,
« Votre musique pourrait plaire;
« Mais en plein jour! quand la lumière
« Nous endort et nous éblouit!
« C'est du désordre, du délire,
« C'est vouloir vous faire maudire,
« Et vous méritez bien d'en recueillir le fruit!
« Oui, vous perdrez la vue; oui, j'ose vous prédire
« Que vous n'y verrez plus quelque jour à minuit. »

Les oiseaux écoutaient; ils se mirent à rire;
Et le hibou grognon s'enfuit
Se blottir, en grondant, au fond de son réduit.

C'est ainsi que souvent nous nous plaignons des hommes,
Lorsqu'ils n'agissent pas en tous points comme nous;
Et quand nous les traitons de fous,
Bien souvent c'est nous qui le sommes.

L. P. J.

CORRESPONDANCE.

Si vous le voulez bien, mes amis, nous continuerons notre correspondance, toujours sur le même pied; et au mois de novembre prochain, je donnerai, en même temps que les prix annuels, deux prix de semestre. Je vais donc recommencer, d'aujourd'hui en huit, à vous proposer des questions; et je vous renouvelle en outre l'invitation de m'écrire spontanément, toutes les fois que vous aurez, ou à me faire part de quelque chose qui vous aura intéressés, ou à me demander vous-mêmes des explications sur quelque objet qui aura frappé votre imagination. Vos lettres seront toujours auprès de moi les bien venues.

— Une de mes jeunes correspondantes, en répondant à mes dernières questions, s'excusait d'avoir trop attendu pour répondre aux précédentes; mais il paraît que, tout en convenant de sa petite négligence, elle ne se pressait pas beaucoup plus, car sa lettre est encore arrivée trois jours après le délai fixé.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 20 mai 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. N° 3.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ART D'EMBELLIR CE QUI NOUS ENVIRONNE.

Chers et respectables petits lecteurs! votre sourire est plus doux pour le bon Génie que les plus brillants suffrages. Vous instruire, vous plaire, chercher pour vous des éléments de bonheur, voilà son ambition, son espoir et sa récompense.

S'il vous tient parole aujourd'hui, s'il vous donne le secret d'embellir autour de vous les choses inanimées, cette recette vaudra mieux qu'une histoire; car elle deviendra pour vous comme une source inépuisable d'histoires intéressantes, dont chaque objet vous offrira le texte ou l'occasion.

S'il dépendait de nous de choisir un climat, une patrie, il semble d'abord que nous voudrions un beau ciel, un pays magnifique, riche en productions variées; et cependant, nous aimons avant tout le climat, le pays où le ciel nous fit naître: le Lapon préfère ses glaces et ses neiges aux riants paysages de la douce France; et quand les artistes français rêvent d'Italie, c'est pour y voyager, c'est pour en revenir, et non pour y passer leur vie. Qui colore d'un charme si doux les champs de la patrie? Qui nous fait préférer nos arbres à tous les arbres, nos ruisseaux à tous les ruisseaux? — Le souvenir, la pensée! Attachons donc une pensée, un souvenir aux objets qui frappent nos yeux. C'est le moyen d'animer l'existence, de chasser la tristesse, le goût du changement, l'ennui, la satiété, ces terribles ennemis du bonheur. Hélas! nous ne sommes pas toujours les maîtres de choisir notre horizon: rendons intéressant celui qui nous entoure.

Vous aimez, chers enfants, qu'on place des estampes dans les livres de contes et d'histoires: attachez vous-même une histoire aux images naturelles qui frappent vos regards; joignez un texte aux images, comme on met des images au texte; voilà toute ma recette. Je la crois féconde, et je vais vous offrir quelques exemples. Une fois sur la route, dans cette nouvelle topographie, votre jeune et vive imagination y fera plus de chemin que la mienne.

Pendant vos vacances, à la campagne, trouvez-vous par hazard une vieille tenture et des meubles gothiques, dans la chambre où vous couchez? Au lieu de faire la mine aux figures de la tapisserie, cherchez-y quelque chose qui vous parle et vous plaise; cherchez bien, ce quelque chose s'y trouvera. Supposons que la gothique tenture représente un sujet mythologique: réfléchissez à ce peuple ingénieux qui animait tout par son imagination poétique: il faisait d'une fontaine une Nymphe, d'un fleuve un beau vieillard: imitez ce peuple inventeur; faites parler les vieux

meubles et la tapisserie, comme il faisait parler, dans les bois, les Dryades et les Amadryades; cherchez, dans ce monuments d'une antique opulence, des souvenirs historiques, la vénération des aïeux..... Que dis-je? cherchez-y mieux encore : voyez-y la sage économie du père de famille, qui résiste à l'émulation du luxe moderne, pour grossir la dot de sa fille..... Et si vous êtes par hazard cette fille là, convenez-en, voilà une vieille tapisserie plus touchante et plus belle que tous les papiers satinés ou veloutés du monde.

Êtes-vous forcés de visiter souvent un pays triste, une plage aride, un champ dépouillé de verdure? faites-y quelques bonnes œuvres, vous n'y reviendrez pas sans plaisir; vous ferez même, d'un site mélancolique, un charmant but de promenade.

Que ce banc de pierre devienne le banc de la reconciliation, vous y reposerez mieux à l'aise que sur le plus doux sopha : car il n'y a point de bon siège pour qui s'assied avec son ressentiment.

Un mur, un arbre, un rocher, une haie, une barrière peuvent évoquer, dans nos souvenirs, une lecture, une conversation intéressante, ou les épanchements de l'amitié. Je ne multiplierai point ces exemples. Enfants! j'ai fourni la palette : c'est à vous de choisir les couleurs, et d'enluminer avec goût le site plus ou moins favorable, où vous a placés la Providence.

A. D.

PETITS PROVERBES DRAMATIQUES.

Depuis que les compositions ingénieuses et piquantes d'un homme de beaucoup d'esprit, ont mis à la mode les proverbes dramatiques, je me suis demandé plusieurs fois pourquoi personne ne songeait à en composer quelques uns dans lesquels, comme dans les charmants drames de Berquin, les personnages fussent jeunes, et dont le sujet fût à-la-fois instructif et amusant pour les jeunes acteurs qui les représenteraient. J'avais même pensé à essayer quelques compositions de ce genre, quand j'ai reçu tout récemment l'envoi d'un joli petit volume intitulé : *Petits proverbes dramatiques, par Mme A. S.* (1). Je me suis empressé de le lire, et j'ai été charmé d'y trouver, réalisée avec autant de bonheur que d'esprit, une idée qui m'avait préoccupé.

Je n'indique des livres à mes lecteurs qu'avec beaucoup de réserve, parce que je tiens à justifier en tout point la confiance qu'ils veulent bien m'accorder; mais je suis convaincu qu'ils ne me sauront pas mauvais gré de leur avoir signalé ce petit volume. Le seul reproche qu'on pourrait lui faire, à mon avis, serait de n'être pas plus gros. Il ne contient que six proverbes, mais il peut au moins servir d'exemple et de modèle pour en composer d'autres. Afin de vous en donner une idée, mes amis, je vais en citer un tout entier; et quoique je n'ai pas l'honneur de connaître l'auteur, j'espère qu'elle me pardonnera d'en user si librement avec ses œuvres. Je vous préviens que je ne choisis peut-être pas le plus joli, le plus piquant, mais celui qui me paraît entrer le mieux dans le cadre de mon Journal.

LES PETITES CRÉOLES,

OU

LE SOLEIL LUIT POUR TOUT LE MONDE.

Personnages : Mme DERVILLE, mère de Coralie; CORALIE, fille de Mme Derville; ZILIA, nièce de Mme Derville; CALYPSO, petite négresse.

La scène est à la Martinique.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORALIE, ZILIA.

CORALIE : Eh bien! ma cousine, comment te trouves-tu dans cette habitation où nous devons demeurer, à présent que Maman est revenue d'Europe?

ZILIA : Depuis que nous sommes au monde, nous entendons répéter que, grâce à la manière dont tes parents ont fait gérer cette habitation, on y est heureux; et pourtant je m'y plais moins que chez notre grand père. D'abord ici, nous n'avons point de nègres à nos ordres; à peine nous rend-on les services qui nous sont indispensables : hier, mon singe a bien frappé deux minutes à la porte, avant que la négresse Calypso ait quitté son déjeuner pour aller lui ouvrir! j'ai cru vraiment qu'il me faudrait le lui ordonner!

CORALIE : Et moi donc! sais-tu ce qui m'est arrivé? Je commande à deux femmes de quitter leur ouvrage et de venir m'éventer; elles ne m'obéissent que lorsque je me mets en colère! un instant après, Maman passe, elle me regarde étendue sur ma natte, encore tout échauffée d'avoir crié; elle ôte, avec un grand sang-froid, l'éventail de la main d'une négresse, le met dans la mienne, fait un signe, les deux esclaves me quittent et reprennent leur ouvrage; et, sans dire un seul mot, Maman sort, me laissant la liberté de m'éventer moi-même! Quand je me suis trouvée seule avec ces deux vilaines figures noires, qui ne prenaient pas plus garde à moi que si j'eusse été un négrillon, j'ai pleuré et brisé mon éventail en mille pièces.

ZILIA : Ma tante ne t'a donc pas vue en cet état?

CORALIE : Si fait : elle est rentrée dans la salle, que je pleurais encore.

---

(1) Chez Gide, fils, rue Saint-Marc, n° 20; et au bureau du Bon Génie.

ZILIA : Eh bien!....

CORALIE : Eh bien! elle me regardait d'un air si extraordinaire, que je me suis vite détournée pour essuyer mes yeux, et j'ai caché les débris de l'éventail; alors elle m'a embrassée et m'a menée avec elle voir un vieux nègre malade. C'était la première fois que j'en voyais! ah! ma chère que cela est laid! Calypso était dans la hutte pour le soigner; comme elle avait l'air bien triste, parce que le vieux nègre malade est son père, je n'ai pas voulu la faire gronder en disant à Maman qu'elle m'avait désobéi en venant là, car je lui avais ordonné de rester à la case pour veiller sur ma perruche.

ZILIA, (*en soupirant*): Nous étions bien mieux chez notre bon papa! On obéissait à *petite Maîtresse* comme à lui-même; il disait sans cesse: « Ne contrariez pas mes enfants, » et tous s'empressaient à nos moindres signes; mais ici qu'avons-nous? deux femmes pour nous servir, nous habiller, nous déshabiller! quatre nègres pour porter nos palanquins, deux pour donner des assiettes à table; et si l'on veut commander quelque chose hors de leur service, il semble qu'on leur parle grec! Ah! vraiment......

CORALIE, (*l'interrompant, et regardant sur la plus haute branche d'un arbre*): Ah! ma perruche! ma jolie perruche qui s'est envolée! Ah! mon Dieu! mon Dieu!

ZILIA : C'est la faute de Calypso; pourquoi a-t-elle quitté la case? tu le lui avais défendu.

CORALIE: Comme je me repens de ma bonté! Cateau! ma petite Cateau! Si j'ai perdu ma perruche, je ferai châtier Calypso par le commandeur! Qu'elle sorte de ma chambre à présent, et elle verra. Cateau! Cateau! donne la pate..... Ah! mon Dieu! elle saute sur une branche encore plus haute! elle est perdue! elle est perdue! (*Coralie court au fond du théâtre en criant*:) A moi, Congo! Domingue! Anténor! Télémaque!

SCÈNE DEUXIÈME.

Les mêmes, CALYPSO.

CALYPSO, (*accourant*) : Vous appelez, petite Maitresse à moi?

CORALIE: Ce n'est pas toi que j'appelle. Je ne veux pas te voir.

ZILIA : Ce sont les nègres.

CORALIE : Qu'ils viennent! Qu'ils quittent tout! Eh bien! ne m'entends-tu pas?

ZILIA : Je crois que tu ris!

CALYPSO: Eux pas venir quand Madame l'a pas dit.

ZILIA, (*à Coralie*), Eh bien, cousine!

CORALIE, (*pleurant et frappant du pied*) : Suis-je assez malheureuse? Cette charmante petite bête! Je ne l'avais que depuis deux jours! Je ne la vois plus..... (*à Calypso*): Méchante! Monstre! je te déteste! Misérable esclave, si tu étais restée, comme je te l'avais ordonné, ce malheur ne serait pas arrivé.

CALYPSO : Moi avoir pas quitté pour jouer, mais pour voir vieux père bien malade! Moi gagné permission Madame.

CORALIE : Tu ments; ma mère n'est pas assez cruelle pour m'exposer à perdre ma perruche!

ZILIA : La voilà! je la vois sur ce grand bananier! Vite, grimpe à l'arbre.

CALYPSO: Moi pas pouvoir, ça être pas ouvrage à femme.

CORALIE : Tu raisonnes, je crois?

ZILIA : Où donc est le Commandeur, pour faire donner cent coups de fouet à cette sotte?

CALYPSO : T'en prie, Maîtresse! moi avoir jamais été battue! Vieux père à moi aurait trop chagrin.

ZILIA : Eh bien! monte à cet arbre, et rattrape la perruche; sinon, le fouet.

CALYPSO : Bananier être bien droit, bien haut; moi jamais gagné la force.

CORALIE : Mon Dieu, mon Dieu, que de débats! Mon oiseau sera perdu! Télémaque! Domingue!

SCÈNE TROISIÈME.

Les mêmes, Mme DERVILLE.

Mme DERVILLE : D'où vient ce bruit? Ma fille et Calypso sont en pleurs; qu'est-il arrivé?

CORALIE : Maman, Maman! Ma jolie perruche qui a un collier rose et les ailes doublées de jaune!

Mme DERVILLE : Après?

CORALIE : Elle s'est envolée!

ZILIA : Et par la faute de Calypso, qui ne devait pas la perdre de vue!

CORALIE : Vois, Maman, elle est encore sur ce bananier. Cette méchante esclave refuse d'y grimper pour la reprendre.

CALYPSO : Moi avoir dit, Maîtresse, que bananier li bien grand!

Mme DERVILLE : En effet.... Et puis, l'oiseau est posé sur l'extrémité d'une branche, et sans doute, il s'envolera dès que l'on approchera de l'arbre.

CORALIE : On y montera. Je le veux! Je le veux!

Mme DERVILLE, (*prenant sa fille par la main et la conduisant au pied de l'arbre*). Eh bien, montez-y, je vous le permets.

CORALIE, (*se reculant*): Moi, Maman!

Mme DERVILLE : Il me semble qu'étant ici la seule personne qui aimiez cet animal farouche et criard, vous devez être la plus disposée à supporter la fatigue pour le ravoir.

CORALIE et ZILIA, (*ensemble*): Mais, je pourrais me tuer! — Mais, elle pourrait se tuer!

Mme DERVILLE : Et c'est en connaissant le danger de

cette entreprise, que vous la commandez à votre semblable!

ZILIA, (*d'un ton méprisant*): Notre semblable!

Mme DERVILLE : Calypso, retournez à la case; qu'Anténor place, en dehors de la galerie, une cage avec des fruits pour attirer la perruche de ma fille; s'il parvient à la faire rentrer, Coralie le récompensera de sa peine. (*Calypso sort.*)

SCÈNE QUATRIÈME.

Mme DERVILLE, CORALIE, ZILIA.

Mme DERVILLE: A présent que nous sommes seules, j'espère que Zilia va m'expliquer la raison pour laquelle, quand j'ai parlé de nos semblables, elle m'a reprise d'un ton si hautain?

ZILIA : Ma tante, c'est que Calypso est une négresse.

Mme DERVILLE: Et, selon votre philosophie, Dieu n'est pas également le créateur des noirs et des blancs?

CORALIE: Mais, Maman, si Dieu nous a créés à son image, nous qui avons le teint blanc et rose, les yeux bleus, de grands cheveux blonds et les lèvres minces, il n'a pas accordé la même faveur à ces êtres noirs et difformes.

Mme DERVILLE : Je comprends, d'après le portrait que vous venez de tracer, que vous vous trouvez fort jolie; mais, mon enfant, la beauté n'est pas l'image de la divinité sur la terre. Car, notre voisine, madame Renneval, cette femme si vertueuse, si justement admirée, est loin d'être faite sur le modèle que vous venez de nous donner de l'image de Dieu. Dimanche, à l'église, vous avez reçu, à genoux, la bénédiction d'un saint prêtre qui, en place de beaux yeux bleus, en a de petits noirs qui lui servent mal à se guider; qui, au lieu d'une longue chevelure blonde, n'a autour de sa tête que quelques cheveux rares, d'une couleur incertaine, et dont la peau est, dans son genre, aussi différente de la vôtre que celle de Calypso. Cet homme, ainsi disgrâcié, est-il donc étranger à celui dont il enseigne si bien la paroie divine? Non, mes enfants; et, si l'Éternel a daigné se peindre en nous, c'est en conservant dans nos cœurs sa céleste justice, que nous pouvons le faire reconnaître; mais quels que soient les attraits de l'Être insensible et égoïste, il est aussi étranger à Dieu que le marbre de la plus belle idole.

CORALIE: Maman, je ne suis pas une idole, puisque, lorsque j'ai trouvé Calypso auprès de son père malade, je ne l'ai point grondée pour avoir quitté ma chambre.

Mme DERVILLE : Je me suis aperçue de votre modération; mais c'est déjà un tort de vous en faire un mérite. Que diriez-vous à celui qui, sous un frivole prétexte, vous tiendrait éloignée de moi tandis que je serais souffrante?

CORALIE: Ah! Maman, personne ne ferait cela.

Mme DERVILLE : Vous voyez donc que vous avez manqué à la justice dont la première base est l'égalité.

ZILIA : L'égalité avec nos esclaves! Et vous nous avez défendu de jouer et de causer avec eux!

Mme DERVILLE : Par la même raison qui m'a fait éviter toute liaison intime avec les enfants du Gouverneur; leur fortune et leur éducation étant, dans un sens opposé, aussi différentes des vôtres que celles des nègres, leurs goûts, leurs plaisirs, leurs habitudes ne peuvent être les mêmes. Il n'est pas dit, dans les lois de la création, que l'heureux oiseau destiné à voltiger de branche en branche, doive suivre le vol de l'aigle audacieux, ni ramper avec le reptile; mais nulle créature ne peut ravir à une autre les bienfaits de la Nature. La Divinité a gravé cet ordre suprême dans son plus bel ouvrage, *le soleil qui luit pour tout le monde.*

SUJET DE COMPOSITION

PROPOSÉ PAR LE BON GÉNIE.

Dans le moment où j'écris, le ciel est chargé de nuages, l'air est rempli d'humidité, il fait froid, on se croirait encore en hiver; mais nous devons espérer que, d'ici à peu de jours, le soleil dissipera toutes ces vapeurs et nous rendra la chaleur avec l'éclat de ses rayons. Je ne dois donc pas craindre de proposer à mes jeunes correspondants le sujet que m'avait inspiré, dans le commencement de ce mois, le riant aspect de la terre et des cieux. Ce sujet d'ailleurs pourra procurer à quelques uns d'entre eux, et surtout à quelques unes de mes lectrices, un plaisir peut-être nouveau pour elles, celui de voir lever le soleil; car il est difficile de peindre ce qu'on ne connaît pas, et pour faire une description avec exactitude et vérité, la première condition est d'avoir observé attentivement ce qu'on veut décrire. Je ne me fais aucun scrupule de la peine que je donnerai à ceux et celles qui voudront me répondre, attendu que se lever matin est chose salutaire, qui ne peut que tourner au profit de la santé, du travail et du plaisir.

Je prie donc mes jeunes correspondants et correspondantes de vouloir bien me décrire *une matinée de printemps, au moment du lever du soleil.*

Chacun appliquera sa description aux lieux dans lesquels il se trouve placé pour observer, soit à la ville, soit aux champs, soit dans les montagnes, soit sur le bord de la mer.

Grands et petits rendront compte de leurs impressions, chacun à sa manière.

J'attendrai les lettres sur ce sujet, dans le délai de ce jour au dimanche 10 juin prochain.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 27 MAI 1827.

IVe ANNÉE. N° 4.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES PLUMES.

En me mettant à mon bureau pour commencer à écrire ce numéro de votre Journal, mes amis, je viens de faire un mouvement qui est assez naturel lorsqu'on veut chercher des idées, ou réfléchir et mettre de l'ordre dans celles qu'on a déjà : j'ai pris de la main droite ma plume par le tuyau, et la penchant horizontalement devant moi, le pouce et l'index de ma main gauche ont saisi machinalement l'extrémité des barbes; en sorte que, sans y faire d'abord attention, j'avais ma plume bien étalée sous mes yeux, et je rêvais à autre chose. Tout-à-coup, je ne saurais trop vous dire par quelle cause, ma pensée, suivant apparemment la direction de mon rayon visuel, s'est portée sur cet objet qui se trouvait placé le plus près de mon regard. « Eh mais, me suis-je dit, voici vraiment un sujet d'article qui n'est point à dédaigner. Une plume! Je gagerais que la plupart de mes lecteurs n'ont jamais bien réfléchi à ce que c'est qu'une plume, et à toute son importance. Et cependant, ils se plaisent à voir les oiseaux voltiger au moyen de leurs plumes; ils lisent tous les jours des écrits instructifs ou amusants qui, avant d'être imprimés, ont été tracés par l'auteur avec une plume; ils se servent eux-mêmes de plumes pour faire leurs petites compositions, et par fois pour m'écrire de jolies choses; ils s'asseyent, sur des coussins, quand ils sont fatigués, et la nuit, leur tête repose sur un oreiller rempli de plumes; je ne serais même pas bien étonné que quelqu'une de mes jeunes lectrices, en voyant flotter de belles plumes sur la tête de sa mère, n'eût formé en secret le vœu d'être grande personne, pour avoir aussi un chapeau garni de plumes. Ne voilà-t-il pas bien des usages auxquels les plumes sont propres? En vérité, je ne sais pourquoi je ne leur consacrerais point un article; allons, ce sera pour aujourd'hui. » Ayant dit tout cela en moi-même, j'ai soudain trempé ma plume dans l'encre, et la voici griffonnant ce que vous allez lire.

Les *plumes* sont tout-à-la-fois le vêtement des oiseaux, et le principal instrument qui leur sert à voler. Leur forme, leur disposition, leur légèreté, sont combinées de manière à pouvoir élever, soutenir et diriger dans les airs, le volatile qui en est pourvu. Les grandes *plumes* des ailes sont des espèces de rames; les plus courtes font en quelque manière l'office de voiles; celles de la queue sont une sorte de gouvernail; l'oiseau qui est privé des unes ou des autres, ne vole plus que difficilement, ou pas du tout.

Les *plumes*, quoique de différentes espèces, sont toutes composées d'un tuyau, d'une tige et de barbes.

C'est par le tuyau que coule le suc nourricier qui sert au développement de la plume chez le jeune oiseau; il est comme la racine d'une plante.

On désigne par des noms particuliers les différentes sortes de *plumes :* ainsi, les *plumes proprement dites* sont celles du corps; on appelle *pennes* celles de l'aile et de la queue; *couvertures,* celles qui recouvrent le dessus et le dessous de ces *pennes* dans une partie de leur longueur; *scapulaires,* celles qui naissent à l'insertion de l'aile au corps, et qui se trouvent, par leur position, entre celle-ci et le dos; on nomme enfin *duvet,* les petites *plumes* légères et délicates qui sont à la surface du corps.

Toutes ces *plumes* sont nécessaires à l'oiseau, pour le vêtir, pour qu'il puisse jouir de la faculté de voler; et les riches et brillantes couleurs dont elles sont quelquefois ornées, offrent un des plus charmants exemples de cette union, qu'on retrouve si souvent dans la Nature, de l'agréable avec l'utile. Aussi l'industrie humaine a-t-elle su tirer parti de cette production naturelle, non seulement au profit de nos besoins, mais encore au profit du luxe. Les grandes *pennes* de l'autruche flottent noblement sur les dais opulents, et sur les riches coiffures; les aigrettes qui parent certains oiseaux, viennent se balancer avec dignité sur le shakos du guerrier; les longues *pennes* tombantes de l'oiseau de Paradis se recourbent avec grâce sur une toque élégante; le *duvet* léger du cigne forme une fourrure qui le dispute en blancheur à la neige; un *duvet* moins délicat mais plus élastique, remplit nos coussins moëlleux; l'édredon soyeux nous offre une couverture à-la-fois chaude et légère; le corbeau nous prête ses *pennes* noires pour tracer sur le papier des traits délicats; et l'oie enfin, cet animal stupide et lourd, nous offre l'instrument au moyen duquel ont été conservées par l'art d'écrire, tant de pensées ingénieuses ou spirituelles, tant de découvertes précieuses, tant de compositions produites par le génie.

☞ C'est ce dernier service assurément qui donne à la *plume* son principal titre à notre attention. Et puisque nous sommes sur ce sujet, peut-être ne serez-vous pas fâchés de savoir comment on prépare ces plumes d'oie qui nous servent à écrire.

Ces *plumes,* lorsqu'on les retire de l'aile de l'oiseau, sont grasses et recouvertes d'une pellicule. Il faut les dépouiller de cette pellicule, les dégraisser, et les cuire, pour leur donner la consistance et la fermeté qu'elles doivent avoir. On fait d'abord un triage, afin de les appareiller selon leur longueur et leur grosseur. On les expose ensuite à une assez forte humidité, sur du sable, dans une cave; elles restent là pendant huit à dix jours, jusqu'à ce qu'elles soient devenues très molles. Alors, on les porte dans un fourneau, où le feu est placé au-dessus d'un lit de sable, dans lequel on plonge le tuyau des plumes. Le sable s'échauffe, jusqu'à un certain degré qu'il ne faut pas dépasser, et c'est cette chaleur qui cuit la plume. On la retire, quand on juge qu'elle est cuite, et on la racle, avec une espèce de couteau fait exprès, pour enlever la pellicule et la graisse. Ensuite, avec un petit crochet à-peu-près semblable à celui dont on se sert pour broder, et qu'on introduit dans le tuyau par l'extrémité, on retire vers cette extrémité la moëlle qui remplit l'intérieur. Il ne reste plus qu'à ébarber vers le haut du tuyau; puis, à assembler les plumes par paquets de vint-cinq, et à les lier. Avant d'arriver à ce dernier terme, la plume a passé au moins douze fois par les mains de l'ouvrier. Voilà ce que peut-être vous ne soupçonniez pas, quand vous vous serviez de votre plume, mes amis. Mais je m'aperçois que la mienne ne va plus; et je prends cela pour un avis, qu'il est temps, après l'avoir taillée, de vous parler d'autre chose.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Il est impossible de n'être pas parfaitement honnête en tout, quand on est parfaitement loyal et sincère.

Celui-là seul, en effet, qui n'a rien à cacher, peut être toujours vrai.

Celui, au contraire, qui nourrit un défaut et qui sent le besoin de le dissimuler, est obligé de recourir à des artifices incompatibles avec la franchise et la loyauté.

On ne sait pas jusqu'où l'on peut aller, quand on s'embarque dans la voie de la dissimulation : plus on y avance, plus il est difficile de s'y arrêter; une fausseté en amène deux, deux en amènent quatre, quatre en amènent huit; c'est une progression terrible où l'on se perd.

Heureux celui qui n'a besoin de composer ni son regard ni ses discours; c'est que son cœur est pur!

L'ÉGOÏSME.

Quand l'égoïsme n'est pas le plus odieux de tous les vices, il en est au moins le plus ridicule; lorsqu'il ne va pas jusqu'à rendre insensible, dur, cruel, il ne peut manquer au moins de rendre importun, exigeant, incommode, désobligeant, difficile à vivre. Je suis encore tout plein du souvenir désagréable de la journée que j'ai été forcé récemment de passer avec

un homme de cette sorte; et pour me consoler d'une telle corvée, il faut, mes amis, que je vous en fasse le récit.

Le personnage dont il s'agit, arrivant à Paris d'une ville que je ne nommerai pas, se présente chez moi dès le matin, avec une lettre de recommandation qui me dispose à l'accueillir le mieux possible. J'allais lui faire des offres de services; mais il ne m'en laissa pas le temps, et me pria, sans cérémonie, de l'accompagner chez une personne auprès de laquelle il desirait que je l'introduisisse. Le ton leste et familier dont il me fit tout d'abord cette demande, me parut bien un peu étrange; cependant je n'hésitai point à lui rendre ce bon office. Hélas! une fois embarqué avec lui, il n'y eut plus moyen de m'en dégager pendant tout le reste du jour. Nous déjeunâmes d'abord ensemble, et je n'eus pas la peine de lui offrir les meilleurs morceaux, car il n'hésita point à se les approprier, comme chose due et convenue. Sans s'enquérir ensuite si j'avais des affaires, il m'entraîna par-tout aux siennes, m'en entretenant longuement, et ne manquant pas, lorsqu'une voiture passait auprès de nous, de se ranger derrière moi, afin de ne pas être éclaboussé. Si je lui racontais quelque chose, il avait aussitôt, pour m'interrompre, un récit qu'il déclarait plus intéressant, et dans lequel il figurait toujours comme acteur remplissant le plus beau rôle. Au milieu de nos courses, nous nous reposâmes un moment aux Tuileries, et là, il me mit à même d'aprécier l'exactitude de cette caricature dans laquelle on a représenté une espèce de fat occupant cinq ou six chaises, accrochant les robes avec ses éperons et les yeux avec sa cravache. Il n'y avait nulle part assez de place pour lui; tout le monde semblait être de trop là où il était; et vingt fois je vis le moment où il allait nous susciter quelque querelle, que sans doute il m'aurait bravement laissé soutenir tout seul. Au diner, (que je payais), il prit la carte du restaurateur, se prétendant plus connaisseur que moi, (ce que je ne lui contestai point), et il ordonna notre repas, sans me consulter ni s'inquiéter de mon goût le moins du monde. Enfin, en me quittant, comme il commençait à pleuvoir, il me demanda mon parapluie, et je n'eus que le temps de gagner un fiacre pour rentrer sans être mouillé.

J'en avais assez, mes amis, et le lendemain quand cet homme se présenta de nouveau chez moi, il était consigné à ma porte. Peut-être me trouverez-vous bien sévère; mais je vous avouerai qu'il est deux vices avec lesquels je ne crois pas qu'on doive jamais composer : le mensonge en est un; l'autre est l'égoïsme. Sans doute, cet homme n'était, par son égoïsme, que fort incommode et fort importun; mais quand on sacrifie toujours les autres à soi dans les petites choses, on peut finir par immoler aussi leurs plus grands intérêts; de même que, quand on se permet d'altérer la vérité dans des faits de peu d'importance, il n'y a pas de raison pour qu'on ne se familiarise pas petit à petit avec des mensonges plus odieux et plus coupables. En un mot, je ne reconnais pas d'égoïsme innocent, plus que d'innocents mensonges; et je vous invite fort, mes chers lecteurs, à adopter ce principe.

LE PALAIS DU SOMMEIL.

FRAGMENT.

Aux lieux d'où le soleil, sortant du sein de l'onde,
Sur son char radieux vient éclairer le monde,
Par delà l'Océan, sous des cieux inconnus
Où les pas des humains ne sont point parvenus,
De là l'antique Asie et ses vastes contrées,
S'élève une île obscure en des mers ignorées.
Par d'épaisses forêts, dans ce morne séjour,
Les champs sont abrités de la clarté du jour;
Un calme solemnel s'étend sous leur ombrage;
Aucun souffle bruyant n'agite leur feuillage,
Tout se tait, tout repose, et les flots sans efforts
Viennent paisiblement expirer sur ces bords.
Jamais aucun mortel n'aborda dans cette île,
Et du dieu du Sommeil n'y vint troubler l'asyle.
Il règne dans ces lieux, monarque languissant :
De nos corps fatigués réparateur puissant,
Il repose lui-même au fond d'un antre sombre.
La forêt, près de lui, semble épaissir son ombre;
Un ruisseau paresseux serpente avec lenteur,
Et de la grotte humide entretient la fraîcheur;
Avec peine on l'entend s'écouler goutte à goutte,
Et le Silence plane au-dessus de la voûte.
A quelques pas du seuil, la Molesse s'endort;
La Paresse s'y traîne avec un lâche effort;
Mais l'Infortune en pleurs, de repos altérée,
Les Soucis vigilants se pressent à l'entrée.
On sait que le Sommeil, qu'importunent leurs vœux,
Souvent de ses faveurs est avare pour eux!
Sous les lambris voltige une troupe légère;
C'est des Songes trompeurs la foule mensongère :
Plus nombreux que les flots ou le sable des mers,
Errant autour du dieu, sous mille aspect divers,
Ils attendent son ordre, et, prompts dans leurs messages,
Vont offrir aux humains leurs nocturnes images.
L'un est un spectre affreux, pâle, décoloré;
Un sang impur jaillit de son flanc déchiré.
Celui-ci, d'un poignard armant sa main sanglante,
Dans l'ombre en fait briller la lame flamboyante :
La terreur le précède et la mort suit ses pas.
Un autre d'un enfant a les traits délicats;
Ses blonds cheveux épars, en boucles ondoyantes,
Flottent négligemment sur ses ailes brillantes;

Dans son regard touchant on puise tour-à-tour
les regrets ou l'espoir, l'intérêt ou l'amour.
Quelques uns, d'un ami, d'un frère ou d'une mère,
Revêtant à leur gré la figure éphémère,
Viennent rendre un moment à nos sens éperdus
Les êtres regrettés que nous avons perdus.
Gouvernant de son lit sa cour silencieuse,
Le dieu ne quitte point sa couche paresseuse:
Un amas de pavots à son front sert d'appui,
Et des pavots nombreux croissent autour de lui;
Leur parfum entretient sa langueur léthargique,
Et répand dans la grotte un air soporifique.
Lui-même, pour charmer son éternel repos,
Dans son paisible empire il créa les pavots,
Voulut que du sommeil ils devinssent l'emblème,
Et de leur influence il les doua lui-même.
Ainsi, lorsque la nuit vient obscurcir les cieux,
Il agite de loin ses pavots sur nos yeux:
Bientôt tout est plongé dans une paix profonde;
Son empire s'étend sur la moitié du monde.
Heureux qui peut alors en goûter les faveurs,
Bercé dans son repos par de douces erreurs,
Retrouver ses amis, oublier sa misère,
Ou rêver doucement au bien qu'il a pu faire!
Mais tous ne sentent pas ces charmes bienfaisants:
Secouant ses pavots sur le front des méchants,
Le Sommeil clot leurs yeux, mais rallume en leur âme
Des remords assoupis la dévorante flamme.
Il semble que d'avance un repos si cruel
Leur présage les maux du sommeil éternel,
Et le songe vengeur, démon, serpent, furie,
Des tourments de la mort environne leur vie.
Ah! pour l'infortuné par le sort abattu,
Que ces mêmes pavots ont une autre vertu!
Que pour lui le sommeil a de précieux charmes!
Quelques instants du moins il sent tarir ses larmes,
Son corps est ranimé, son esprit est plus fort,
Il peut, en s'éveillant, combattre encor le sort.

. . . .
. . . .

L. P. J.

LITHOGRAPHIE.

Des enfants ont aperçu un nid d'oiseau dans une haie; ils se sont élancés pour s'emparer des petits. La mère alarmée est accourue, et voltigeant au-dessus du buisson, a fait entendre des cris plaintifs; mais ces cris n'ont point touché les ravisseurs. Déjà, après avoir écarté les branches épineuses, ils atteignent au nid, et leurs mains vont le saisir, quand tout-à-coup un serpent menaçant s'élance du milieu des broussailles, se dresse, et pousse un sifflement aigu. A l'aspect du reptile, les enfants épouvantés abandonnent leur proie et prennent la fuite. « Oh! le hideux, l'horrible animal! s'écrient-ils; pourquoi y a-t-il des serpents? Comment Dieu a-t-il pu former des créatures si odieuses et si redoutables! » Pourquoi! comment! je n'en sais rien; mais je vois au moins que, dans certains cas, elles peuvent servir à arrêter, par la terreur, ceux qui ne sont pas retenus par la compassion. Les cris douloureux d'une mère n'avaient pu attendrir ces petits dénicheurs; la vue d'un serpent les fait fuir, et la jeune nichée est sauvée. Pourquoi y a-t-il des serpents! Eh! les pauvres oiseaux qui se voient enlever leurs petits, ne pourraient-ils pas demander aussi pourquoi Dieu a créé des enfants sans pitié? Chers enfants! ne vous montrez cruels envers aucune créature. Il en est sans doute qui doivent être sacrifiées à nos besoins ou à notre sûreté; mais nous serions plus odieux que le serpent, si nous pouvions trouver quelque plaisir à troubler, sans nécessité, l'existence de celles qui ne peuvent nous servir et qui ne nous font aucun mal.

CHARADE.

Mon premier nous vient de la Chine;
Mon second
Est tout rond;
Souvent, quand mon dernier chagrine,
Il le faut pourtant augmenter,
Et souvent, s'il nous plaît, il convient d'en ôter;
Mon entier, autant que personne,
Fut digne de porter, et porta la couronne.

(Ceux de mes lecteurs qui auront deviné le mot de cette charade et qui voudront bien m'en donner l'explication, pourront me l'adresser en même temps que leurs compositions sur le sujet que j'ai donné dimanche dernier.)

AVIS.

Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement date du 1er juin 1826 pour un an, ou du 1er décembre de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de mai courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 3 juin prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

— Mlle Eugénie F.... m'a demandé la permission de m'écrire et de concourir pour les prix. Elle n'avait pas besoin de cette permission; le droit de correspondre avec moi est acquis à tous mes lecteurs, et tous ceux qui veulent bien en user me font grand plaisir. Je ne puis donc que savoir très bon gré à Mlle Eugénie F.... de l'intention qu'elle a de se mettre au nombre de mes correspondantes, et je l'y invite de tout mon cœur.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 3 JUIN 1827.

IVe ANNÉE. N° 5.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE HANNETON.

En me promenant l'autre soir au Luxembourg, j'ai vu voltiger quelques *hannetons*, et cela m'a fait penser que je n'avais pas encore parlé à mes jeunes lecteurs de cet insecte si connu des écoliers et de tous les enfants. Voici le moment où je puis les en entretenir le plus à propos, puisque c'est à cette époque de l'année qu'il se montre. Je ne m'arrêterai pas à le décrire, car il n'est aucun de vous qui ne connaisse parfaitement sa forme et sa figure; je parlerai seulement de ses mœurs.

Il faut vous dire d'abord que cet insecte dépose ses œufs dans la terre qu'il creuse à cet effet, jusqu'à un demi-pied de profondeur, au moyen de ses pattes de devant qui sont armées, comme vous le savez, de dents fortes et un peu crochues. De ces œufs naissent des larves, dont le corps mou, alongé, d'un blanc sale un peu jaunâtre, est composé de treize anneaux, avec six pattes courtes et une grosse tête écailleuse.

Ces larves, connues dans toute la France sous le nom de *vers blancs* ou de *mans*, vivent trois ou quatre années dans ce premier état. Elles s'attachent aux racines des plantes et des arbres, et en font leur unique nourriture. Elles ne mangent que pendant la belle saison; en automne, elles s'enfoncent très profondément dans la terre, et elles passent l'hiver engourdies, sans faire le moindre mouvement. Elles sortent de leur retraite, et elles remontent à un demi-pied de profondeur, aux approches de la belle saison, pour se nourrir de nouveau des racines des végétaux. Elles muent ou changent de peau une fois chaque année, au commencement du printemps. Enfin, lorsque ces larves ont pris tout leur accroissement, à la fin de l'été de la troisième année, elles cessent de manger; elles s'enfoncent à la profondeur d'un pied et demi ou de deux pieds; elles se construisent une loge très unie, très lisse en dedans, la tapissent de leurs excréments et de quelques fils de soie; puis, elles se racourcissent, se gonflent, quittent leur peau, et se changent en une chrysalide, à travers la peau de laquelle on distingue très bien toutes les parties de l'insecte parfait. Dès le mois de février, l'insecte déchire son enveloppe, perce la coque, et en sort sous sa dernière forme; mais le *hanneton* est alors jaunâtre et assez mou; il reste encore quelque temps sous terre; puis, il s'approche peu à peu de la surface du sol, et ne sort tout-à-fait que quand il y est invité par l'influence d'une douce chaleur. Le contact de l'air achève de le fortifier, et de donner à sa robe la couleur qu'elle doit conserver.

Après avoir dévoré, dans son premier état, les ra-

cines des végétaux, le *hanneton*, devenu insecte parfait, attaque le feuillage des arbres et des plantes. De tous les insectes malfaisants, il en est peu qui causent autant de dégats. Dans de certaines années, les espèces qui se trouvent aux environs de Paris sont si multipliées, qu'elles dépouillent, en peu de temps, presque tous les arbres d'une forêt. Ces animaux passent la plus grande partie de la journée immobiles et engourdis, attachés aux branches et aux feuilles; ils prennent rarement leur essor quand le temps est chaud et sec; c'est après le coucher du soleil qu'ils se mettent en mouvement et volent de toute part. Leur vol est lourd, pesant, inconsidéré; ils heurtent tous les objets qu'ils rencontrent, comme ces enfants écervelés et maladroits, qui ne prennent garde à rien, et ne savent pas faire un mouvement sans accrocher les pieds de quelqu'un, renverser une chaise, briser quelque objet fragile, ou donner de la tête, des mains, des jambes contre un meuble. On voit souvent les *hannetons* s'abattre du coup, après avoir ainsi rencontré quelque obstacle, et se relever avec assez de vitesse pour reprendre leur vol, à moins que le choc n'ait été trop rude, ou qu'ils ne se trouvent renversés sur le dos.

La durée de la vie de ces insectes est très courte dans leur dernier état: chaque individu vit à peine une semaine, et l'espèce ne se montre guère que durant un mois. Ce temps suffit pour que tous les œufs soient déposés dans la terre, afin de donner naissance à de nouvelles larves qui produiront de nouveaux *hannetons*. Ainsi, peu de jours après avoir vu voltiger ce peuple éphémère, vous voyez la terre jonchée de ses débris; et il est fort heureux qu'une plus longue existence n'ait pas été accordée à ces animaux destructeurs, car ils dépouilleraient entièrement nos bois et nos jardins, où ils causent déjà bien assez de dégats pendant leur court passage.

RÊVERIES MORALES.

Il est deux choses plus rares et plus précieuses que l'esprit; ce sont la raison et le bon sens. Avec de la raison et du bon sens, en effet, on peut, jusqu'à un certain point, suppléer au défaut d'esprit; car on sait se taire sur les sujets qu'on ignore, on ne lance point de mots hazardés, mais on questionne à propos, on écoute avec attention, et c'est une chose dont les autres vous savent toujours gré. Avec de l'esprit, au contraire, on ne supplée point au manque de raison et de bon sens, car l'esprit tout seul est ordinairement possédé de la manie de briller, qui égare si souvent, et prépare tant de mortifications à la vanité.

C'est de la bienveillance que naît le principal charme de la conversation et des manières, le naturel. Quand on ne veut aux autres que du bien, quand on s'occupe d'eux avec un intérêt sincère, quand on songe à leur procurer du plaisir plus qu'à en trouver soi-même, on n'a rien à dissimuler, on n'a rien à affecter, on se sent parfaitement à son aise, on est vrai, simple et naturel; l'esprit, les discours, les manières se ressentent de cette absence totale de gêne, et la liberté dont ils jouissent leur donne une grâce charmante qui plait, qui attire, qui captive, sans effort, sans y songer, sans y prétendre.

La famille est plus que l'individu; la patrie est plus que la famille; l'humanité est plus que la patrie: ainsi, les intérêts de la famille doivent passer avant ceux de l'individu; les intérêts de la patrie, avant ceux de la famille; les intérêts de l'humanité, avant ceux de la patrie. Il faut en conclure que l'homme vertueux doit être dévoué à sa famille; que le dévouement à la famille n'est une vertu qu'autant qu'il ne porte pas préjudice au bien de la patrie; et que l'amour de la patrie n'est aussi une vertu qu'autant qu'il n'étouffe pas l'amour de l'humanité.

C'est une bonne, belle et douce chose que l'union de famille, que ce sentiment avec lequel on est toujours prêt à se dévouer aux siens, à partager avec eux, à les servir, à les aider, à les soutenir. La famille bien unie est une petite patrie qui a un chef qu'on respecte et qu'on aime; le bien qui arrive à l'un de ses membres est un bonheur pour tous; si l'un d'eux éprouve quelque revers, c'est un coup dont tous sont frappés. On se presse, on se serre, pour multiplier la prospérité, comme pour résister au malheur; on veut aux siens tout le bien qui ne doit pas nuire à d'autres; et l'on n'oublie pas que, si la famille est une petite patrie, la patrie est la grande famille.

CHACUN A SON MÉRITE.

Mme de Sinval, veuve d'un homme fort riche, avait passé toute sa jeunesse environnée d'un luxe extrême. Lorsqu'elle perdit son fils unique qui laissait une petite orpheline, elle se chargea de cette dernière, et l'éleva avec tous les soins et la recherche que peut faciliter une grande fortune unie à une tendresse excessive, quoique peu raisonnée. Ainsi, rien ne fut épargné pour donner à la jeune Flora la plus brillante éducation. Quoique maîtresse absolue de ses actions, comme elle avait un goût réel pour l'étude, elle acquit véritablement des connaissances assez étendues et des talents agréables. On eût même soupçonné difficilement que son cabinet de travail fût celui d'une jeune personne de son âge; et la multitude de livres, de dictionnaires, de crayons, de com-

pas, de cartes de géographie et de sphères qu'on y voyait étalés, donnait quelquefois à penser aux gens un peu frondeurs, que la plupart de ces choses n'étaient là que pour en imposer au public, et que mademoiselle de Sinval avait encore plus de prétentions à la science que de véritable savoir.

En revanche, Mlle de Sinval, accoutumée de bonne heure à l'idée qu'elle aurait une grande fortune et ne manquerait jamais de domestiques pour être servie, avait conçu un profond dédain pour la science du ménage qui, dans son opinion, ne pouvait être utile qu'aux personnes condamnées à vivre dans la médiocrité. Par suite de ce système, Flora ne touchait pas une aiguille, n'avait jamais mis le pied dans la cuisine ni dans la lingerie, et ignorait également comment se faisait une omelette ou une reprise. De plus, elle n'avait jamais fait une longue course à pied, ni hâlé son teint délicat au soleil, ni trempé ses mains blanches dans l'eau froide. Aussi regardait-elle avec une sorte de mépris toutes les jeunes filles élevées plus simplement qu'elle; et une profonde pitié était tout ce qu'elle accordait à celles d'une classe inférieure, qui ne pouvaient connaître même le nom des sciences et des arts qu'elle cultivait.

De ce nombre était Louison, la sœur de lait de Mlle de Sinval. Elle était courte, trapue, active, infatigable. Son nez en l'air, ses grosses joues cramoisies inspiraient la gaieté, annonçaient la santé; mais dans ses petits yeux gris, on ne voyait guères briller l'esprit, et sa mémoire n'avait jamais fait d'autre effort que de retenir ses prières et quelques cantiques que, d'une voix fausse, elle entonnait en travaillant. Les oreilles délicates de Flora avaient peine à supporter ce timbre éclatant; ses yeux se détournaient avec répugnance du visage grossier de Louison, et chaque fois qu'elle la rencontrait ou entendait de loin sa voix, elle haussait les épaules d'un air de compassion, en disant : « A quoi peut être utile dans le monde une pareille créature? »

Cependant, la santé de Mme de Sinval, altérée depuis quelque temps, devenait tous les jours plus chancelante; et d'après l'avis des médecins, elle se décida à aller prendre des eaux minérales situées dans les Pyrénées. Elle n'emmena qu'un domestique, et Louison pour servir sa petite-fille. Nos voyageuses étaient dans une voiture légère, ne portant avec elles que peu de bagage, et ayant envoyé leurs malles par une autre route. Les postillons s'égarèrent dans les montagnes, la nuit survint; les chemins étaient affreux; la voiture versa; on s'aperçut avec effroi que Mme de Sinval était blessée. Ce ne fut pas sans une peine extrême qu'on parvint à la transporter jusqu'à une chaumière habitée par des bergers. L'un d'eux, qui servait de chirurgien à tout le canton, déclara qu'il y avait une foulure, qu'on ne devait craindre aucune suite fâcheuse, mais que la malade ne pourrait quitter le lit avant un mois.

On pense quel ennui durent éprouver la mère et la petite fille pendant cette espèce d'exil! La pauvre Flora n'entendait rien à soigner sa grand' mère; un cataplasme, de la tisanne, étaient des mots propres à lui soulever le cœur; ses livres, ses crayons avaient été emballés dans une malle; mettre des légumes dans le pot au feu ou repasser un mouchoir, lui paraissait une besogne au-dessus de sa force et au-dessous de sa dignité. Dans cet état, tandis que l'une des voyageuses languissait et que l'autre ne savait à quoi employer son temps, de quelle utilité ne leur fut pas Louison, plus alerte, plus active que jamais! Tous les soins de la maison roulaient sur elle: elle faisait le bouillon de Mme de Sinval, elle pètrit même du pain, afin que la malade n'eût pas à souffrir de la pâte grossière qu'on mangeait dans les montagnes. Ensuite, elle se mit à couler une petite lessive, pour que ses maîtresses pussent changer de linge. Lorsqu'il lui restait quelques instants, assise sur le pas de la porte, elle prenait son tricot de laine bleue qui la suivait partout, et tout en tricotant, les cantiques allaient leur train. Plusieurs fois, elle essaya de se faire aider, dans ses petits travaux, par Flora que l'ennui dévorait; mais son ignorance et sa maladresse pour les choses les plus simples de la vie, eussent rebuté et impatienté toute autre que Louison. Celle-ci, au lieu de hausser les épaules à son tour, se contentait de dire avec douceur : « C'est tout simple, on ne vous l'a pas montré. »

Enfin arriva le moment de quitter ce triste lieu, et certainement la moins empressée fut Louison; non pas qu'elle n'eût beaucoup de mal, mais parce qu'elle exerçait également par-tout ses petits talents, et qu'elle ignorait absolument qu'il existât une maladie de l'esprit nommée l'*ennui*.

Quant à Mlle de Sinval, elle rapporta de ces montagnes une utile leçon, dont elle sut profiter; car heureusement la vie qu'elle avait menée jusqu'alors, tout en la rendant ridicule et pédante, n'avait pas étouffé son bon sens naturel. Lorsqu'elle fut mariée et mère de famille, j'eus le plaisir de l'entendre raconter à ses amis la petite anecdote que je viens de retracer. « Depuis ce terrible mois, nous dit-elle, passé dans une chaumière des Pyrénées, au sein d'une oisiveté complète, je me suis bien promis, si j'avais des filles, qu'avec des talents agréables, elles posséderaient encore toutes les connaissances du ménage, et qu'elles ne marcheraient jamais sans un des ouvrages ordinaires aux femmes. J'ai reconnu, grâces à cette bonne Louison, que, dans toutes les classes et tous les états, *chacun a son mérite*. Il s'est trouvé une occa-

sion où celui de Louison nous a été de la plus grande utilité; on ne pourrait pas en dire autant du mien; car, pour une circonstance où il est agréable de savoir un peu d'anglais, d'italien, de musique, de peinture, il peut s'en trouver mille où l'on serait trop heureux de savoir mettre le pot au feu et blanchir son linge. »

LE SINGE ET LA FLUTE.

FABLE.

Un singe, un jour, se mit en tête
De jouer de la flûte, et le voilà soufflant
Par tous les trous, sans que ma bête
Pût arracher un son au muet instrument.
Bientôt il murmure, il s'irrite;
Ses efforts n'en sont que plus vains:
Il s'en prend à la flûte, il l'appelle maudite;
Et la saisissant à deux mains,
Frappe à grands coups, contre une pierre,
Le fragile roseau qui se rompt comme un verre.
Après s'être étourdi par tout ce bacchanal,
Il se croyait sans doute un moins sot animal,
Quand son maître survint: jugez de sa colère!
Notre singe eut une leçon,
Non de flûte, mais de bâton.
Je le présume, au moins, car ce n'est mon affaire:
J'en voulais venir seulement
A dire que j'ai vu souvent
De mauvais écoliers, s'en prenant à leur livre,
Déchirer les feuillets et les jeter en l'air,
Dès qu'un mot leur semblait mal clair
Ou le sens difficile à suivre.
C'est vraiment un fort bon moyen
Qu'ils ont trouvé là pour comprendre;
Ce sont de petits Alexandre
Qui tranchent le nœud gordien.

L. P. J.

L'AMOUR DU PROCHAIN.

Mon Papa, disait un jour le jeune Antonin, vous m'avez appris qu'il faut aimer tous les hommes, mais cela me semble bien difficile. Par exemple, malgré toute l'envie que j'en aurais, il m'est impossible d'aimes le petit Francisque.

Le père: Et pourquoi cela, mon ami?

Antonin: Parce que Francisque est méchant, grossier, malpropre, et qu'il veut toujours battre nos camarades.

Le père: S'il est tel que tu me le représentes, je conçois que tu ne puisses l'aimer autant qu'Armand qui est bon, doux, gentil, complaisant, et qui ne fait jamais de mal à personne. Mais dis-moi: si Francisque tombait dans un fossé, ou se trouvait exposé à quelque danger, ne chercherais-tu pas à le sauver?

Antonin: Assurément, mon Papa, je ne le laisserais pas périr, s'il était en mon pouvoir de lui porter du secours.

Le père: Et s'il dépendait de toi de corriger Francisque de ses défauts, et de le rendre aussi bon qu'Armand, est-ce que tu ne le ferais pas volontiers?

Antonin: Oh! mon Papa, j'en serais ravi.

Le père: Ainsi donc, tu ne lui veux pas de mal?

Antonin: Non, en vérité, mon Papa.

Le père: Et tu serais content qu'il lui arrivât quelque chose d'heureux? Et si tu pouvais lui rendre service, tu serais disposé à le faire?

Antonin: Oh! de tout mon cœur.

Le père: Eh bien, mon enfant, quand je t'ai dit qu'il fallait aimer même les méchants, je n'ai pas voulu dire autre chose, sinon qu'il faut avoir pour eux cette disposition charitable.

Antonin: J'avais compris qu'il fallait les aimer tout de bon.

Le père: Sans doute il faut les aimer; mais n'est-ce pas aimer quelqu'un, que lui vouloir du bien et être disposé à lui en faire?

Antonin: C'est vrai: mais de cette manière, en effet, ce n'est pas si difficile que je le pensais.

Le père: Il y a après cela, une autre manière d'aimer, qui consiste à desirer de se trouver avec quelqu'un, à se plaire dans sa société, à jouir de son amabilité et de ses vertus; mais ce ne sont que les bons qui peuvent inspirer ces sentiments-là.

Antonin: Oui, et c'est justement comme cela que j'aime Armand.

UN CONSEIL PARTICULIER.

Je parlais tout-à-l'heure de l'union de famille, qui est une chose si douce et si édifiante. Cela me fait penser que j'ai un petit avis à donner à deux de mes jeunes lectrices, qui sont ensemble dans une grande institution, et à qui je prends, sans qu'elles me connaissent, un vif intérêt. Ces deux sœurs s'aiment beaucoup, et malgré cela, elles trouvent le moyen de se quereller pour des bagatelles; elles n'ont pas l'une envers l'autre cette aimable confiance qui leur procurerait tant de douceurs; je songe quelquefois avec peine qu'elles ne savent pas se faire mutuellement de ces petites concessions, se rendre de ces petits services, dans lesquels le cœur trouve si bien son compte. Tout cela, c'est faute de s'entendre, car elles sont bonnes et aimables toutes deux. J'espère que ce petit avis les fera réfléchir, et qu'elles me procureront la satisfaction de voir disparaître ces nuages qui s'élèvent entre elles. — Peut-être seront-elles étonnées de me trouver ainsi au fait de ce qui les concerne; mais je sais bien des choses sans qu'on s'en doute; je vois souvent sans être vu; c'est un privilège de ma nature. Pour qu'elles ne doutent pas que ceci s'adresse à elles, je leur dirai que leurs deux noms commencent par la même lettre.

AVIS.

Le mauvais temps s'est prolongé plus que je ne croyais, et depuis peu de jours seulement le soleil a permis qu'on assistât à son lever. Je crois devoir, par ce motif, prolonger de huit jours le délai fixé pour m'adresser les compositions sur le sujet que j'ai proposé dans ma feuille du 20 mai. Je les attendrai donc jusqu'au dimanche 17 juin courant.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 10 juin 1827.

IVe année. N° 6.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LE RHINOCÉROS.

Il n'est aucun de mes lecteurs qui n'ait vu, ou le rhinocéros empaillé que l'on conserve à Paris dans les galeries du Cabinet d'histoire naturelle, ou au moins quelque gravure représentant ce bizarre et gigantesque animal. Vous connaissez donc déjà, mes amis, sa grosse tête oblongue, ses petits yeux écartés, cette corne qu'il porte sur son nez, ses oreilles semblables à celles du cochon, ce corps épais soutenu sur des jambes courtes et recouvert d'une peau formant de gros bourrelets dans plusieurs parties du corps. Tout cela ne compose pas un ensemble bien gracieux; mais pourtant vous ne serez peut-être pas fâchés que je vous donne quelques notions sur ce singulier quadrupède.

Il existe en Asie et en Afrique, dans tous les lieux où l'on trouve l'éléphant. De même que ce dernier, il se nourrit de végétaux; il se plaît particulièrement dans les marais et les gras pâturages. On assure qu'il sait nager, qu'il aime à se plonger dans l'eau, et que, malgré son énorme pesanteur et les proportions grossières de son corps, il court avec assez de légèreté.

Cet animal n'est point d'un naturel féroce; celui qu'on a vu vivant à Paris, en 1748, et qui avait été amené de Sumatra, était apprivoisé, doux et même caressant. Il mangeait continuellement du foin, de la paille, du pain, des fruits, des légumes et généralement de tout ce qu'on lui donnait, excepté de la viande et du poisson : sa consommation allait, par jour, jusqu'à soixante livres de foin, vingt livres de pain, et il buvait quatorze seaux d'eau. Il aimait extrêmement la fumée du tabac, et ceux qui le montraient prenaient plaisir à lui en souffler dans les narines et dans la bouche.

Cependant, quoique le rhinocéros soit naturellement paisible, il est extrêmement ombrageux; il s'irrite et entre facilement en fureur à l'approche d'un ennemi. Son odorat subtil l'avertit de fort loin de la présence des autres animaux qui peuvent l'inquiéter. Alors il marche vers eux en droite ligne, renversant tout ce qui se trouve sur son passage, sans que rien l'oblige à se détourner. Avec sa corne, il déracine les arbres, il enlève les pierres et les jette derrière lui à une grande distance; en un mot il abat tous les corps sur lesquels sa corne peut avoir quelque prise : s'il ne rencontre rien lorsqu'il est en colère, il se contente de baisser la tête et de faire des sillons sur la terre, dont il jette en l'air une grande quantité. Il n'attaque guères les hommes, à moins qu'on ne le provoque ou que l'homme n'ait un habit rouge; dans ces deux cas, il entre en fureur, tâche de saisir la personne par

le milieu du corps, et la fait voler par-dessus sa tête avec une telle force, qu'elle est tuée par la violence de la chute : alors il vient la lécher fortement, de manière à lui enlever toutes les chairs. Si on le voit venir, on peut aisément l'éviter, quelque furieux qu'il soit; car il ne se tourne qu'avec peine et ne voit que devant lui : ainsi, on n'a qu'à le laisser approcher jusqu'à la distance de huit ou dix pas, et alors se mettre un peu de côté; il ne voit plus celui qu'il poursuivait, et ne peut que très difficilement le retrouver.

Tous les auteurs assurent que le rhinocéros est l'ennemi naturel de l'éléphant. Quand il se prépare au combat avec ce dernier, il semble aiguiser sa corne, en la frottant contre les arbres, les rochers et tous les corps durs; ensuite, il tâche de l'enfoncer dans le ventre de son ennemi, à l'endroit où il sait que la peau est plus tendre et plus molle. La possession d'un pâturage est le plus souvent le motif de ces combats. L'éléphant, qui est rusé et subtil, évite quelquefois la corne du rhinocéros, le fatigue avec sa trompe, le déchire, le hâche et le met en pièces avec ses défenses; mais le rhinocéros, quoique moins gros et moins adroit, remporte souvent la victoire. Emmanuel, roi de Portugal, fit combattre, en 1515, un rhinocéros avec un éléphant, et ce dernier fut vaincu dans l'arène de Lisbonne.

La corne du rhinocéros est d'une dureté extraordinaire, qui permet qu'on en fasse des ouvrages sculptés de toute beauté et de très longue durée. Elle avait un grand prix chez les Romains, qui en faisaient, entre autres choses, des vases à bec pour contenir les huiles et les essences dont ils se parfumaient au bain. Les écrivains Arabes et les Orientaux ont débité une multitude de fables sur cette espèce de corue; ils prétendent que, quand elle est fendue, on y voit mille figures plus merveilleuses les unes que les autres, des hommes, des oiseaux, des chèvres; ce qui fait, disent-ils, que les princes Chinois et les Indiens s'en servent pour orner leurs boudoirs et en parent leurs trônes. L'on en fait aussi des colliers et des manches de couteaux à l'usage des rois des Indes, qui se servent toujours à table de ces couteaux, et qui les achètent bien cher, parce que ces princes superstitieux croient de bonne foi que la corne sue à l'approche d'un poison quelconque. Chez nous on ne voit guères de cornes de rhinocéros que dans les cabinets des curieux.

Les Maures Indiens mangent avec plaisir la chair du jeune rhinocéros; mais quand il est vieux, cette chair est si dure et si coriace, qu'il faut avoir de bonnes dents pour en manger. Ces mêmes Indiens et les Abyssins tirent parti de la peau forte et épaisse de cet animal, pour en faire des cottes d'armes, des cuirasses et des boucliers. Ces armes ont l'avantage d'être fort légères, et de résister très bien à la balle. On prétend même que la peau du rhinocéros est assez dure pour que ces peuples l'employent à faire des socs de charrue.

Je pourrais vous dire encore bien des choses, au sujet des vertus merveilleuses que la superstition a attribuées à la corne, au sang, à l'urine, à la peau de cet animal; mais à quoi bon vous entretenir, mes amis, de tous ces contes ridicules? Il me suffit de vous avoir fait connaître les services réels que l'homme sait obtenir du rhinocéros.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Trois bonnes recettes pour se bien porter : ne manger que par appétit et non par gourmandise; bien dormir; se lever de bonne heure.

Deux bonnes recettes pour bien dormir : ne jamais rester oisif ou inactif dans le jour; être content de soi-même.

Une bonne recette pour être content de soi-même : faire en sorte que les autres soient toujours contents de nous.

IL Y A PLUSIEURS MANIÈRES

DE FAIRE LE BIEN.

Vous vous rappelez sans doute, mes bons amis, que je vous demandai, il y a quelques mois, quels étaient les moyens d'exercer la bienfaisance, quand on ne pouvait disposer d'aucune somme d'argent. Voici une petite histoire bien vraie, qui confirmera toutes les choses justes et bien senties que vous me dîtes dans le temps à ce sujet.

« Qu'on est heureux d'être riche! » disait Fanny, debout devant la croisée, en regardant s'éloigner le brillant équipage où venait de monter la jeune Rosalie, fille d'un banquier qui habitait un hôtel en face de la maison où logeait Fanny avec ses parents. Madame Lebrun, attribuant à quelques desirs de vanité les regrets exprimés par sa fille, l'attira doucement vers elle, et la prenant dans ses bras, lui dit avec le ton d'un tendre reproche : « Tu te trouves donc malheureuse, mon enfant, puisque tu envies le sort de Mlle Rosalie? Qu'as-tu vu aujourd'hui de si séduisant dans son superflu, pour faire ce triste retour sur notre position? Et avons-nous le droit de nous plaindre, quand il n'est pas de véritables besoins que nous ne puissions satisfaire? — Ah! Maman, répondit Fanny, il faudrait que je fusse bien déraisonnable et bien ingrate pour me plaindre de mon sort, si, comme

vous paraissez le croire, je n'avais en vue que les brillantes bagatelles dont l'opulence peut s'entourer. Non, j'ai mieux profité de vos leçons: ce que j'envie à Rosalie, c'est la possibilité de céder aux mouvements de son cœur en faveur de l'infortune. Si vous aviez vu tout-à-l'heure quelle aimable expression animait ses traits, en inscrivant sur ses tablettes le nom d'une femme qui, entourée de trois enfants, lui demandait du pain! Si vous aviez entendu les bénédictions de la pauvre famille, quand déjà Rosalie était bien loin!... — Merci, mon enfant, reprit Mme Lebrun, merci; tu soulages mon cœur par cette explication. C'est donc l'exercice de la bienfaisance qui fait l'objet de tes desirs? Eh bien, crois que Dieu, en mettant la pitié dans le cœur de ses créatures, n'a pas voulu que les riches seuls eussent le privilége d'être utiles à leurs semblables. Il y a plus d'un moyen pour parvenir à ce but. — Ah! Maman, et vous me l'avez laissé ignorer! — Tu n'as négligé aucune occasion de faire le bien. — Maman, je ne vous comprends pas du tout. Quel bien ai-je donc fait sans le savoir? — Souviens-toi des conseils que tu donnas à Joséphine, quand sa paresse et son indocilité faisaient l'affliction de ses parents: l'ascendant de ton amitié, les prières que tu fis pour elle, le bon exemple que tu fus attentive à lui donner, changèrent son caractère; elle te doit sa vertu, et ses parents voient en toi la cause de leur satisfaction actuelle. Rappelle-toi ton assiduité à visiter soir et matin la vieille Marguerite, pendant sa maladie; les consolations que tu as portées aux orphelines Duménil, à qui tu promis l'affection d'une sœur, et qui essuyèrent leurs larmes en t'écoutant; enfin, quand nous étions à la campagne, l'aveugle dont tu guidas la marche, la petite paysanne si fatiguée que tu soulageas en portant quelque temps son panier, et la pomme dont tu te privas pour ce petit moissonneur que la soif dévorait; tout cela, ma fille, ce sont des œuvres de charité. — Je n'y voyais que des plaisirs. — Ce titre, tout juste qu'il soit, ne diminue rien de leur mérite. Souviens-toi encore de la résolution que tu as prise d'enseigner la lecture et l'écriture à de pauvres enfants dont les parents ne peuvent faire les sacrifices nécessaires pour leur procurer cette instruction. Vois, ma bonne amie, que de ressources renferment les belles âmes, et remercie le ciel d'avoir accordé à tous les hommes le précieux avantage de faire le bien de tant de diverses manières. — Oh! que je suis contente de cette explication! Mais pourquoi, Maman, ne me l'avez-vous pas donnée plus tôt? — Je viens d'éloigner les regrets de ton cœur; mais avant de te les entendre exprimer, je me plaisais à te voir pratiquer des vertus sans connaître leurs noms. Tu es éclairée maintenant; prends garde que cette lumière n'éveille en toi des sentiments de vanité, et songe bien à ne jamais confondre la satisfaction d'une conscience qui s'avoue sans reproche, avec les applaudissements que se donne l'amour-propre. »

Quelque temps après cette conversation, Annette, fille du cordonnier de Mme Lebrun, vint lui apporter des souliers: « Eh bien, mon enfant, dit cette dernière, comment va le ménage de votre père? — Nous ne sommes pas encore heureux, Madame; tous les jours je sens davantage quelle grande perte est celle d'une mère; mais j'espère pourtant que notre sort va changer; voici comment: d'abord, mon père se porte mieux; mes petits frères sont reçus à l'école gratuite; et moi, je vais laisser mon état de brodeuse, qui me rapporte si peu, pour entrer femme-de-chambre chez notre propriétaire. — Tant mieux, ma fille; vous allez recueillir le fruit de votre bonne conduite envers vos parents. — J'aurai 300 francs de gages, le tiers me suffira pour mon entretien, et je compte donner le reste à mon père pour l'aider à élever mes frères. — C'est très bien. — Je me souviendrai toujours, Madame, des obligations que je vous ai, ainsi qu'à mademoiselle Fanny; car si vous ne m'aviez pas pressée d'apprendre à écrire et à compter pour maintenir l'ordre dans le ménage de mon père, je n'aurais pu profiter de la place qui m'a été offerte sous ces conditions. Je me rappelle encore la bonté, la patience de Mademoiselle, quand il lui fallait si souvent me répéter la même chose; et comme elle quittait obligeamment ce qui faisait ses loisirs, pour se mettre à travailler avec moi!... — Assez, ma bonne Annette, dit Fanny; souvenez-vous seulement de la condition que j'ai coutume d'imposer et que vous avez acceptée, qui est de rendre à une autre ce que vous avez reçu de moi, lorsque la circonstance se présentera, et que vos occupations n'y mettront pas obstacle. — Oui, Mademoiselle, je vous le promets. »

En finissant ces mots, Annette salua et partit. « Tu viens de l'entendre, Fanny, dit Mme Lebrun; le sort de ces bonnes gens va s'améliorer, tu as joui de la reconnaissance d'Annette. Dis: penses-tu encore qu'on ne puisse faire le bien sans richesses? »

VARIÉTÉS. ANECDOTES.

Ceux de mes lecteurs qui habitent Paris passent souvent sur le Pont-Neuf, et peut-être, en observant la forme et la construction de ce pont, qui attestent son ancienneté, ont-ils trouvé ridicule le nom qu'il a conservé. Je puis leur faire remarquer à ce sujet, qu'en supposant que ce nom lui ait été donné à cause de sa nouveauté, quand il était réellement *neuf*, on a pu le lui laisser, dans sa vétusté, par un autre motif que voici : ce pont a *neuf* issues; à une extrémité,

deux quais et la rue Dauphine; à l'autre bout, deux quais et la rue de la Monnaie; dans le milieu, les deux quais de l'île Notre-Dame et la place Dauphine. Il n'y a donc qu'à prendre le mot *neuf* pour un nom de nombre, et le pont, fût-il en ruines, se trouverait encore convenablement nommé. Le fait est que ce pont est un des plus anciens monuments de Paris; il fut commencé en 1578, et ne fut achevé qu'en 1594; sa longueur est de 170 toises, et sa largeur de 12. Pour le bâtir, on joignit l'une à l'autre deux petites îles situées au couchant de la Cité, et qui jusqu'alors en avaient été séparées par un bras de rivière. C'est sur ces deux petites îles, que l'on commença aussi à bâtir, en 1608, la place Dauphine. La plus grande de ces îles s'appelait l'*île aux Treilles*, et l'autre l'*île de Buci* ou *du Pasteur aux vaches*. En 1160, Louis-le-Jeune fit don au chapelain de la chapelle St.-Nicolas du Palais, de six muids de vin par an du crû de l'*île aux Treilles*.

Sous la première, la seconde et la troisième race de nos rois, jusqu'au règne de Louis XIII, si l'on faisait la statue d'un roi, ce n'était que pour la placer sur son tombeau, ou bien au portail de quelque église, ou de quelque maison royale qu'il avait fait bâtir ou réparer. La statue équestre de Henri IV, érigée sur le Pont-Neuf, le 23 août 1624, est la première, et le premier monument général et public de cette espèce, qu'on ait élevé dans Paris à la gloire de nos rois.

De l'autre côté du bras de rivière qui détachait de la Cité les deux petites îles dont j'ai parlé, étaient les jardins du *Palais*, aujourd'hui le *Palais de Justice*, et qui fut le séjour ordinaire des rois de la troisième race, depuis Hugues Capet jusqu'à Charles V. Cet édifice était alors un assemblage de grosses tours, communiquant les unes aux autres par des galeries, et dont la vue s'étendait sur Issi, sur Meudon et sur Saint-Cloud.

— Ce fut au commencement du quatorzième siècle, qu'un habitant de Padoue inventa le papier. On ne commença à le connaître et à s'en servir en France, au lieu de parchemin, que sous le règne de Philippe de Valois. L'imprimerie fut inventée en 1440. Il s'établit des imprimeurs à Paris en 1470; ils dédièrent à Louis XI, cette même année, un des premiers livres qu'ils y avaient imprimés. La bibliothèque du Roi qui avait été fondée en 1364 ne contenait donc, dans le principe, que des livres manuscrits. A la mort de Charles V, dit le Sage, elle ne comptait encore que neuf cents volumes, et ne reçut que de faibles accroissements jusqu'au règne de François Ier, qui l'augmenta considérablement. Elle avait été d'abord établie à Fontainebleau; ce fut Henri IV qui la fit transporter à Paris, où elle occupa successivement divers locaux, jusqu'en 1721 que le Roi en ordonna le transport dans le lieu où elle est encore aujourd'hui.

— Tous les auteurs français qui ont parlé du *renard,* jusqu'au commencement du treizième siècle, ne nommaient cet animal que *goupil, voulpil*, du mot latin *vulpes*. Avant ce temps là, le mot de *renard* ne se trouve dans aucun de nos anciens manuscrits. On prétend qu'il est venu d'un nommé *Rainard*, comte de Sens, politique rusé, et grand hypocrite. Ce furent deux poëtes du temps qui, lui supposant le caractère du renard, s'avisèrent de donner son nom à cet animal; et ce nom a été substitué depuis, dans notre langue, à celui de *voulpil*.

— Un de mes abonnés m'a demandé pourquoi on salue les personnes qui éternuent. C'est, dit Aristote, une manière de rendre hommage au cerveau, considéré comme le siège du bon sens et de l'esprit. L'éternuement, quand on l'entendait à sa droite, était regardé, chez les Grecs et les Romains, comme un heureux présage. Les Grecs, en parlant d'une jolie personne, disaient que les amours avaient éternué à sa naissance. Lorsque le roi de Sennar éternue, ses courtisans lui tournent le dos, en se donnant de la main droite une claque sur le derrière.

— A la fin de la première race, il y avait encore plus du tiers des Français plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils croyaient qu'à force de méditations, certaines filles *druidesses* avaient pénétré dans les secrets de la nature; que, par le bien qu'elles avaient fait dans le monde, elles avaient mérité de ne point mourir; qu'elles habitaient au fond des puits, au bord des torrents, ou dans des cavernes; qu'elles avaient le pouvoir d'accorder aux hommes le don de se métamorphoser en loups et en toutes sortes d'animaux, et que leur haine ou leur amitié décidait du bonheur ou du malheur des familles. A certains jours de l'année, et à la naissance de leurs enfants, ils avaient grande attention de dresser une table dans une chambre écartée, et de la couvrir de mets et de bouteilles, avec trois couverts et de petits présents, afin d'engager les *mères*, (c'est ainsi qu'ils appelaient ces espèces de génies), à les honorer de leur visite, et à leur être favorables: voilà l'origine de nos contes de fées.

— La femme et les amis de Plutarque lui reprochaient d'être trop bon pour ses serviteurs, et l'invitaient à user de sévérité envers eux quand ils se rendraient coupables de quelque faute. « J'aime mieux, répondit Plutarque, gâter le naturel de mes serviteurs par mon indulgence, que de gâter le mien par la colère. »

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 17 juin 1827.

IVe année. N° 7.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'INDIGO.

Vous ne devineriez jamais, mes amis, quel est le motif qui m'engage à vous parler aujourd'hui de l'*indigo*. C'est qu'un de vous m'a demandé pourquoi l'on appelle *pays de Cocagne* un pays où l'on a de tout en abondance. Qu'ont de commun, allez-vous me dire, ces deux mots *indigo* et *pays de Cocagne?* Un peu de patience; nous verrons cela dans un moment : disons d'abord ce que c'est que l'*indigo*.

On donne ce nom, à une substance colorante, d'un violet pourpré, qui est contenue dans certains végétaux, d'où on la retire, par des procédés chimiques, et qu'on obtient, dans son état de pureté, sous la forme de petits cristaux en aiguilles pourpres avec des reflets dorés.

Cette substance, préparée de diverses manières, dissoute au moyen de certains acides, donne de belles couleurs bleues qui sont très précieuses pour la teinture des étoffes de laine, de soie, de coton et de lin, à cause de leur solidité; on l'emploie aussi, comme vous savez, pour passer le linge au bleu, en le blanchissant.

La plante qui contient l'*indigo* en plus grande quantité, et que l'on cultive aujourd'hui pour en retirer cette matière colorante, porte le nom d'*indigotier*. C'est un petit arbuste de deux à trois pieds de haut, portant des fleurs d'un rouge mêlé de vert, disposées en épis ou en grappes, et auxquelles succèdent des gousses cylindriques, recourbées en faucille et renfermant cinq à six graines brunâtres.

Cet arbuste, qui est originaire de l'Inde, a été naturalisé sur le continent de l'Amérique et dans les Antilles, où on le cultive avec beaucoup de soin, particulièrement à Saint-Domingue. Cette culture est une des plus avantageuses pour les planteurs de ces pays, parce qu'elle n'exige pas de grands frais et qu'il faut peu de temps pour en recueillir le fruit. Environ deux mois après avoir été semé, l'*indigotier* est bon à être coupé; et on le jette alors dans des cuves disposées pour lui faire subir l'opération par laquelle l'*indigo* en est extrait. Cette récolte cependant, est quelquefois menacé, sur-tout à Saint-Domingue, d'un singulier danger. Il existe une espèce d'insecte qui vient par vol, comme une nuée, s'abattre sur les *indigotiers*, et les mange totalement en très peu de temps. La seule ressource de l'habitant est alors de couper son *indigo* dans l'état où il est, et de le jeter dans l'eau avec les petits animaux qu'on en sépare par ce moyen. Quand les insectes ne sont pas trop nombreux, on emploie, pour les détruire, une autre méthode assez singulière : sitôt que la récolte est atta-

quée, on laisse entrer, dans la pièce d'*indigotiers* des cochons qui, remuant la tige avec leur nez, en font tomber les insectes sur lesquels ils se jettent avidement.

Cette plante n'est pas la seule qui contienne de l'*indigo*. Avant qu'elle ne fût connue, on cultivait, pour en obtenir la même substance, un autre arbrisseau qu'on nomme le *pastel*. Cette culture était très soignée dans la Provence et le Languedoc; elle réussissait aussi dans la Normandie. Le *pastel* pousse des tiges hautes de trois pieds, qui se divisent en quantité de rameaux chargés de beaucoup de feuilles lisses, d'un vert bleuâtre; ses fleurs sont jaunes, et le fruit est une capsule renfermant deux graines oblongues.

Lorsque la plante était venue à sa maturité, on broyait les feuilles de manière à les réduire en pâte, et l'on faisait avec cette pâte de petites pelottes que l'on vendait sous le nom de *cocagnes*. Vous voyez que nous allons arriver à notre rapprochement entre les mots *cocagne* et *indigo*.

Ces *cocagnes*, en effet, contenaient la même substance colorante que l'*indigo*, et donnaient une teinture bleue non moins bonne et solide, mais seulement en moins grande abondance. Les anciens Bretons s'en servaient pour se colorer le corps.

Or, maintenant, vous saurez que la culture du *pastel* exige un terrain doux et très fertile, et que par conséquent elle ne peut réussir que dans des pays riches et féconds. Les pays d'où venaient les *cocagnes* de *pastel* étaient donc de bons pays; c'est pour cela que, lorsqu'on a voulu désigner une contrée où l'on pouvait vivre facilement dans l'abondance, on a imaginé de dire : *C'est un pays de Cocagne.*

LE PETIT ROBINSON.

Le jeune Rodolphe de Tally était, dans sa première enfance, d'une santé excessivement délicate, qui obligea ses parents à l'élever avec des ménagements extrêmes. Grâces aux précautions que l'on prit pour éloigner de lui toute fatigue, pour ne le laisser jamais exposé ni aux intempéries de l'air, ni à aucune espèce de danger, la constitution de cet enfant parvint à se raffermir, et à dix ans il était aussi vigoureux et bien portant qu'aucun autre garçon de son âge. Mais malheureusement cette éducation, qui avait été nécessaire pour fortifier son corps, avait produit un effet bien différent sur son caractère : accoutumé à ne se donner aucune peine pour aucune chose, Rodolphe était incapable de se servir lui-même en quoi que ce fût, et de se passer de domestiques pendant une demi-journée; le froid, la chaleur, l'humidité, étaient des ennemis qu'il n'avait point appris à braver, et qui lui semblaient également incommodes et dangereux; nager, gravir un rocher, grimper sur un arbre, lui auraient paru autant d'entreprises inexécutables; pour rien au monde, il n'eût ôsé monter sur un cheval, et il ne concevait pas comment quelqu'un avait la témérité d'approcher d'une vache. Rodolphe était donc tout à-la-fois douillet, maladroit et poltron, autant qu'il est possible de l'être. Ses parents gémissaient des circonstances malheureuses qui avaient fait naître en lui ces pitoyables défauts, et s'efforçaient de les combattre; mais tous les raisonnements venaient échouer devant les habitudes contractées pendant la première éducation. « Allons, dit un jour M. de Tally à sa femme, je vois qu'il faut prendre un grand parti, et donner à notre Rodolphe une leçon matérielle, qui seule pourra détruire les effets produits en lui par une cause matérielle. » Cette résolution inquiéta d'abord beaucoup la mère de Rodolphe; mais M. de Tally la rassura, lui promit de veiller à ce qu'aucune fâcheuse conséquence ne pût être le résultat de la tentative qu'il voulait faire; et voici enfin ce qui se passa.

A une demi-lieue, environ du château de Tally était une petite île formée par deux bras de rivière assez larges, et qui appartenait au père de Rodolphe. Il n'y avait, dans cette île, aucune habitation; mais elle avait été autrefois la demeure d'un pêcheur, et l'on y trouvait encore trois pans de la cabane construite en terre glaise, où ce pêcheur avait vécu. La partie de l'île où l'on voyait cette petite ruine offrait un aspect riant, et la terre y produisait en abondance des arbres et des plantes de toute espèce; l'autre extrémité était aride, couverte de rochers et presque inaccessible.

M. et Mme de Tally, ayant eu la visite d'une de leurs sœurs qui était venue, avec ses enfants, passer trois semaines au château de Tally, on proposa un jour d'aller faire un déjeuner champêtre dans l'île dont je viens de parler. Je n'ai pas besoin de dire que cette partie fut acceptée avec enthousiasme par Rodolphe et par ses deux cousines. Cependant Rodolphe après quelques instants de réflexion, ne laissa pas de montrer un peu d'inquiétude, et de s'enquérir si le bras de rivière qu'il fallait traverser n'était pas bien profond.

Le jour fixé étant venu, on éveilla les enfants de très bonne heure, et l'on se mit en route. Le voyage dura près de trois heures, parce qu'on fit de grands détours, attendu que M. de Tally avait ses raisons pour laisser croire à son fils que l'île était plus éloignée du château qu'elle ne l'était en effet. On passa l'eau dans un batelet que M. de Tally avait fait préparer à l'avance, et l'on débarqua dans une petite anse où le rivage offrait un tapis de verdure ombragé par de grands et beaux arbres.

Je ne m'arrêterai pas à faire la description du déjeuner champêtre; il n'est aucun de mes lecteurs qui ne sache parfaitement comment les choses se passent en pareil cas. Je dirai seulement que les enfants étaient très joyeux, que M. de Tally était par moments un peu pensif, et que trois fois Mme de Tally détourna la tête pour essuyer ses yeux.

Après le repas, la chaleur étant excessive, nos enfants qui s'étaient levés de grand matin, sentirent quelque envie de dormir, et M. de Tally proposa lui-même de faire un somme avant de parcourir l'île. Cette proposition fut acceptée; chacun s'arrangea de son mieux sur le gazon; Rodolphe eut la précaution d'étaler sous lui cinq ou six serviettes, afin de ne pas sentir l'humidité de la terre, et bientôt il s'endormit profondément sur cette espèce de lit.

Le soleil avait déjà fait plus des deux tiers de son cours, quand Rodolphe se réveilla. Il jette les yeux autour de lui; personne! Il appelle; aucune voix ne répond! Il cherche les traces du dejeuner; plus rien! Il court au rivage; plus de bateau! Papa, Maman, ma tante, mes cousines! tout a disparu!.... Figurez-vous la position de Rodolphe: il crut d'abord qu'on était allé se promener dans l'île sans lui; il va, vient, à droite, à gauche, il pleure, il se désole, il fait retentir l'air de ses cris; l'écho formé par les rochers de l'autre extrémité de l'île, est la seule voix qui lui réponde. Le pauvre enfant abattu, consterné, tombe sur l'herbe, et commence à croire ou qu'il fait un songe, ou qu'il est l'objet d'un enchantement. La faiblesse de son caractère l'avait rendu un peu superstitieux; il se rappelle les contes qu'il a entendus de fées et de magiciens, et le voilà se persuadant qu'il a été enlevé de la maison paternelle par un mauvais génie, et transporté dans une île déserte. Il tremble de voir paraître quelque bête féroce, ou bien des sauvages qui le feront rôtir pour le manger. Assailli par toutes ces idées terribles, il demeura plus de deux heures sans oser remuer ni pousser de nouveaux cris. Cependant le soleil descendait rapidement vers le couchant; la digestion du déjeuner de Rodolphe était faite depuis long-temps, et la faim commençait à se faire sentir; de plus, la nuit menaçait d'arriver. L'idée d'être sans abri et sans diner se présenta au petit malheureux d'une manière si affreuse, que cette crainte l'emporta sur toutes les autres, et qu'enfin il se leva pour voir s'il n'y aurait pas quelque moyen de trouver à manger et de quoi se mettre à couvert.

Le voilà donc parcourant le rivage : chaque insecte qui remuait sous l'herbe était, dans son imagination, pour le moins un serpent à sonnettes; un corbeau qui passa en volant au-dessus de l'île, lui parut un vautour qui rôdait pour venir le dévorer quand il serait endormi. Tout en tremblant, il arriva enfin aux ruines de la cabane du pêcheur. En voyant ces restes d'habitation, il ne douta pas que ce n'eût été là la demeure de quelque sauvage. Cependant, cette vue lui causa un mouvement de joie. « Je puis, dit-il, recouvrir ces trois pans de murs avec des branches, et cela me fera une espèce de hutte pour y passer la nuit. » Il avait heureusement un couteau dans sa poche, et il se mit aussitôt en devoir de couper des branches. Ce travail le fit suer et lui donna bien du mal, car vous savez qu'il était passablement maladroit. Cependant, il en vint à bout, et parvint à se faire un toit de feuillage. Tranquillisé sur ce point, il descendait au bord de la rivière pour prendre un peu d'eau dans le creux de sa main et se désaltérer, car il mourait de soif, lorsqu'il aperçut un pommier chargé de fruits mûrs. Cette découverte fut un nouveau sujet de consolation. Mais pour avoir les pommes, il fallait grimper sur l'arbre; ce fut pour le coup que Rodolphe sua : vingt fois au moins il glissa jusqu'à terre et se vit obligé de regrimper avant de pouvoir saisir la première branche. Mais ce sont de grands maîtres que le besoin et la nécessité; Rodolphe finit par avoir des pommes. C'était un diner bien léger sans doute; mais enfin cela valait mieux que rien.

La nuit vint: notre petit Robinson se blottit et se barricada comme il put dans sa cabane. Il fut long-temps à s'endormir, parce que le chagrin et la peur le tenaient éveillé. Pourtant, comme il avait fait pendant cette journée un exercice très nouveau et très violent pour lui, la fatigue l'emporta et le sommeil vint fermer ses yeux.

Le lendemain matin, Rodolphe n'étant pas retenu par la mollesse d'un bon lit et de draps bien fins, se leva au point du jour. Il pleura de nouveau, en pensant à ses parents et à son triste isolement. Cependant, voyant que la nuit s'était passée sans accident, il se sentit un peu rassuré contre toutes ses craintes de la veille. En examinant l'intérieur de sa cabane, il découvrit dans un coin une vieille écuelle de bois écornée, pas très propre, mais qui ne lui en parut pas moins un trésor. Il s'en empara vivement et la suspendit à un bouton de sa veste, au moyen d'un bout de ficelle qui était encore passé dans un petit trou fait à l'écuelle. Il avait faim; il grimpa cette fois sur le pommier avec plus de facilité, et mangea des pommes. Ensuite, s'étant armé d'un bâton, pour se défendre au besoin contre les tigres ou les serpents à sonnettes, il se mit en route, afin de chercher si l'île ne lui offrirait pas d'autres ressources.

Notre petit aventurier ne tarda pas à arriver dans une jolie prairie située au pied des rochers. Au milieu de cette prairie, paissait tranquillement une vache. Rodolphe ne manqua pas de la prendre, dans le premier moment, pour un buffle ou pour un bison; mais en la regardant plus attentivement, cette illusion se dissipa, et il reconnut que c'était bien réellement une vache qui paraissait avoir beaucoup de lait. « Oh! se dit-il, si j'osais aller la traire, quel bon repas je ferais! » Quand on n'a mangé que des pommes depuis vingt-quatre heures, quand avec cela on s'est fatigué et on a passé la nuit sur des feuilles, l'estomac conseille le courage. Rodolphe approche de la vache; elle fait un mouvement, il recule; puis il avance encore, il est tout près d'elle, il la touche, elle se laisse faire; Rodolphe d'une main prend son écuelle, de l'autre le pis de la vache; celle-ci ne bouge pas; Rodolphe trait, remplit son écuelle, boit le lait avec avidité, et recommence. Il fallait que la vache fût bien bonne, car le pauvre garçon ne s'y prenait

pas avec une adresse merveilleuse, et tirait le pis comme s'il eût voulu l'arracher.

Restauré par ce bon repas, Rodolphe se sentit tout plein de vigueur et de courage, et il conçut le projet de gravir les rochers au pied desquels il se trouvait, afin de voir s'il ne ferait pas au-delà encore quelque découverte utile. Une fois résolu, il s'élance; glissant sur la mousse, marchant sur les genoux, s'accrochant avec les mains, il parvient dans un endroit qui formait une petite gorge, et le premier objet qui frappe ses yeux est un homme vêtu d'un simple caleçon, la tête couverte d'un bonnet entouré de plumes de coq, et qui s'enfuit à son aspect, en courant sur les rochers comme un chamois. « Pour le coup, s'écrie Rodolphe, je ne me suis pas trompé; voilà un sauvage, et je suis dans une île déserte! » Son cœur battait violemment, car il n'était pas encore assez enhardi pour ne point trembler de nouveau à cette pensée. Cependant voyant le sauvage s'enfuir, il eut assez de présence d'esprit pour juger qu'il ne fallait pas paraître lui-même effrayé, et il avança jusqu'à l'endroit d'où l'homme était parti. Il y trouva une espèce de renfoncement sous un bloc de rocher, formant comme une petite grotte. Il hésita d'abord à y entrer, dans la crainte d'y rencontrer d'autres sauvages; cependant, comme il n'entendait aucun bruit, il se décida. La grotte ne contenait qu'un tas de feuilles mortes sur lesquelles on voyait que quelqu'un avait couché, un panier renfermant des pommes de terre cuites à l'eau, et dans un coin un fusil à deux coups, chargé. Rodolphe étonné regardait tout cela: il fut tenté d'abord de s'emparer du panier de pommes de terre; mais il lui vint un scrupule. « Ceci ne m'appartient pas, se dit-il, et je n'ai pas le droit de ravir à ce sauvage sa nourriture; non, ce serait voler. Seulement cela me prouve qu'il y a des pommes de terre dans mon île déserte; je chercherai, et j'en trouverai; j'allumerai du feu, et j'en ferai cuire sous la cendre. Quant au fusil, c'est différent; si je rencontrais le sauvage armé, il pourrait me tuer et me manger; il me semble que j'ai le droit de lui ôter son arme et de la prendre pour ma propre défense. » Après avoir fait ce raisonnement, il prit le fusil, que la veille il n'aurait ôsé toucher pour tout l'or du monde, le mit sur son épaule, et continua son voyage de découvertes.

N'ayant plus rien trouvé dans les rochers, si ce n'est quelques lapins qui fuyaient à son approche, il redescendit dans la plaine, pour aller faire une nouvelle visite à sa bonne vache, et se mettre ensuite à la recherche des pommes de terre. Cette recherche ne fut pas infructueuse, et Rodolphe se vit récompensé de la délicatesse qui lui avait fait respecter la propriété du sauvage, en trouvant un petit coin de terre tout peuplé de cet utile végétal. Il en fit une provision qu'il emporta à sa cabane. Puis, ayant rassemblé du bois sec et des feuilles mortes, il battit le briquet avec le dos de son couteau et un caillou, et il parvint, après bien des efforts, à allumer du feu pour faire cuire ses pommes de terre. Je doute que le déjeuner même de la veille, lui eût paru aussi bon que le dîner qu'il fit avec ce simple mets et une écuelle de lait trait par lui-même.

Fatigué de l'exercice de la journée, Rodolphe se reposait le soir sur le rivage, et songeait à la nuit qu'il allait passer dans sa cabane; il récapitulait aussi tout ce qui lui était arrivé, et finissait par se trouver encore heureux de s'en être si bien tiré. Dans ses premiers moments de frayeur et d'embarras, il avait entièrement oublié de penser à Dieu qui pouvait le secourir et veiller sur lui; mais ses esprits s'étant calmés, il y pensa, et rendit grâces avec ferveur à ce Dieu qui ne l'avait pas abandonné dans sa détresse. Puis, jetant les yeux sur l'autre rive, et reconnaissant le lieu où il s'était embarqué sur le petit bateau, il commença à croire qu'il n'y avait ni enchantement ni rêve, qu'il n'était point dans une île déserte, et que, tout simplement on était parti sans lui après le déjeuner champêtre, afin de lui donner une leçon. Alors, il pleura un peu; mais bientôt il se sentit une énergie nouvelle, et s'écria: « Eh bien, ils ont bien fait, et j'en profiterai! » Tout en continuant de réfléchir, il pensa que s'il savait nager, il pourrait traverser la rivière et retourner au château de son père. « Et pourquoi n'apprendrais-je pas à nager? se dit-il; voyons! voici un endroit où il y a peu d'eau, et où le fond est un beau sable bien fin; essayons! peut-être qu'en m'exerçant pendant quelques jours, je parviendrai à nager assez bien pour passer de l'autre côté. » Cela dit, il se déshabilla, et voilà mon Rodolphe, qui avait tant peur de l'eau, prenant un bain dans la rivière. S'il ne réussit pas à nager du premier coup, au moins cela lui fit-il grand bien, et lui donna-t-il de nouvelles forces. Il se coucha par là-dessus, et pour cette fois, il s'endormit sans peine, du plus profond sommeil. La nuit précédente, il n'avait vu en songe que des tigres, des lions, des antropophages; celle-ci, ses rêves furent plus riants; il se retrouvait à Tally, dans les bras de sa mère et de son père, racontant ses petites aventures, et complimenté par ses cousines sur son courage et sa fermeté. Son sommeil dura longtemps, et ce jour-là le soleil était déjà bien élevé, que Rodolphe dormait encore, tant il avait été fatigué la veille. Or, devinez où il se réveilla?.... Dans l'endroit même où il s'était endormi après le déjeuner de famille. Son père, sa mère, sa tante, ses cousines étaient autour de lui, et de plus le *sauvage*, c'est-à-dire le garde-chasse de M. de Tally, avec une redingotte par-dessus son caleçon, et toujours ses plumes de coq sur la tête. C'était ce bon serviteur qui avait été chargé de veiller sur Rodolphe dans l'île; c'était lui qui venait de le prendre tout endormi dans sa cabane et de l'apporter au milieu de sa famille. Rodolphe crut d'abord, en s'éveillant, n'avoir fait qu'un rêve; mais la vue du *sauvage*, mais l'aspect d'un déjeuner tout frais auquel on n'avait pas encore touché, mais sur-tout l'émotion de sa mère et le sourire de son père, ne le laissèrent pas long-temps dans l'erreur. « Oh! mes bons parents! s'écria-t-il en se jetant dans leurs bras; que je suis heureux de vous revoir! Ah! je n'oublierai jamais une leçon qui a dû vous coûter plus qu'à moi! »

On devine le reste: le déjeuner fut gai; on visita toute l'île, la cabane de Rodolphe, la prairie de la bonne vache, la grotte du sauvage; on s'embarqua sur le petit bateau pour retourner à Tally, et en partant on laissa à l'île le nom d'*île du petit Robinson*, qu'elle porte encore aujourd'hui.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 24 juin 1827.

IVe année. N° 8.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

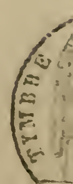
Eh bien, mes amis, je vous ai fait lever matin! heureusement je vois que vous ne m'en avez pas su mauvais gré, et qu'au contraire vous m'en remerciez tous. J'ai bien lieu de me féliciter aussi de vous avoir donné un pareil sujet à traiter, car aucune de mes questions ne m'avait encore procuré un aussi grand nombre de lettres si bien composées. J'aurai tant de regret aujourd'hui de ne pouvoir donner place, dans ma petite feuille, à toutes celles qui le mériteraient, que j'abrège au moins autant que possible mon préambule.

Ne pouvant imprimer toutes les bonnes compositions que j'ai sous les yeux, je vais choisir entre elles, celles dont les tableaux offrent le plus de diversité, à cause de la différence des sites où mes jeunes correspondants se sont trouvés placés pour observer et décrire le lever du soleil. Je commence par la lettre de M. *Eugène Delisle*:

« Mon bon Génie, c'est ce matin même qu'accompagné de mon bon père, j'ai fait la petite excursion dont je vais tâcher de vous rendre compte. Levés avec le jour, nous nous sommes rendus au sommet d'une colline, d'où la vue plane sur la ville qui s'élève devant elle en amphithéâtre, et sur les environs couverts de jardins qui font un effet charmant dans cette saison. »

(Suit une description pittoresque et historique de la ville de Périgueux, dont les détails sont fort intéressants, mais que je supprime à regret, afin de me réserver de la place pour d'autres lettres. Après cette description, mon jeune ami continue ainsi:)

« A peine avais-je eu le temps de contempler ce tableau qui semblait plongé dans le sommeil de la mort, que le rideau de nuages qui paraissait au levant comme un voile de pourpre et d'or, s'entr'ouvre et brille de mille feux. Les légères vapeurs qui obscurcissent encore l'horizon, se replient, s'éloignent, s'effaçent peu à peu et disparaissent. Tout prend par degrés une teinte de vie aux premiers rayons que lance sur le monde l'astre éclatant, noble et majestueuse image de la Divinité. Il verse sa naissante lumière sur les campagnes, et tout répond à son appel: les oiseaux réveillés par lui, le saluent de leurs joyeux concerts; un frémissement général semble agiter même les choses inanimées. Tout se réveille, tout enfin semble renaître avec lui. L'âme doucement émue se sent agrandir à ce spectacle; la fraîcheur embaumée de l'air se répand, pour ainsi dire, sur les



idées. Quelles sensations délicieuses viennent en foule remplir le cœur! Quel plaisir intime pénètre tous nos sens! Comme elles sont consolantes et pures, les pensées du matin! Ah! c'est alors, c'est sur-tout alors que l'âme transportée dans un monde nouveau, s'élance pleine de reconnaissance vers son auteur, qui lui a réservé tant de jouissances et semble avoir créé tous ses ouvrages pour l'avantage et le bonheur de l'Être de sa prédilection. Cependant, le soleil s'avance dans sa carrière enflammée; le vent fraîchit, l'air s'épure; les objets se colorent de teintes nouvelles qui leur donnent un air de jeunesse et de gaieté. Un bruit confus succède au silence; les paisibles habitants des campagnes se hâtent de sortir de leurs toits enfumés, et d'aller, reposés par le sommeil de la nuit, reprendre les utiles travaux dont le fruit doit nourrir leur famille. Et tandis que le riche repose encore sur le duvet paresseux, le laboureur couvre son corps de sueur, pour lui procurer tous les avantages qu'il achète au poids de l'or; mais si le riche pouvait contempler la création au moment de son réveil, s'il pouvait voir ce laboureur ouvrir gaiement un pénible sillon, ou émonder en chantant l'arbuste sujet de son espérance, il envierait peut-être le sort de l'objet de sa pitié, et tomberait prosterné devant l'Éternel, en lui rendant grâce de tous les biens qu'il prodigue à ses enfants; car, son cœur fût-il égaré, il serait ramené vers Dieu par une scène si magnifique, digne interprête de sa bonté, de sa puissance et de sa gloire.

« Eugène Delisle, à Périgueux. »

Parmi les descriptions du lever du soleil sur le bord de la mer, je choisis celle que m'a adressée Mademoiselle *Antoinette R. de la M.....*

« Mon bon Génie, ce matin, excitée par la curiosité que m'a fait naître votre question, je me suis arrachée sans peine aux douceurs du sommeil, et à quatre heures précises, je me suis trouvée sur la hauteur du fort de Notre-Dame-de-la-Garde, qui domine la mer, Marseille et tout son territoire. Là, j'ai vu les étoiles pâlir à l'aspect d'une douce lumière qui semblait retirer peu à peu le voile qui couvrait la nature. Une seule résistait avec opiniâtreté, c'était la brillante étoile de Vénus; mais elle céda enfin et disparut. Alors la scène change: un grand tableau se déroule à mes yeux; les objets cessent d'être confondus; la plaine liquide prend une couleur moins sombre; l'immensité des maisons, qui tantôt ne montrait que confusion et cahos, prend une forme régulière; mille mats jalonnent le port et en dessinent les contours. Les dômes et les clochers des églises s'élèvent majestueusement au-dessus des édifices de notre vaste cité. Déjà la verdure des champs, variée par la pâle couleur de nombreux oliviers, se présente aux yeux dans toute sa beauté; la mer couverte de rides mouvantes ressemble à une immense prairie agitée par les vents. Mais voilà que, vers l'orient, l'atmosphère enflammée imite l'effet d'un vaste incendie; la crète des montagnes s'embellit d'une bordure dorée; l'horizon s'agrandit; ma vue acquiert un nouveau degré de force, et atteint de toute part des objets très éloignés qui naguère étaient hors de sa portée; je distingue au loin jusqu'aux maisons des iles de la rade.

« Enfin le moment arrive où l'astre du jour montrant une partie de son disque, me présente un arc enflammé; il s'élève, il s'agrandit.... je le vois tout entier, mais cinq fois plus grand que je ne l'eusse jamais vu. J'aperçois à travers les rayons qui s'échappent de sa circonférence, une mer bouillonnante de feux. J'avais des yeux d'aigle, je regardais le soleil en face, et je pouvais supporter ce faisceau de lumière.

« Comment exprimer les sensations que me faisait ressentir un spectacle si beau et si nouveau pour moi! Je n'en avais jamais éprouvé de pareilles. Entièrement absorbée dans une jouissance et dans un ravissement inexprimables, je suis restée un instant en extase; et revenant à moi-même, j'ai adoré, remercié et béni l'auteur d'un si sublime ouvrage. Je me suis dit ensuite: Est-il étonnant que les hommes aient adressé leurs hommages au soleil, lorsqu'ils eurent le malheur de perdre toute idée d'un Être purement spirituel?

« J'étais encore occupée à esquissser ce rapide tableau, sur le sommet du mur de l'antique fort de Notre-Dame-de-la-Garde, lorsque la cloche appelant les fidèles, m'a fait quitter la plume, pour descendre dans la petite chapelle du fort, déjà remplie de marins, dont les uns venaient se mettre sous la puisante protection de la mère de Dieu, et les autres la remercier du secours qu'ils en avaient reçu dans les dangers. Là, j'ai rendu de plus amples actions de grâces à Dieu, auteur de tant de merveilles.

« Antoinette R. de la M..., à Marseille. »

Contemplons maintenant, avec Mlle *Ariane de C...*, le soleil levant sur le lac de Genève.

« Mon bon Génie, vous avez voulu faire lever de bonne heure vos abonnés; mais s'ils ont été tous aussi bien récompensés de leur peine que moi, je suis sûre qu'aucun ne la regrettera.

« J'habite maintenant la rive droite du lac de Genève; c'est de là que, ce matin, jai admiré le lever du soleil. C'est à vous, bon Génie, que je dois le plaisir que m'a causé le magnifique spectacle dont je vais essayer de vous faire la description.

« Environ un quart-d'heure avant le lever du soleil, tout était calme; la nature paraissait dans l'attente;

on n'entendait que les chants joyeux des oiseaux qui retentissaient de tous côtés; ils animaient le plus beau paysage du monde. Les montagnes situées sur la rive gauche du lac étaient d'une teinte grise très uniforme; leur différentes formes et découpures se dessinaient avec une netteté parfaite sur le ciel d'un bleu grisâtre. Le lac, en quelques endroits, était légèrement ridé par le zephyr; mais en d'autres, il était si calme et si uni, que les montagnes et le ciel s'y réfléchissaient comme dans une glace. Les neiges éternelles qui couvrent le Mont-Blanc étaient dorées par les rayons de l'astre du jour que je ne voyais point encore; ces rayons ajoutaient un éclat pur à leur admirable blancheur, et les faisaient contraster d'une manière frappante avec les autres montagnes encore dans l'ombre. La verdure des arbres et des prairies n'avait pas cet éclat qui la fait admirer durant le jour, mais elle était d'une fraîcheur ravissante.

« Le soleil n'avait point encore paru. Au fond du beau lac de Genève, du côté du Valais, on voyait une auréole rouge-orangée; quelques légers petits nuages fort élevés étaient aussi d'un beau rouge, car déjà le soleil les éclairait; mais quand il fut complètement levé, ils devinrent d'un blanc soyeux, après avoir passé successivement par toutes les nuances du lilas et du rose.

« Le point du ciel où l'astre doit paraître devient de moment en moment plus lumineux; sa vive couleur se fond en rose qui à son tour s'évanouit peu à peu; enfin un point brillant paraît à l'horizon des montagnes; chaque instant ajoute à son éclat, et bientôt il se montre comme un disque d'or qui, se réfléchissant dans les eaux du lac, y forme une longue colonne de feu qu'on peut à peine regarder. Aussitôt toute la nature s'éclaire; les prairies paraissent d'un vert d'émeraude; les troncs des arbres sont dorés par l'astre du jour qui, s'élevant à chaque instant, acquiert un éclat toujours plus vif qu'enfin l'œil ne peut plus soutenir.

« Après le lever du soleil, l'autre rive du lac est enveloppée d'une vapeur qui ajoute encore à la beauté, à la fraîcheur du paysage en l'enveloppant d'un vague enchanteur.

« Deux barques voguent sur le lac, leurs voiles blanches se réfléchissent dans le cristal des eaux; toute la nature est si brillante, si belle, que la plume ne peut la décrire; il faut avoir vu ce beau spectacle pour bien comprendre tout ce qu'il a de ravissant.

« Ariane de C......, à Montfleuri. »

Je regrette de ne pouvoir imprimer en entier un plus grand nombre de lettres, car j'en ai encore plusieurs qui en seraient très dignes; ce sont celles de Mesdemoiselles *Stéphanie de V.....*, à V.....; *Célinie de B.....*, à Caen; *Caliste B....*, à Mortefontaine; *Clémence de F....*, à Villebadin; *Augustine ****, au Lude; *Louise D......*, à Saint-Brieux; *Louise F.....*, à Grenoble; et celle de M. *Adolphe Lindt*, à Paris. Je vais au moins donner des extraits de celles-ci et de quelques autres qui offrent des fragments propres à être détachés.

« L'aspect de la nature, après le repos de la nuit, a quelque-chose de singulièrement calme, dont je ne me formais pas l'idée. Lorsque ce calme universel fut interrompu par les chants joyeux des oiseaux, j'éprouvai un vif sentiment de plaisir, parce que les objets qui me sont le plus familiers m'apparaissaient alors sous des formes toutes nouvelles. » (Mlle *Célinie de B.....*)

« Le soleil fut quelque temps à se montrer; il me venait mille idées qui toutes se rapportaient à Dieu; j'admirais son ouvrage; Maman qui était avec moi, m'en faisait connaître les beautés d'une manière si touchante, que je ne pus m'empêcher de me prosterner et de rendre grâce à mon Créateur. » (Mlle *Caliste B.....*)

« Tout s'anime en sa présence (du soleil); les oiseaux chantent son retour, les poissons pour le voir viennent nager à la surface de l'eau, et les fleurs, plus belles que de coutume, exhalent un odeur délicieuse. Pourquoi faut-il se lever si matin pour voir ce spectacle? Je voudrais sans cela le regarder tous les jours. » (Mlle *Augustine.*)

« L'âme semble s'agrandir à un si beau spectacle; et le cœur éprouve naturellement les sentiments les plus vifs d'admiration pour les œuvres de Dieu, et de reconnaissance pour sa bonté envers les hommes. Si la prison dans laquelle nous nous trouvons renfermés est si belle, que sera-ce de la patrie qui nous est réservée après cette vie? » (M. *Eugène R....*, à Beauvais.)

« On voit d'abord toute la partie orientale du ciel se revêtir de la pourpre de l'aurore, la lune se retirer, les étoiles pâlir. Mais que ce triomphe de l'aurore est rapide! On peut le regarder comme une image naturelle du plaisir: rien n'est si brillant que son approche; rien n'est si court que sa durée. » (Mlle *Herminie G....*, à Lyon.)

Parmi les autres lettres de mes correspondants les plus avancés, je dois encore mentionner, comme méritant d'être distinguées, celles de Mlle *Eugénie F....*, à Reims, et de MM. *Henri Amat*, à Marseille; *Léandre Bourrilhon*, à Marseille; *Barthelemy Lecarpentier*, à Honfleur.

J'ai lu avec un tendre intérêt les regrets touchants exprimés par Mlle *C. P.* de Maestricht, qui est aveugle depuis l'âge de cinq ans, et ne peut jouir du beau spectacle du soleil levant. Je lui demande pardon d'avoir éveillé en elle de pénibles sentiments en proposant un pareil sujet; je l'aurais certainement évité, si cette idée se fût présentée à mon esprit.

Je dois faire une observation à quelques uns de mes correspondants qui se sont donné peut-être beaucoup de mal, pour fleurir outre mesure leur description du lever du soleil. Ce n'était pas une description poétique et mythologique que je demandais; c'était tout simplement une description vraie. Ainsi, *les portes de l'orient*, *l'Aurore aux doigts de roses*, *les pleurs du matin*, et *Flore*, et *Pomone* n'y avaient rien à faire. Je gagerais bien que ceux et celles qui ont employé toutes ces belles figures, *n'avaient pas secoué les pavots de Morphée* de grand matin pour assister au lever du soleil; car ce spectacle, observé en réalité, leur eût inspiré de tout autres idées que ces réminiscences de fictions mythologiques. J'ai remarqué, en général, que mes correspondants et correspondantes de Paris ont été les plus paresseux.

Mais mes plus jeunes amis vont croire peut-être que je les oublie. Point du tout: voici, parmi leurs lettres, celle que j'ai cru devoir choisir pour l'insérer ici; elle est de Mlle *Cécile de V.....*:

« Mon bon Génie, nous avons été à Courbevoie d'où nous avons très bien vu le lever du soleil.

« Je me suis levée à une heure et demie; la nuit était très claire, cependant je ne pouvais distinguer que de grosses touffes d'arbres. Aussitôt que je vis un peu plus de clarté, tous les oiseaux chantèrent les louanges de l'auteur de la nature, et je commençai à voir les arbres se détacher l'un de l'autre; puis j'aperçus les maisons, les fleurs et presque tous les objets. Au-dessus de l'eau il y avait une vapeur. A mesure que le jour augmentait, les étoiles pâlissaient; enfin, je n'en vis plus qu'une seule qui se trouvait dans l'aurore. Cette belle étoile s'appelle la *planète de Vénus*, ou l'*étoile du Berger*. Oh! mon bon Génie, que c'est beau de voir cette brillante étoile dans cette jolie teinte rose.

« Un endroit de l'aurore est devenu d'une couleur très vive, et je croyais à chaque instant que le soleil allait en sortir. Je vis, tout-à-fait à l'horizon, un point lumineux qui devint une superbe boule rouge, qui s'élevait majestueusement, et se montrait à la nature comme un roi se montre à ses sujets. A mesure qu'il s'élevait, il rapetissait, et quand il fut arrivé à sa grandeur ordinaire, il était d'une blancheur éblouissante; il était entouré de ses rayons, et on ne pouvait plus le regarder.

« Mon bon Génie, quelle sensation on éprouve quand on voit lever le soleil! il semble qu'il est l'image de son Créateur. C'est ce qui m'a fait penser que, de toutes les idolâtries que les hommes ont pratiquées, celle du soleil est la plus excusable.

« Cécile de V..... âgée de 10 ans. »

Je me bornerai à mentionner les lettres de Mademoiselle *Pauline de M.....;* M. *Octave Ducros;* M. *Narcisse Cayez;* M. *Anatole de T..*, à Autun.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est Théodose, dans lequel on trouve *thé*, *o* et *dose*. En voici l'explication, extraite de plusieurs lettres que j'ai sous les yeux:

« Le *thé* est la feuille d'un petit arbre qui croît au Japon et à la Chine. Cet arbrisseau est toujours vert. L'infusion du *thé* est une boisson aussi saine qu'agréable; mais quand elle est prise avec excès, elle peut devenir nuisible. Il paraît que le *thé* fut introduit en Europe en 1610, et qu'il fut apporté en France en 1636. Il y a différentes espèces de *thé*, entre autres le *thé impérial*, qui n'est autre chose que les feuilles qui paraissent déployées au sommet des plus petites branches. La récolte s'en fait à *Udri*, petite ville du Japon, avec le plus grand appareil. Ceux qui doivent la faire ne mangent ni poisson, ni certaines viandes, se lavent deux fois par jour dans la rivière et dans un bain froid, et ne touchent aux feuilles qu'avec des gants. le plant est environné d'un large et profond fossé; les allées d'arbrisseaux sont balayées tous les jours. Des commis veillent à la culture et à la récolte. Ce *thé* est envoyé sous cachet à l'empereur, avec une bonne escorte. Ce que l'empereur a choisi est conservé dans des vases de porcelaine. Il n'y a que les mandarins qui fassent usage de ce *thé*. » (M[lle] *Virginie B.....*, à Metz.)

« *O* est une des cinq voyelles de l'alphabet. Il y en a deux espèces en français: l'*o* bref et l'ô long. Ce dernier s'indiquait autrefois par *s* mis à la suite; cet *s* est remplacé aujourd'hui par un accent circonflexe. Le maître de philosophie du Bourgeois Gentilhomme de Molière, fait prononcer cette lettre à son élève, en lui faisant faire une bouche toute ronde. » (M. *Octave Ducros.*)

« *Dose:* quantité plus ou moins grande de chacun des ingrédients qui entrent dans la composition d'un médicament. On l'applique aussi, par extension et au figuré, à plusieurs autres choses. » (M[lle] *Antoinette R. de la M......*)

« Une trop forte *dose* de plaisir est souvent nuisible; il faut alors la diminuer. Il est quelquefois utile d'augmenter la *dose* d'un médicament, quelque répugnance qu'il nous inspire. » (M[lle] *Sophie Ch....*)

« *Théodose le Grand* naquit à Cauca, en Galice. Il fut associé à l'empire, en 339, par Gratien; il règna seul de 392 à 395. Ce fut un guerrier courageux et habile, un prince généreux et juste. Facile à irriter, la réflexion le ramenait à la douceur. Cependant, on reproche justement à sa mémoire des actes de cruauté; mais ses grandes qualités surpassaient ses défauts. On ne saurait trop admirer ces belles paroles qu'il adressait, en 393, à un préfet du prétoire: « Si quelqu'un « parle mal de nous ou de notre gouvernement, nous « ne voulons pas qu'on le punisse: s'il l'a fait par lé- « géreté, il faut le mépriser; si c'est par erreur, il faut « le plaindre; si c'est à dessein de nous faire une in- « sulte, il faut lui pardonner. » (M[lle] *Aline L......*, à Baugé.)

J'ai encore plusieurs lettres, entre autres celles de Mesdemoiselles *Ernestine de St.-Y..*, *Célinie de B.....*, et *Cécile de V.....*, qui contiennent des explications très satisfaisantes de cette charade. Plusieurs m'ont donné de longs détails sur le règne de Théodose; je les ai lus avec beaucoup de plaisir, parce qu'ils m'ont offert une preuve de l'instruction de mes lecteurs et lectrices, ou au moins de leur desir de s'instruire. Je n'ai pas cru cependant devoir reproduire ici ces détails, attendu qu'ils sont un peu longs, et que j'évite, autant que possible, de remplir mon journal avec ce que mes jeunes amis peuvent trouver ailleurs dans leurs livres.

LITHOGRAPHIE.

Les petits Navigateurs: Ce serait le cas de faire un article sur la navigation, sur les promenades en bateau, sur les plaisirs qu'on peut y trouver, sur les dangers qu'il y faut éviter; mais vous avez pris toute la place aujourd'hui, mes amis. Heureusement le dessin que je vous envoie n'a pas besoin d'explication, et je retrouverai facilement l'occasion de vous dire, à quelque autre propos, ce que m'aurait suggéré ce petit sujet.

AVIS. — Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement date du 1[er] juillet 1826 pour un an, ou du 1[er] janvier 1827 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de juin courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 1[er] juillet prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 1er juillet 1827.

IVe année. No 9.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE MAGNOLIA.

Parmi les différentes questions qu'on m'a adressées en dernier lieu, et auxquelles je répondrai successivement, se trouve celle-ci :

Qu'est-ce que le Magnolia?

Le *Magnolia* est un des plus beaux arbres de l'Amérique septentrionale. Il y en a plusieurs espèces, dont la plus remarquable est le *magnolia à grandes fleurs*. Il croît dans les forêts de la Floride et des deux Carolines. Son élévation considérable, la forme de son tronc droit et couronné par une cime régulière, ses feuilles toujours vertes, assez semblables à celles du *laurier-cerise*, mais beaucoup plus larges, ses fleurs blanches et odorantes, présentant de larges pétales, et qui surpassent en grandeur celles de tous les autres arbres connus, la structure singulière de ses fruits qui sont des cônes purpurins d'où pendent des semences d'un rouge très vif, tout concourt à rendre cet arbre fort intéressant. Il s'élève jusqu'à quatre-vingts pieds, et sa tige a de deux à deux pieds et demi de diamètre. Ses fleurs paraissent au mois de mai et se succèdent pendant long-temps. Leur parfum suave et délicat semble être un composé de ce que la rose, la vanille et la fleur d'oranger ont de plus pur et de plus exquis.

On est parvenu à cultiver avec succès ce bel arbre en France; mais il n'y a jamais atteint une aussi grande hauteur que dans son pays natal; ses fleurs y paraissent plus tard et y passent beaucoup plus vite; et ses fruits n'y viennent pas à une parfaite maturité.

Dans le nombre des autres espèces de *magnolia*, il en est une que l'on désigne en Amérique sous le nom d'*arbre de castor*, parce que les castors en aiment l'écorce plus que celle de tous les autres arbres. Cette écorce qui est légèrement odorante et fort amère, est employée, dans certains cas, comme médicament.

J'imagine que celle de mes petites correspondantes qui m'a questionné sur le *magnolia* aura vu une fleur de cet arbre, qu'on appelle vulgairement *rose de magnolia*, et qu'elle aura été frappée de sa beauté et de son charmant parfum. Il paraît qu'on a su tirer de ce parfum un parti fort agréable; voici ce que j'ai entendu raconter par un célèbre botaniste, feu M. R......, de l'Académie des sciences.

M. R...... était à la Martinique; il y avait plus d'une fois savouré, à la table même de la fameuse madame Amfoux, ces *liqueurs des îles*, tant renommées, et auxquelles elle a donné son nom, ces liqueurs qu'on n'a jamais pu imiter en Europe, et dont quelques uns de mes lecteurs ont peut-être goûté par fois une petite larme, quoique la liqueur ne soit pas une fort bonne

chose à leur âge. M. R...... éprouvait une vive curiosité de savoir quel était l'ingrédient qui pouvait leur donner ce parfum et ce moëlleux qui leur sont particuliers. Rodant un jour aux environs de l'habitation de madame Amfoux, le curieux naturaliste vit un nègre revenant au logis, et portant dans son tablier un paquet de végétaux qu'il cacha soigneusement à l'aspect d'un étranger, car madame Amfoux faisait un grand mystère de la composition de ses liqueurs. M. R...... s'approcha du nègre, en dissimulant ses intentions, et au moment où ce dernier se défiait le moins de lui, il glissa vivement sa main dans le tablier et en retira une poignée de fleurs, qu'il reconnut aussitôt pour des fleurs de *magnolia*. Le pauvre nègre alors se jeta à genoux, en s'écriant qu'il était perdu, qu'il allait être châtié, maltraité; mais M. R...... le consola, en l'assurant que personne ne saurait ce qui s'était passé, et en lui mettant deux pièces d'argent dans la main. Le fait est que M. R...... ne se souciait pas plus que le nègre qu'on connût l'aventure; car s'il était bien aise d'avoir trouvé le secret des liqueurs, il n'avait pas envie que madame Amfoux fût informée de la manière un peu violente et peu discrète dont il était parvenu à le surprendre.

Je ne sais si c'est une illusion, mais depuis que j'ai entendu raconter ce fait par M. R......, il m'a semblé, chaque fois que j'ai goûté des liqueurs des îles, y reconnaître le parfum du *magnolia*.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Après les souvenirs de la bienfaisance, les plus doux sont ceux qui nous rappellent une tentation vaincue.

Louer une âme délicate sur les qualités qui lui manquent, c'est un moyen de les lui faire acquérir.

Si vous vous sentez entraîné à faire quelque chose de mal, dites vous : Dieu me voit! Quand vous êtes victime de l'injustice ou du malheur, dites vous encore : Dieu me voit!

L'amitié doit être cultivée comme ces fleurs dont le parfum nous charme quand nous sommes en santé, et qui deviennent des remèdes dans la maladie.

RIVALITÉ NATIONALE.

Il est fort bien d'aimer son pays, d'être fier de sa gloire, de souhaiter sa prospérité, de faire des vœux pour qu'il soit puissant, riche et florissant; mais il ne faut pas que ce sentiment nous entraîne jusqu'à dédaigner les autres nations, jusqu'à prétendre les rabaisser, jusqu'à nous croire mal-à-propos supérieurs aux hommes de tous les pays. Tous les peuples ont eu des succès et des revers; il y a chez tous les peuples des braves et des lâches, des hommes de génie, des hommes médiocres, des imbécilles, et des ignorants; il y a chez tous les peuples de grandes vertus et des vices dégradants. Si notre patrie est puissante par ses armes, par son commerce et par ses lumières, rappelons-nous qu'elle ne l'a pas toujours été, et songeons que l'avenir peut lui réserver des calamités; si elle est malheureuse, si elle a éprouvé des désastres, si elle a perdu quelque chose de sa gloire et de sa puissance, n'oublions pas ce qu'elle fut et ce qu'elle peut redevenir par les efforts de ses enfants : ce sera le moyen de conserver une noble dignité nationale et de nous préserver d'un vain orgueil. C'est en servant notre pays, chacun selon nos moyens, que nous devons lui prouver notre amour, et non pas en insultant les autres peuples qui pourraient tout aussi bien nous insulter à leur tour. Il n'est qu'un moyen de leur commander le respect, c'est de le mériter; il n'est qu'un moyen de leur commander les égards, c'est de leur en donner l'exemple.

Ces réflexions me sont suggérées par une petite scène qui s'est passée le 19 juin dernier, à l'institut royal des sourds-muets, pendant l'étude du soir, et dont un des professeurs de cet établissement m'a transmis le récit. Cette scène emprunte son principal intérêt de la position des acteurs.

Alfred et Henri, sourds-muets, âgés de sept à huit ans, le premier Français d'origine, le second né en Angleterre, tous deux unis par une tendre amitié, mais chacun fier de la gloire et de la prééminence de son pays, faisaient éclater la lutte de ces sentiments dans une conversation vive et animée. Cette conversation, comme vous pouvez le penser, avait lieu dans le langage des gestes, qui est celui des sourds-muets; en voici la traduction très exacte dans notre langue:

« Tu es Anglais, disait Alfred à Henri; ah! les Français vous ont souvent battus. — Non, Alfred, les Français ne nous ont jamais battus. — Mille fois la mitraille est tombée sur vous, et vous a réduits en poudre. — Ma mère, mes parents, mes amis, reprit Henri avec joie et fierté, sont encore vivants! — N'importe, ajoute Alfred avec une singulière énergie, les Anglais ont été foulés aux pieds des Français. — Cela ne peut être; nous sommes forts et courageux, nous avons des vaisseaux innombrables..... — Et nous d'innombrables soldats. Vous êtes forts et courageux, mais nous sommes cent fois plus forts et plus courageux que vous. »

Les gestes des deux enfants devenaient à chaque instant plus rapides et plus expressifs; la colère se

peignait sur le visage du jeune Anglais. Il ne peut se contenir :

« Tu ments, Alfred! Gageons les fraises de notre goûter. — Je le veux bien; mais qui prendrons-nous pour juge? — Lemercier, qui sait lire dans de grands livres. — Allons..... »

L'arbitre de ces deux puissances est un autre sourd-muet âgé de quinze ans. Après avoir long-temps réfléchi, il se déclare incompétent, et pose par écrit cette question à son maître :

« *Est-il vrai que les Anglais aient été plusieurs fois battus par les Français?* »

Le surveillant, vieux militaire, brave capitaine, écrit au-dessous, d'une main émue, cette réponse laconique : « *Oui.* »

A ce *oui* fatal, un torrent de larmes s'échappe des yeux de notre jeune Anglais, et la joie d'Alfred éclate par une pantomime qui peint d'une manière vive, originale et piquante, les combats des Français et l'orgueil du triomphe.

« O mes parents, ô mes amis! disait Henri; vous qui m'êtes si chers, que je vous plains! » Et il était inconsolable.

« Ne pleure plus, Henri, dit Alfred, je ne mangerai pas tes fraises. — Merci, Alfred, je me soucie fort peu de mes fraises. Les sanglots l'étouffaient.

Le vieux capitaine attendri, s'efforce de le consoler, en disant : « Si les Anglais ont été plusieurs fois battus par les Français, ils ont souvent aussi pris leur revanche. » Alors les deux enfants se sont embrassés.

Si vous voulez maintenant, mes amis, savoir quelle est mon opinion sur cette scène, la voici : Je trouve qu'il y avait un sentiment plus noble et plus touchant dans la douleur d'Henri, que dans le petit orgueil injuste et insultant d'Alfred.

SALLES D'ASILE

POUR LES PETITS ENFANTS.

J'ai reçu la lettre suivante que je m'empresse de mettre sous les yeux de mes lecteurs :

« Comme tous les établissements de bienfaisance qui intéressent les enfants, sont toujours protégés par vous, mon bon Génie, je ne pense pas être importune en vous parlant des *Salles d'Asile* pour la première enfance, dont une a été ouverte à Paris au mois d'août dernier. Cet établissement a pour but de réunir de jeunes enfants de l'âge de deux à sept ans, dont les parents pauvres sont obligés de travailler hors de chez eux toute la journée, et ne peuvent les soigner Ces pauvres petits êtres sont presque toujours mis en sevrage chez des femmes qui en gardent une trentaine dans une chambre petite et malsaine, ou confiés à une voisine peu soigneuse, ou même laissés seuls, soit dans une chambre, soit dans la rue, exposés à mille dangers.

« La *Salle d'Asile* est gouvernée par un comité composé de douze dames, et la direction en est confiée à deux Sœurs de la Povidence. La maison a été donnée au comité par l'administration des hospices. Le rez-de-chaussée est divisé en deux salles; une grande où les enfants font leurs différents exercices et prennent leurs leçons, et une petite où ils mangent. La journée commence et se termine par une prière; elle est coupée alternativement par des jeux et des études; celles-ci consistent à marcher ensemble en ordre et en mesure; à lire de grosses lettres imprimées sur des tableaux suspendus aux murailles; à entendre et à répéter l'explication d'images représentant des animaux et des métiers, sur lesquelles on provoque leurs petites réflexions; à apprendre le catéchisme. On leur donne aussi les premiers éléments du calcul, au moyen d'un grand cadre renfermant des tringles de fer sur lesquelles roulent des boules de couleurs. Pendant les récréations, ils jouent avec des briques de bois, qui leur servent à figurer différentes constructions. Ces amusements ont lieu, ou dans la salle, ou, lorsque le temps le permet, dans une cour sablée et plantée d'arbres.

« Presque tous ces enfants sont admis gratis; un très petit nombre seulement paie une légère rétribution. Plus de 180 noms sont inscrits sur le régistre des sœurs; mais il n'y a ordinairement que 80 ou 90 enfants présents à-la-fois, à cause de beaucoup de rougeoles et de coqueluches qui règnent maintenant.

« Afin de se convaincre, mon bon Génie, de l'utilité de cette institution, il suffit de se rendre rue du Bac n° 113, à la *Salle d'Asile.* Il existe depuis long-temps en Angleterre un grand nombre de ces Asiles; on y voit quelquefois plus de 300 enfants réunis dans la même enceinte. Ils y sont heureux et contents plus qu'on ne peut l'imaginer. C'est au moyen de souscriptions et des dons de la charité publique que l'on a pu former ces utiles établissements. Pour obtenir ici les mêmes résultats, il est nécessaire de trouver les mêmes secours. Si vous pouviez, mon bon Génie, recommander à vos jeunes abonnés l'institution des *Salles d'Asile,* et les engager à consacrer à cette bonne œuvre une petite part de leur économies, vous rendriez un grand service à tous les pauvres petits enfants qui languissent encore dans l'abandon.

« Les dons et souscriptions sont reçus par : MM. Mallet, banquiers, rue de la Chaussée-d'Antin, n° 13; madame la marquise de Pastoret, place Louis XV,

n° 6; madame la princesse Théodore de Bauffremont, rue de l'Université, n° 80; madame la duchesse de Praslin, rue de Grenelle, n° 105.

« Recevez, mon bon Génie, etc. « N. »

SUJET DE COMPOSITION
PROPOSÉ PAR LE BON GÉNIE.

J'ai obtenu de si jolis résultats du dernier sujet de composition proposé à mes jeunes correspondants, que je suis tenté de leur demander encore une description.

Nous voici dans la saison des orages, et je présume que, dans un espace de quinze jours, il se présentera, pour chacun de mes amis, quelque occasion d'en observer un. Ceux qui, par indifférence, ou par un autre sentiment que je ne veux pas supposer, auraient jusqu'ici négligé ou évité de contempler cet imposant spectacle, me sauront gré, j'en suis certain, de les y avoir engagés.

Je les invite donc à me faire *la description d'un orage.*

J'aurai sans doute encore des tableaux variés, car ils seront pris de points de vue différents, dans la plaine, dans les montagnes, sur le bord de la mer ou d'un lac. Je me promets beaucoup de plaisir de lire tout cela.

J'attendrai les lettres qui me seront adressées sur ce sujet, dans le délai de ce jour au dimanche 22 juillet courant; et je prie de nouveau mes chers correspondants d'être exacts à ne pas dépasser ce terme.

VARIÉTÉS.

Michel Montaigne était un peu gourmand, et voici comme il parle lui-même de sa gloutonnerie:

« Cest indécence, outre que cela nuit à la santé, et même au plaisir, de manger goulument comme je fais : je mords souvent ma langue, par fois mes doigts, tant je me hâte. Diogène, rencontrant un enfant qui mangeait ainsi, en donna un soufflet à son précepteur. Il y avait des hommes, à Rome, qui enseignaient à mâcher, comme à marcher de bonne grâce. J'en perds le loisir de parler, qui est un si doux assaisonnement des tables, pourvu que ce soient des propos plaisants et courts. »

— C'est une remarque assez singulière que les plus riches étoffes nous aient été procurées par des hommes que leur état condamnait à ne porter que des habits de bure. Deux moines, venant des Indes, apportèrent à Constantinople des œufs de ver-à-soie, avec l'instruction pour les faire éclore, les élever, les nourrir, en tirer la soie, la filer, la mettre en œuvre. On établit bientôt des manufactures; et les Italiens, attirés en France par Catherine de Médicis, y introduisirent les plus belles étoffes.

— M. Comte, le physicien escamoteur, fait sans doute de grands prodiges; mais je ne pense pas qu'il ait imaginé un plus joli tour que celui dont s'avisa un gentilhomme des environs de Carcassonne, à qui Charles IX fit l'honneur de dîner un jour dans son manoir. A la fin du repas, le plafond s'entrouvrit tout-à-coup, et l'on vit descendre par cette ouverture une grosse nue qui creva avec un bruit pareil à celui du tonnerre, laissant tomber une grêle de dragées, suivie d'une petite rosée de senteur.

— A la Chine, au nom et de la part de l'empereur, le gouverneur de chaque ville, au commencement de chaque année, après de bonnes informations, donne un grand festin à tous ceux qui, pendant le cours de l'année qui vient de finir, ont fait quelque action vertueuse. Ce festin est préparé dans la place publique et sous une tente, au haut de laquelle on lit ces mots: *Hommes de tous états et conditions, c'est la vertu qui vous place et vous rend ici tous égaux.*

— Je passais l'autre jour sur le pont de Neuilly, et j'admirais l'élégance et la solidité de sa construction, ainsi que le volume des pierres de taille qui en forment le parapet. Tout en observant, j'ai tiré mon agenda et j'y ai inscrit une note pour ne pas oublier de vous faire connaître l'origine de ce monument, qui est due à un accident arrivé à Henri IV. Ce prince revenait un jour de Saint-Germain, avec la reine et plusieurs seigneurs et dames de la cour. On passait encore à Neuilly la rivière dans un bac. Le roi entra dans le bac, avec les personnes qui l'accompagnaient, sans sortir de son carrosse. Les deux derniers chevaux tirant trop de côté, tombèrent dans l'eau et entraînèrent la voiture. On courut au secours, et l'on fut assez heureux pour sauver tout le monde. Mais afin de prévenir dans la suite de pareils accidents, le roi fit construire, sur cet endroit de la rivière, un pont qui depuis a été remplacé par celui qu'on y voit aujourd'hui.

— Un écolier se moquait un jour d'un de ses camarades, à cause de la longueur de ses oreilles; et après avoir épuisé toutes les mauvaises plaisanteries possibles à ce sujet, il s'avisa d'arrêter un passant, pour lui demander s'il ne trouvait pas que les oreilles de son compagnon ressemblaient à celles d'un âne. « Il est vrai, répondit le passant, que les oreilles de ce garçon sont un peu trop longues pour des oreille humaines; mais il faut avouer aussi que les vôtres sont trop courtes pour des oreilles d'âne. »

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 8 juillet 1827.

IVe année. N° 10

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LES PUNAISES.

J'ai couché, il y a quelques jours, dans une espèce d'auberge, où j'étais arrivé bien fatigué; après avoir soupé de bon appétit, je me réjouissais en pensant que j'allais achever de me refaire par une bonne nuit, et je me mis au lit avec ce doux espoir. Il n'y avait pas vingt minutes que j'étais couché et déjà tous mes sens étaient engourdis, lorsque je fus tiré de ce premier sommeil par des démangeaisons du plus mauvais augure. Je jette les yeux autour de moi, et à la lueur de ma lampe de nuit, je distingue très parfaitement une troupe de petits animaux courant sur mes draps et jusques sur mon oreiller. Le sens de l'odorat ne tarda pas à agir en même temps que celui de la vue, pour m'avertir que j'étais assailli par des *punaises*. Pour un homme très fatigué et qui tombait de besoin de dormir, cette découverte n'avait en vérité rien de plaisant. Que faire toutefois? donner la chasse à ces insectes? bah! ils étaient bien trop nombreux, et c'eût été peine inutile; non, le meilleur parti était de se résigner, de se lever, de s'arranger sur un fauteuil pour y faire un somme tant bien que mal, et de méditer en attendant. Ce parti fut celui que je pris, et tandis que je réfléchissais, étendu dans mon large fauteuil, il me vint à l'esprit de griffonner pour vous, mes amis, un petit article sur les *punaises*. J'ouvris donc mon agenda, et avant de m'endormir, j'y écrivis au crayon la note que vous allez lire.

La *punaise* est un insecte malheureusement trop connu pour qu'il soit nécessaire de vous dire quelles sont sa forme, sa grosseur et sa couleur. Quel est celui qui n'a pas eu l'occasion de maudire son odeur insupportable et son humeur sanguinaire? Cependant, comme je ne pense pas que vous vous soyez amusés à l'examiner de très près, vous ignorez probablement que la bouche de ce désagréable animal présente une lèvre supérieure saillante, grande, et un bec alongé partant de la tête. C'est avec ces armes qu'elle nous fait la guerre et suce notre sang.

Les appartements où une grande propreté n'est pas entretenue, sont facilement envahis par les *punaises*, sur-tout s'ils se trouvent exposés à une grande chaleur. Ainsi, les chambres des auberges, celles qui sont habitées par des personnes peu soigneuses, ou celles des pauvres gens, souvent voisines des toits et mal garanties de l'ardeur du soleil, sont le plus ordinairement visitées par cet insecte. Une fois qu'il s'y est établi, il devient fort difficile de l'en chasser, car il se dérobe d'autant plus facilement aux regards, que son corps plat lui permet de se loger dans les réduits les plus étroits que présentent les boiseries, les cou-

bles et spécialement les lits. On ne le sait que trop, il vit en société nombreuse, il pullule prodigieusement, et ses œufs sont en si grande abondance que, malgré toutes les recherches qu'on en peut faire, il en échappe toujours assez pour former d'année en année une énorme population.

La *punaise* ne sort de ses retraites que pendant la nuit; elle vient troubler le repos des hommes et les tourmenter, dans une saison positivement où le sommeil leur est le plus nécessaire pour se remettre de la fatigue du jour. La nature a donné à cet insecte une industrie singulière pour rendre inutiles les précautions que l'on prend pour l'éloigner. On assure que, s'il ne peut grimper sur un lit par le bas, il a l'adresse de monter le long du mur, de gagner le plafond, et de se laisser tomber lorsqu'il se trouve directement au-dessus du lit.

Vous allez sûrement me faire la question ordinaire: *A quoi servent les punaises?* Je n'en sais rien; mais quelque incommodes qu'elles puissent paraître, je n'en suis pas moins convaincu qu'elles ont, comme toutes les autres créatures, une destination dans l'ensemble de la création. D'ailleurs, vous saurez qu'elles ne déplaisent pas à tout le monde, et que leur odeur qui vous semble si infecte, est, pour les Chinois, un parfum que ce peuple trouve fort agréable.

LA POLTRONNERIE.

Amélie et Lisa étaient deux sœurs dont la plus âgée n'avait pas encore douze ans. Elles avaient pris la mauvaise habitude de se faire peur, et il ne se passait pas de jour qu'elles n'inventassent et ne missent à exécution ce qu'elles appelaient *un bon tour*, et dont l'une ou l'autre était ordinairement la dupe. En renouvelant sans cesse ces détestables niches, malgré les défenses formelles et réitérées de leurs parents, elles étaient parvenues à se rendre toutes deux peureuses, pusillanimes à l'excès, et par conséquent fort ridicules. Se trouvait-on inopinément privé de lumière, nos deux jeunes filles se querellaient à qui n'irait point en chercher; et quand, fatiguée de ce debat, leur mère désignait l'une d'elles pour cette tâche, la condamnée, chemin faisant, se mettait à chanter de toutes ses forces afin de se rassurer.

C'était sur-tout dans la maison de campagne où elles passaient la belle saison, que leur poltronnerie ne connaissait plus de raisonnements. Le silence des champs, l'isolement de la société, les croyances superstitieuses des ignorants villageois, tout concourait à entretenir cette faiblesse chez les deux sœurs.

Un soir que leur bonne, après les avoir mises au lit, s'était retirée, nos insensées commencèrent à se raconter tour à tour des histoires effrayantes, et continuèrent ces beaux récits jusqu'à ce que le sommeil, plus fort que la peur, vint fermer leurs yeux. Il y avait à-peu-près deux heures qu'Amélie et sa sœur étaient endormies, quand des coups donnés à la porte du jardin, les réveillèrent en sursaut. « Ouvrez-moi, je vous prie, » dit une voix qui venait de la plaine sur laquelle donnait la croisée des jeunes filles. — « Entends-tu? » demande la plus jeune à l'aînée; et elles se rapprochent l'une de l'autre. — « Ouvrez-moi, je vous prie, » répète encore la même voix. — « C'est un voleur, dit Lisa; il a sûrement sa bande un peu plus loin, et il tâche d'exciter la pitié pour entrer ici. — Cependant, dit Amélie, si c'était un malheureux qui eût besoin de secours! — Bah! je te dis que c'est un voleur. — Il soupire bien fort, il se plaint..... Si j'osais, j'irais appeler Maman; mais traverser deux chambres!... Ah! je n'en ai pas le courage. — Ni moi, reprend Lisa; d'ailleurs je n'entends plus rien; on s'est éloigné sans doute. » Une exclamation de l'étranger fit connaître à Lisa qu'elle se trompait. Enfin celui-ci, las de demander en vain l'hospitalité, garda le silence; et les deux sœurs, après avoir tremblé quelque temps, s'endormirent de nouveau.

Aux premiers rayons du jour, Amélie que n'effrayait plus l'obscurité, sortit de son lit. Elle vole à la fenêtre, et aperçoit, sur un banc de pierre placé près de la petite porte du jardin, un paysan étendu sans mouvement; sa tête était appuyée sur un panier qui lui servait d'oreiller, un chien couché à ses pieds fixait sur lui un regard inquiet. Amélie examine cet homme; c'était un vieillard; elle croit le reconnaître; son cœur bat avec violence: « Ah! s'écrie-t-elle, je ne me trompe pas, c'est le bon Germain, c'est mon père nourricier! » Aussitôt elle court avertir sa bonne qui descend ouvrir la porte; Amélie se précipite vers Germain; c'était bien lui: « Mon bon père, dit-elle en pleurant, réveille toi. » Et elle enveloppe les mains du vieillard dans son tablier, pour les réchauffer. Germain ouvre les yeux: « Ah! c'est notre enfant, dit-il. — Oui, bon Germain, mais viens vite, entrons dans la maison, tu es glacé! » On était au mois d'octobre; le froid de la nuit avait engourdi les membres de Germain au point qu'il pouvait à peine les remuer. « Je ne puis me lever, » dit-il d'une voix affaiblie, et en faisant d'inutiles efforts. Amélie sanglottait et disait tout bas: « Voilà l'effet de ma lâche poltronnerie! » Enfin, aidée par Lisa qui l'avait jointe, et par la bonne, elle entraîna le vieillard dans la maison. La Maman d'Amélie, instruite de ce qui s'était passé, vint apporter des secours au pauvre Germain: « Comment, mon ami, lui dit-elle, êtes-vous venu si tard? et pourquoi ne pas vous présenter à la grande porte d'entrée, de l'autre côté de la maison? » Germain fut

obligé de s'y prendre à plusieurs fois, pour faire connaître que le motif de sa visite était un panier de raisin qu'il apportait à sa chère Amélie; que la rencontre d'un ancien ami, avec qui il avait quelques affaires, l'ayant mis en retard, la nuit l'avait surpris, il s'était égaré, et n'était parvenu qu'à onze heures du soir à la porte du jardin, où la lassitude l'avait obligé de s'arrêter. « Je l'ai trouvée bien longue, dit-il en finissant, cette première nuit passée sur la pierre! — Ah! ne dis plus cela, bon Germain, s'écria Amélie, tu me fends le cœur! » Et la désolée petite avoua ses torts avec un tel chagrin, que Germain et sa mère furent obligés de la consoler. Malgré les soins prodigués à Germain, il eut un gros rhume qui menaça de dégénérer en fluxion de poitrine. Cependant les remèdes appliqués à temps l'en préservèrent, et il en fut quitte pour quelques accès de fièvre, la toux, les maux de tête, et tous les accidents qui accompagnent un rhume opiniâtre.

A compter de ce moment, Amélie fit de grands efforts pour se corriger de ses frayeurs. Quand elle sentait quelque crainte ridicule entrer dans son cœur: « Et la nuit de Germain! » se disait-elle. Cette pensée lui rendait du courage, la déterminait à surmonter sa poltronnerie pour examiner l'objet de sa frayeur. Ce fut ainsi qu'elle parvint petit à petit à vaincre presque entièrement cette triste disposition. Lisa était plus jeune; il lui fallut un peu plus de temps, et surtout l'exemple de sa sœur, pour obtenir la même victoire.

LA PREMIÈRE COMMUNION

DANS LA MAISON ROYALE DES LOGES.

J'ai été témoin, lundi dernier, d'une bien touchante cérémonie. Une de mes petites amies qui est élevée dans la Maison royale des Loges, située au milieu de la forêt de Saint-Germain, m'avait prié d'assister à sa première communion, et il aurait fallu de bien grands obstacles pour m'empêcher de me rendre à cette invitation.

J'arrivai aux Loges à six heures et demie du matin, et je fus introduit dans la chapelle où toutes les élèves étaient déjà réunies. Vingt-quatre d'entre elles portaient des cierges, et avaient un voile blanc jeté sur leur tête; c'étaient celles qui devaient faire leur première Communion. Environ soixante de leurs compagnes portaient aussi le voile blanc retombant sur leur robe de bure; c'étaient celles qui allaient renouveler leur Communion. Les plus jeunes, non encore admises à ce sacrement, étaient placées dans un second corps de chapelle derrière l'autel. Les dames de l'établissement et les parents des jeunes communiantes, qui étaient venus pour assister à la cérémonie, occupaient les stalles des deux côtés de la chapelle.

Au moment où j'entrai, toutes ces voix fraîches et pures faisaient retentir la voute de chants pieux, qui alternaient avec les sons graves et prolongés de l'orgue religieux. Il eût été difficile de ne pas se sentir vivement touché à l'aspect de ces jeunes figures si recueillies, et en entendant ces voix frémissantes qui marquaient la sainte émotion de cent cœurs innocents, animés par l'espérance et par la foi.

A sept heures le prêtre monte à l'autel, assisté des deux aumôniers de la maison. Ce prêtre était M. l'abbé Busson, qui après avoir prêché l'Évangile dans les Indes, était venu préparer à la Communion ces simples enfants. Pendant la messe, une musique harmonieuse succède aux accords de l'orgue et au chant des cantiques. Enfin arrive le moment où les jeunes fidèles sont appelées au sacré banquet. Le prêtre les y invite, en leur adressant encore quelques paroles toutes paternelles, pour fortifier une dernière fois leurs dispositions, et pour rassurer les consciences craintives qui pourraient concevoir trop d'alarmes dans ce grave moment. « Vous aimez Dieu, leur dit-il, vous l'aimez, mes chères enfants, car vous songez à tous les biens dont il vous a comblées, et vos âmes ne sont pas ingrates. Mais si vous craigniez que cet amour ne fût pas assez fort, rassurez-vous : cette crainte même, et le desir sincère de l'aimer davantage, suppléent à ses yeux à un amour plus parfait; car il n'exige que ce qu'on peut donner, et il vous tient compte de tous vos vœux et de toutes vos intentions. Il vous appelle, venez à lui! »

Alors commence la procession des jeunes vierges vers la table sainte, où elles sont admises deux à deux. Je défie qui que ce soit au monde de n'être pas ému à ce tableau, et j'avoue, pour moi, qu'au moment où est venu le tour de ma petite amie, j'ai senti mes yeux se mouiller. Chacune, en revenant à sa place, tenait la tête inclinée, les yeux baissés, ou couvrait son visage de ses mains, et paraissait agitée d'un petit tremblement. L'une d'elles, malade et ne pouvant marcher, avait été apportée à l'extrémité de la table de Communion, où le prêtre est venu lui donner le sacrement. Je ne sais si j'ai vu de ma vie quelque chose de plus touchant que l'expression de piété et de joie qui se peignait sur ce pauvre petit visage pâle et souffrant.

Après les enfants, toutes les dames ont communié, et parmi leurs robes noires et leurs coiffes blanches, j'ai remarqué une robe de couleur et un chapeau: c'était la mère d'une des petites, qui avait voulu participer au sacrement en même temps que sa fille.

Alors ont recommencé des chants en actions de grâces. Je ne me suis retiré qu'après les élèves, et me retrouvant dans le silence et la solitude de la forêt,

ce contraste soudain m'a causé une nouvelle émotion. Je me suis senti bien édifié de tout ce que je venais de voir.

LE JEUNE FRANÇOIS.

Je vous ai parlé quelquefois, mes amis, d'enfants extraordinaires qui ont montré des talents précoces; mais je vous les ai cités seulement comme objets de curiosité, et non point comme des modèles, car il est rare que ces petits prodiges tiennent par la suite tout ce qu'ils semblent promettre dans leur enfance. En voici encore un qui était poëte de très bonne heure, et sans doute de trop bonne heure, puisqu'il n'a rien fait plus tard qui ait mérité d'être conservé.

Le jeune François, fils du maître d'école d'un village de Lorraine, n'avait guères que 13 ans quand on publia, en 1765, un volume de ses poésies. Cet enfant était en état de parler avec justesse de tous les auteurs anciens et modernes, de raisonner sur la politique, sur la morale, sur l'histoire, même sur la guerre, avec beaucoup de sens. Il disait et composait sur-le-champ de très jolies choses pour les dames. Je souhaiterais peu que mon fils eût de pareils avantages dans un âge si tendre; mais ce qu'avec une instruction convenable à douze ou treize ans, j'aimerais à voir un jour en lui, ce serait la modestie, la simplicité qui distinguaient le jeune François. Après avoir répondu sensément et de bonne grâce à tout ce qu'on lui demandait, quand il voyait qu'on ne l'interrogeait plus, il courait à un volant ou à toute autre bagatelle, avec autant d'intérêt et de plaisir que s'il ne se fût jamais occupé que de cet objet. C'est sous ce rapport qu'il peut être offert comme modèle à certains enfants un peu avancés dans leurs études, et qui seraient tentés de prétendre à quelque importance.

J'ai retrouvé des *vers sur l'enfance* composés par ce jeune François; ils ne sont pas bien merveilleux, mais cependant il y en a quelques-uns que de plus habiles ne désavoueraient pas. Voici cette petite pièce :

Age brillant de la gaîté,
Instants rapides de l'enfance,
Vous semez sur nos jours filés par l'innocence,
Les fleurs de la félicité.

Votre vive lumière éclaira mon aurore;
Elle frappa mes jeunes yeux;
Du nouveau jour pour moi qu'elle avait fait éclore,
J'admirai l'éclat radieux.

Tel un doux crépuscule annonce à la nature
Du soleil du matin les rayons éclatans ;
Ou tel, couronné de verdure,
Sur l'aile des zéphyrs arrive le printemps.

Doux plaisirs, ris charmants, joie aimable et naïve,
Enfants d'un tranquille bonheur,
Que ne puis-je arrêter la course fugitive
Du Temps qui vous enlève aux desirs de mon cœur?

Le Temps, monstre à gueule béante,
Vole, fuit et ne revient plus;
Tout meurt sous sa dent dévorante;
Il n'épargne que les vertus.

La Giraffe, dont je vous ai parlé, il y a quelque temps, est enfin arrivée à Paris, le samedi 30 juin dernier. L'administration du Jardin du Roi a fait annoncer qu'on la promènerait tous les jours, de 10 heures à midi, dans le carré du jardin, entouré de grilles, et qui est consacré à l'école de botanique.

LOGOGRIPHE.

Avec ma queue, avec ma tête,
Je fus jadis une divinité;
A l'orateur, au guerrier, au poëte
Je donne l'immortalité;
Et quoiqu'on ait détruit et mon temple et ma fête,
Je conserve encor des autels
Qui fumeront toujours de l'encens des mortels.
Si l'on me prive de ma tête,
Je deviens un fleuve fameux.
Otez aussi ma queue, et j'offre aux curieux
Le nom d'une rivière et celui d'une bête.

(Ceux et celles de mes correspondants et correspondantes qui devineront le mot de ce logogriphe et qui voudront m'en donner l'explication, pourront me l'adresser, en même temps que leur composition sur le sujet proposé dans le précédent numéro de ce journal.

A propos de cela, les orages se sont succédé depuis quelques jours, de manière à me faire espérer que, dans plusieurs parties de la France au moins, mes jeunes amis, auront pu faire des observations, pour me donner la description que j'ai demandée.)

ERRATA.

Je n'ai pas pu voir les épreuves des deux premières lithographies de cette quatrième année de mon journal, et il en est résulté que toutes deux contiennent des fautes dans l'indication des numéros auxquels elles correspondent. Ainsi, la première devrait porter l'indication que voici : *Le Bon Génie, Journal des Enfants, 4e année n° 4. — Lith. n° 1er*; la seconde devrait porter celle-ci : *Le Bon Génie, Journal des Enfants, 4e année n° 8. — Lith. n° 2.*

J'invite ceux de mes abonnés qui conservent la collection du Journal et qui la font relier, à corriger de suite les fautes de ces deux indications sur leurs lithographies, afin d'éviter plus tard quelque bévue de la part des relieurs.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 15 JUILLET 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 11.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LE KALÉIDOSCOPE.

Je me trouvai dernièrement à une assez jolie foire de village, que nous avions été visiter en nombreuse compagnie. Toutes les personnes de la société avec laquelle j'étais, s'amusèrent à se faire les unes aux autres de petits présents, comiques par le choix et par leur valeur. Je reçus pour ma part les objets suivants: une boucle de pantalon; une tabatière en étain, peinte en couleur d'or; une brosse à dents, (dont je n'ai pas osé me servir); une boite à surprise d'où sortait une petite figure grotesque avec des ailes, et qu'on me dit être un *bon Génie;* un cigarre en chocolat, qui me parut avoir été déjà essayé par plusieurs petits amateurs; enfin divers autres objets qu'il serait trop long d'énumérer. Quant à moi, je ne me rappelle plus guère quelles choses j'offris en retour de tous ces dons, sauf un seul objet qui mérite quelque attention.

Nous avions avec nous une jeune personne de mes amies, agée de onze ans, nommée Alphonsine; c'était elle qui m'avait donné la boîte à surprise, en riant comme une petite folle de la tournure de son prétendu *bon Génie.* Comme j'allais de boutique en boutique pour chercher un présent à faire à Alphonsine, j'en découvris une où l'on ne vendait qu'une seule espèce de jouet, mais assurément le plus joli et le plus intéressant de toute la foire. J'en achetai bien vite un, et je le portai avec empressement à ma petite amie qui, en le voyant, s'écria: « Ah! une lunette, une lunette! — Point du tout, lui répondis-je; c'est un *Kaléidoscope.* — Un?..... — *Kaléidoscope.* — Oh! le drôle de nom! — Si vous étiez venue au monde dix ans plus tôt, il ne vous paraîtrait ni nouveau ni étonnant; car il y a à-peu-près ce temps-là que le *Kaléidoscope* fut un joujou fort à la mode, et que les grandes personnes même s'en amusaient comme les enfants. Et assurément, en effet, c'est un des plus agréables qu'on ait inventés. Tenez, regardez par ce trou..... — Ah! que c'est joli! ah! la belle rosace! quelles couleurs vives et variées! Et puis, en le tournant entre mes doigts, voilà le dessin qui change. Ah! mon bon Génie, bien vite, bien vite, expliquez moi tout cela. — Très volontiers, ma chère amie; mais ici, au milieu de cette cohue, nous serions un peu dérangés. Amusez-vous à varier les dessins de votre *Kéléidoscope,* à les compter si vous le pouvez, et quand nous serons rentrés à la maison, je vous donnerai toutes les explications que vous voudrez. »

A peine étions-nous dans le vestibule, que ma promesse me fut rappelée. Je pris alors le *Kaléidoscope,* et je commençai ainsi:

« Vous voyez, ma chère Alphonsine, que cet instru-

ment a la forme extérieure d'une lunette d'approche. Les deux extrémités se dévissent, comme dans une lunette; enlevons-les d'abord pour les examiner. En voici une qui est simplement percée d'un trou contre lequel doit s'appliquer l'œil de l'observateur. Quelquefois ce trou est muni d'un verre destiné à grossir les objets. L'autre extrémité représente une espèce de tambour composé d'un cylindre et de deux verres. Le verre extérieur est dépoli, afin de laisser passer la lumière sans permettre à l'œil de distinguer les objets placés au-delà; il n'est que *translucide* et point *transparent*. Le verre intérieur, au contraire, est transparent, pour que l'on puisse distinguer, au travers, ces petites pierres et ces divers petits corps colorés que vous voyez placés dans l'intérieur du tambour.

« Examinons maintenant la pièce essentielle, c'est-à-dire le corps même de l'instrument. Regardez bien avec moi. Vous voyez que ce cylindre est traversé dans toute sa longueur par deux glaces placées obliquement l'une à l'autre. Vous avez sûrement remarqué que, lorsque deux glaces sont disposées parallèlement en face l'une de l'autre dans un appartement, elles se répètent en ligne droite à l'infini, elles et tous les objets qui sont entre elles. Ici, les deux glaces ne sont pas parallèles, par conséquent cette répétition des objets ne se perpétuera pas en ligne droite; elle aura lieu dans une direction circulaire, et seulement jusqu'à ce que la circonférence soit remplie. Eh bien, dans le *Kaléidoscope*, les deux glaces forment entre elles un angle de 36 degrés, ce qui est le dixième de la circonférence, puisque la circonférence est divisée en 360 degrés. Il doit résulter de là que les images seront répétées dix fois par ces glaces, et seront disposées en forme circulaire. Pour vous en convaincre, regardez le trou où l'on place l'œil, par l'extrémité opposée à ce trou. — Ah! c'est vrai, je vois dix trous. — Eh bien donc, lorsque vous regardez par ce trou, les objets placés de l'autre côté dans le tambour, vous devez voir répétés dix fois ceux qui se trouvent entre les glaces. A chaque mouvement que vous faites, vous les déplacez et vous voyez une figure différente. Quelquefois elle se compose de beaucoup d'objets, et cela a lieu lorsque le sommet de l'angle formé par les glaces se trouve placé en haut, parce qu'alors il y a un plus grand nombre d'objets entre elles. Au contraire, lorsque le sommet de l'angle est en bas, beaucoup d'objets à droite et à gauche, se trouvant en dehors des glaces, sont perdus pour la réflexion et pour la vue, et l'on ne voit plus que de petites étoiles dans le milieu du cercle. — On peut donc voir ainsi une infinité de formes différentes? — Comme vous dites, une infinité; et lorsque vous avez vu une figure et que vous la faites disparaître, il est à-peu-près certain que vous ne la reverrez jamais. — Cela est triste. — C'est au moins dommage, car il y en a de jolies, n'est-ce pas? — Oh! pour cela oui! je vous remercie bien mon bon Génie. »

Je vous ai rendu compte, mes amis, de cette petite conversation, et je pense qu'il vous sera peut-être malaisé de la comprendre sans avoir un *Kaléidoscope* sous les yeux; mais en examinant cet instrument, je ne doute pas que ce que je viens d'écrire ne vous paraisse parfaitement clair. Or, il n'est pas bien difficile de s'en procurer un, puisque j'en ai trouvé par douzaines dans une foire de village.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

La Religion a fait une vertu de l'Espérance: cette vertu serait trop facile, s'il ne fallait pas de la patience pour espérer.

C'est de la patience que l'Espérance tire son mérite; c'est dans l'Espérance que la patience puise sa force.

Souffrir avec patience, attendre avec patience, nous confier dans la justice et la bonté de celui qui nous soumet à des épreuves, c'est ce qui constitue la vertu de l'Espérance.

L'ÉBÉNISTE.

Quels que soient le rang et la fortune de vos familles, ne dédaignez jamais, mes jeunes amis, les hommes qui exercent des professions laborieuses. Ces hommes sont utiles, et tout ce qui est utile est estimable. Que deviendrions-nous, s'il n'y avait ni laboureurs, ni maçons, ni menuisiers, ni charpentiers, ni forgerons, ni cordonniers, ni tisserands, ni aucun de ces ouvriers laborieux dont le travail supplée à notre mollesse, et nous procure tout ce qui nous est de première nécessité? Et remarquez même que quelques uns de ces hommes apportent dans leur industrie une intelligence, je pourrais dire un génie, qui élève presque l'art mécanique à la dignité et à l'éclat de l'art libéral, et qui met l'artisan presque sur la même ligne que l'artiste. Il y aura cette année, au Louvre, une exposition des produits de l'industrie française; vous pourrez y voir des choses qui, en excitant votre admiration, vous inspireront, j'en suis sûr, une grande estime pour les professions industrielles. Et d'ailleurs, lors même qu'un métier n'aurait pas d'autre avantage que de faire vivre honnête-

ment une famille dépourvue de toute fortune, celui qui l'exerce n'aurait-il pas encore de justes droits à la considération des autres? Rappelez-vous bien cette maxime : Un malhonnête homme peut deshonorer le plus brillant état, mais le plus modeste état ne deshonore jamais un honnête homme. Il peut arriver à celui qui s'y attend le moins, d'être trop heureux de connaître un art manuel. Après les plus violents orages de notre révolution, une partie de ma famille s'était réfugiée dans une habitation isolée au milieu des montagnes. J'étais alors un tout petit enfant, mais je m'en souviens très bien : on n'osait encore se montrer; on manquait de beaucoup de choses nécessaires, et l'on craignait d'aller à la ville ou d'y envoyer, de peur d'attirer l'attention sur notre retraite, où il y avait des têtes proscrites. Entre autres objets dont nous étions privés, je vous citerai les souliers, chose assurément bien indispensable, sur-tout dans un pays plein de rochers et de pierres. Toute la famille était déchaussée. Mon père s'avisa de défaire un vieux soulier, en examinant avec attention sa structure; puis il entreprit de nous faire à tous des chaussures, avec des peaux de baudriers, et il y réussit à force d'application et d'adresse. Je le vois encore, assis sur un tabouret devant une petite table, avec son tire-pied, une lame de razoir qui lui servait de tranchet, et tous ses outils, la plupart de son invention. Je manquais aussi de joujoux : je n'oublierai jamais que mon père me fit un petit charriot fort élégant, attelé d'un cheval qu'il tira tout simplement d'une buche, en la sculptant avec un couteau et un canif. Ainsi, ce bon père était devenu tout à-la-fois artiste et artisan pour le service de sa famille. Mais tout ce que je viens de vous dire, mes amis, n'était que pour amener l'histoire suivante, dont j'ai beaucoup connu le héros.

Jules de R..... n'avait que treize ans, lorsque ses parents émigrèrent avec lui, et se retirèrent dans un petit état d'Allemagne. Leurs biens furent séquestrés, et il ne resta au comte de R..... que l'argent qu'il avait pu emporter avec lui et qui pouvait suffire à peine pour faire vivre cette famille pendant deux ans. L'éducation de Jules, qui avait été très bien commencée, fut interrompue; mais son père mit tous ses soins à la continuer du mieux qu'il put, et le jeune homme s'y prêta avec beaucoup de zèle. Il était déjà assez raisonnable pour bien comprendre la position de ses parents, et il n'ignorait pas que bientôt leurs ressources seraient épuisées. « Le chagrin a altéré la santé de mon père, se dit-il, il ne pourra travailler; c'est à moi d'être son soutien et celui de ma mère; mais il ne faut pas que je compte pour cela sur ce que j'ai appris de latin, d'histoire, de géographie et de mathématiques ; il y a ici trop de gens plus savants que moi. Non, il faut que je trouve des ressources dans mes bras et dans mon industrie. J'ai beau être le fils du comte de R....., je n'en serai que plus digne de mon nom, si, en me faisant ouvrier, je réussis à faire vivre ma famille, sans être à la charge de personne. » Ainsi raisonna Jules. A côté de la maison qu'il habitait, se trouvait l'atelier d'un ébéniste qui avait un fils un peu plus âgé que Jules. Jules un jour acosta ce fils, et lui adressa des questions sur son état; puis, il lui fit remarquer que quelques notions de géométrie lui pourraient être utiles, et offrit de lui en donner des leçons, si le jeune ouvrier voulait en retour lui montrer à se servir de la scie, du rabot et du ciseau. Ce petit marché fut conclu, et voilà nos deux jeunes gens se communiquant l'un à l'autre leur savoir. Jules était d'une adresse merveilleuse, et ne tarda pas à devenir plus habile que son maître. L'ébéniste en était dans l'admiration. « Vraiment, dit-il à Jules, en examinant un de ses ouvrages, c'est dommage que vous ne fassiez tout cela que pour vous amuser, car si vous vouliez travailler pour moi tout de bon, je payerais bien un ouvrier comme vous. » Jules à ces mots fut transporté de joie, mais il n'osa rien répondre sans avoir consulté son père. Celui-ci était un homme de bon sens; après avoir réfléchi quelque temps, il se dit : « De deux choses l'une, ou je suis ruiné pour toujours, et alors pourquoi empêcherais-je mon fils d'exercer une profession qui assurera son existence? ou bien je dois recouvrer ma fortune, et dans ce cas, ce ne pourra être pour Jules qu'une expérience utile, d'avoir vécu quelque temps de son travail. » Jules obtint donc la permission d'accepter les offres de l'ébéniste, à la condition toutefois de ne pas abandonner entièrement ses autres études. Notre jeune ouvrier fit si bien, que le prix de ses journées alla croissant, et mettait véritablement de l'aisance dans le ménage de ses parents : il avait sur-tout, de plus que ses maîtres, du goût, de l'intelligence et des idées, et il perfectionnait la forme, la composition, l'élégance de leurs meubles, en sorte que l'atelier s'achalandait de plus en plus.

Trois années s'étaient écoulées de la sorte, lorsque le prince règnant, passant devant le magasin de l'ébéniste, fut frappé de la forme nouvelle et élégante d'un secrétaire exposé devant la porte. Il entre pour l'examiner de plus près; Jules se hâte de lui en montrer tous les détails. Le prince était charmé : « Qui donc a inventé et exécuté ce joli meuble? demanda-t-il. — C'est ce jeune Français, Monseigneur, répondit loyalement l'ébéniste. — Je l'achète, reprit le prince. Eh mais, continua-t-il, en prenant un livre posé sur un établi, qui donc est en état de lire Horace dans votre atelier? — C'est encore le jeune Français, repartit l'ébéniste avec un petit mouvement d'orgueil; et

voilà mon fils à qui il a appris la géométrie, et qui démontrera à Votre Altesse, quand elle voudra, le carré *du poténus.* » Le prince regarda Jules fixement et lui dit : « Jeune homme, ceci est fort extraordinaire; j'espère que vous me direz qui vous êtes? — Monseigneur, je m'appelle Jules, et je suis le fils d'un émigré Français. — Je ne vous en demande pas davantage. Mon ami, continua le prince en s'adressant à l'ébéniste, si vous voulez associer ce jeune homme à vos bénéfices, je vous charge du mobilier de mon château de ***. »

Cette commande du prince règnant ne resta pas ignorée, elle fut suivie de beaucoup d'autres, elle attira les chalands dans l'atelier de Jules, elle devint la source d'une véritable fortune pour les deux associés. Que vous dirai-je enfin? Le comte de R..... est rentré en France avec sa famille; Jules a racheté le château dont on avait dépouillé son père, et a eu la joie de l'y rétablir. Il a travaillé pour cela dix ou douze ans; il est aujourd'hui marié et père de famille; et je suis sûr que ses enfants n'auront jamais de dédain pour les hommes qui exercent des professions laborieuses.

LES DEUX PETITS CHATS,

FABLE.

A deux sœurs, Clémence et Lisette,
Un jour on fit présent de deux chats tout petits;
L'un reçut nom Moustache, et l'autre Mistigris.
Ce fut là, pour chaque fillette,
Double sujet de joie et d'occupation,
Car tout en caressant Mistigris et Moustache,
Chacune s'imposa la tâche
De soigner en tout point leur éducation.
Pour tous deux on s'y prit de même:
Mêmes soins, même attention,
Vingt fois le jour même leçon,
Excellente méthode et complaisance extrême;
Et le résultat cependant
Pour tous deux fut bien différent.
J'ai vu par fois semblable chose,
Non chez le peuple chat, mais chez le peuple enfant;
Et si l'on demandait comment,
J'en pourrais bien dire la cause.

Mistigris, docile, propret,
Plein de douceur, de gentillesse,
Apprenant tout ce qu'on voulait,
Obéissant à sa maitresse,
Devint un petit chat parfait.
Il sut bientôt, avec adresse,
Exécuter maints jolis tours,
Saluer avec politesse,
Faire la pate de velours,
Le mort, le gros dos, la toilette,
Le saut par-dessus la manchette,
Et cetera, bref, en un mot,
Il acquit d'un chat comme il faut
L'éducation bien complette.
Je ne puis, malheureusement,
En dire autant de son confrère;
Car celui-ci, tout au contraire,
Paresseux, farouche, gourmand,
Voleur, indocile, ignorant,
N'apprit rien, et l'on n'en put faire
Qu'un chat sot, malpropre et méchant.
Conséquence, hélas! nécessaire
De l'obstination et de l'oisiveté!
Sans un peu de docilité,
On ne réforme pas un mauvais caractère;
Et l'on n'acquiert quelque talent
Qu'en travaillant.

Qu'advint-il? je vais vous l'apprendre:
Les deux sœurs, un matin, quittèrent le logis
Pour suivre leurs parents en de lointains pays;
Et vous pouvez fort bien comprendre
Que l'on n'emmena point Moustache et Mistigris.
A la maison tous deux restèrent:
L'un en fut bien chagrin, l'autre s'en enquit peu.
Le lendemain ils rencontrèrent
Un nouvel habitant du lieu :
C'était un homme dur, donnant la chasse aux bêtes;
Moustache lui parut mauvais, rustre et fripon,
Et dès le premier jour, il eut deux ou trois fêtes
De pied, de fouet et de bâton.
Mistigris fit ses gentillesses,
Se montra doux, instruit, discret et de bon ton;
D'abord on le souffrit à la table, au salon;
Puis il obtint quelques caresses,
Et finit par garder sa place à la maison.

Bonté, talents et bonne grâce
Sont certains de charmer en tout temps, en tous lieux;
Mais qui se présente sans eux
Court grand risque d'avoir la chasse.
Malheur à l'ignorant, au sot,
Au méchant, à l'homme inutile!
Malheur donc, malheur, en un mot,
A l'enfant paresseux, à l'enfant indocile!

L. P. J.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 22 juillet 1827.

IVe année. N° 12.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES PUCERONS.

Je vais vous parler aujourd'hui, mes amis, d'un tout petit animal, dont l'histoire cependant offre des singularités dignes de fixer l'attention; c'est cet insecte que vous avez dû voir souvent, en troupes nombreuses, sur les feuilles de diverses plantes, et qu'on nomme *puceron*.

Si vous avez jamais examiné d'un peu près ces petits insectes, vous avez pu remarquer qu'il y en a qui sont ailés, et d'autres sans ailes; que leur corps est ovale et mou; qu'ils sont lourds, marchent peu, et forment sur les végétaux des groupes qui y paraissent immobiles.

Une des singularités les plus remarquables que présentent les *pucerons*, est celle-ci: Pendant tout l'été, les femelles mettent au jour des petits vivants; puis, vers la fin de l'automne, elles ne pondent plus que des œufs. Cet arrangement est un effet de la prévoyance de celui qui a tout créé et qui veut tout conserver. Les *pucerons* périssent tous en hiver; par conséquent, si les femelles continuaient de mettre au jour des petits vivants, à l'approche de cette saison, l'espèce serait détruite aux premiers froids. Mais au lieu de cela, elles font des œufs qui se conservent pendant la saison rigoureuse, et que le retour de la chaleur fait éclore, en sorte que l'espèce renaît au printemps.

Ces femelles sont très fécondes. Quand elles donnent naissance à des petits vivants, elles en font quelquefois de quinze à vingt dans l'espace d'une journée. Dès que ces petits sont nés, ils marchent, et vont chercher sur la plante un endroit pour s'y fixer et la sucer. Comme ils aiment à vivre en société, ils se placent toujours les uns auprès des autres. Rassemblés sur les feuilles ou sur les branches des arbres, les *pucerons* paraissent être dans l'inaction; mais ils sont occupés à en tirer le suc avec leur trompe. Souvent leurs piqûres causent des altérations très sensibles aux feuilles, même aux tiges des arbres. Ceux qui vivent sur le tilleul s'attachent aux jeunes pousses sur lesquelles les petits s'arrangent à mesure qu'ils naissent; ils se placent à la file les uns des autres sur un des côtés du jet, font prendre à la nouvelle tige différentes courbures, et se logent dans les cavités qu'elle forme. On voit souvent, sur les groseillers et les pommiers, des feuilles couvertes de tubérosités; ce sont les *pucerons* qui les font naître. Sur les feuilles de l'orme, ils produisent des coques ou vessies creuses communément de la grosseur d'une noix, et quelquefois aussi grosses que le poing; ces vessies sont habitées par les petits et par la mère qui y fait ses pontes.

Presque tous les *pucerons* sont plus ou moins couverts d'un duvet cotonneux, qui adhère peu à leur corps. Le duvet de ceux qui vivent sur le hêtre, offre quelquefois des filets qui ont jusqu'à un pouce de longueur.

Ces petits animaux ont, à l'extrémité du ventre, deux espèces de mammelons, d'où découle une liqueur limpide, transparente, et qui s'épaissit à l'air. Elle est produite en assez grande quantité pour que les vessies de l'orme et les tubérosités des feuilles du groseiller en contiennent des gouttes de la grosseur d'un pois. Cette liqueur a une saveur douce, sucrée, et plus agréable que celle du miel. Les fourmis en sont très friandes, aussi est-on à-peu-près sûr de trouver de ces insectes par-tout où il y a des *pucerons*. On assure même, d'après des observations récentes, que les fourmis s'approprient, en quelque sorte, des troupeaux de *pucerons,* comme nous nous approprions des troupeaux de brebis ou de vaches, et qu'elles en prennent grand soin, afin de recueillir cette liqueur qui est pour elles une espèce de lait. Elles les protègent autant qu'elles peuvent, contre les ennemis nombreux qu'ils ont dans les larves de différents autres insectes, qui les dévorent chaque jour par centaines; elles les regardent enfin comme leur bien, comme leurs animaux domestiques. Si les observations faites à ce sujet sont bien exactes, ce fait est assurément un des plus intéressants que présente l'histoire des insectes.

UN MOT A L'OREILLE.

Un moraliste, qu'on appelle Vauvenargues, a dit: « Lorsqu'on veut se mettre à la portée des autres hommes, il faut prendre garde d'abord à ne pas sortir de la sienne. » C'est pour cela qu'on se rend ridicule en affectant un caractère ou des sentiments qu'on n'a pas, pour plaire à ses égaux ou à ses inférieurs. Mais ce qui est bien plus souverainement ridicule, c'est de prétendre se hausser à la portée de ceux qui sont au-dessus de nous, et jouer le rôle d'un personnage, quand on n'est encore qu'un enfant.

LA JEUNE AVEUGLE.

J'avais passé la journée chez un de mes amis d'enfance, qui habite une jolie petite maison dans un riant village, à peu de distance de Paris. Nous respirions l'air frais du soir, assis sous un berceau de chèvrefeuille et de clématite, à l'extrémité du jardin, d'où l'on jouit d'une vue délicieuse. Nous admirions cette belle perspective, nous ne disions que peu de mots pour exprimer de temps à autre notre ravissement, et mon âme était dans une situation très propre à recevoir des émotions douces. Tout-à-coup un chant céleste se fait entendre, et l'air embaumé par les fleurs, apporte jusqu'à nous les vibrations d'une harpe, et les paroles suivantes, modulées par une voix enfantine, fraîche et pure comme celles des anges:

Adieu, noble flambeau du jour!
Tu vas quitter notre hémisphère;
Adieu! Mes pauvres yeux fermés à la lumière,
N'ont pas vu ton déclin, hélas! et ton retour
Ne rouvrira pas ma paupière.

Autrefois je pouvais te voir;
Oh! je m'en souviens bien encore!
Qu'ils étaient beaux tes feux du couchant, de l'aurore,
Quand j'admirais en toi, le matin et le soir,
La splendeur du Dieu que j'adore!

Adieu! je ne te verrai plus...
Mais je sens ta divine flamme;
Elle est comme la foi qui m'éclaire et m'enflamme.
Gloire au Dieu qui m'ôta les biens que j'ai perdus!
Je vois encore avec mon âme.

J'avais écouté presque sans respirer, et quand le chant eut cessé, je serrai la main de mon ami et lui demandai: « Qui chante ainsi? — Une jeune aveugle, me répondit-il; là-haut, à côté de ma maison, vous voyez ces deux petites fenêtres, c'est là sa demeure. — Pauvre enfant! dis-je, en essuyant mes yeux qui venaient de se mouiller. — Ne la plaignez pas tant, reprit mon ami; elle est bien touchante, mais elle n'est pas malheureuse. Elle m'avait inspiré d'abord, comme à vous, une grande compassion; mais depuis trois ans que je vis journellement dans la société d'Eléonore (c'est son nom), j'ai pu m'assurer que les jouissances dont elle est privée ne rendent pas sa vie infortunée, et peut-être même sont compensées par d'autres avantages. Peut-être est-ce à cette privation qu'elle doit la tranquillité angélique de son âme, le repos de son cœur, et une sorte de contentement intérieur dont je ne connais pas de plus touchant exemple. Éléonore avait sept ans, lorsqu'elle fut atteinte de la petite vérole. Cette affreuse maladie exerça sur-tout ses ravages sur les beaux yeux bleus de la pauvre enfant. Pendant plusieurs jours ils restèrent fermés, et lorsqu'enfin les forces du venin furent épuisées... hélas! les yeux étaient perdus pour toujours, et les paupières s'abaissèrent pour voiler les ravages de la maladie. Jugez de la douleur des parents d'Éléonore! Ce ne fut qu'après l'avoir longuement préparée à ce sacrifice, qu'ils lui laissèrent perdre

l'espoir de recouvrer la vue; mais si l'amour d'un père et d'une mère peut être augmenté, le leur s'accrut par le malheur de leur enfant. Éléonore fut entourée de tant de soins, d'attentions délicates, de tendres prévoyances, que son caractère en ressentit une influence favorable. La gaîté vive et turbulente qui la caractérisait avant sa maladie, fit place à un air de douceur, de tendresse et de confiance, qui éveillait la compassion dans tous ceux qui l'entouraient, et les disposait à lui rendre sans cesse de nouveaux services. C'est ainsi qu'elle devint un être pur, innocent, gai, aimable et bienveillant. Son éducation fut continuée avec un soin assidu, et elle acquit des trésors d'instruction et des talents agréables, dans lesquels elle trouve une source de jouissances et de consolations, qu'elle paraît goûter et apprécier d'autant plus que tout est pour elle sentiment intime, au milieu des ténèbres continuelles où elle est condamnée à vivre. Il semble aussi que ses autres sens se soient perfectionnés singulièrement par la perte de celui qu'elle n'a plus; et Éléonore est un nouvel exemple de ce fait observé souvent, que la nature prend soin de dédommager les malheureux qui sont privés de la vue, par la justesse de l'ouïe et la finesse du tact. C'est ainsi qu'elle a acquis une adresse merveilleuse pour différents petits ouvrages agréables de tricot, de filet, de perles et autres; qu'elle circule sans crainte et avec sûreté dans toute la maison et dans les environs; qu'elle se rend utile dans l'intérieur en prenant part aux soins domestiques; et qu'elle charme enfin sa famille par ses talents, par les connaissances de son esprit, par l'agrément de sa conversation, et par la bonté de son caractère. Mais tenez, la voici elle-même qui vient me visiter selon sa coutume... »

Ce discours de mon ami m'avait trop intéressé pour que je l'interrompisse. A ses derniers mots, je tournai les yeux du côté qu'il m'indiquait, et je vis s'avancer, seule, les yeux fermés, avec aisance et dignité, une jeune fille de quinze ans. Sa taille était élégante, une simple robe de percale blanche était toute sa parure; et dans ses beaux cheveux elle portait pour unique ornement une rose à demi épanouie, qu'elle y avait placée sans la voir, mais avec l'instinct d'un goût parfait. Un petit mouvement de la main lui faisait éviter les obstacles qu'elle aurait pu rencontrer sur son chemin. Un repos céleste était imprimé sur tous ses traits. On eût dit une belle somnambule, ou un Être surnaturel appartenant à l'ordre des Esprits bienheureux. Elle avança lentement et d'un air affable; puis tout-à-coup elle rougit en s'apercevant que mon ami n'était pas seul. Celui-ci me fit connaître à elle, et bientôt, ayant repris toute son aisance, elle s'engagea avec moi dans une conversation intéressante. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner quelque surprise de sa gaîté. « Il est vrai, me dit-elle, qu'il me manque quelque chose de plus qu'aux aveugles de naissance, c'est de ne pas ignorer le prix du bien que j'ai perdu. Mais d'un autre côté, ce souvenir n'est pas sans charme; il me représente un vague tableau des beautés de la nature, comme on se figure avec l'imagination les délices d'un siècle d'or ou d'un séjour de béatitude parfaite. Sans doute, j'ai perdu beaucoup; je me rappelle avoir vu la splendeur du soleil, le doux éclat de la lune, le vif scintillement des étoiles, et cette verdure, et ces jolies fleurs dont je ne sens plus que le parfum, et sur-tout les traits de ma mère, de mon père, de mes amis... Je ne verrai plus tout cela! Et cependant, croyez-moi, je ne suis pas malheureuse, je ne pense pas avoir droit de me plaindre de Dieu qui m'a ôté ce qu'il m'avait donné. J'entends encore la voix de mon père, de ma mère, de mes amis; ils voient pour moi, et j'ai encore un cœur pour les aimer. Une vue plus étendue et plus brillante me sera rendue dans une autre vie. Non, non, je ne me plains pas; je loue au contraire l'Être souverainement bon, qui est tout charité, et qui est charité aussi pour moi. Il m'a appris que le bonheur est en nous-même, et qu'on peut être heureux malgré bien des privations. Je voudrais que tant de gens qui se trouvent à plaindre, souvent pour peu de chose, pussent lire au fond de mon cœur; mon exemple leur serait peut-être utile. »

Après avoir ainsi parlé, Éléonore, à la demande de mon ami, chanta encore sa romance. Je n'exprimerais jamais bien tout ce que ses discours et son chant me firent éprouver d'émotion, et combien cette soirée laissa dans mon âme d'attendrissement et d'édification.

Il y a actuellement quatre ans que tout cela s'est passé; et ce qui me fait songer à vous le raconter, mes chers lecteurs, c'est que je viens de recevoir une lettre de mon ami, qui m'annonce qu'enfin il est parvenu à obtenir d'Éléonore qu'elle cédât au vœu de son cœur en devenant sa femme. Oh! je réponds bien de leur bonheur à tous deux; et je ne prévois pour Éléonore qu'un seul chagrin, celui de ne pas voir ses enfants. Mais elle s'en consolera encore à force de les aimer.

VARIÉTÉS.

Il vient de paraître un petit volume in-18 de 180 pages, intitulé : *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours; par Mme L. de Saint-Ouen.* Cet ouvrage qui a été couronné par la Société pour l'instruction élémentaire, est destiné à donner

quelques notions, succinctes mais exactes, de l'histoire de notre pays, aux enfants et aux adultes des classes industrieuses, qui n'ont que peu de temps à consacrer à la lecture et à des études intellectuelles. Je l'ai lu attentivement; il m'a paru très bien fait, et propre non seulement à atteindre le but principal dans lequel il a été composé, mais encore à offrir une sorte de récapitulation commode à ceux qui ont appris l'histoire de France avec plus de détails. J'ai donc un double motif pour le signaler ici : je fais connaître un livre qui peut n'être pas inutile à mes jeunes lecteurs, et je leur indique une bonne action à faire en répandant, parmi les enfants pauvres et dans les familles peu aisées, ce petit ouvrage qui ne coûte que douze sous. Je présume que le nom de l'auteur est déjà connu de plusieurs de mes jeunes amis, qui ont probablement appris l'histoire de France et celle d'Angleterre dans les *Tableaux Mnémoniques* de Mme L. de Saint-Ouen. Quant à ces tableaux, je les recommande très essentiellement à ceux et celles de mes lecteurs et lectrices qui ne les connaîtraient pas encore. Ils offrent en effet un des meilleurs moyens que je sache, soit pour apprendre, soit pour récapituler, soit pour retenir et retrouver les faits historiques. — On peut se procurer tous ces divers ouvrages, au bureau d'abonnement du *Bon Génie*.

~~~~

Un de mes correspondants m'a demandé ce que c'est que la *coloquinte*. C'est une plante du genre des concombres, qui croît en abondance dans les îles de l'Archipel et sur les côtes du Levant. Sa tige est grêle, hérissée de poils courts, et garnie de feuilles rudes, blanchâtres, velues et très découpées. Elle porte de petites fleurs jaunâtres, et des fruits ronds, lisses, de la grosseur du poing. Ces fruits, quand ils sont mûrs, ont une écorce mince, dure, de couleur jaune, et ils contiennent une pulpe ou chair blanche d'une amertume insupportable. On nous apporte d'Alep cette pulpe desséchée. Elle est âcre au goût, excite des nausées et blesse le gosier; c'est un poison. On l'emploie pourtant en médecine, comme vermifuge et comme violent purgatif, mais avec précaution et seulement dans des cas très graves.

~~~~

C'est une bien laide, odieuse, et dangereuse passion que la colère, et il est bien essentiel de mettre tous ses soins à la vaincre et à s'en corriger de bonne heure, lorsqu'on s'y sent disposé. La colère défigure le plus agréable visage, dépare les plus heureuses qualités, avilit le plus noble caractère; elle altère la constitution, elle peut même causer la mort de celui qui se laisse emporter par elle. Il ne faut pas attendre qu'elle ait acquis sur nous de l'empire, pour lui résister; car cet empire va croissant, et plus tard il devient impossible de se maîtriser. Alors, mieux vaudrait se séquestrer de la société que de vivre avec les hommes, puisqu'on ne peut plus conserver parmi eux ni amis ni serviteurs. Je ne veux pas aujourd'hui vous attrister, mes enfants, par quelque tableau des funestes et horribles effets de la colère; mais je me rappelle une petite anecdote qui n'a rien d'horrible et que je vais vous dire :

Un valet-de-chambre de lord B***, vint un jour lui demander son congé. « Pourquoi veux-tu me quitter? lui dit le comte, d'un ton dur qu'il avait habituellement. — S'il faut vous le dire, Mylord, répondit le valet, c'est que je ne puis pas m'accommoder du caractère de votre seigneurie. — Bah! bah! est-ce parce que je suis colère? Eh bien, je le suis, c'est vrai; mais tu sais que cela ne dure pas long-temps; l'accès n'est pas plus tôt venu qu'il est passé. — J'en conviens, Mylord, répartit le serviteur ami de la paix; mais aussi, il n'est pas plus tôt passé qu'il recommence. »

~~~~

Le général anglais V.... commandait une place en Irlande, et y résidait avec sa femme. Toutes les fois qu'ils sortaient de chez eux, ils étaient assaillis par une vieille mendiante qui avait pris poste à leur porte, et qui chaque jour les importunait par de nouveaux récits de ses misères. La charité de la Lady et la patience du général étaient presque à bout, que l'éloquence de la vieille femme n'avait encore rien perdu de sa première énergie. Un matin, comme les deux personnages sortaient de leur hôtel et allaient monter en carrosse, la mendiante les aborda en s'écriant : « Ah! Mylady! ah! Mylord! que je vous souhaite de bonheur pour aujourd'hui et pour tous les jours de votre vie! car je n'ai sûrement pas fait un vain songe la nuit dernière : j'ai rêvé que Mylady me donnait une demie couronne, et Mylord une livre de tabac. — Eh! ma bonne femme, répondit le général, vous ne savez donc pas qu'il arrive ordinairement tout le contraire de ce qu'on a rêvé? — C'est possible, Mylord, reprit la vieille; et s'il en est ainsi, ce sera vous sans doute qui me donnerez la demie couronne, et Mylady le tabac. » Le général ne put s'empêcher de rire de cette saillie, et pensant qu'un bon mot dit avec présence d'esprit, méritait une récompense, il n'hésita pas à réaliser le prétendu rêve de la vieille.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.
~~~~

DIMANCHE, 29 JUILLET 1827.

IVe ANNÉE. N° 13.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois. Pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

J'avais cru faire merveilles en demandant la description d'un orage, et voilà que je suis tout étonné d'avoir reçu beaucoup moins de lettres que de coutume, parmi lesquelles encore il n'y en a qu'un très petit nombre de parfaitement satisfaisantes. J'aime à penser, sous tous les rapports, que cela tient à ce qu'il n'y a eu des orages que dans peu d'endroits; plusieurs de mes correspondants m'écrivent, en effet, qu'ils n'ont pas eu l'occasion d'en observer depuis ma question, et que, par conséquent, ils ne peuvent m'en donner la description. Ceci m'est une occasion, à moi, de leur donner un avis: s'ils avaient fait un peu d'attention aux orages qu'ils ont pu voir auparavant, ils auraient certainement retrouvé, dans leur mémoire, dans leurs impressions, des traits et des couleurs pour retracer le tableau que je demandais; je leur conseillerai donc, pour l'avenir, de ne pas regarder avec indifférence, mais d'observer avec intérêt, les phénomènes brillants, gracieux ou terribles que leur offre la nature, les produits divers des arts et de l'industrie, les scènes que présente le monde dans lequel ils vivent. Il est peu de moments où l'esprit n'ait quelque chose à gagner, s'il est attentif à ce qui frappe les yeux et les oreilles.

Parmi les lettres de mes correspondants les plus avancés, j'en choisis trois pour les mettre sous les yeux de mes lecteurs; ce sont celles de Mesdemoiselles *Antoinette R. de la M....*, *Stéphanie de V.....*, et *Caliste B.....* J'ai des remercîments à faire à Mademoiselle *Stéphanie de V....*: sa précédente lettre qui aurait bien mérité aussi de figurer dans ce petit Journal, m'avait, par un malentendu, été remise trop tard; je lui sais bon gré de m'avoir dédommagé si promptement du regret que j'en ai éprouvé. Voici ces trois descriptions qui m'ont paru mériter la préférence :

« Mon bon Génie, depuis que vous nous avez proposé la description d'un orage, il en a fait un à Marseille; mais si peu considérable, que sa description ne serait d'aucun intérêt. Permettez-moi d'y substituer celle d'un plus remarquable que j'ai vu, il y a peu de temps, et que j'extrais du journal que, d'après vos conseils, j'ai contracté l'habitude de tenir, et où je consigne les évènements qui sont de quelque importance.

« Voulant aller passer une journée du mois de mai à la campagne, nous partîmes par un temps calme et serein qui faisait présager un beau jour. Cette

campagne est située sur une hauteur d'où la vue s'étend au loin, et sur terre et sur mer. Vers une heure après midi, j'aperçus au nord-est un grand nuage noir qui, s'élevant avec beaucoup de vitesse au-dessus de l'horizon, avait tantôt la forme d'une ceinture et bientôt après celle d'un énorme rempart; et comme le vent venait de ce côté, il était évident que nous étions menacés d'un orage. En effet, un bruit sourd commença à se faire entendre; les nuées s'avançaient avec rapidité, et prenaient en se développant une teinte moins sombre. L'horizon était déjà à demi couvert; nous jouissions encore de la présence du soleil dont l'ardeur avait redoublé; un nombre infini d'hirondelles rasant le sol d'un vol rapide, annonce que l'orage est près d'éclater; un vent sorti de la mer se met en contraste avec celui qui pousse les nuages, il s'arrêtent, et dans cet instant de station on les voit s'épaissir. Des éclairs brillent, ils sillonnent l'horizon du nord au sud, et présentent un spectacle vraiment beau et imposant, mais qu'on ne saurait contempler sans éprouver quelque sentiment de frayeur. Le bruit du tonnerre continue et augmente; le vent de l'orage l'emporte sur celui de la mer; le soleil disparaît. La prudence me fait entrer dans la maison, et je me place auprès d'une fenêtre d'où je puis sans danger continuer mes observations. La mer agitée avec violence, me présente une scène nouvelle : les nombreux pêcheurs et bateliers qui la couvrent, se hâtent de plier leurs voiles et de regagner le port à force de rames. Je vois ces frêles bateaux tantôt s'élever sur la hauteur des vagues écumantes, et tantôt disparaître à mes yeux, comme s'ils étaient engloutis dans les flots. Cependant les éclairs se multiplient et se pressent; le bruit du tonnerre devient plus éclatant, mais il est encore éloigné. La pluie s'annonce par de larges gouttes, et tombe bientôt en abondance. Je ne distingue plus ni la mer, ni les montagnes qui l'avoisinent.

« C'est en cet instant qu'on examine avec anxiété si la pluie est accompagnée de grêle, l'un des trois fléaux de la Provence; mais n'en apercevant point, on remercie la bonté divine de rafraîchir ainsi, sans dégât, nos terres déjà arides. La pluie dura environ une heure et un quart; les nuages commencèrent alors à se dissiper, et, à ma grande satisfaction, parut l'arc-en-ciel paré de ses belles et riantes couleurs. Je sortis aussitôt de la maison, malgré les gouttes d'eau qui tombaient encore des arbres, et me promenai avec délices dans les champs qui venaient de reprendre toute la fraîcheur de la jeunesse. Les oiseaux faisaient entendre leur chant mélodieux. Je revois la mer; ses ondes moins agitées ne semblent plus que se balancer et chercher le repos. En effet, quelques instants suffisent pour lui rendre le calme et sa couleur d'azur. Le soleil est sur son déclin, et présente un spectacle presque aussi beau qu'au moment de son lever. Il touche à l'horizon, et se précipite à l'instant dans les ondes.

« Je revins le soir même à la ville, satisfaite d'avoir vu et observé un orage bienfaisant.

« Antoinette R. de la M...., à Marseille. »

« Mon bon Génie, les jours s'écoulent sans qu'aucun orage vienne troubler leur sérénité; en vain je prête l'oreille, pas un seul coup de tonnerre ne se fait entendre. Cependant, je desire si ardemment vous prouver mon zèle et mon exactitude, que je rassemble toutes mes idées pour bien me rappeler l'effet qu'a produit le dernier orage que j'ai vu, il y a trois semaines, et que j'étais à même d'examiner avec attention. Le ciel d'abord se chargea, vers le sud, de nuages épais qui, montant avec rapidité, en peu d'instants le couvrirent entièrement, et il devint alors d'un bleu foncé, couleur d'ardoise. L'air était chaud, lourd, épais; le jour baissait, et toute la nature enveloppée d'un sombre voile, semblait être dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait à tous les êtres, et pénétrait jusqu'au fond de l'âme. Le vent qui s'était élevé tout d'un coup, tourbillonnait avec violence, enlevait des nuages de poussière, agitait la cime des arbres les plus élevés, et courbait jusqu'à terre les frêles arbrisseaux. Bientôt quelques coups de tonnerre se firent entendre dans le lointain, et de brillants éclairs vinrent sillonner le ciel. L'orage s'approchait peu-à-peu; les coups, qui suivaient presque immédiatement les éclairs, devenaient plus fréquents et plus forts, et l'écho, en les répétant, les rendait encore plus imposants. Enfin, la foudre éclate avec violence; de larges gouttes d'une pluie tiède commencent à tomber; bientôt elle redouble, se précipite par torrents, et est accompagnée de grêle, l'effroi des laboureurs dont elle détruit souvent l'espérance, et les fruits d'une année de soins et de travaux. A ce moment, les animaux cédant à leur instinct naturel, se hâtent de chercher un abri sous les arbres les plus épais; les génisses mugissent en bondissant, et les moutons se pressent l'un contre l'autre, inclinant la tête, et attendant ainsi la fin de l'orage. Il continua pendant quelques heures; enfin la pluie diminua, les coups de tonnerre devenaient plus rares et plus faibles, et bientôt ils cessèrent entièrement. Alors le voile qui couvrait le ciel, parut se déchirer, et découvrit un soleil pâle et jaune qui dorait faiblement des nuages d'une même teinte; l'air était d'une fraîcheur humide; le vent n'agitait plus que doucement les feuilles couvertes de larges gouttes de pluie; les fleurs ranimées par la présence du soleil et sa douce chaleur, relevaient leur tête abattue, et

ouvraient leur calice chargé d'une rosée brillante; les oiseaux secouaient leurs plumes en agitant leurs ailes, et gazouillaient gaiement, comme pour célébrer le retour du beau temps; la verdure brillait d'un éclat plus vif et plus pur; tout était devenu calme et serein, et cet état de repos contrastait singulièrement avec le bouleversement qui règnait peu avant dans toute la nature. Ah! certainement, mon bon Génie, ce spectacle est aussi beau, aussi majestueux, dans son genre, que celui du lever du soleil; mais il pénètre l'âme d'une émotion bien différente, et laisse une profonde impression de la puissance et de la grandeur du Dieu qui peut ainsi, à son gré, troubler ou calmer l'univers.

« Stéphanie de V....., à V...... »

« Mon bon Génie, dans une anse retirée du beau lac de Mortefontaine, il est une île charmante que son luxe de fleurs et sa position pittoresque ont fait nommer l'*île des Grâces*. J'étais assise au bord du lac, dans ce lieu enchanté, lorsque le spectacle tant desiré d'un grand orage se prépare à l'horizon: de sombres nuages roulés par les vents, s'amoncèlent sur nos têtes; l'hirondelle rase la surface de l'eau; le batelier regagne le rivage, et le berger, sur les hauteurs, rappelle ses troupeaux. Tous les chants du bocage cessent. Tout-à-coup l'éclair déchire la nue, et de ses flancs s'échappent des torrents de pluie et de grêle. Le tonnerre, à coups redoublés, réveille tous les échos des vallées et des montagnes. J'étais ravie et tremblante! Enfin, je regagnai ma demeure, heureuse d'avoir, au prix même de ma toilette, vu un bel orage; mais en passant devant l'église du hameau, je vis la foule des pauvres laboureurs tout pâles, se presser à la porte du saint lieu; je joignis ma prière aux leurs, je compris leurs craintes, leur peine, et mon enthousiasme pour un bel orage s'est dissipé.

« Caliste B....., à Mortefontaine. »

Je ne trouve rien à extraire des autres lettres que j'ai sous les yeux, si ce n'est ce mot d'une petite fille, que me rapporte M. *Léandre B.....*, de Marseille.

« Nous nous disposions à sortir de la chapelle où nous nous étions réfugiés, et ma petite sœur était encore à genoux dans un coin. Maman la voit, et lui dit: « Ma fille, vous avez peur sans doute? que faites « vous là? — Rien... je n'ai pas peur, mais... je prie le « bon Dieu pour ceux qui ont peur. »

Je me contenterai de mentionner honorablement les lettres de M. *Eugène R....*, de Beauvais; Mlle *Herminie G.....*, de Lyon; M. *Adolphe Lindt*, de Paris; Mlle *C. A.*, de Saint-Martin-le-Beau.

Dans le petit nombre de compositions qui m'ont été adressées par mes plus jeunes correspondants, je n'en trouve qu'une seule qui me paraisse digne d'être imprimée ici; elle est de Mlle *Cécile de V.....*, qui m'a donné, comme on va le voir, deux tableaux au lieu d'un.

« Mon bon Génie, je n'ai pas pu très bien voir un orage, cependant je vais tâcher de vous en faire la description, le mieux qu'il me sera possible.

« J'ai d'abord vu tous les nuages s'amonceler d'un côté du ciel, tandis que l'autre côté était d'un bleu magnifique. Alors la pluie commença à tomber; les éclairs à annoncer chaque coup de tonnerre. Il tombait en même temps de la grêle plus grosse qu'on n'en avait jamais vu. Le soleil donnait sur la pluie, et on aurait cru qu'elle était d'or. J'aurais été curieuse de bien voir cet orage; mais depuis que j'ai appris que les pauvres paysants des endroits où l'orage est tombé n'avaient plus rien du tout, je ne l'ai plus autant desiré.

« Ne pouvant pas bien, mon bon Génie, répondre à votre question, parce que j'habite Paris, et que probablement je ne verrai plus d'orages, ou que je ne les verrai qu'imparfaitement, on a eu la bonté de me mener passer dans la campagne une belle soirée au clair de lune, pour que je vous en fasse la description, et que je puisse, en quelque sorte, concourir avec les autres.

« Toute la nature était tranquille, lorsque j'aperçus dans le ciel une jolie teinte rougâtre; puis j'en ai vu sortir une grosse boule argentée. Elle s'élevait paisiblement, et répandait une douce clarté sur toute la campagne; elle brillait sur les vîtres des maisons; et, à travers le feuillage, elle donnait une clarté moins éblouissante, mais plus agréable à la vue. Ce qui m'a paru le plus joli, c'est lorsque je l'ai vue se refléchir dans l'eau: elle argentait l'endroit de la rivière où elle se réfléchissait, et elle paraissait jeter des étincelles jusqu'au bord de l'eau.

« Oh! mon bon Génie, qu'il est agréable de se promener au clair de la lune! Cette douce lumière mélancolique est si bien décrite dans de très jolis vers de Lemierre, que j'ai appris il y a long-temps! mais ils sont trop connus pour que je les cite.

« Cécile de V....., à Paris. »

EXPLICATION DU DERNIER LOGOGRIPHE.

Le mot de mon dernier logogriphe est GLOIRE, dans lequel on trouve *Loire* et *Loir*. En voici l'explication extraite de plusieurs des lettres que j'ai sous les yeux.

« La *gloire* est l'idole des grands hommes, et la récompense de leur travaux; c'est elle qui, dans les combats, entraîne le héros au milieu des dangers, car suivant l'expression de Delille,

..... la *gloire*, à la mort prêtant ses traits guerriers,
Cache son front hideux sous l'éclat des lauriers.

C'est elle qui précipite le hardi navigateur dans les périls d'un océan inconnu; c'est elle qui enivre d'espérance le poëte, le savant et l'artiste; c'est pour elle qu'ils prodiguent les travaux et les veilles. La *gloire* diffère de la célébrité, en ce qu'elle ne s'attache qu'aux grandes et nobles actions, ou aux chefs-d'œuvre du génie, dans la littérature, les sciences et les arts, au lieu que la célébrité est aussi souvent le châtiment des grands crimes que la récompense des grandes vertus. Je crois, mon bon Génie, que j'ai tort de dire *récompense* en parlant de la vertu, car lorsqu'elle est véritable, elle n'en cherche point sur la terre, elle n'at-

tend que de Dieu le prix de ses travaux, et elle arrive ainsi à la seule gloire desirable, puisque c'est la seule qui ne passera point. » (Mlle *Célinie de B.....*, à B.....)

« La *Loire* prend sa source dans le département de l'Ardèche, passe à Roanne, Nevers, Briare, Gien, Orléans, Blois, Tours, Saumur, Nantes, et se jette dans l'Océan, à douze lieues au-dessous de cette dernière ville, entre le Croisic et Bourgneuf, après un cours d'environ 200 lieues. Les navires la remontent jusqu'à Nantes, et les bateaux un peu au-dessus de Roanne. Malheureusement, coulant sur un fond de sable, dont elle charrie de grandes quantités, et ayant un lit peu profond, la navigation en est très difficile, et des inondations considérables, en hiver et même au printemps, causent fréquemment aux habitants de ses charmants rivages les plus vives inquiétudes. Une belle et forte *levée* ou *digue* faite sous Henri II, roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine et comte d'Anjou, réparée et devenue chemin public vers la fin du dix-septième siècle, borde sa rive droite, depuis Blois jusques auprès d'Angers, et en préservant une riche vallée des ravages des débordements, forme peut-être la plus belle et la plus agréable route de France, sur une longueur de plus de 40 lieues. Il se fait un grand commerce par la *Loire*.

« Le *Loir* prend sa source dans le département d'*Eure-et-Loir*, passe à Châteaudun, à Vendôme, près Château-du-Loir où il devient navigable, à La Flèche, et se jette dans la Sarthe à une lieue au-dessus d'Angers, après un cours de plus de 40 lieues. » (Mlle *Aline L.....*, à Baugé.)

« Le *Loir* est un petit animal qui ressemble un peu à l'écureuil, dont il a les habitudes. Il est reconnaissable par une touffe de poils au-dessus de la queue. Il n'est guère connu que dans les climats tempérés. Il habite les forêts, ne craint ni la belette, ni les petits oiseaux de proie, contre lesquels il se défend courageusement avec ses dents qui sont très aigues. Il échappe aux loups et aux renards par son agilité. Ses plus grands ennemis sont les chats sauvages et les martres qui sont assez rusés pour le prendre. Sa nourriture est la même que celle de l'écureuil; quelquefois il déniche de petits oiseaux pour les manger. Il vit environ six ans, et en général, est très gras. Sa retraite ordinaire est le creu d'un arbre où il fait un lit de mousse et de feuilles. La femelle y dépose ses petits qu'elle fait en été, au nombre de quatre ou cinq. L'hiver ils se retirent dans leur nid, et y sont engourdis jusqu'à la fin de la saison. Pendant ce temps, le sang est arrêté dans les petites veines; il n'y a que les gros vaisseaux qui agissent. Le printemps leur rend leur vigueur et leur agilité. » (Mlle *Sophie* Ch....)

De très bonnes explications de ce logogriphe m'ont été données aussi par Mlles *Antoinette R. de la M....; Herminie G....; Annette de C....*, de Metz; *Cécile de V.....*; et *Marie de M....*, de Saumur.

Parmi les descriptions d'orage qu'on m'a adressées, il en est quelques unes qui doivent donner lieu, sous le rapport du style, à des observations que je réserve pour le prochain numéro.

LITHOGRAPHIE.

Quoique, jusqu'à présent, l'été ne nous ait pas amené de très grandes chaleurs, nous en avons eu cependant assez pour que le dessin lithographié que je vous envoie aujourd'hui, mes amis, ne soit pas hors de saison. J'ai voulu vous le présenter, afin d'appeler votre attention sur l'agrément et sur l'utilité des bains de rivière et de la natation.

Assurément il est plus agréable de se baigner dans une masse d'eau où l'on peut agir et se mouvoir, que dans une étroite baignoire dont la vapeur remplit et humecte l'air d'un petit cabinet resserré. Cette eau courante, fraîche et qui n'est échauffée que par le soleil, donne au corps de la vigueur et de l'énergie, au lieu de l'abattre et de l'affaiblir, comme fait l'eau échauffée par le feu, souvent à un degré plus élevé qu'il ne faudrait.

Quant à la natation, il est peu d'exercices qui aient plus d'attrait, et il n'en est pas qui soient plus salutaires. On conçoit aisément tout le bien qui doit résulter de cette action, de ce mouvement de tous les muscles, dans un fluide fortifiant. Joignez à cela l'utilité de la natation dans un grand nombre de circonstances, soit pour échapper soi-même à un danger, soit pour en sauver son semblable. Si vous réfléchissez à ces divers avantages, vous ne vous étonnerez pas que je recommande les bains de rivière à mes lecteurs des deux sexes, et la natation aux jeunes garçons qui sont assez grands et assez forts pour se livrer à cet exercice. Mais je ne dois pas oublier de leur recommander en même temps la prudence, et de leur rappeler que la témérité n'est point du courage, et que les fanfaronnades sont choses ridicules, dont il y a presque toujours à se repentir.

J'ajouterai que les bains de rivière, qui sont en général très bons, ne conviennent pourtant pas à tous les tempéraments, et que les choses que je viens de dire ne doivent pas être, pour mes jeunes amis, une occasion de tourmenter leurs parents afin d'en obtenir ce que ceux-ci croiraient devoir leur refuser. Mes conseils s'adressent, au contraire, à ceux à qui on aurait conseillé déjà les bains de rivière, et qui y éprouveraient quelque répugnance.

AVIS.

Il est arrivé encore cette fois, au bureau du Journal, plusieurs lettres non affranchies qui ont été refusées, entre autres une assez grosse, de Lyon. Cela m'a causé un grand regret; mais je ne puis rien contre cette règle, que j'ai déjà fait connaître plusieurs fois à mes correspondants, et dont ils ne peuvent pas ne point comprendre la nécessité.

— Ceux de nos souscripteurs dont l'abonnement date du 1er août 1826 pour un an, ou du 1er février 1827 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de juillet courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 5 août prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 5 aout 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. N° 14.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

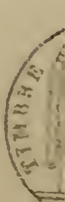
LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

DU NATUREL DANS LE STYLE.

J'ai deux mots à dire aujourd'hui à certains de mes jeunes correspondants qui se donnent, je crois, beaucoup trop de peine pour bien faire, et qui, à force de contourner leurs phrases et de courir après des expressions brillantes, pompeuses et recherchées, finissent par s'éloigner tout-à-fait du naturel et de la simplicité d'où le style doit emprunter son principal charme. J'ai déjà fait cette observation à propos de quelques descriptions du lever du soleil, où l'on me parlait de *l'Aurore aux doigts de rose* et *des portes de l'Orient;* j'ai retrouvé encore un peu de cette prose poétique hors de saison, dans plusieurs des descriptions d'orages qu'on m'a adressées; j'y ai trouvé *la foudre prête à réduire le monde en poudre, l'univers prêt à se dissoudre, les cataractes du ciel*, et des inversions telles que celle-ci : *Des portes du Sud alors, obscur et peu à peu grossissant, s'élève un menaçant nuage.* Je n'ai pas besoin sans doute de faire remarquer combien ces expressions et ces tournures sont forcées, contraintes et désagréables au bon sens autant qu'à l'oreille; je suis sûr qu'elles paraitront telles à ceux même qui les ont écrites, lorsqu'ils les reliront ainsi isolées. Ce serait se tromper grandement que de prendre tout cela pour de l'élégance ou de l'élévation; ce n'est tout bonnement que de l'affectation et de la recherche, deux défauts dont je conseille fort à ceux qui y sont disposés, de se corriger, et que j'invite les autres à éviter soigneusement. Voulez-vous, mes amis, savoir en quoi consistent la noblesse et l'élévation du style? Dans un choix d'expressions justes qui n'aient rien de commun ou de trivial; dans l'arrangement de ces expressions en phrases et périodes bien construites, présentant un sens clair et un son harmonieux; dans quelques images, enfin, qui ne soient pas trop prodiguées, qui ne choquent jamais le bon sens, et qui frappent l'esprit à propos, sans heurter la raison. Voulez-vous savoir en quoi consiste l'élégance du style? Dans un bon choix d'expressions simples, arrangées avec goût, mais avec simplicité, de manière à flatter l'oreille et l'esprit sans les fatiguer. Voulez-vous savoir en quoi consiste la grâce du style? Dans le naturel, dans ce naturel qui fait que les choses sont dites du ton qui convient à chaque sujet; que la peine qu'on a pu prendre à les biens dire, n'est point aperçue par le lecteur; que l'expression, toujours la plus convenable, ne parait pas avoir été cherchée; qu'on a l'air, enfin, d'avoir eu quelque chose a dire, et de l'avoir dit tout simplement, de son mieux sans doute, mais sans aucun effort.

Ce sont là, mes amis, les véritables qualités du



style, telles que je desire vous les voir acquérir. Mais pour cela, il ne faut point se battre les flancs afin de prodiguer les expressions sonores et pompeuses; il ne faut point multiplier les inversions qui fatiguent l'esprit en rendant le sens obscur; il ne faut point mettre à contribution les poëtes anciens et modernes, pour reproduire leurs tournures et leurs images dans une prose où elles n'ont que faire. Retenez bien, en général, ces quatre principes, pour les appliquer lorsque vous écrirez :

1°, Que votre pensée soit claire et nette dans votre esprit, avant de chercher à l'exprimer.

2°, Ne vous appliquez pas à donner à vos expressions un autre ordre que l'ordre naturel des idées.

3°, Donnez-vous la peine de réfléchir, afin de trouver et de choisir l'expression la plus juste, c'est-à-dire celle qui rend le plus exactement et le plus clairement votre pensée.

4°, N'employez des comparaisons, des images, des figures, que quand elles doivent donner plus de force à ce que vous voulez exprimer, le faire mieux comprendre, ou le faire mieux goûter. Pour cela, que vos comparaisons soient toujours justes, vos images toujours vraies, vos figures toujours claires.

J'ai cru devoir saisir l'occasion qui s'est offerte, de vous donner ces petits conseils; mais je ne terminerai pas cet article sans ajouter que, s'ils peuvent vous être utiles à tous, j'en ai remarqué peu parmi vous dont les dispositions les rendissent absolument nécessaires.

Encore un mot, pour vous dire qu'après le délai fixé pour les dernières réponses, j'en ai reçu à-peu-près autant qu'il m'en était parvenu avant. La plupart de ceux et celles qui les ont écrites savaient bien qu'ils écrivaient trop tard; c'est un peu la faute du beau temps. Je leur sais gré toutefois de n'avoir pas été retenus par l'idée d'arriver après coup; leurs lettres n'en compteront pas moins pour concourir au prix de semestre.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

La beauté de l'âme embellit la figure humaine, donne de la grâce aux gestes, et quelque chose de touchant au son de la voix.

Le mérite, dit Montesquieu, console de tout. La vertu console encore bien mieux que le mérite, car si le mérite est quelquefois malheureux, c'est la vertu qui le console.

Dieu fait du bonheur un devoir, en nous apprenant qu'on n'est heureux que par la vertu.

LA CURIOSITÉ ET L'INDISCRÉTION.

« Ma chère Eudoxie, emmène avec toi la petite Clara dans le cabinet de ton père; tu lui montreras les tableaux et les estampes, tandis que je vais causer d'affaires avec sa Maman. Vas, vas, ma fille. » En prononçant ces paroles, madame Savigny indiquait aux enfants la porte du cabinet, et, par une légère ondulation horizontale de la main droite, décidait la marche irrésolue d'Eudoxie, qui visiblement quittait à regret le salon.

« *Vas, vas, ma fille!* C'est-à-dire, pensait Eudoxie, nous ne voulons pas que tu entendes ce que nous allons dire. J'ai pourtant treize ans passés; il me semble qu'à cet âge..... Mais les parents sont mystérieux!.... Viens, mon chou.

— « Ah! qu'il est joli, le cabinet de ton Papa! Montre-moi, montre-moi, explique-moi tout bien en détail, » s'écrie en entrant la petite Clara. Eudoxie voulut commencer méthodiquement ses explications : « Voici d'abord une vue du Mont-Blanc, dessinée par Villeneuve. Cette montagne... — Mont-Blanc! C'est bien nommé, dit Clara; que de neige!... Ah! voici une montagne de feu à présent! Qu'est-ce que c'est donc que cela? — Comme tu sautes d'un objet à un autre, Clara! allons par ordre, je te prie. » — *Clara*: « Non, non, la montagne de feu avant tout! » — *Eudoxie:* « C'est une éruption du Vésuve, peinte à la gouache par un artiste Italien. On raconte que Pline, le naturaliste... » — *Clara:* « Ah! les jolis enfants, qui lisent sur la cheminée! En quoi sont-ils faits? » — *Eudoxie:* « En bronze; c'est un métal... » — *Clara*: « Comment appelles-tu ce gros meuble bombé? » — *Eudoxie:* « C'est un secrétaire à cylindre. » — *Clara:* « Ah!... cylindre! Qu'est-ce que c'est? » — *Eudoxie:* « Un cylindre est un... une... C'est difficile à t'expliquer : un cylindre, c'est... » — *Clara:* « A quoi servent ces petits serpents dorés qui alongent le col? » — *Eudoxie:* « A soulever le cylindre, ou plutôt le demi-cylindre, pour ouvrir le secrétaire... Comme cela... Ah! mon Dieu! Papa ne l'a pas fermé à la clef; c'est la première fois qu'il l'oublie... » — *Clara:* « Oh! faut pas toucher! ferme, ferme, Doxie, le secrétaire de ton Papa; car Maman dit qu'il ne faut jamais toucher au secrétaire. » Eudoxie rougit du conseil de Clara; sa main tressaillit, et elle ferma précipitemment le secrétaire.

Nous ne suivrons pas davantage les deux enfants dans l'examen du cabinet; seulement, nous en ferons la remarque, les descriptions d'Eudoxie devinrent tout-à-coup si brèves, que la petite Clara, malgré sa vivacité, n'eut plus une seule occasion de l'interrompre. Eudoxie, au contraire, coupa court aux questions de sa jeune amie qui lui demandait l'expli-

cation d'un baromètre, en s'écriant : « Attends, ma chère, on nous appelle; viens, Clara, nos Mamans ont fini. » Soit qu'en effet les Mamans eussent rappelé leurs filles, soit que le retour des enfants abrégeât la visite, la mère de Clara prit congé de madame Savigny.

Cependant Eudoxie se met au piano; mais elle presse la mesure, fait de fausses notes, saute deux ou trois variations de son air, et trouve bientôt un prétexte pour entrer seule dans le cabinet de son père, qui ne doit revenir que le soir. Coupable Eudoxie! Sa conscience murmure, ses jambes tremblent, son cœur bat avec force; elle approche du secrétaire, s'éloigne, revient, lève le cylindre, le referme, l'ouvre encore, hésite un moment... Mais la curiosité l'emporte, Eudoxie succombe... Elle vient de tirer un tiroir où se trouvent plusieurs manuscrits.

Le premier qui frappe ses regards porte ces mots en titre : A MA FILLE. Que n'y avait-il : AH! MA FILLE! Cette exclamation sans doute eût emprunté de la conscience d'Eudoxie un accent de reproche capable de la rappeler au devoir; mais hélas! quand la voix du devoir se tait, la voix menteuse de la passion murmure des excuses : « *A ma fille!* Cet écrit est pour moi, mon Père me le destine; un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? » Eudoxie saisit le cahier, et commence à lire ce qui suit :

« Voici, chère enfant, les derniers conseils que tu « recevras de ton père, car j'ai peu de temps à vivre. « J'ai consulté les gens de l'art, la cause de mes pal- « pitations est un anévrisme au cœur; cette maladie « ne pardonne pas; mes jours sont donc comptés. « Puis-je en faire un meilleur usage que de causer « avec toi sur ton bonheur à venir? Du moment que « tu vis le jour, ma fille, tu devins l'intérêt de ma « vie, l'objet de mes pensées, le but de mes espérances; « tu rajeunis mes goûts, tu ravivas ma ferveur; je « priais pour toi, ma fille, je demandais à Dieu pour « mon enfant des bénédictions, c'est-à-dire, des vertus « et leur récompense; je comptais cultiver... »

Eudoxie n'en peut lire davantage; ses pleurs, ses sanglots lui troublent la vue; le manuscrit tombe de ses mains : « Mon Père! mon pauvre Père! mon bon Père! Ah! grand Dieu! » Elle a peine à se soutenir. Cependant elle songe à sa mère : « Oh! qu'elle ignore le terrible secret! » Vite, Eudoxie ramasse et replace l'écrit douloureux, elle referme le secrétaire avec angoisse, avec remords, et monte dans sa chambre pour pleurer, repleurer, et s'essuyer les yeux, et laver son visage, et cacher son désespoir à sa mère.

A partir de ce moment, Eudoxie ne connaît plus que la douleur. Ses regards inquiets ne peuvent se porter sur son Père, sans que ses larmes soient prêtes à couler. La sécurité, la douce joie de sa mère a pour elle quelque chose de déchirant. Un sourire, une caresse de son père, lui brise le cœur. Il faut étouffer ses soupirs, cacher ses mortelles alarmes. Tant de contrainte est au-dessus de ses forces; Eudoxie tombe malade. Le médecin conseille la distraction; mais hélas! quand l'âme est profondément affligée, la joie revient-elle par ordonnance?

Un soir qu'Eudoxie paraissait plus triste et plus souffrante qu'à l'ordinaire, M. Savigny s'avisa de lui proposer une lecture pour la distraire. « Autrefois, dit-il, tu écoutais avec plaisir des contes et des petites comédies que je composais pour toi. J'ai dans mon secrétaire quelques manuscrits que tu ne connais pas; je vais les chercher. » A ces mots, Eudoxie pâlit, et fut prête à se trouver mal. Sa mère lui fit respirer un flacon de vinaigre; les couleurs lui revinrent. M. Savigny alla chercher dans son cabinet plusieurs petits cahiers. « Voyons, dit-il, ce que nous allons lire : *Histoire de deux orphelines*... Je t'ai déjà lu cela. *La Curiosité punie*... Passons, ce conte ne t'amuserait pas. *Testament d'un père à sa fille*... Tu ne connais pas cette nouvelle; j'espère qu'elle t'intéressera. J'en ai puisé le sujet dans un ouvrage allemand. Le début en est triste, mais rassure-toi, le dénouement te fera plaisir. Hum! hum!

« *Lettre première. Le ministre Hunter à Louise Hunter,* « *sa fille.*

« Weimar, 10 octobre 1782.

« Voici, chère enfant, les derniers conseils que tu « recevras de... »

« Ah! Papa, ce n'est donc pas vous! » s'écrie Eudoxie, en sautant au cou de son père; et des larmes de joie inondent son visage. « Ce n'est pas vous! que je suis heureuse! c'est un roman! oh! bonheur! Papa, je fus bien coupable! j'ai ouvert votre secrétaire, j'ai voulu lire vos papiers; mais ne me grondez point, j'ai été cruellement punie! » M. et madame Savigny embrassèrent leur fille; la santé d'Eudoxie revint; la curiosité, l'indiscrétion ne revinrent jamais.

A. D.

LA CHASSE AUX PAPILLONS.

FABLE.

Dans un massif, où l'églantier
Unissait sa fleur printanière
A la grape souple et légère
Qui pend du front de l'ébénier,
De jolis papillons agiles
Étalaient leurs riches couleurs,
Comme un essaim de fleurs mobiles
Voltigeant sur les autres fleurs.
Deux jeunes enfants dont la mine
Joyeuse, vive et purpurine,

Par son éclat, par sa fraîcheur,
Le disputait à l'églantine,
Deux jeunes enfants, frère et sœur,
Poursuivaient la troupe lutine.
L'un, plus étourdi, moins constant
Que ne l'est l'insecte volage,
Voyait un papillon, le suivait un instant,
Puis un autre bientôt lui plaisait davantage.
Alors, abandonnant l'objet d'un premier choix,
Il volait sur une autre trace;
Au rouge, au jaune, au vert, au bleu donnant la chasse,
On eût dit qu'il courait après tous à-la-fois.
Mais dans cette folle espérance,
Le pauvre enfant en vain s'agitait, s'essoufflait;
Et tous, grâce à son inconstance,
Échappaient tour-à-tour au perfide filet.
Sa sœur, plus calme et plus habile,
S'y prenait bien différemment:
Sans épuiser sa force en fatigue inutile,
Sans faire tant de bruit et tant de mouvement,
Quand elle avait choisi l'objet de sa poursuite,
Ses yeux de fleur en fleur le suivaient constamment;
Par l'éclat d'aucun autre elle n'était séduite;
Elle attendait patiemment,
Elle avançait tout doucement,
Elle saisissait le moment,
Et l'insecte ne manquait guères
De venir retrouver ses frères,
Prisonniers de l'adroite enfant.

Las, haletant et tout en nage,
Notre étourdi petit chasseur,
Ayant perdu son temps, perdit enfin courage,
Et revint auprès de sa sœur.
« Comment donc fais-tu pour les prendre? »
Lui dit-il; « je n'ai pas tant de bonheur que toi;
« J'ai beau guetter, poursuivre, attendre,
« Ils ont vraiment l'air de s'entendre
« Pour me faire courir et se moquer de moi. »
Elle, avec un malin sourire,
Lui répondit: « Pauvre garçon!
« C'est apparemment ton guignon;
« Je ne sais, hélas! que te dire... »
Alors, du fond de la prison,
On entendit sortir le son
D'une petite voix, douce, fraîche, argentine;
C'était celle d'un papillon.
« Laissez-moi m'envoler là-haut sur l'églantine, »
Dit-il, « et je promets, mes beaux jeunes amis,
« De vous donner un bon avis. »

Papillon qui prend la parole
Pour demander la liberté,
Peut bien être un sujet de curiosité:
On entrouvre la boite, il s'élance, il s'envole,
Et le voilà sur les rameaux,
Caressant quelques fleurs nouvelles,
Secouant un moment ses ailes,
Et puis s'exprimant en ces mots

« Enfants légers, folette engeance,
« Retenez bien cette leçon:
« Force ne peut tant que constance,
« Ni ruse tant que patience;
« On ne parvient à rien de bon,
« Pas même à prendre un papillon,
« Sans un peu de persévérance.

L. P. J.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je prie mes jeunes correspondants et correspondantes, ainsi que tous ceux et celles qui voudront me faire le plaisir d'en augmenter le nombre, de répondre cette fois aux questions suivantes;

Quels sont les agréments et les désagréments de chacune des quatre saisons?

Quelle est celle que vous préférez? Et pourquoi?

Grands et petits doivent avoir, sur ce sujet, leurs raisons à donner.

J'attendrai les réponses jusqu'au dimanche 26 de ce mois d'août.

CORRESPONDANCE. AVIS.

Si je ne veux pas me laisser encombrer, il faut que je m'occupe sans retard de répondre aux questions qui me sont adressées, et qui ont été très multipliées en dernier lieu; c'est ce que je ferai dès dimanche prochain. Mais je dois faire observer à plusieurs de mes jeunes questionneurs, qu'ils reviennent sur des sujets que j'ai déjà traités: ainsi, par exemple, on me demande des notions sur les *papillons;* or, je ne pourrais que répéter à ce sujet ce qui se trouve dans le numéro 11 de la première année de ce Journal. On m'a demandé aussi l'explication des effets du *prisme,* et j'avais annoncé d'abord que je répondrais à cette question, parce que je ne me rappelais pas, dans le moment, que la lumière a fait le sujet de quatre ou cinq articles, et que j'ai dit sur le prisme tout ce que j'en pouvais dire, dans le numéro 31 de cette même première année. On conçoit bien que, malgré le desir que j'aurais de satisfaire ceux de mes jeunes amis qui m'ont fait ces questions, et quelques autres se trouvant dans le même cas, il me reste trop de choses nouvelles à dire à mes lecteurs, pour que je revienne sur les objets dont je les ai déjà entretenus. J'espère donc que ceux à qui, par ce motif, je ne pourrai pas répondre, ne me sauront point mauvais gré de mon silence, et me le prouveront en m'adressant d'autres questions.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 12 AOUT 1827.

IVe ANNÉE. N° 15.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

Voici quelques unes des questions qu'on m'a adressées, et les réponses que j'y puis faire:

Qu'est-ce que la POUSSIÈRE?

La *poussière* est une matière terreuse réduite en poudre infiniment fine par la sécheresse, ou par le piétinement des hommes ou des animaux, et qui se trouve sur-tout dans les routes battues, ou dans les déserts arides et sabloneux. Sur certaines côtes de la mer, comme aux environs du mont Saint-Michel, en Bretagne, le sable d'une finesse extrême, forme une *poussière* très incommode et même dangereuse pour la poitrine. Mais il n'existe peut-être pas au monde une *poussière* plus fâcheuse que celle qu'on trouve dans une grande partie de la Sibérie. Le sol y est chargé de charbon et de sels métalliques âcres et malfaisants; les chemins y sont couverts d'un demi-pied d'une *poussière* aussi noire et presque aussi légère que du noir de fumée; et les voyageurs, pendant l'été, sont perpétuellement enveloppés dans des tourbillons de cette horrible poussière, qui cause une irritation violente dans la poitrine et dans les yeux. Aussi les habitants sont-ils exposés à des toux fréquentes, et perdent-ils la vue de très bonne heure. C'est là bien autre chose que la *poussière* blanche de nos grands chemins, contre laquelle nous murmurons quelquefois, et dont un tourbillon aura sûrement impatienté celui de mes lecteurs qui m'a fait cette question.

Qu'est-ce que les PLÉIADES?

Les *pléiades* sont une constellation qui fait partie du signe du taureau; elle est composée de neuf étoiles, mais dont six ou sept tout au plus peuvent se distinguer facilement à l'œil nu: on les appelle vulgairement *la poussinière*, parce qu'elles sont à-peu-près de la même grandeur, et rassemblées comme des poussins autour de leur mère. Les poëtes ont dit qu'elles étaient filles d'Atlas et qu'elles furent changées en étoiles. On leur a donné le nom de *pléiades*, du mot grec *pleïen*, qui signifie *naviguer*, parce que le temps de la navigation commence à l'époque du printemps, où les *pléiades* se lèvent un peu avant le soleil, de sorte qu'on peut encore les apercevoir.

Que veut dire le mot TRANSLUCIDE, *dont je me suis servi dans l'explication du kaléidoscope?*

J'ai expliqué, dans le temps, la différence qu'il y a entre les corps *transparents* et les corps *translucides:* les premiers laissent passer la lumière de manière à pouvoir distinguer les objets placés au-delà de ces corps; les autres laissent aussi passer la lumière, mais confusément, et de manière qu'on ne peut rien distinguer au-delà. Le mot *translucide* vient des deux mots latins *trans* qui signifie *à travers* ou *par de là*, et *lux* qui signifie *lumière;* il exprime, par conséquent, qu'on voit la lumière *à travers* ou *au-delà*. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le mot *transparent* exprime que les objets même *paraissent au-delà* ou *à travers*.

D'où vient le mot PITTORESQUE?

Ce mot vient des mots latins *pictura*, (peinture), ou *pictor*, (peintre), et il exprime qu'un objet est propre à être représenté par la peinture, de manière à produire un effet frappant ou agréable.

J'ai reçu une lettre dans laquelle on me dit:

« Vous savez, mon bon Génie, que l'on aime à connaître les personnes qui nous veulent du bien et qui nous donnent de bons conseils; eh bien, je voudrais que vous nous définissiez votre personne, je suis sûre que cela ferait plaisir à tous vos abonnés. Quand je me représente le bon Génie, je vois un vieillard avec des cheveux blancs, une longue barbe de même couleur, et de petits yeux bleus bien doux qui ont l'air de dire: Venez à moi, mes chers enfants! Dites-moi, je vous prie, si vous êtes comme cela? »

Il y a quelque temps qu'une autre de mes petites amies m'avait demandé d'envoyer un jour, avec le Journal, mon portrait lithographié. Je suis bien fâché de ne pouvoir répondre à ces demandes et satisfaire cette flatteuse curiosité; mais si je le faisais, je donnerais un fort mauvais exemple à mes lecteurs, attendu qu'il n'est jamais convenable d'occuper ainsi les autres de sa propre personne. D'ailleurs, j'aurais probablement tout à perdre à cela, car la réalité serait sans doute fort au-dessous de l'idée que votre aimable affection se forme du bon Génie. Tout ce que je puis dire à ma petite correspondante, c'est que je ne suis pas un vieillard, que mes cheveux ne sont point blancs, que ma barbe n'est ni blanche ni longue, que je n'ai pas de petits yeux bleus, mais qu'ils disent en effet, comme mon cœur, *venez à moi, mes chers enfants.*

La plupart des autres questions auxquelles j'ai à répondre, exigent de longs articles que j'y consacrerai successivement.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

On orne sa chevelure de fleurs ou de rubans; on choisit, pour sa toilette, la plus jolie ceinture, l'écharpe la plus élégante; le goût, l'imagination, la fortune se cotisent pour ajouter aux agréments extérieurs: il ne tient qu'à nous de parer aussi notre âme de bonnes actions et de bons sentiments. Le goût, l'imagination, la fortune n'ont-ils pas leur tribut à payer aux vertus?

Il n'est pas d'instants dans la vie, où l'on ne puisse recevoir un bon conseil : la conscience, en effet, est comme un *à parte* continuel de soi à Dieu.

L'un des meilleurs remèdes contre nos propres chagrins, c'est de chercher des consolations pour les chagrins des autres.

Les bonnes actions sont, dans notre vie, comme des filons de métaux précieux : une fois qu'elle est ouverte, on veut suivre la mine.

LA PETITE CONDUCTRICE

DE SA GRAND'MÈRE AVEUGLE.

Dans la forêt de Saint-Germain, à peu de distance de l'entrée appelée *porte Dauphine*, et sur le joli petit chemin tortueux qui conduit au val, on peut voir tous les jours une vieille femme aveugle assise au pied d'un arbre, et ayant auprès d'elle une petite fille qui ne la quitte jamais, si ce n'est pour aller à deux ou trois pas recevoir le denier qu'offre la charité d'un passant. J'avais vu plus d'une fois ces deux pauvres créatures sans y faire grande attention, lorsque l'autre jour, me promenant dans cet endroit avec une dame et ses deux enfants, que j'ai quelque raison d'aimer, nous remarquâmes la vieille aveugle tenant la petite fille pressée dans ses bras, et paraissant lui faire apprendre une leçon que l'enfant répétait avec docilité. Cette leçon était interrompue de temps en temps par un baiser de la vieille, ou par une caresse de la petite. Ce tableau nous toucha, et nous approchâmes. « Ma bonne femme, demanda la dame avec qui j'étais, est-ce que cette enfant est à vous? — C'est ma petite fille, répondit la pauvre aveugle, c'est la sœur de cinq autres enfants, dont le plus jeune n'a que six mois. — Et que font leurs père et mère? — Leur père est soldat; se trouvant sans ouvrage et voyant sa famille dans le dernier besoin, il s'est fait remplaçant d'un jeune homme appelé au service, afin de procurer aux siens quelques ressources avec le prix de ce remplacement. La mère nourrit son

dernier enfant, et travaille de l'aiguille; mais ce qu'elle gagne est si peu pour une si grosse famille! Moi, la vieille grand'mère, qui ai perdu la vue depuis trente ans et qui ne suis plus bonne à rien, je demande l'aumône afin de ne pas leur être trop à charge. Voilà ma petite Louise qui me tient compagnie et qui me conduit depuis déjà quinze mois, quoiqu'elle n'ait pas encore cinq ans. — En vérité! reprit la dame; mais comment pouvez-vous aller sûrement avec un guide si peu expérimenté? — Ah! ma chère Dame, elle a bien soin de moi, elle ne me quitte pas un instant, et il ne m'est jamais rien arrivé avec elle. Je n'ai pas été dans le cas de lui faire un seul reproche; il semble qu'elle a un instinct pour me soigner; et quelquefois, quand je l'appelle parce que je crois qu'elle s'est éloignée, je la sens tout de suite à côté de moi qui me répond en m'embrassant. — Pauvre petite! Mais savez-vous, en effet, qu'elle a un bon et joli petit visage qui annonce beaucoup d'intelligence? — On me l'a dit, ma chère Dame; mais hélas! je n'ai jamais vu ni elle ni sa mère... » En disant ces derniers mots, deux larmes coulèrent des yeux fermés de la vieille. « Ne lui faisiez-vous pas réciter une leçon tout-à-l'heure? reprit la dame. — Oui, je lui apprends ses prières, c'est tout ce que je puis lui enseigner. Mais l'année prochaine, je tâcherai de me passer d'elle afin qu'elle puisse aller à l'école; ce sera un grand sacrifice. »

Pendant cette conversation, les deux enfants de ma compagne étaient demeurés muets, les yeux fixés sur la petite fille qui nous regardait avec une bonne mine souriante et satisfaite. La fille de madame ****, tout émue, s'approcha de l'oreille de sa mère et lui dit tout bas: « Maman, voyez donc la robe déchirée et les pieds nuds de cette pauvre enfant! Si vous le permettiez, avec une de mes robes de toile, sa mère pourrait en faire une très bonne pour elle... — Je le veux bien, ma fille, nous la lui apporterons demain avec une paire de souliers. » L'aimable enfant sauta de joie, et n'eut rien de plus pressé que d'annoncer cette bonne nouvelle à la petite fille de l'aveugle. Pendant ce temps, son frère avait tiré de sa poche quelques sous destinés à acheter des gâteaux et du lait, et on les entendit tomber dans le gobelet de fer-blanc de la bonne vieille. Ces bienfaits inattendus firent rayonner de joie le visage de la petite fille; et elle se mit à réciter ses prières en levant les yeux au ciel, comme un petit ange.

Nous nous éloignâmes, et moi, prenant par la main les deux enfants de ma compagne, je leur dis: « Que pensez-vous, mes amis, de ce que vous venez de voir? quelle existence est celle de cette pauvre petite fille! A peine vêtue, nourrie avec du pain, privée de toutes douceurs, elle voit souvent, dans les mains des enfants qui passent sous ses yeux, ou des friandises ou des jouets qui pourraient exciter son envie; elle les voit jouer ensemble, courir en liberté, tandis qu'elle ne peut s'éloigner de sa bonne grand'mère aveugle! Et pourtant, si jeune encore, elle se soumet à toutes ces privations, elle remplit tous ces devoirs avec constance, avec résignation, avec contentement; on n'a jamais un reproche à lui faire; et loin de se plaindre, de pleurer, de s'impatienter, au moindre bienfait qu'on lui offre, sa première pensée est d'en rendre grâce à Dieu. Oh! mes bons amis, n'oubliez jamais cette petite fille, et songez à elle toutes les fois que vous seriez tentés de former des desirs indiscrets ou de manquer à quelqu'un de vos devoirs, vous qui êtes comblés de tout ce dont est privée cette pauvre enfant! »

LA GIRAFE.

FABLE.

Présent d'un prince barbaresque,
Une Girafe gigantesque
Un jour arriva dans Paris;
Ce fut chose, dans ce pays,
Tout-à-fait neuve et sans pareille,
Un vrai prodige, une merveille.
Chacun s'empressa pour la voir:
Oubliant tout autre spectacle,
La foule, du matin au soir,
Se venait ébahir devant ce grand miracle.
Hommes, femmes, enfants, grands, petits accouraient;
Les chiens après elle aboyaient;
Et les badauds surpris de sa grande stature,
Symbole de hauteur plus que de majesté,
Émerveillés sur-tout de sa longue encolure
Et de sa bizarre tournure,
Tendaient aussi le cou d'un air tout hébété.
Éléphant et Condor, Tapir et Dromadaire,
Et tous les habitants de ce royal séjour
Où la science tient sa cour,
Étaient abandonnés pour l'heureuse étrangère.
Son nom devint le mot du jour;
On le donnait à tout: pantalon, robe, agrafe,
Manteau, fichu, bonnet, chapeau,
Jusqu'aux yeux même enfin, pour qu'un objet fût beau.
Il devait être *à la Girafe*.
C'était, il faut en convenir,
De quoi rendre tant soit peu vaine
Sa sublime altesse africaine;
Aussi commençait-elle à s'en énorgueillir,
A se donner parfois des airs de souveraine,
Lorsqu'un autre important seigneur,
L'Éléphant, son voisin, reconnu pour un sage,

Point courtisan et peu flatteur,
S'en vint lui tenir ce langage :

« Ma cousine, permettez-vous
« Que je vous fasse part de mon expérience?
« Il est assurément fort doux
« D'exciter les transports de cette foule immense;
« Mais il faut être fou pour s'en glorifier.
« C'est un plaisir, hélas! que sa triste inconstance
« Vous fait tôt ou tard expier.
« Je l'ai connu tout comme un autre:
« Je voyais sur mes pas tout un peuple empressé;
« On répétait mon nom, comme on redit le vôtre;
« Mais mon règne a bientôt passé.
« De même qu'il faut peu de chose
« Pour attirer ainsi leur vaine attention,
« Il suffit d'une faible cause
« Pour y faire diversion.
« Croyez-moi, ma noble cousine,
« Votre règne aussi passera;
« Et moins il vous enivrera,
« Moins alors vous serez chagrine. »

Ce discours était fort sensé,
Car bientôt, en effet, une mode nouvelle
Entraîna la foule infidèle
Loin du dernier objet qu'elle avait encensé.
Hélas! de sa faveur imprudent qui se flatte!
Notre Girafe, en un seul jour,
Vit déserter toute sa cour
Pour une Grenouille acrobate.

L. P. J.

QUELQUES CONSEILS PARTICULIERS.

Il m'est parvenu trop tard, en réponse à ma question du mois dernier, une lettre de Mlle Maria L..... qui ne m'avait pas écrit depuis deux ans et demi, époque à laquelle je lui adressai quelques avis particuliers. Cette lettre m'a fait d'autant plus de plaisir, que je n'ai pas cessé, pendant tout ce temps, de prendre intérêt à Mademoiselle Maria, et d'être au fait de ce qui la concernait. J'ai vu avec satisfaction qu'elle a tenu compte de mes conseils, et quoiqu'elle eût peut-être pu faire davantage, je la félicite néanmoins de ses progrès sous divers rapports; ils me donnent l'assurance qu'elle va faire de nouveaux efforts pour répondre parfaitement aux soins d'une excellente mère, et à ceux de la personne estimable à qui son éducation est maintenant confiée, personne qui mérite les plus respectueux égards de la part de sa jeune élève. Ce sera pour moi une grande joie d'apprendre que je ne me suis pas trompé en augurant bien de Mademoiselle Maria, et je la prie instamment de faire tout son possible pour me procurer cette satisfaction.

— Un de mes petits amis, qui n'a pas encore ses huit ans accomplis, m'a écrit pour m'avouer ingénument qu'il s'est reconnu dans *Moustache* de ma fable des deux petits chats. Mais il m'assure, en même temps, que cela lui a fait prendre de bonnes résolutions, pour ne plus ressembler à *Moustache* et pour imiter *Mistigris*. Je lui sais bon gré de sa sincérité, et de ce petit retour sur lui-même. C'est beaucoup de reconnaître ses torts, c'est un grand pas de fait que la résolution de les réparer et de se corriger; mais ce n'est pas assez, et il faut persévérer dans cette résolution. Je recommande donc à mon petit ami, puisqu'il aime les fables, celle de dimanche dernier, où il a pu voir qu'*on ne parvient à rien de bon, sans un peu de persévérance*.

— Un autre de mes petits amis, fort jeune aussi, et qui n'est entré que depuis peu de temps dans la famille du bon Génie, m'écrit pour me prier de lui envoyer quelques vers qu'il voudrait réciter à sa bonne Maman le jour de sa fête. Tout en applaudissant à l'intention de ce bon enfant, je lui dirai qu'au lieu de réciter à sa bonne Maman des vers faits par un étranger, il est un moyen de la fêter, beaucoup plus convenable et qui sera sans doute bien plus satisfaisant pour elle; c'est de lui exprimer, de lui-même et en simple prose, ce que son cœur lui dictera, les bons sentiments de respect, de reconnaissance et d'affection dont je suis certain qu'il est animé, les bonnes résolutions qu'il forme et qu'il est bien décidé à tenir. Tout cela, je le lui certifie, dit naïvement, dans la langue de son âge, et venant de son propre cœur, ira mieux au cœur de sa bonne Maman, que les plus beaux vers du monde. Un mot inspiré par le sentiment, vaut mieux qu'un effort de mémoire pour fêter ceux qui nous sont chers.

L'Exposition des produits de l'industrie française dans le palais du Louvre, est ouverte depuis le premier de ce mois. Je me suis déjà occupé d'y rechercher ce qui peut intéresser mes jeunes lecteurs, et je les en entretiendrai très prochainement.

CHARADE.

Lecteur, tu vois dans mon premier
Un des beaux accidents dont s'orne la Nature;
Un animal est mon dernier,
Qui fournit à la mode une riche fourrure;
Mon entier sur Paris l'emporte assurément,
Pour les ânes, le plâtre et les moulins à vent.

(Ceux qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions contenues dans le journal de dimanche dernier. Je les préviens qu'il y a beaucoup de choses intéressantes à dire sur l'*entier*.)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 19 AOUT 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 16.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES LUNETTES.

Pour satisfaire la curiosité de plusieurs de mes correspondants qui m'ont adressé des questions sur les *télescopes*, sur les *mycroscopes*, sur la *chambre noire*, etc., je vais avoir, mes amis, à vous entretenir de physique pendant quelques semaines; mais j'espère que ces divers sujets ne seront sans intérêt pour aucun de mes lecteurs. Commençons par les *lunettes*.

Nos yeux, lorsqu'ils sont sains et bien conformés, suffisent à nos besoins, mais non pas toujours à notre curiosité. Leurs facultés naturelles, en effet, sont assujetties à certaines conditions, et renfermées dans des limites assez étroites. Quelque saine que soit notre vue, si un objet est trop éloigné ou trop petit, nous ne pouvons pas l'apercevoir, ou au moins nous ne le distinguons pas bien. C'est encore pis, si nos yeux sont affaiblis par l'âge ou par quelque autre cause, ou s'ils sont naturellement mal conformés.

L'art a su remédier à une partie de ces inconvénients, en nous fournissant des instruments au moyen desquels nous pouvons voir de nouveau les objets qui ont cessé d'être visibles pour nous, apercevoir ceux qui sont cachés à nos regards directs, et même ceux qu'un trop grand éloignement ou une extrême petitesse met hors de la portée de notre vue. Les premiers et les plus simples de ces instruments, sont les *lunettes*.

Je prie mes lecteurs de se rappeler ce que je leur ai expliqué dans le temps, que les corps sont visibles pour nous au moyen des rayons de lumière qu'ils réfléchissent vers notre œil. S'ils n'ont pas oublié la description que je leur ai donnée de cet organe, ils doivent savoir que les rayons de lumière pénètrent dans l'œil en traversant d'abord une membrane appelée la *cornée transparente*, puis le *cristallin* placé derrière cette membrane et qui a la forme d'une lentille, ensuite diverses humeurs également transparentes, qui remplissent l'intérieur du globe de l'œil, et enfin, vont peindre une image de l'objet sur une membrane nerveuse, placée au fond de ce globe, et appelée *rétine*.

Pour que la vision s'opère bien, il faut que cette image des objets qui se peint sur la rétine, y soit nette et distincte; c'est ce qui arrive lorsque l'œil est parfaitement conformé, parce que tout a été prévu pour cela par le Grand Auteur qui nous a donné nos sens. Mais l'âge, la fatigue, la maladie ou d'autres causes peuvent altérer nos yeux, comme tous nos autres organes, et il peut arriver alors, ou que les

rayons de lumière *divergent*, c'est-à-dire s'écartent trop les uns des autres, ou bien qu'ils *convergent*, c'est-à-dire se rapprochent trop, avant d'arriver à la rétine. Dans l'un et l'autre cas, l'image cesse d'être nette, et la vision ne s'opère plus que d'une manière trouble et confuse.

Lorsque les rayons de lumière arrivent trop divergents à la rétine, on remédie à cet inconvénient, en plaçant devant l'œil un verre convexe, qui a la propriété de diminuer la divergence des rayons lumineux et de les rassembler.

Cette infirmité qui résulte ordinairement de l'affaiblissement, de la fatigue de l'organe, est très commune dans un âge un peu avancé. Les personnes qui ont ce défaut de la vue, sont appelées *presbytes*.

Lorsque les rayons de lumière arrivent trop *convergents* à la rétine, on y remédie en plaçant devant l'œil un verre concave, qui a la propriété de diminuer la convergence des rayons et de les faire diverger. Ceux qui ont ce défaut sont appelés *myopes*.

Sans le secours de ces verres, les *presbytes* ne peuvent distinguer les objets qu'en les plaçant à une grande distance de l'œil; mais alors les petits échappent à leur vue, et ils ne peuvent ni lire ni écrire: les *myopes*, au contraire, ne voient que de très près; ils peuvent lire, écrire, mais un beau point de vue, un tableau, une décoration brillante ne leur offrent que confusion.

Ce sont ces verres, soit concaves, soit convexes, employés dans les deux cas dont je viens de parler, auxquels on a donné le nom de *lunettes*. On en a attribué à plusieurs personnes l'invention, qui remonte à la fin du treizième siècle. Il paraît probable qu'elle est due à un Florentin, nommé *Salvino Degli Armati*, mort en 1317, et dont l'épitaphe, qui se lisait autrefois dans la cathédrale de Florence, lui attribuait expressément cette découverte.

Je ne dois pas omettre de vous dire une chose qu'il sera nécessaire de savoir pour comprendre ce que j'aurai à vous expliquer dans mes prochains articles; c'est que les verres convexes, en rendant les rayons de lumière convergents, ont la propriété de faire paraître les objets plus gros qu'ils ne sont en effet; et que les verres concaves, en rendant les rayons divergents, ont la propriété de faire paraître les objets plus petits.

Dimanche prochain, mes amis, je vous parlerai des *lunettes d'approche* et des *télescopes*. En voilà assez pour aujourd'hui, parce que ces sujets exigent un peu d'attention; je réclame la vôtre pendant que j'aurai à vous en entretenir, et je ferai de mon côté tous mes efforts pour m'exprimer le plus simplement et le plus clairement possible.

COURAGE ET DISCRÉTION.

Mélanie, à peine âgée de sept ans, donnant le bras à sa sœur un peu plus grande qu'elle, traversait la cour de leur *externat*, où les élèves se livraient aux plaisirs de la récréation. L'une d'elles, poursuivie par une compagne, s'élance vers les deux sœurs pour s'en faire un rempart; mais son mouvement trop rapide heurte Mélanie avec violence, et la renverse sur le pavé, malgré les efforts de Louise pour la retenir. Les cris douloureux que pousse aussitôt la pauvre enfant, amènent Mme P...., la maîtresse de pension, qui s'informe auprès des jeunes filles effrayées, de la cause du bruit qu'elle entend. Mélanie se plaint de beaucoup souffrir au bras; on le regarde... il était cassé. Désolée de cet accident, Mme P.... envoie chercher en même temps un chirurgien et les parents de Mélanie. Le chirurgien arrive le premier; il remet le bras de la petite qui commençait à se calmer, quand sa grand'maman parut. On conçoit la consternation de cette dernière, et son effroi en apprenant le malheur arrivé à sa petite fille. Elle l'emmène avec sa sœur, en recommandant à toutes deux, ainsi qu'à la domestique qui les suivait, de garder, sur ce qui venait de se passer, le plus profond silence auprès de Mme Durieux, mère des petites, qu'une maladie retenait au lit depuis trois semaines, et à qui une révolution pouvait devenir funeste. On leur dit que Mélanie venait de prendre la rougeole, ce qui empêcherait qu'elle ne la vît pendant quelque temps.

Mélanie fut installée dans la chambre la plus éloignée de celle de sa mère. La bonne Maman, dont les inquiétudes n'étaient pas dissipées, fit appeler son chirurgien qui déclara que le bras était mal remis, et qu'il fallait subir une nouvelle opération. Mélanie et sa sœur se mirent à pleurer amèrement; la bonne Maman pâlit, trembla, et usa de toutes les ressources de sa tendresse pour encourager Mélanie; la pauvre petite fut convaincue, elle pleura plus bas et se résigna.

La bonne Maman qui craignait les éclats de la douleur de Louise, voulut la renvoyer; mais elle n'était plus là. On la cherche, et on la trouve agenouillée derrière la porte de la pièce voisine, les mains appuyées sur ses oreilles pour ne pas entendre les plaintes de sa sœur; elle priait Dieu qu'il adoucît son mal. La bonne Maman la dérangea de cette occupation touchante, et l'embrassant tendrement, elle la pria de s'éloigner. Madame Durieux la faisait demander dans ce moment; Louise se rendit auprès de sa mère qui remarqua la trace de ses larmes et en voulut savoir la cause. Louise ne mentait jamais, et elle devait garder le secret. Elle se tut, et recommença à verser des pleurs. Étonnée du silence obstiné de Louise qui

était ordinairement si confiante, si docile, Mme Durieux conçut quelques alarmes sur Mélanie; elle aurait bien voulu se rendre auprès d'elle, mais l'injonction formelle du médecin, la crainte de compromettre la santé d'un troisième enfant qu'elle nourrissait, la retinrent. Elle fit venir la bonne de ses filles, et d'après l'assurance qu'elle en reçut, que Mélanie n'était pas en danger, Mme Durieux tourna son attention sur ce qui lui parut humeur bizarre de la part de Louise. Après l'avoir grondée doucement, elle l'envoya travailler seule dans le cabinet voisin, où la bonne petite put pleurer à son aise.

Quand Mélanie vit le chirurgien s'approcher de son lit, elle se jeta éperdue sur le sein de sa bonne Maman, en s'écriant : « Oh! ne me laissez pas toucher! tous ces hommes me feront mourir. — Mon enfant, dit la bonne Maman, tu m'avais promis d'être courageuse; si tu te refuses à ce qu'on te demande, tu resteras infirme. — J'aime mieux cela que de souffrir comme la première fois. — Tu affliges ta mère pour toute la vie... — Eh bien, faites ce que vous voudrez, dit Mélanie, en se laissant aller sur son oreiller. Mais, ajouta-t-elle, la porte est ouverte, fermez-là, pour que petite Maman n'entende pas mes cris; je les retiendrai le plus que je pourrai, pourtant je n'ose pas répondre de ne pas crier. » Le chirurgien était habile, il abrégea pour la malheureuse enfant le moment terrible qu'elle avait redouté.

Après avoir terminé la tâche que lui avait donnée sa Maman, Louise courut vers sa sœur; son tablier était rempli de ses joujoux. « Chère Lili, lui dit-elle, que tu as dû souffrir! Mais c'est fini maintenant; tiens, je te donne tous mes joujoux, même ma poupée à la robe rose. Si j'avais quelque chose de plus beau, je te l'offrirais aussi. Ton mal m'a fait tant de peine! Va, il ne t'arrivera plus rien, à présent, quand nous marcherons ensemble; j'irai toujours en avant pour te garantir. »

Mélanie resta dix-neuf jours au lit, montrant une patience angélique qui toucha tous ceux qui en furent témoins. Sa sœur, durant ce temps, fit connaître les trésors d'affection que renferme un cœur fraternel. Que de tendres caresses! que de prévenances amicales! quel zèle soutenu! Enfin, Mme Durieux, fatiguée de la longue absence de Mélanie, annonça sa ferme volonté de la voir; il fallut amener cette dernière. Pour éviter l'impression que pourrait faire sur Mme Durieux le bras en écharpe de Mélanie, la bonne Maman avait annoncé quelle s'était fait mal en tombant. Elle parut, guidée par Louise; sa pâleur, sa démarche tremblante, l'air craintif et tendre de sa sœur qui avançait une de ses mains pour la préserver du contact des objets qui auraient pu l'atteindre, frappèrent Mme Durieux. Elle ouvrit ses bras à Mélanie, l'accabla de caresses et de questions; Mélanie rendit les premières, et répondit constamment aux secondes: « Je me suis fait mal en tombant, » sans que l'attendrissement de sa mère pût l'engager à lui apprendre combien elle avait été digne de sa pitié.

Elle reprit insensiblement ses forces, ainsi que Mme Durieux qui apprit, un an après et par la bonne Maman, l'évènement arrivé à Mélanie, et la discrétion des deux petites filles. Ce trait fut raconté; il donna la meilleure opinion de leur caractère, et chacun a jugé qu'elles seront un jour des femmes dignes d'affection et d'estime.

INDIENS VOYAGEANT EN FRANCE.

Il est arrivé à Paris six personnages qui y vont exciter probablement une vive curiosité, et qui pourront bien faire quelque tort à la popularité de la Girafe; ce sont six Indiens de la tribu des Osages, qui ont été curieux de voir l'Europe et particulièrement notre pays. Un journal a donné sur ces étrangers les détails suivants, que je me suis empressé de recueillir, parce qu'ils m'ont paru de nature à intéresser mes lecteurs.

La nation des Osages, à laquelle appartiennent les six Indiens arrivés en France, se compose de trois tribus de quinze à seize cents guerriers. D'après une tradition très anciennement établie chez eux, ils tirent leur origine d'un colimaçon qui, des bords de l'Osage, où ils vivent, fut entraîné par une innondation dans le Missouri, et jeté sur ses bords. La chaleur du soleil l'ayant fait croître au point de devenir un homme, il retourna dans son pays natal. Un Castor lui en disputa la possession; mais tout s'arrangea par son mariage avec la fille du castor. C'est de cette union que vint la tribu.

Le chef de nos Indiens voyageurs est âgé de 38 ans; sa taille est plus élevée que celle de ses autres compagnons de voyage. Il se propose, après avoir vu Paris, de visiter l'Europe, et s'appelle Kihegashugah ou le Petit Chef; il est accompagné de sa femme, Myhangah, et de sa cousine, Grétomih, âgées l'une et l'autre de 18 ans. Un second chef sous ses ordres, nommé Washingsabha ou l'Esprit Noir, voyage avec lui; il est âgé de 32 ans. Ils ont pour suite le gros soldat, Marcharthitahtoongah, le plus vieux de la troupe; il a 45 ans; et le petit soldat, Minkchatahooh, qui n'en compte que 22.

La peau de ces Indiens est couleur de cuivre rouge. Les chefs ont le menton et les yeux colorés avec du vermillon de Chine. Ils se peignent les joues et les oreilles selon leur goût. Les hommes et les femmes ont des dents très blanches et très bien rangées. Les hommes ont la tête peinte et rasée; les femmes por-

tent de très beaux cheveux séparés sur le sommet de la tête par une ligne peinte en vermillon; elles ont les yeux grands et vifs, et l'ensemble de leur physionomie est très agréable; elles sont de petite taille, et leurs manières sont affables et très polies.

Leur mise est plus recherchée que celle des hommes; elles ont le cou et la partie supérieure jusqu'au genou, enveloppés dans une espèce de guimpe de percaline très legère, de diverses nuances; un autre vêtement de la même forme, mais de couleur rouge, le dépasse de deux ou trois doigts.

Les hommes sont nuds jusqu'à la ceinture; ils ont toujours la partie inférieure du corps enveloppée d'une couverture de laine qu'ils ne quittent jamais, pas même après leur mort; on les enterre avec cette draperie.

Le bisaïeul du chef de ces Indiens visita la France sous Louis XIV; très flatté de l'accueil qu'il reçut à la cour, et dans toutes les parties du royaume qu'il parcourut, il en rendit compte à sa nation assemblée, lorsqu'il retourna aux rives du Missouri. Quand on fit le récit de cet évènement au chef actuel, encore enfant, il s'écria : « Et moi aussi, je visiterai la France, si le Maître de la vie me permet de devenir un homme. » L'occasion s'étant offerte, il y a quelques mois, de mettre à exécution ce projet formé dans l'âge le plus tendre, il fit demander, par le moyen de son interprète, M. David, qui se trouvait alors à Saint-Louis, qu'on lui procurât les moyens de se rendre en France.

Arrivés à Saint-Louis, lui et ses compagnons, ils y trouvèrent plusieurs de leurs compatriotes qui cherchèrent à ébranler leur résolution, en leur disant que, s'ils voulaient traverser la mer, ils seraient noyés et mangés par les poissons; mais ils ne tinrent aucun compte de cette prédiction; confiants dans leur guide, ils lui remirent leur destinée, et la caravane s'embarqua sur le Mississipi, à Saint-Louis, à bord du bateau à vapeur *le Commerce,* qui la conduisit à la Nouvelle-Orléans. Nos voyageurs furent très fêtés dans cette capitale de la Louisiane, où ils eurent beaucoup de joie de retrouver M. Anduze, missionnaire Américain qui a parcouru les contrées qu'ils habitent.

Ces Indiens adorent Dieu sous le nom de *Maître de la vie;* chaque soir ils lui adressent des prières. En entrant dans les jetées du Hâvre, ils montèrent sur le pont, et remercièrent Dieu de leur avoir accordé une heureuse traversée. Avant de s'embarquer à la Nouvelle-Orléans, le gros soldat harangua la mer en ces termes: « Toi, mer, crois-tu nous effrayer? Non, nous sommes partis de notre village pour aller voir nos amis les Français et tous les peuples de l'autre côté du grand lac; rien ne pourra nous en détourner... que la mort! »

Leur langage est expressif; il est formé de sons gutturaux et d'aspirations, et ne ressemble à aucun autre idiôme. Leur interprète, fils d'un Français et d'une femme Osage, est un homme pour lequel ils paraissent avoir la plus sincère affection; c'est aussi le seul qui puisse les mettre en communication avec le royaume qu'ils se proposent de visiter.

VARIÉTÉS.

Depuis que je vous ai entretenus des *pucerons*, mes chers amis, il m'est tombé sous la main un livre dans lequel j'ai trouvé quelques nouveaux détails sur les relations intéressantes qui existent entre ces petits insectes et les fourmis. Je vous ai dit que ces dernières s'appropriaient en quelque sorte des troupeaux de *pucerons*, pour se nourrir de l'espèce de lait qu'ils donnent, comme nous nous nourrissons du lait de nos vaches. Je suis bien aise de pouvoir appuyer ce fait du témoignage de deux illustres naturalistes, que vous ne lirez sûrement pas sans intérêt.

« On voit, dit Linné, les fourmis monter sur les arbres chargés de *pucerons,* non pour faire la guerre à ces insectes, mais bien parce qu'elles s'en servent comme d'un troupeau de vaches dont le lait leur sert d'aliment. »

Le savant Huber nous apprend que la fourmi a l'art d'obliger le *puceron* à laisser couler sa liqueur sucrée; elle le presse doucement, le flatte avec ses antennes; elle le *trait*, en un mot. Un seul *puceron* fournit une abondante subsistance à plusieurs fourmis, parce que le premier, suçant continuellement avec sa trompe la plante sur laquelle il est placé, en tire continuellement les sucs qui forment son lait. quelquefois, les fourmis font des établissements spéciaux pour leurs insectes nourriciers; ce sont des constructions à portée de leur fourmilière, en lieu sûr, et bien fermées; elles y transportent leurs insectes, placent des gardiennes pour les surveiller; c'est enfin une *laiterie* qui s'est formée à la porte d'une ville, pour la commodité des citadins.

—Un journal des États-Unis d'Amérique, a annoncé, il y a quelques mois, qu'un bâtiment arrivé à Steubenville, avait apporté les membres d'un animal inconnu. Un de ces membres avait 20 pieds de long, 8 de large, et pesait plus de 1200 livres. L'épine du dos avait 18 pouces de diamètre, et les côtes 9 pieds de long. On a calculé, d'après les dimensions des membres, que cet animal, quand il vivait, devait avoir 50 pieds de long, 20 à 26 de large, et environ 20 pieds de haut. Ces membres ont été trouvés dans la terre, près du Mississipi, dans la Louisiane. C'est une des plus grandes curiosités naturelles qu'on ait jamais vues. Jusqu'à présent, le Mammouth, dont l'espèce vivante n'existe plus, mais dont on est parvenu à recomposer le squelette avec les débris de ses os trouvés enfouis dans la terre, était le plus colossal des quadrupèdes; mais il paraît que l'animal dont il s'agit devait dépasser en grosseur le Mammouth, autant que celui-ci dépassait le chien.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 26 aout 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. N° 17.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES LUNETTES D'APPROCHE ET LES TÉLESCOPES.

D'après l'explication que je vous ai donnée des *lunettes*, mes chers amis, vous avez dû voir que ces instruments sont destinés à rendre distinctement visibles pour nous, les objets placés à la portée ordinaire de la vue, mais que la mauvaise conformation ou l'affaiblissement de nos yeux, ne nous permettent plus de distinguer nettement. Les *télescopes*, dont je vais vous parler aujourd'hui, ont la propriété de faire apercevoir les objets placés à de grandes distances et hors de la portée de l'œil nu le plus sain et le mieux conformé. Ce sont des instruments composés de tuyaux dans lesquels sont disposés des verres le plus souvent convexes, et quelquefois concaves. Lorsqu'on fait usage de ces instruments pour les objets terrestres, on les appelle *lunettes d'approche;* mais quand on s'en sert pour observer les astres, ils sont nommés *télescopes.*

L'invention du *télescope* est une des plus utiles dont les derniers siècles puissent se vanter: c'est par ce moyen que les merveilles du ciel nous ont été découvertes, et que l'astronomie est arrivée à un degré de perfection, dont les siècles passés n'ont pas pu seulement se former une idée. Il paraît que c'est à Middelbourg, en Zélande, que les *télescopes* ont pris naissance, vers l'an 1590, environ 300 ans après la découverte des lunettes, et que leur invention est due à *Zacharie Jansen,* lunetier de Middelbourg. Il paraît aussi que ce n'est pas la sagacité de son esprit qui les lui a fait découvrir, mais le pur hasard; car voici de quelle manière on prétend que s'est faite cette découverte par *Jansen.*

Ses enfants, en jouant dans la boutique de leur père, lui firent remarquer que, quand ils tenaient entre leurs doigts deux verres de lunettes, et mettaient ces verres l'un devant l'autre à quelque distance, ils voyaient le coq de leur clocher beaucoup plus gros que de coutume, et comme s'il était tout près d'eux. Le père, frappé de cette singularité, s'avisa d'ajuster des verres debout sur une planche, à l'aide de cercles de laiton qu'on pouvait approcher ou éloigner à volonté. Avec ce secours, on voyait mieux et de plus loin. Bien des curieux vinrent chez le lunetier voir le nouveau phénomène; mais cette invention demeura quelque temps informe et sans utilité. D'autres ouvriers de la même ville firent usage de cette découverte; et par la nouvelle forme qu'ils lui donnèrent, ils s'en approprièrent l'honneur. L'un d'eux, attentif aux effets de la lumière, plaça les verres dans un tuyau noirci en dedans: par ce moyen il détourna et

absorba une infinité de rayons de lumière, qui, en se réfléchissant de dessus toutes sortes d'objets, brouillaient la principale image.

La *lunette d'approche* la plus simple est composée de deux verres, dont l'un, qui est convexe, est placé du côté de l'objet, et porte le nom d'*objectif*; et l'autre, qui est concave, est placé du côté de l'œil, et s'appelle *oculaire*. Ces deux verres sont logés aux deux extrémités d'un tuyau, qui doit pouvoir s'alonger ou se racourcir à volonté, parce qu'il faut que les deux verres soient plus ou moins rapprochés, suivant que l'objet qu'on veut voir est à une plus ou moins grande distance. Lorsque l'*oculaire* est placé contre l'œil, l'effet de cet instrument est de faire paraître les objets plus rapprochés et plus gros, et de faire même apercevoir ceux qui sont trop éloignés pour pouvoir être distingués à la simple vue. Si l'on retourne l'instrument, c'est-à-dire, si l'on place le verre *objectif* contre l'œil, on obtient un effet tout contraire, c'est-à-dire, que les objets paraissent plus petits et plus éloignés.

Peut-être allez-vous me demander, mes amis, comment il se fait que ces verres fassent paraître les objets plus grands, plus petits, plus rapprochés, plus éloignés. Il faudrait, pour vous satisfaire à cet égard, entrer dans l'explication d'une théorie de la lumière, qui transformerait cette feuille en un volume, et que vous auriez bien de la peine à comprendre, faute de notions préalables. Vous acquerrez ces notions, si vous suivez quelque jour un cours spécial de physique; je dois, pour le moment, me renfermer dans celles qui sont à votre portée.

Il y a d'autres *lunettes d'approche* ou *télescopes* terrestres, auxquels on ajoute un troisième verre, et qui portent la vue à une plus grande distance.

Le *télescope* astronomique ne diffère de celui que je vous ai décrit tout-à-l'heure, qu'en ce que son *oculaire* est convexe, au lieu d'être concave.

Pour que ces instruments grossissent beaucoup les objets, il faut qu'ils soient très longs, ce qui les rend fort difficiles à manier. Cela a fait naître l'idée de construire des *télescopes* de réflexion, c'est-à-dire, composés de miroirs combinés avec des verres. Ces *télescopes* n'ont pas besoin d'être à beaucoup près aussi longs que les premiers, pour grossir autant. Ce sont ces instruments en laiton, qui ne sont point, comme les lunettes d'approche, formés de tuyaux rentrant l'un dans l'autre, et qui sont seuls connus vulgairement sous le nom de *télescopes*. On s'en sert pour observer les objets terrestres et les astres. Je n'essaye pas de vous en donner la description que je ne pourrais jamais rendre intelligible pour vous. Ce que je souhaite, c'est que ces notions superficielles vous inspirent le desir d'en acquérir de plus profondes, qu'une étude sérieuse pourra seule vous procurer.

LA MAISON
DE LA MÈRE MONIQUE.

Il y a quelques années que, me trouvant dans un village des montagnes de l'Auvergne, je remarquai, en me promenant, et je serais tenté de dire avec envie, une cabane située à peu de distance de ce village. Elle était bâtie au pied d'un rocher sur lequel croissaient de grands chênes; un beau prunier planté à l'entrée fournissait des fruits et de l'ombrage; et il y avait derrière, un petit jardin où l'on voyait de belles fleurs. On me dit que cette cabane appartenait à un jeune sculpteur qui y venait de temps en temps, et qu'auparavant elle avait été habitée par une vieille femme nommée la mère Monique, ce qui était cause que le nom de *Maison de la mère Monique* lui était demeuré. « Elle est morte, la pauvre mère Monique, continua la paysanne que j'interrogeais; et tous les habitants du village l'ont regrettée, mais particulièrement les enfants à qui elle contait de belles histoires, à qui elle donnait des prunes de son prunier et des fleurs de son jardin; car la maison était, de son temps, telle que vous la voyez; la mère Monique cultivait déjà, non seulement des légumes pour son usage, mais des fleurs pour réjouir sa vue et pour faire des présents à ses jeunes amis. Elle avait perdu, en moins de trois ans, son mari et trois enfants, et elle se consolait en chérissant les enfants des autres. Tous la visitaient; mais l'un des plus assidus était un orphelin, nommé Célestin, dont elle était la consolatrice. Privé de ses parents, cet enfant n'avait pas trouvé, chez les étrangers qui le recueillaient successivement, l'indulgence d'un père et d'une mère; il s'en fallait beaucoup! Et sur-tout depuis quelque temps, il servait comme pâtre chez un laboureur qui le traitait fort durement. Il est vrai que Célestin ne montrait pas autant d'activité dans son service, qu'il en montrait dans ses amusements; ses moutons faisaient souvent du dégât dans les propriétés voisines du lieu où il les gardait, tandis qu'il s'amusait, ou à les représenter, soit avec de la terre glaise, soit avec du bois qu'il façonnait à l'aide de son couteau, ou bien à lire les livres qu'il parvenait à se procurer. « Je ne « blâme pas tes goûts, lui disait la mère Monique, « ils sont honnêtes; tu as employé à apprendre à lire « le temps que les autres emploient à jouer, et le « maître t'a trouvé tant de dispositions, qu'il t'a en- « seigné gratis et t'a même donné des livres, un peu « déchirés, à la vérité, ce qui n'empêche pas qu'il « n'ait fait une bonne action dont il sera sûrement « récompensé. Maintenant, tu aimes à lire, et c'est « bien naturel. Il n'est pas non plus étonnant que tu « te plaises à faire tes vaches et tes moutons de terre « et de bois, puisque tu y mets beaucoup d'adresse et

« que je ne saurais moi-même m'empêcher de rire, « lorsque je vois tous ces joujoux rangés sur mon « grand coffre; mais il est mal de négliger les occu-« pations qui te sont imposées, pour te livrer unique-« ment à celles qui te plaisent. Ton maître te paie « pour veiller avec soin sur ses moutons, et non pour « en faire les portraits; et ceux que tu fabriques ne « l'indemniseraient pas de la perte des véritables, s'ils « s'égaraient par ta faute. Remplissons d'abord nos « devoirs, mon enfant, et livrons-nous ensuite à « d'honnêtes récréations; il y a temps pour tout. » Le jeune Célestin sentait la sagesse de ces conseils, et cherchait à s'y conformer, aussi devenait-il plus vigilant et était-il moins souvent réprimandé. Cependant, il ne se trouvait pas heureux chez son maître, et ne l'aurait peut-être pas été davantage dans une autre maison.

« Un jour qu'il venait, comme à l'ordinaire, conter ses chagrins à sa vieille amie, il fut bien étonné de trouver chez elle deux jeunes Messieurs occupés à examiner ses ouvrages rangés sur le grand coffre. « Voilà le fabricant, » dit la mère Monique, lorsqu'il entra. Les Messieurs le regardèrent d'un air de bienveillance, et lui firent des questions auxquelles il répondit d'abord avec beaucoup de timidité; mais encouragé bientôt par l'affabilité des étrangers, il perdit son embarras et développa une intelligence qui parut leur plaire. Ils parcouraient ces montagnes pour leur plaisir; l'un était un sculpteur en réputation, et l'autre un de ses amis qui habitait Clermont et chez qui il était venu passer quelque temps. Frappés du riant aspect de la cabane, ils avaient voulu s'y reposer, et les ouvrages de Célestin ayant attiré leur attention, la mère Monique n'avait pas négligé cette occasion de faire l'éloge de son protégé, en sorte qu'ils étaient fort bien disposés en sa faveur, lorsqu'il parut. Sa figure douce et agréable leur plut beaucoup; ses réponses n'annonçaient pas un enfant ordinaire, et le sculpteur qui voyait, dans les grossières ébauches qu'il avait sous les yeux, le germe d'un véritable talent pour la sculpture, proposa à Célestin de l'emmener et de lui enseigner sa profession. Le pâtre sauta de joie, et voulait partir sur-le-champ; mais la mère Monique lui fit observer qu'il y aurait de la grossièreté à quitter ainsi son maître, et qu'il fallait lui donner le temps de se procurer un autre berger. Il fut convenu qu'elle conduirait elle-même Célestin à Clermont; et en effet, quinze jours après, on les vit, parés tous deux de leurs habits de fête, traverser le village, dont tous les habitants venaient à l'envi leur souhaiter bonne chance. Le maître de Célestin, au moment de le quitter, ne se souvint plus que de l'honnêteté et de la douceur de ses mœurs, et joignit ses vœux à ceux dont on le comblait. Il partit donc chargé des bénédictions universelles. Elles lui ont profité: le sculpteur qui l'avait emmené, lui a enseigné son art, ainsi que celui de la peinture, et il est devenu fort habile dans tous les deux. Maintenant il est riche; mais dès l'instant où il a commencé à gagner de l'argent, la mère Monique n'a manqué de rien. Il a voulu qu'elle eût quelqu'un pour la servir, et qu'elle ne travaillât que pour son plaisir; il l'avait représentée dans un tableau, filant devant la porte de sa cabane, et si ressemblante, que la pauvre femme riait et pleurait chaque fois qu'elle regardait cette peinture, qui est maintenant placée dans la plus belle chambre de la maison que Célestin habite à Paris. Il est venu ici lorsque la mère Monique a été malade de sa dernière maladie; il ne l'a pas quittée jusqu'à la fin, et il pleurait à l'enterrement, comme si c'eût été celui de sa mère. On a placé par son ordre, sur le tombeau, une belle pierre où sont écrites des paroles qui témoignent sa reconnaissance envers sa vieille amie. Au reste, il n'a oublié personne; le maître d'école qui lui avait enseigné à lire, a reçu une somme d'argent qu'il a placée et qui lui procure un honnête revenu; le laboureur, chez qui il était pâtre, a aussi reçu de beaux présents; il a doté la jeune servante de la mère Monique, et l'a mariée à celui qui l'avait remplacé en qualité de pâtre chez son maître, le laboureur. Le mari et la femme habitent maintenant la maison de la mère Monique; mais Célestin n'a pas d'autre logement lorsqu'il vient au village; et il est bien certain qu'il ne s'en défera jamais. »

EXPOSITION

DES PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE.

J'ai parcouru les galeries du Louvre et celles qui ont été momentanément construites dans la vaste et belle cour de ce palais; j'ai examiné les richesses qui y sont exposées, dans l'espoir d'y trouver quelques objets qui pussent intéresser particulièrement mes lecteurs; mais j'ai reconnu que le compte que j'aurais à leur en rendre serait bientôt réglé. Mes jeunes lectrices, en effet, ne peuvent encore prendre un bien grand intérêt à ces beaux schalls étalés avec profusion, à ces étoffes, ou nouvelles, ou perfectionnées, dont je ne saurais moi-même retenir les noms ni distinguer les variétés. Mes jeunes lecteurs pourraient bien être éblouis par l'éclat et la magnificence de ces ornements d'église, de ces ouvrages merveilleux d'orfèvrerie, de ces bronzes, de ces cristaux, de tous ces objets où l'art a prodigué ses plus brillants prestiges; mais je me figure aussi qu'il y a là de quoi exciter leur étonnement plus que leur intérêt. Quant à ces innombrables machines, propres à suppléer aux forces humaines et à celles des animaux, ce serait sans doute un juste et grand objet de curiosité; mais le moyen d'expliquer tout cela, sans avoir les choses immédiatement sous les yeux? Je vois donc que mon article sur l'exposition ne répondra guères à l'attente de ceux à qui je l'ai promis. Je me bornerai, en effet, à leur parler de deux objets, en particulier, et à en recommander deux ou trois autres à l'attention de ceux qui iront visiter ce riche bazar.

Depuis long-temps on exécutait, avec du verre et des émaux, principalement dans la ville de Nevers, des petites figures et des imitations de fleurs ou d'autres objets naturels; mais je ne crois pas qu'on ait jamais fait, en ce genre, rien de plus parfait que les *chiens de verre* que vous pourrez voir cette année à l'exposition. Ces chiens sont d'une vérité frappante, et la fragile matière dont ils sont composés imite jusqu'à la souplesse, la flexibilité et l'élasticité des longs poils soyeux de l'épagneul.

Peut-être ne serez-vous pas fâchés de savoir comment on travaille ainsi l'émail. Il est préparé d'abord en petits bâtons, longs et minces, de diverses couleurs. Les instruments nécessaires sont une lampe et un chalumeau. Le souffle du chalumeau dirigé sur la flamme de la lampe, chasse cette flamme dans une direction horizontale, et lui donne une extrême activité; c'est le petit soufflet d'une forge. Lorsque l'extrémité d'un bâton d'émail est présenté à cet ardent foyer, il se fond, comme de la cire à cacheter, et si l'on met deux émaux en contact, dans cet état de fusion, ils se collent immédiatement l'un à l'autre. L'artiste habile, qui a tous ses émaux colorés sous la main, prend donc successivement les bâtons dont il a besoin, les présente à la flamme, et par de petits mouvements pleins de dextérité, donne à la matière en fusion toutes les formes qu'il lui plait. C'est ainsi que sortent de ses doigts agiles, avec une étonnante rapidité, des figures d'hommes, d'animaux, de fleurs, de fruits, et de tout ce qu'il veut imiter.

Le second objet dont j'ai à vous parler, est un *casier géographique*, espèce de meuble assez élégant, ayant la forme d'un chiffonnier dont les tiroirs auraient très peu de hauteur. Chacun de ces tiroirs renferme une carte de géographie qui se déroule, lorsqu'on le tire, et tombe étalée devant le meuble. Elle se replie et rentre d'elle-même, lorsqu'on touche le bouton d'un store. Au-dessus du meuble figurent, comme ornements utiles, un globe terrestre et une sphère. Cet espèce d'atlas tient sans doute un peu plus de place qu'un autre; mais il est commode, et peut orner très agréablement un cabinet d'étude.

Je recommanderai à ceux de mes lecteurs qui visiteront l'exposition, d'examiner la châsse destinée aux reliques de saint Vincent de Paule. Il semble qu'on ait voulu contraster, par le luxe de la matière et du travail, avec le caractère de l'homme qui fut le plus simple et le plus humble des hommes; mais ce contraste est bien placé et bien entendu; il exprime qu'on ne saurait trop honorer, et placer trop haut, celui qui s'est compté lui-même pour si peu, en se dévouant si complètement au bien des autres.

Je recommanderai aussi l'examen des modèles des *chemins en fer*, parce que je me propose d'entretenir mes lecteurs de cette nouvelle invention, et qu'il sera plus facile d'en comprendre l'explication après avoir observé ces modèles.

Je n'en dirai pas davantage aujourd'hui sur l'exposition. Ceux de mes jeunes amis, dont la curiosité serait excitée par quelques uns des objets qu'ils y verront, pourront m'adresser à ce sujet des questions auxquelles je me ferai un plaisir de répondre.

LITHOGRAPHIE.

Je vous ai entretenus, il y a peu de temps, mes amis, d'une pauvre petite fille qui conduit sa grand' mère aveugle. Voici un dessin où vous trouverez d'autres enfants soignant leur mère hydropique, avec une tendresse et une constance touchantes. Je ne doute pas que tous et toutes, tant que vous êtes, vous ne montrassiez le même zèle dans les mêmes circonstances; mais je fais des vœux pour que vous ne soyez point dans le cas de réaliser le tableau que je vous envoie.

VARIÉTÉS.

Les vacances ont commencé; les écoliers sont rentrés dans leurs familles, les uns avec des couronnes, les autres avec l'espoir d'être plus heureux l'année prochaine, et avec la résolution de faire pour cela tous leurs efforts; les frères sont réunis aux sœurs; voici le temps du repos et des plaisirs. Cela me fait présumer que, dans les réponses à mes dernières questions, que je vais avoir à examiner cette semaine, la préférence pourra bien être donnée généralement à l'automne, sur les autres saisons. Je félicite ceux de mes jeunes amis qui ont obtenu des succès à la fin de cette année scolaire; j'invite les vaincus à ne se point décourager; et, comme l'année dernière, comme l'année précédente, j'engage les uns et les autres à ne pas prendre à la lettre le mot *vacances*, c'est-à-dire, à ne pas abandonner tout travail, toute étude, pendant ce temps de délassement. De même que, durant le reste de l'année, il faut que le travail soit coupé par des récréations, il convient aussi que la longue récréation de cette époque soit coupée par quelques moments d'étude. On ne peut ni travailler, ni s'amuser trop long-temps de suite; dans le premier cas, il y aurait fatigue, dans le second, il y aurait satiété et ennui, toutes choses qui ne valent rien, et qu'il faut soigneusement éviter.

— J'ai déjà signalé à mes jeunes lecteurs divers petits ouvrages, aux moyen desquels ils peuvent faire de bonnes actions, en les répandant parmi les jeunes gens des classes laborieuses, à l'instruction desquels ces livres sont destinés. Il vient d'en paraître encore deux que je crois de mon devoir de faire connaître. L'un est intitulé: *Les Soirées du dimanche, ou le Curé de village;* par mademoiselle Élisabeth Celnart. Celui-ci peut même offrir un amusement utile à mes jeunes amis. L'autre a pour titre: *Conseils sur la santé, ou Hygiène des classes industrielles;* par M. Constant Saucerotte. Celui-ci ne serait d'aucune utilité pour mes lecteurs dont la santé est surveillée par une tendresse éclairée, et probablement il les ennuyerait beaucoup; mais il sera bien utile à ceux pour qui il a été composé. — On peut se procurer ces deux petits livres chez M. L. Colas, rue Dauphine n° 32. Le prix est de 40 centimes.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 2 septem. 1827.

IVe année. N° 18.



Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LA CHAMBRE NOIRE.

Vous avez peut-être déjà remarqué, mes amis, un petit phénomène sur lequel je vais appeler aujourd'hui votre attention. Lorsqu'en été, pour éviter une trop grande chaleur dans les appartements, on ferme les persiennes, ou l'on joint les volets des fenêtres, il y règne une demi-obscurité, et le jour n'y pénètre que par d'étroites ouvertures. Alors, s'il se passe au dehors quelque mouvement, vous voyez les objets extérieurs se peindre au plafond de la pièce où vous êtes, comme des ombres vagues et confuses, mais cependant assez distinctes quelquefois pour que vous puissiez reconnaître plusieurs de ces objets. Si vous jetez plus d'obscurité dans l'appartement, en fermant plus exactement l'entrée à la lumière, ces images deviennent plus distinctes; enfin, si l'on ne permet à la lumière de pénétrer que par un trou fait à un volet, ces espèces d'ombres qui se peindront au plafond, seront assez nettes pour que vous puissiez y reconnaître une personne passant dans la rue. C'est là tout le secret de la *chambre noire*.

Un physicien, nommé Jean-Baptiste Porta, ayant été agréablement surpris de ce phénomène, l'étudia, le perfectionna, et s'avisa de placer, au trou de la fenêtre, un verre légèrement convexe, qui acheva de rendre les images entièrement nettes et distinctes.

Plus tard, on eut l'idée de faire des *chambres noires* portatives. Elles consistent en un tuyau renfermant un verre convexe, et un miroir incliné de manière à réfléchir les images sur une table placée au dessous et recouverte d'une feuille de papier blanc. Le tout est supporté par trois ou quatre pieds en bois, qui vont en s'écartant de haut en bas, et enveloppé, sauf le tuyau, d'un rideau noir sous lequel se place l'observateur. Le jour ne pénètre dans cet appareil que par le verre convexe adapté au tuyau, et les images des objets extérieurs, réfléchies par le miroir incliné, vont se peindre, comme en miniature, sur le papier blanc placé sur la petite table. C'est exactement la même chose que ce qui se passe dans notre œil, où les objets extérieurs viennent se peindre sur la rétine dans une cavité obscure; et l'on peut dire que cet organe est une véritable *chambre noire*.

Le spectacle que fournit la *chambre noire* est fort amusant, en ce qu'elle présente des images parfaitement semblables aux objets, qu'elle en imite toutes les couleurs et même les mouvements, ce qu'aucune autre sorte de représentation ne peut faire. Par le moyen de cet instrument, on peut dessiner un paysage avec la plus grande justesse et la dernière exactitude. C'est ainsi qu'ont été prises toutes les vues des pano-

ramas et des Dioramas, pour les transporter ensuite, dans de plus grandes dimensions, sur ces toiles où elles nous causent des illusions si frappantes.

On fait aussi de petites *chambres noires* qui sont de véritables joujoux très amusants. Ce sont des boîtes qui n'ont pas un pied de longueur, et dont l'un des côtés s'entr'ouvre de manière à laisser apercevoir une glace dépolie, sur laquelle les images sont dirigées par le miroir incliné placé dans l'intérieur. Ce petit appareil ne coûte que 7 francs, chez M. Adam, ingénieur en instruments de physique, rue des Mathurins-Saint-Jacques, nº 18. Je rendrai peut-être service à quelques uns de mes lecteurs, en leur apprenant qu'on trouve, chez ce même M. Adam, de très bonnes petites machines électriques, dont le prix n'est que de 28 francs, y compris une bouteille de Leyde, un excitateur et une chaîne-conducteur en cuivre.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

A la bonne heure! Voici une belle et riche correspondance! Je m'en félicite et je m'en réjouis, sans calculer l'embarras où elle me jette pour choisir deux lettres entre douze ou quinze, au moins, que je voudrais pouvoir imprimer en entier.

C'est décidément le printemps qui a obtenu la majorité des suffrages. Après lui, l'automne en a eu le plus grand nombre, à cause des fruits et des vacances, et parce qu'on l'a considéré comme la saison la plus favorable aux malheureux. L'hiver aussi a obtenu quelques voix, grâces aux lectures en famille, aux vieillées du coin du feu, aux boules de neige, et sur-tout au jour de l'an. L'été est complètement vaincu, quoiqu'on ait rendu justice à tous ses avantages; seulement, ils n'ont pas pu lui assurer le premier rang; quelques uns ont bien voulu lui accorder le second.

Je vais choisir, parmi les lettres de mes correspondants les plus avancés, pour les imprimer ici, celles de Mesdemoiselles *Ariane de C...*, et *Célinie de B......* Je voudrais pouvoir offrir le même avantage à celles de Mesdemoiselles *Antoinette R. de la M.....*, à Marseille; *Stéphanie de V......*, à Villequier; *Louise D....*, à Saint-Brieux; *Aline L.....*, à Baugé; *Sophie Ch....*, à Paris; *Ernestine P.....*, à Montataire; *Clémence de F....*, à Villebadin; *Augusta S. de C...*, à Crans; *C. A.*, à Saint-Martin-le-Beau; *Louise F....*, à Grenoble; *Eugénie F....*, à Reims; *E. G.*, à Nancy; *Pauline H....*, à Nancy.

J'espère qu'aucune d'elles ne me saura mauvais gré de l'impossibilité où je suis de rendre plus complètement justice à leurs jolies compositions.

« Mon bon Génie, je me suis fait souvent à moi-même votre dernière question. Elle est difficile à résoudre, car chaque saison a beaucoup d'agréments et aussi quelques désagréments. Je crois pourtant que Dieu, dans sa bonté, a mis les premiers en plus grand nombre que les autres; c'est ce que je vais essayer de vous prouver.

« Pour commencer par celle où la Nature renaît, je n'ai pu trouver au beau, au délicieux printemps qu'un seul inconvénient, c'est d'être trop court pour tous les biens dont il fait jouir. On ne peut se rassasier du spectacle de la Nature qui se ranime. Les prés, long-temps couverts d'un triste manteau blanc, deviennent d'un vert d'émeraude qui réjouit la vue. Sur les arbres, on voit de tendres bourgeons qui promettent un abri contre les rayons brûlants de l'été, et des fleurs qui font espérer une abondante récolte de fruits. Une multitude d'oiseaux font résonner l'air de leurs chants joyeux. Et ce qui semble doubler encore le charme des biens de la Nature à cette époque, c'est que chaque jour les augmente. Cette belle saison est celle que je préfère; je l'aime tant, que je ne comprends pas comment l'on peut faire un autre choix.

« Le brûlant été vient ensuite; la Nature perd son éclat et sa fraîcheur; la chaleur ôte les forces physiques et morales. C'est alors que viennent les orages, quelquefois un bienfait, et quelquefois une calamité. Mais si les journées d'été sont pénibles et désagréables, les soirées vous dédommagent: c'est alors qu'on jouit de la plus délicieuse fraîcheur, et quelquefois d'un beau clair de lune. Après le printemps, c'est l'été que j'aime le mieux, malgré ses chaleurs, car il a de bien belles journées.

« La riche saison des fruits est aussi bien belle; mais je lui trouve un inconvénient qui détruit presque toutes ses beautés, c'est qu'elles diminuent tous les jours. On sent que chaque instant vous rapproche du triste hiver; une impression de mélancolie se répand sur tous ces biens que l'on va perdre; ce sont les derniers adieux d'un ami, c'est le dernier sourire de la Nature, qu'un long deuil va suivre. Ce long deuil, c'est le sombre hiver : un ciel chargé de nuages, des brouillards épais succèdent à un ciel d'azur et à un air pur. Malgré cela, l'hiver a ses beautés : souvent le faible soleil de janvier fait paraître la neige étincelante de mille feux, et fait briller les glaçons de formes singulières et diversifiées, suspendus aux fontaines et aux arbres. Les rigueurs de cette saison nous font mieux sentir la bonté de Dieu qui a permis que nous fussions autour d'un bon feu, occupés d'un ouvrage ou d'une lecture intéressante, tandis que tant de malheureux languissent et souffrent, exposés aux intempéries de l'air. Je n'aime pas du tout l'hiver; c'est son approche qui détruit en partie pour moi les plai-

sirs de l'automne, et c'est le bonheur d'en sortir qui me fait préférer le printemps.

« Ariane de C....., à Montfleuri. »

« Mon bon Génie, le printemps est la plus riante saison de l'année. Est-il un spectacle plus ravissant que de voir les arbres, si long-temps dépouillés, se couvrir d'un nouveau feuillage, et la terre se parer d'une robe de verdure? Tout est gracieux dans cette charmante saison que les poëtes nous représentent sous l'emblême de Flore. Les jolies fleurs qui couronnent cette déesse, ne sont pas seulement le charme des yeux, elles sont encore le gage des trésors que nous réserve une autre saison. Je ne sais, mon bon Génie, quels sont les inconvénients du printemps. En Normandie, il est un peu froid; mais on lui pardonne quelques jours trop semblables à l'hiver, en faveur de ceux qu'il annonce; on est indulgent pour lui, comme on l'est pour la jeunesse.

« L'été, qui remplace le printemps, se présente à nous sous la figure de Cérès couronnée d'épis; cette saison est la nourrice de l'année. La Nature alors étale tous ses trésors. Malheureusement, des orages désastreux, des chaleurs étouffantes compensent les agréments de l'été.

« La saison suivante, représentée par Pomone, la déesse des fruits, nous offre les trésors les plus précieux, et semble réunir les attraits de toutes les autres. C'est la saison chérie des écoliers, le temps si desiré des vacances. On jouit alors des charmes de la Nature et des plaisirs de la société. Que lui manquerait-il pour obtenir la préférence, si les beaux jours qui l'accompagnent n'étaient pas les derniers? Mais lorsque nous voyons

. . . . la pâle Automne
D'une main languissante effeuillant sa couronne,

un sentiment mélancolique s'empare de nos cœurs; le sombre hiver nous apparaît déjà, avec son lugubre cortège. Les derniers jours de l'automne sont peut-être les plus tristes de l'année.

« Quand la terre, entièrement dépouillée de verdure, se couvre de frimats, on va chercher à la ville de nouveaux plaisirs; et quoique je ne connaisse pas tous ceux que peut offrir la société, puisque je ne vais pas encore dans le monde, il se pourrait bien que, dans quelques années, l'hiver fût ma saison favorite; mais aujourd'hui, c'est le printemps qui a la préférence, parce que je ne trouve pas un reproche à lui faire. « Célinie de B......, à Caen. »

Ne pouvant donner place ici à toutes les lettres qui le méritent, je vais au moins y insérer quelques extraits de celles qui en sont susceptibles :

« Je suis tentée de vous dire que la saison où l'on se trouve est toujours la meilleure; car en hiver, quand nous sommes tous rassemblés près d'un bon feu, attentifs à une lecture que Papa nous fait ordinairement le soir, il me semble que je ne puis être mieux; et si le souvenir des malheureux qui sont exposés aux intempéries de l'air, nous attriste, il est facile d'adoucir cette pensée en travaillant pour eux. En hiver, il fait si froid que j'ai l'onglée; alors je m'approche du feu peu à peu, et quelquefois de si près, qu'on m'appelle la petite Cendrillon : vous allez peut-être me gronder! Mais dans d'autres moments, je prends courage, je saute, je me promène, je m'amuse même avec de la neige; et en la balayant, je prépare un endroit pour donner à manger aux pauvres petits oiseaux. Ils sont bien tristes alors! Heureusement, le printemps revient pour les consoler, et pour permettre de faire de longues promenades. Combien cela est amusant! On voit tout pousser, tout reverdir; les fleurs, les arbustes. Il semble qu'on renait avec le feuillage. Et dans les maisons, on ouvre, on range; les fenêtres ne sont plus calfeutrées; on respire partout un air pur et sain..... Je suis, dans ces beaux jours, dans une espèce de ravissement; tout me fait plaisir, tout m'enchante. Je voudrais avoir des ailes, pour aller remercier mon Dieu d'avoir créé tant de belles choses pour une pauvre petite créature comme moi. » (Mlle *Louise D.....*, à Saint-Brieux.)

« J'aime l'été, parce que les vacances commencent dans cette saison. Alors mon frère vient à la maison pour quelque temps, et nous avons un grand plaisir à être ensemble. — Le désagrément de l'été est la trop grande chaleur; non que je m'en plaigne pour moi, mais pour les malheureux ouvriers; car j'ai entendu dire qu'il y en avait qui en mouraient, principalement dans la classe des laboureurs..... » (Mlle *Sophie Ch....*, à Paris.)

« Au printemps succède l'été duquel dépend la bonté des récoltes. C'est dans cette saison que se font sentir les plus grandes chaleurs. Le seul moment agréable de la journée est le matin ou le soir, lorsqu'une douce et salutaire rosée s'est répandue sur les fleurs. Dans le milieu de la journée, le soleil lance ses feux sur les moissons; il les mûrit. Les pâturages perdent l'éclat de leur verdure; les fleurs se fanent sur leurs tiges desséchées, et les oiseaux accablés par l'excès de la chaleur, cessent leurs chants et se retirent dans les bocages. Mais lorsqu'un nuage bienfaisant répand sur la terre une légère ondée, les arbustes reprennent leur fraîcheur, et la fauvette chante de nouveau sur les arbrisseaux humides. Qu'une nuit d'été est belle! Comme l'air qu'on respire est pur!..... Que cette saison est agréable! Tout est animé: dans les prairies on voit les troupeaux bondir au bord des ruisseaux; dans les bois, on voit une foule d'oiseaux voltiger; on rencontre tantôt des faucheurs, des moissonneurs, ou des glaneurs; ceux-ci bénissent le riche qui leur laisse une petite part de sa récolte..... » (Mlle *Pauline H....*, à Nancy.)

« L'automne est un mélange gai et triste. Les différentes teintes des arbres donnent à la Nature une richesse qui n'a rien d'uniforme. La récolte des fruits est un bien grand plaisir. Cependant, l'on pense avec regret que le sombre hiver va nous forcer à abandonner la campagne, et la chute des feuilles nous saisit de tristesse. Mais bientôt on oublie, au milieu des vendanges, ces douloureuses considérations, et la gaieté des vendangeurs éloigne toutes ces pensées. On remercie Dieu alors, de ce qu'il a accordé aux pauvres cultivateurs une abondante récolte, et de ce qu'il les a garantis de la grêle qui eût détruit toutes leurs espérances. On entend gémir le pressoir: les caves se remplissent; l'activité est générale, et l'on trouve que ce joli moment s'écoule trop rapidement. Enfin, un jour on s'éveille, la neige couvre la campagne, et l'on dit en soupirant : Voici l'hiver! » (Mlle *Augusta S. de C....*, à Crans.)

« A la fin de l'automne, la Nature est sur son déclin; les vents soufflent avec violence; les pluies deviennent continuelles; les feuilles jaunissent, tombent, et laissent la campagne dégarnie. Tout nous abandonne: les arbres verts, image des vrais amis, sont les seuls qui conservent leur feuillage, dans ces temps désastreux. Leur verdure alors a plus de charme; ce qui nous environne a l'air mort; eux seuls paraissent avoir conservé la vie pour nous consoler de ce deuil universel. » (M[lle] *Clémence de F....*, à Villebadin.)

Je ne puis ni ne veux me dispenser de mentionner, comme méritant d'être distinguées, les lettres qui portent les signatures suivantes :

M[lle] *Mathilde de la B.....*, à Nantes; M[lle] ***, à Versailles; M[lle] *Augustine*, au Lude; M[lle] *Élisa de T....*, à Nancy; M[lle] *Caroline B.....*, à Nancy; M. *Arthur de W.....*, à Villebadin; M[lle] *Cécile de P....*, à Montfleury; M[lle] *Cæline B.*, à Nancy; M[lle] *Charlotte* G....., à Nancy; M[lles] *Emma* et *Ernestine de St.-Y....*, à Paris; M[lle] *Herminie G....*, à Lyon; M[lle] *Virginie B......*, à Besançon.

Je passe maintenant aux lettres de mes plus jeunes correspondants, parmi lesquelles je crois devoir donner la préférence à celle de M[lle] *Cécile de V.....*; la voici :

« Mon bon Génie, après avoir balancé sur le choix que je ferais d'une des quatre saisons, je me suis décidée pour le printemps, pour cette jolie saison où toute la Nature semble renaître. Les arbres se couvrent de feuilles, les fleurs parent les jardins, les tendres oiseaux couvent leurs petits; ils guident leurs premiers pas, et lorsque le printemps est sur son déclin, ils volent ensemble pour la dernière fois, ils se séparent pour toujours. Enfin, mon bon Génie, j'aime tant le printemps que je n'y trouve pas de désagréments, si ce n'est l'incertitude du beau temps. Quand cette douce saison s'est écoulée, on se console à l'aspect de l'été.

« Les enfants sont bien contents, lorsqu'ils voient arriver les cerises. Le soleil bienfaisant répand sa chaleur pour mûrir les moissons et les fruits de la terre. Alors le joyeux laboureur se plait à bâtir des meules, à recueillir le fruit de son travail; mais il y a des chaleurs si accablantes, que l'on voit quelquefois avec plaisir arriver l'automne.

« Cette saison produit d'excellents fruits, de bons raisins; c'est le moment de la vendange, qui est peut-être le temps le plus gai à la campagne; c'est celui de presque toutes les fêtes de village; enfin c'est celui des vacances, où les écoliers qui ont eu le bonheur d'être couronnés, viennent jouir de leurs succès chez leurs parents; et ceux qui n'ont pas été aussi heureux, chercher un repos qui leur est peut-être utile pour mieux travailler l'année suivante. Les jeunes demoiselles qui, comme moi, ont des frères au collège, n'apprécient pas moins cette époque de l'année; mais le temps est souvent sombre, pluvieux, les jours raccourcissent, et cette saison annonce trop l'hiver.

« Pour moi, mon bon Génie, je n'aime pas du tout l'hiver: toute la Nature est en souffrance; on voit de malheureux vieillards, de pauvres petits enfants qui n'ont pas de quoi se chauffer; la terre est couverte de neige, et au lieu de douces pluies, la grêle tombe avec fracas. Mais il y a des personnes qui trouvent des plaisirs dans l'hiver, comme les bals et le carnaval. Quant à moi, je préfère le jour de l'an, parce que c'est l'époque où l'on forme des vœux pour le bonheur de ses parents et du bon Génie.

« CÉCILE DE V....., à Paris. »

L'été a eu si peu de suffrages que je ne dois pas lui ravir celui de M. *Barthélemy Le Carpentier*, de Honfleur, qui le motive ainsi :

« Vous m'avez demandé laquelle des saisons j'aimais le mieux, et je vous réponds que c'est l'été, parce que je trouve d'abord qu'il y a beaucoup de fruits, tels que des framboises, des groseilles, des poires, des prunes que j'aime beaucoup; ensuite, parce qu'on peut se promener dans la campagne, et prendre des bains de mer, ce qui m'amuse beaucoup. Mais le désagrément, c'est que souvent il fait trop chaud, et que cela occasionne des orages qui me font quelquefois peur. »

Quant à M. *Anatole de T....*, d'Autun, il préfère l'automne, « parce que, dit-il, c'est le temps où il ne fait ni trop chaud, ni trop froid; parce que c'est la saison des fruits, des vendanges; parce que c'est le temps d'une foire où l'on vend de beaux joujoux, où l'on voit des feux d'artifice, et toutes sortes d'autres belles choses. »

Les autres lettres qui méritent d'être mentionnées particulièrement, sont celles de M[lle] *Aimée Lyautey*, de Strasbourg, que je regrette de ne pouvoir imprimer en entier; de M[lle] *Victorine M....*, de Nancy; et de M[lle] *Louise Le M....*, de Hennebon.

AVIS DIVERS.

Le défaut d'espace m'oblige à renvoyer au numéro prochain l'explication de ma dernière charade, qui m'a été donnée d'une manière très satisfaisante, par plusieurs de mes correspondants.

— J'ai oublié, dans le numéro de dimanche dernier, d'avertir ceux des souscripteurs au *Bon Génie*, dont l'abonnement expirait avec le mois d'août, pour qu'ils le fissent renouveler avant aujourd'hui. Ceux qui n'y auraient pas songé, seront avertis par le retard de ce numéro; mais quand ils le recevront, après leur renouvellement, je les prie d'excuser mon étourderie.

— On me rappelle, de plusieurs côtés, que j'ai promis une *Table du bon Génie*, qui devait paraître à la fin de la troisième année. J'ai pensé, depuis, que plusieurs de mes lecteurs faisaient relier probablement deux années en un volume, de manière qu'il serait incommode d'avoir la table de trois années au milieu du second volume; c'est pourquoi j'ai cru devoir ajourner la publication de cette table à la fin de la quatrième année actuellement courante. Elle contiendra les matières des quatre années publiées alors.

ERRATUM. — Malgré toutes mes recommendations, encore une faute à la lettre de la dernière lithographie: au lieu de 4[e] *année* n° 14, il faut 4[e] *année* n° 17. J'invite ceux de mes lecteurs qui conservent leurs collections, à corriger de suite cette erreur, afin d'éviter une transposition quand on reliera le volume.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 9 septem. 1827.

IVe année. N° 19.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE, JOURNAL DES ENFANTS.

LES MICROSCOPES.

Je vous ai dit, mes amis, que les *lunettes* servent à faire voir distinctement les objets placés à la portée ordinaire de la vue, mais que nos yeux affaiblis, malades ou mal conformés ne pourraient pas nettement distinguer, sans ce moyen artificiel. Je vous ai dit que les *lunettes d'approche* et les *téléscopes* servent à faire apercevoir les objets placés à de grandes distances, hors de la portée de la simple vue. Il me reste à vous parler d'une autre espèce d'instruments qui ont la propriété de faire voir en grand et distinguer dans toutes leurs parties, des objets infiniment petits et qui, par leur ténuité, échapperaient à la vue de l'œil nu. Ces instruments sont les *microscopes;* il y en a de plusieurs sortes : d'abord le *microscope simple*, qui est composé d'un seul verre très convexe, appelé *loupe* ou *lentille*, à cause de sa forme à-peu-près semblable à celle de la graine qui porte ce nom. Cette *lentille* est enchassée dans une lame de metal, que l'on soutient d'une manière quelconque, pourvu qu'elle soit commode pour l'observateur. Au-dessous de la *lentille*, est placé un support destiné à recevoir l'objet qu'on veut examiner, ce qu'on fait en appliquant l'œil sur le verre. L'objet paraît alors grossi plus ou moins fortement, suivant que la *lentille* est plus ou moins convexe.

La seconde espèce de *microscope* est le *microscope composé*, qui consiste en un assemblage de trois *lentilles* placées dans des tuyaux. Celui-ci grossit les objets dans des proportions beaucoup plus fortes que ne fait le premier; et il est infiniment plus commode pour l'observateur.

Ces *microscopes* n'ont été inventés que long-temps après les *lunettes;* ils ne sont connus que depuis le commencement du dix-septième siècle.

Une autre sorte de *microscope*, dont la construction est toute différente, est le *microscope solaire*. Celui-ci est un instrument, par le moyen duquel on voit en grand, dans une chambre obscure, les images de très petits objets éclairés vivement par le soleil; il offre un des spectacles les plus intéressants qu'on puisse voir.

Pour faire usage de cet instrument, il faut avoir une chambre bien fermée et bien obscure, qui ait une fenêtre tournée vers le soleil, et au volet de laquelle il y ait un trou rond, comme une petite chatière. A ce trou on adapte deux tuyaux rentrant l'un dans l'autre et portant chacun une *lentille*. En dehors est disposé un miroir mobile, pour recevoir les rayons du soleil et les réfléchir horizontalement sur l'ouverture à laquelle est adapté le double tuyau qu'on nomme *porte-lumière*. Lorsqu'un faisceau de rayons

est ainsi dirigé sur le *porte-lumière*, il traverse les deux *lentilles* et va projetter un grand rond lumineux sur un mur blanc ou une toile tendue en face de la fenêtre. Derrière les *lentilles*, est pratiquée au tuyau une coulisse, dans laquelle peuvent glisser de petites plaques de verre appelées *porte-objet*, sur lesquelles, en effet, on place l'objet qu'on veut examiner. Cet objet étant ainsi introduit dans la coulisse, son image va se peindre sur le rond lumineux, où elle paraît considérablement grossie par le pouvoir amplifiant des deux *lentilles*. C'est exactement la même chose que ce qui se passe dans la *lanterne magique*, dont je vous ai donné l'explication à l'occasion de la lithographie qui accompagnait le numéro 30 de la première année de ce journal. Vous devez en reconnaître ici la description, sauf toutefois que, dans le *microscope solaire*, on a la lumière du soleil, au lieu de celle d'une chandelle ou d'une lampe qui éclaire assez tristement la lanterne magique.

Lorsqu'on veut observer de petits animaux vivants, qu'il faut pour cela tenir captifs, on se sert de lames de verre doubles, auxquelles sont pratiquées de petites concavités, et qu'on applique l'une sur l'autre, de manière que l'objet est emprisonné dans ces cavités, et libre toutefois de s'y mouvoir.

Vous pensez sûrement, d'après ce que je viens de dire, que le *microscope solaire* doit être un instrument très curieux et très intéressant. Il fait voir en effet, sans fatigue, en grand, et par plusieurs personnes à-la-fois, des objets prodigieusement petits. Un cheveu y paraît gros comme un manche à balai; une puce, grosse comme un mouton et même comme un bœuf. Si l'on y examine une goutte d'eau croupie, de lie de vinaigre, ou une parcelle de fromage, ou toute autre matière en état de corruption, on voit se mouvoir, dans ces différents objets, des milliers d'animaux, les uns reptiles, les autres munis de pattes, ceux-ci gros comme des anguilles, ceux-là gros comme des tortues, et que l'œil nu pourtant ne saurait apercevoir. Les uns ont le corps lisse, les autres sont hérissés de poils, et tous paraissent hideux.

Je me suis amusé un jour à observer, au *microscope solaire*, un singulier combat entre une fourmi et un pou, que j'avais enfermés ensemble dans le *porte-objet*. La fourmi était beaucoup plus forte et plus grosse que le pou dont la taille n'excédait pas celle d'un mouton, et qui, par parenthèse, était bien le plus laid et dégoûtant animal qu'on pût voir. A peine se trouvèrent-ils ensemble que, se sentant apparemment incommodés par les rayons du soleil, ils parurent s'en prendre l'un à l'autre. La fourmi, plus alerte et plus vigoureuse, saisit le pou par le milieu du corps, avec ses serres, et le perça de part en part. Dans cette position gênante et douloureuse, le pou s'agitait en vain, sans pouvoir se débarrasser de son ennemi et encore moins l'atteindre. Cependant, après un grand quart-d'heure, soit fatigue de la part de la fourmi, soit effort heureux de la part du pou, celui-ci parvint à faire lâcher prise à l'autre. Alors, malgré ses graves blessures, prenant à son tour l'offensive, il s'élance sur la fourmi, et à peine l'a-t-il touchée de sa trompe, qu'elle tombe sans mouvement et meurt, comme empoisonnée subitement par un venin violent.

Un des plus jolis spectacles qu'on puisse voir avec cet instrument, c'est la circulation du sang dans la queue d'un testard; cela fait exactement l'effet d'une carte de géographie enluminée, dont toutes les rivières seraient animées par un véritable écoulement.

Je vous invite fort, mes amis, si vous en trouvez l'occasion, à ne pas négliger de voir et d'observer les effets du *microscope solaire*. Je suis certain de ne pas me tromper, en vous annonçant qu'ils exciteront vivement votre intérêt.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

L'accomplissement des devoirs se lit sur le visage.

Le mécontentement de soi-même ternit le plus beau teint et altère les traits les plus délicats.

Une conscience tranquille et satisfaite donne de la grâce au sourire, de la douceur au regard et de l'aisance au maintien.

LE PRÉSOMPTUEUX.

Le jeune Alfred de N...., était fort peu laborieux, mais doué d'une extrême facilité qui lui avait procuré de nombreux succès, pendant le cours de l'année, et sur laquelle malheureusement il comptait beaucoup trop. L'époque du concours pour les prix étant arrivée, Alfred ne douta pas qu'il ne dût obtenir tous les premiers, sans se donner beaucoup de peine. Il avait une trop haute opinion de lui-même, il faisait trop peu de cas de ses émules, pour penser qu'une seule victoire pût seulement lui être disputée; aussi, chaque fois qu'on entra dans la salle du concours, ne manqua-t-il pas de manifester cette assurance, en disant à ses camarades, avec un insolent orgueil: « Quel est celui d'entre-vous, Messieurs, qui aura le second prix? » Ses camarades, qui le redoutaient en effet, se contentaient de hausser les épaules, sans rien repondre.

Cependant, les maîtres qui dirigeaient le concours,

avaient songé à la nécessité de donner une leçon à Alfred, pour réprimer sa présomption, et lui faire sentir qu'on ne parvient à rien sans travail. Ils avaient donc choisi les sujets de compositions de la manière la plus désavantageuse pour Alfred, c'est-à-dire qu'aucun de ces sujets n'était de nature à pouvoir être bien traité avec de l'esprit et de l'intelligence seulement, et que tous exigeaient une instruction positive que le travail et l'étude peuvent seuls donner.

Lorsque ces sujets étaient dictés, quelques malins élèves, qui connaissaient bien la portée d'Alfred, jetaient sur lui de côté un regard accompagné d'un sourire tant soit peu ironique. Mais Alfred, toujours aussi assuré, aussi convaincu de sa supériorité, n'y faisait seulement pas attention, et sortait le premier de la salle, en remettant au surveillant sa copie, d'un air leste et dégagé.

Ce que les maîtres avaient prévu arriva : les compositions d'Alfred furent pleines d'esprit, mais aussi de contre-sens, et de fautes grossières qui attestaient une ignorance frappante.

Le jour de la distribution des prix, Alfred paraît, dans une toilette très soignée et avec un visage de triomphateur. On proclame : prix de version latine, de thème, de version grecque..... rien pour Alfred, pas même une nomination! vers latins..... enfin, un sixième accessit! Quand son nom retentit pour la première fois à la dernière nomination, un éclat de rire général partit de tous les bancs, et le pauvre Alfred confus, humilié, aurait voulu pouvoir se rendre invisible. Mais ce fut bien autre chose, lorsqu'en sortant, il trouva à la porte quatre vigoureux commissionnaires qui vinrent lui offrir leurs services *pour emporter son accessit*. Ils avaient été apostés là par un camarade mauvais plaisant; et cette scène donna lieu à de nouveaux éclats de rire, au milieu desquels le présomptueux puni se hâta de disparaître.

On assure que, l'année suivante, Alfred a obtenu deux prix, et qu'il a été fort applaudi par ceux-là même qui s'étaient le plus moqués de lui. Cela prouve qu'il a eu le bon esprit de profiter de la leçon, ce qui mérite beaucoup de félicitations et d'estime.

LE SINGE, L'ANE ET LA TAUPE.

FABLE.

Le singe, un beau jour, se trouvant
En pointe de philosophie,
D'un ton sec et grondeur disait : « Quelle folie
« De s'en aller toujours vantant
« Des œuvres de dame Nature
« Et la sagesse et la beauté!
« Regardez-moi, voyez comme je suis traité!
« Elle fut, mes amis, bien aveugle ou bien dure,
« Quand de cette façon elle m'a fagotté.
« Ai-je reçu de sa munificence
« Une palme de queue, un pouce seulement?
« Non, par Mercure! et cependant,
« Elle en pourvut en abondance,
« Mille animaux divers sur lesquels j'ai le pas,
« Depuis les lions jusqu'aux rats. »
Il eût poussé plus loin sa plainte et ses hélas,
Si l'âne n'eût pris la parole :
« Du sot objet de ton regret frivole
« Je ne fais, dit-il, aucun cas.
« Une queue! à quoi bon? à servir d'exercice
« A ce bambin qui cruel en riant,
« Pour son plaisir, comme pour mon supplice,
« La perce d'un dard insolent!
« Ami, le vrai malheur, c'est de manquer de cornes.
« Mon regret sur ce point ne peut avoir de bornes :
« Les cornes! parlons-en : quel trésor précieux!
« Vois le bœuf à qui la Nature
« A fait don de cette parure;
« Comme il est imposant! comme il offre à nos yeux
« Un front noble et majestueux!
« Les béliers, les chevreaux, cette inutile engeance,
« Ont des cornes pourtant! Et moi, des animaux
« Le plus utile et le héros,
« Je porte un front privé d'une telle défense!
« Jusqu'à mon dernier jour j'en verserai des pleurs. »
La taupe les entend : « Imprudents raisonneurs,
« Suspendez, leur dit-elle, un injuste murmure :
« Jetez plutôt sur moi les yeux;
« Ai-je connu jamais la lumière des cieux (1)?
« Eh bien, je n'en fais pas la guerre à la Nature.
« Soyez aussi prudents, et tout en ira mieux. »

Elle avait bien raison : voulons-nous être heureux?
Gardons-nous de compter les nombreux avantages
Qu'à nos pareils sur nous la Nature a donnés;
Mais jetons nos regards sur les infortunés,
Moins bien partagés et plus sages.

C.

CORRESPONDANCE.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est MONTMARTRE, dans lequel on trouve *mont* et *martre*. En voici l'explication, que j'extrais de trois des lettres qui m'ont été écrites sur ce sujet :

(1) Les yeux de la taupe sont si imperceptibles, qu'on a cru, pendant long-temps, qu'elle en était totalement privée. C'est ce que suppose encore ici le fabuliste italien *Pignotti*, de qui cet apologue est imité.

« Un *mont* n'est point une inégalité placée sur la terre au hasard; c'est une source de bienfaits sans cesse renaissants. Les montagnes sont destinées à entretenir et à perpétuer les différentes sources qui forment les rivières et les fleuves. Sur leurs flancs, croissent un nombre infini d'arbres et de plantes, qu'on ne saurait cultiver dans les plaines avec le même succès. Enfin, elles fournissent à l'entretien de plusieurs espèces d'animaux qui nous sont fort utiles, et mettent certaines contrées à l'abri des froids les plus piquants. On peut distinguer trois ordres de montagnes : les unes, (et ce sont les plus hautes), aussi anciennes que le monde, sont composées de matières vitrifiables. Les montagnes du second ordre, ouvrage des eaux, doivent leur origine à une grande quantité de dépôts marins. Enfin, celles du troisième ordre sont un rassemblement de sables, de grès, de cailloux, de corps marins, de débris de végétaux, et sont également produites par les eaux. » (Mlle ***, de Versailles.)

« La *martre* est un petit quadrupède carnivore, de la grosseur de la fouine dont elle ne diffère que par sa couleur. On n'en trouve généralement que dans les forêts du Nord, en Europe, en Asie, ou en Amérique. Elle fait la chasse aux oiseaux dont elle suce les œufs, et prend les mulots, les loirs, etc. Lorsqu'elle est sur le point de faire ses petits, elle s'empare du nid d'un écureuil, et dans le printemps, y dépose sa portée. Son poil long, ferme, luisant, de couleur brune mêlée de roux, est employé pour fourrures; mais il est bien loin de valoir celui de la *martre zibeline*, quadrupède encore plus petit, qui habite la Laponie et la Sibérie, et dont le poil, presque noir, plus court, plus doux et plus lustré que celui de la *martre* proprement dite, est aussi beaucoup plus estimé. » (Mlle *Antoinette R. de la M.....*, à Marseille.)

« *Montmartre* est un village situé sur une hauteur, au nord et près d'un des faubourgs de Paris, auquel il donne son nom. Quelques personnes font dériver ce mot de *Mons Martis*, d'autres de *Mons Martyrum;* ces deux étymologies peuvent être vraies : on sait qu'il y avait, sur cette montagne, un temple dédié à Mars, et on dit que saint Denis et ses compagnons y souffrirent le martyr vers l'an 260. Ce village, d'où l'on découvre tout Paris et quantité de villages environnants, renfermait autrefois une abbaye de femmes où Henri IV établit ses quartiers, lorsqu'il fit le siége de Paris. Depuis quelques années, on a découvert, dans ses immenses carrières à plâtre, des animaux fossiles de diverses espèces, qui ont beaucoup donné à penser aux savants sur les révolutions du globe. » (Mlle *Aline L.....*, à Baugé.)

Quelques autres lettres ajoutent que l'on voit tourner, sur la hauteur de Montmartre, de nombreux moulins à vent, et que les ânes de ce village sont en grande réputation.

Parmi les meilleures explications que j'ai reçues de cette charade, je citerai celles de Mlle *Sophie Ch.;* Mlle *Stéphanie de V.....*, à V.....; Mlle *Annette de C....*, à Metz; Mlle *Clémence de F....*, à Villebadin; Mlle *Célinie de B........*, à Caen; Mlle *Cécile de V.....*; Mlle *Virginie B.....*, à Besançon; Mlle *Augustine*, au Lude; et Mlle *Ernestine de Saint-Y....*, à Paris.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Je prie mes jeunes correspondants et correspondantes de vouloir bien répondre aux questions suivantes :

Qu'est-ce que la SENSIBILITÉ?
Qu'est-ce que la SUSCEPTIBILITÉ?
Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre?

Comme ces questions seraient trop fortes pour mes plus jeunes amis, en voici une autre que j'adresse à ceux qui sont âgés de moins de onze ans :

Par quels moyens un enfant peut-il prouver sa reconnaissance aux différentes personnes qui lui veulent du bien?

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 30 septembre courant.

Ces questions sont les dernières de ce semestre. Celles que je proposerai au mois d'octobre prochain seront les questions spéciales pour les prix annuels, qui seront décernés, avec les prix de semestre, dans le commencement de novembre.

CHARADE.

D'un sonore instrument le nom est mon premier;
Nul de nous ne serait, s'il n'était mon second;
En vidant son tonneau, quand il arrive au fond,
Silène trouve mon dernier;
Une mère célèbre eut pour nom mon entier.

(Ceux qui devineront le mot de cette charade et qui voudront m'en donner l'explication, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions proposées dans ce numéro.)

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 16 septem. 1827.

IVe année. N° 20.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

On m'a demandé:

Qu'est-ce que le FURET, *et comment se sert-on de cet animal pour faire la chasse aux lapins?*

Le *furet* est un petit quadrupède carnassier qui a, comme la fouine, le corps alongé, le museau pointu, des dents très aigues, et les pattes armées d'ongles fort piquants. Son poil est roux, avec une teinte plus ou moins brune. Il se laisse facilement apprivoiser, et est même susceptible de recevoir une certaine éducation; il connaît son maître, entend sa voix, et lui obéit.

L'animal auquel le *furet* est particulièrement porté par son instinct à faire la guerre, est le lapin. On profite de cette disposition pour donner à ce dernier une chasse d'autant plus amusante qu'on n'y voit point couler le sang. On se rend auprès d'un terrier de lapins; à chaque gueule de ce terrier, on place une poche en filet, dont l'ouverture est entourée d'une ficelle qui doit la serrer et la fermer, comme une coulisse, lorsque le lapin s'élancera dans la poche et pressera contre le fond. Cette ficelle formant coulisse, est assujettie à une petite broche de bois, que l'on fiche dans la terre. On intercepte ainsi toutes les issues du terrier, à l'exception d'une seule par laquelle on introduit le *furet* dans cette habitation souterraine; mais auparavant, on a soin de le museler, afin qu'il ne puisse qu'effrayer les lapins, et non en faire sa proie. Le *furet* alors parcourt l'intérieur du terrier, y poursuit les lapins dans toutes leurs retraites, et les harcèle avec ses griffes. Sa présence seule suffit ordinairement pour les épouvanter, et les obliger à s'enfuir par les gueules du souterrain. C'est alors qu'ils se jettent dans les poches de filet, où on les prend tout vivants. Quelquefois pourtant, les vieux lapins expérimentés savent très bien reconnaître que le *furet* est muselé, et dans ce cas, au lieu de sortir imprudemment de leur terrier, ils y restent, se rassemblent plusieurs dans un coin, y attendent de pied ferme leur ennemi, le battent et l'obligent à la retraite. De son côté, si le *furet* n'est pas muselé, il lui arrive d'oublier son devoir et de céder à l'attrait du plaisir et d'un bon repas; il s'empare d'un lapin, lui suce le sang jusqu'à ce qu'il soit largement repus, après quoi, il s'endort dans le terrier, et si l'on ne veut pas le perdre, il faut attendre son réveil pendant cinq ou six heures.

Si l'on pose l'oreille sur le sol, tandis que le *furet* est dans le terrier, on y entend un grand mouvement, comme si quelque chose roulait sous la terre. On juge par là que le *furet* travaille, qu'il a trouvé du gibier et qu'il le poursuit. Cette chasse est vraiment très amusante, et peut divertir même de jeunes filles, car elle ne présente nul danger ni aucun spectacle cruel.

Qu'est-ce que la FANTASMAGORIE?

La *fantasmagorie* est une espèce de lanterne magique. Je vous ai expliqué, dans le temps, mes amis, ce que c'est que la lanterne magique, et je vous rappelais même cette explication dans mon dernier numéro, à l'occasion du microscope solaire. Si vous l'avez retenue, vous allez comprendre de suite en quoi consiste la *fantasmagorie.*

Dans la lanterne magique, le spectateur voit la machine qui est placée entre lui et la toile. Dans la *fantasmagorie,* au contraire, c'est la toile qui est placée entre la machine et le spectateur. Cette toile doit être noire, et la salle où se donne le spectacle, parfaitement obscure.

Dans la lanterne magique, la lumière passe librement dans le double tuyau qui contient les deux lentilles, et va projetter un grand rond lumineux sur la toile qui est blanche; les verres sur lesquels sont peints les objets qu'on veut montrer, sont transparents, ainsi que les couleurs de ces peintures, en sorte que les objets paraissent coloriés sur un fond blanc. Dans la *fantasmagorie,* au contraire, les verres sont noirs et opaques, et il n'y a de transparent que les objets qui y sont représentés. Il en résulte que la lumière, interceptée par ces verres opaques, ne peut projetter un rond sur la toile, et qu'on y voit paraître seulement l'objet représenté qui est la seule partie transparente du verre. Cet objet paraît beaucoup plus lumineux dans la *fantasmagorie* que dans la lanterne magique, parce que, dans la première, tout est complètement obscur autour de lui; il y produit aussi d'autant plus d'illusion, que le spectateur ne voit point la machine, qu'il ne distingue pas même la toile, que la figure lumineuse semble être suspendue dans l'air au milieu des ténèbres, et qu'enfin, s'il n'est pas prévenu, il ne sait comment expliquer cette apparition.

Une des circonstances qui la rendent sur-tout frappante, est celle-ci: Par un effet des lentilles grossissantes, l'objet se montre petit ou gros, suivant qu'on approche ou qu'on éloigne la machine de la toile. Ainsi, en faisant mouvoir cette machine derrière la toile, on peut, à volonté, grossir ou rapetisser la figure fantasmagorique. Le spectateur qui ne peut juger de cela, croit la voir approcher quand elle grossit, et la voir s'éloigner quand elle diminue de volume. C'est cette illusion qui constitue un des principaux effets de la *fantasmagorie.* Je vous laisse à penser ce qu'elle a dû produire sur les premiers qui ont vu ce spectacle, lorsqu'il était encore un mystère pour le public. Afin de mieux disposer l'esprit des spectateurs aux impressions qui les attendaient, on avait soin de leur faire parcourir des couloirs faiblement éclairés par des lampes rares et pâles, et décorés d'emblêmes sinistres. Ils arrivaient ainsi dans une salle obscure, où bientôt leur apparaissait un fantôme, un spectre lumineux, tantôt s'approchant, grossissant avec une effrayante rapidité, tantôt se retirant à perte de vue et disparaissant dans la nuit. Puis, venaient des diables cornus, dansant, avec des squelettes, des danses infernales; puis, des figures reconnaissables de gens morts depuis long-temps, et qui paraissaient animées de menaçants et sinistres mouvements. Il y avait là de quoi terrifier les âmes faibles et pusillanimes, de quoi bouleverser la raison des ignorants; mais il n'y eut peut-être jamais de plus forte preuve de cette vérité, que, si nous connaissions, si nous voyions de près l'objet qui épouvante notre imagination, nous serions presque toujours forcés de rire nous-même de notre terreur. En effet, tout cet infernal et diabolique spectacle n'était pas autre chose qu'une lanterne magique perfectionnée.

Qu'est-ce qui sale la mer?
Qu'est-ce qui fait claquer un fouet?
Qu'est-ce que le nœud gordien?

Pour la première de ces questions, je renvoie à l'article que j'ai donné sur le *sel;* pour la seconde, je renvoie aux articles que j'ai donnés sur l'*air* et sur le *son;* pour la troisième, je renvoie à l'histoire d'Alexandre le Grand, que tous mes lecteurs doivent connaître ou apprendre.

Je continuerai mes réponses à d'autres questions, dans mon prochain numéro.

PRIX DE VERTU

DÉCERNÉS PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Dans sa séance solennelle du 25 août dernier, l'Académie française a décerné les prix de vertu fondés par feu M. de Montyon. J'ai attendu, pour en parler à mes lecteurs, que j'eusse sous les yeux le rapport qui a été fait à ce sujet par M. Picard, directeur de l'Académie. Parmi les actes de vertu qui ont obtenu

ces récompenses, il en est de bien touchants; mais je ne pourrai offrir le récit de tous à mes jeunes amis, car je craindrais de les attrister par le tableau trop affligeant de vices ou de malheurs, qui ont donné lieu à la vertu de se manifester en réparant des injustices, en sauvant des victimes, en secourant des malheureux. Je choisirai seulement quelques uns de ces traits de dévouement et d'oubli de soi-même, et je rapporterai de préférence ceux dont les héros sont dans la classe des domestiques, afin que, si quelqu'un de ceux qui me liront était tenté de regarder et de traiter avec trop de dédain la condition des personnes qui sont réduites à servir, cela lui rappelle qu'il y a des vertus dans cette classe, et que par-tout la vertu mérite d'être honorée. Je vais extraire les récits suivants du rapport de M. le directeur de l'Académie.

« Marie-Angélique-Élisabeth Corrette, surnommée Émélie, fille d'un cultivateur de Nanteuil, département de l'Oise, est entrée au service de M. et Mme Charveys, le 10 octobre 1816; elle avait alors 16 ans.

« M. et Mme Charveys avaient sept enfants. Dans les dernières années de la vie de M. Charveys, des revers de fortune l'avaient mis dans l'impuissance de soutenir sa nombreuse famille avec les simples appointements de son emploi; il était aux expédients. Émélie Corrette demande un congé à ses maîtres; c'est pour aller recueillir à Nanteuil l'héritage de son père. Cet héritage montait à une somme de 400 fr. Elle revient, et prie M. Charveys de disposer de la somme. Le pauvre homme, en mourant, en était encore débiteur, ainsi que des gages de sa bonne servante.

« Après la mort de M. Charveys, l'attachement et les soins d'Émélie Corrette pour sa veuve et ses enfants, ont redoublé en proportion de leur infortune. Mme Charveys, privée des appointements de son mari, qui étaient l'unique ressource de la famille, a été forcée de vendre ou d'engager ses effets. Cette ressource épuisée, Émélie Corrette n'a pas balancé: robes, linge, boucles d'oreille, tout a pris le chemin du Mont-de-Piété, pour subvenir aux dépenses de la maison.

« La mauvaise santé de Mme Charveys la rend incapable de travailler; le dévouement d'Émélie Corrette lui fait trouver des ressources: elle va faire dans un bateau de blanchisseuse une journée ou une demi-journée, selon le plus ou moins d'occupation qu'elle a dans le ménage, et elle passe une partie des nuits à faire des chemises ou d'autres ouvrages pour le monde. Si vous la suivez dans l'intérieur de la maison, vous la trouvez occupée à peigner et habiller les enfants, à rajuster pour les plus petits ce qui a cessé de convenir aux plus grands, à couvrir de ses propres vêtements ceux qui en ont le plus besoin, et à prodiguer à tous les soins de la mère la plus tendre.

« Émélie Corrette, si dévouée à ses maîtres, ne pouvait manquer d'être bonne fille. Instruite que sa mère est tombée dans un état misérable, elle court la chercher à Nanteuil, et la fait transporter dans le logement de sa maîtresse. Il fallait un lit à cette bonne femme vieille et infirme, et on n'en avait point. Émélie a cédé à sa mère l'unique matelas qu'elle avait, et s'est gaiement résignée à coucher sur la paille. Maintenant, elle partage entre sa mère et la famille Charveys le pain qu'elle gagne à la sueur de son front.

« Émélie Corrette vit très retirée, ainsi que sa maîtresse, et quelques voisins seulement sont dans la confidence de leur position; toutefois sa bonne conduite a transpiré, et lui a valu des admirateurs. Elle est jeune et belle, forte et laborieuse; plusieurs personnes lui ont fait des propositions de mariage, entre autres un garde forestier de la couronne, et un des principaux ouvriers d'une fabrique en voitures: c'étaient des partis fort avantageux pour une fille qui n'a rien; mais elle a été sourde à ces propositions: elle ne veut quitter ni sa mère, ni sa maîtresse, ni les enfants. Ce qui est remarquable, c'est qu'elle ne paraît pas se douter qu'il y ait quelque mérite à se conduire de la sorte; elle croit ne remplir qu'un devoir.

« L'hiver dernier, Mme Charveys a reçu un secours de la liste civile; elle s'est empressée d'en offrir une part à sa fidèle domestique; elle a donné 50 francs à Émélie pour acheter des chemises et quelques vêtements. Émélie Corrette reçoit les 50 francs; mais voyant que ce qui restait à Mme Charveys suffisait à peine pour se procurer un peu de bois et payer quelques dettes, elle court acheter pour sa maîtresse un manteau qui lui coûte 30 francs. Lorsqu'on lui fit des observations sur l'excès de son désintéressement, elle répondit : « Pouvais-je laisser ma malheureuse dame « vêtue d'une simple robe, par le froid qu'il fait? Avec « vingt francs, je puis acheter deux chemises, deux « paires de bas, une paire de souliers; cela me suffit « pour le moment: la Providence fera le reste. »

« L'Académie a cru devoir décerner un prix de 2,500 francs à Émélie Corrette. »

« Un prix de 1,500 francs a été décerné à Marie-Anne Durupt, demeurant à Plombières, département des Vosges. Entrée fort jeune encore au service d'un père de famille, vieux, infirme, et qui ne pouvait donner que des gages bien modiques, Marie-Anne Durupt sacrifia ses forces et sa santé pour panser et soigner son maître pendant quinze ans.

« Après la mort de son maître, elle revint dans la

chaumière paternelle. Son père et sa mère étaient accablés par l'âge et la misère: Pendant quinze autres années, elle les soutint de son travail jusqu'à la fin de leur carrière, et sans que jamais ils aient eu besoin de recourir à la mendicité.

« Sans négliger ses parents, Marie-Anne Durupt a trouvé le moyen d'élever huit enfants pauvres et abandonnés; elle les a successivement gardés près d'elle jusqu'au moment où chacun a pu apprendre un état: elle n'avait, pour subvenir à leur éducation, que les modiques secours usités en pareil cas.

« Aujourd'hui, elle est vieille et valétudinaire; un des huit enfants abandonnés est encore à sa charge, et de plus, elle a recueilli dans sa chaumière deux frères moins âgés qu'elle, mais déjà vieux et réduits à la plus profonde misère. »

« Antoinette Nallard, née à Pont-de-Veyle et demeurant à Toissey, département de l'Ain, a suivi religieusement l'exemple d'une mère pauvre, mais charitable, qui avait consacré sa vie au soulagement du malheur. Dans son zèle, elle obtint de sa mère de lui céder une femme réduite à la mendicité, et défigurée par une cruelle maladie de peau. Tous les jours, après avoir pansé la pauvre femme avec une affectueuse compassion, elle la conduisait à la porte de l'église, pour y attendre les aumônes qui fournissaient à sa subsistance.

« Quoique mère de famille et sans fortune, Antoinette Nallard s'est empressée d'adopter une jeune fille que la mort de sa mère livrait à l'abandon. La santé de la jeune enfant était altérée; pendant quatre ans, Antoinette Nallard l'a soignée, et lui a procuré les remèdes dispendieux qu'exigeait son état, jusqu'au moment où la jeune fille a succombé.

« Antoinette Nallard est tellement connue, qu'il n'est pas de famille pauvre et malade qui ne s'empresse de l'appeler; à l'instant, elle abandonne son travail, elle accourt, elle multiplie ses soins, elle va solliciter des secours auprès des riches. On l'a vue, lorsque des malheureux se présentaient trop tard pour profiter d'une distribution de pain, leur donner avec joie presque tout le pain qu'elle venait de faire pour elle-même; on l'a vue, au milieu des froids excessifs, accompagner ce premier don du peu de linge dont elle pouvait se priver.

« Mais ce qui distingue Antoinette Nallard, c'est une charité industrieuse et délicate : lorsqu'elle est appelée près des riches, elle substitue à sa place des femmes plus pauvres qu'elle, pour leur faire gagner le salaire qu'on lui destinait; elle ne manque jamais d'aller elle-même chez ceux qui ne peuvent reconnaître ses services que par leurs actions de grâce.

« L'Académie a décerné un prix de 2,000 francs à Antoinette Nallard. »

« Le 15 septembre 1825, une pauvre femme, Joséphine Dufour, mère de quatre enfants en bas âge, passait sur la place Maubert, tenant d'une main un de ses enfants, et portant sur un bras le plus jeune âgé de deux mois. Un angle de corniche détaché du haut d'une maison, tombe sur Joséphine Dufour; les enfants ne sont pas atteints; la mère est tuée entre ses deux enfants. La malheureuse femme laissait ses quatre orphelins dénués de toutes ressources. A la vue de ce déplorable accident, la pitié publique est excitée; une quête se fait spontanément dans le marché de la place Maubert. L'administration des hospices, prévenue par le bureau de charité, donne un asile aux trois aînés à l'hospice des orphelins; mais le quatrième ne peut être placé qu'aux enfants-trouvés.

« Geneviève-Françoise Ribollet, femme de M. Degenne, ouvrier imprimeur, alors nourrice de son dixième enfant, avait été témoin du fatal évènement; en voyant le pauvre petit couché par terre, près de sa mère expirante, elle s'était empressée, elle avait apaisé ses cris en lui présentant le sein, l'avait emporté chez elle, et déjà elle avait obtenu le consentement de son mari pour nourrir l'orphelin en même temps que son propre enfant. Lorsqu'on vint lui offrir de placer son nourrisson à l'hospice, elle déclara qu'elle ne voulait point s'en séparer, et voilà près de deux ans qu'elle donne à cet enfant tous les soins qu'on peut attendre d'une mère, sans avoir reçu d'autre indemnité que la portion qui revenait à son nourrisson dans le produit de la quête de la place Maubert.

« L'Académie a décerné à Mme Degenne un prix de 1,500 francs. »

« Louise-Dorothée Schreiber et Opportune Vaillant, ouvrières en linge, ont formé, depuis dix ans, un établissement tout à-la-fois ingénieux et charitable: elles logent, nourrissent et élèvent chez elles douze jeunes filles pauvres, à qui elles apprennent leur état, et qui ne payent aucune rétribution. Pendant ces dix années, Mlles Schreiber et Vaillant n'ont reçu, pour aider à la nourriture et à l'entretien de leurs élèves, que des secours du bureau de charité et du curé de leur paroisse; c'est avec le produit du travail qu'on fournit au surplus des dépenses. Quand une élève est assez instruite, elle est aussitôt remplacée par une autre.

« Depuis que le rapport sur cet établissement nous a été adressé, Mlle Schreiber est morte; Mlle Vaillant continue seule le pieux ouvrage qu'elle a commencé avec sa compagne.

« L'Académie a cru devoir décerner à l'établissement des demoiselles Schreiber et Vaillant, une médaille d'or de 500 francs. »

Je termine ici ces extraits, et je supprime, par la raison que j'ai dite, le récit de plusieurs autres actes de vertu non moins dignes d'admiration; l'Académie a eu onze prix à décerner. Vous voyez, mes amis, que la vertu n'est pas étrangère aux conditions humbles de la société: elle a droit d'y être honorée et respectée, car c'est là sans doute qu'elle a le plus de mérite. Il est aisé d'être vertueux dans la prospérité; mais la vertu du pauvre, la vertu de celui qui est privé de toutes les douceurs de la vie, la vertu de celui qui souffre et qui aide encore les autres, c'est celle là qui est difficile et admirable.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 23 septem. 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. N° 21.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

Qu'est-ce que la chaux?

La *chaux* est une substance minérale, une sorte de terre très abondamment répandue dans la Nature. Elle ne s'y trouve pourtant jamais à l'état de pureté; mais elle forme la base d'un grand nombre de combinaisons avec des acides. Combinée avec l'acide carbonique, elle produit le *carbonate de chaux*, substance qui semble nous avoir été prodiguée par la Providence en proportion de son immense utilité. Les marbres blancs et colorés, les albâtres, la plupart des pierres à bâtir, entre autres celles des environs de Paris, les pierres d'où on retire la *chaux* employée pour le mortier, sont des *carbonates de chaux*. Combinée avec l'acide sulfurique, elle produit le *sulfate de chaux*, autre substance d'une grande utilité et aussi fort abondante, d'où on retire le plâtre. La butte de Montmartre près Paris, en est presque entièrement composée. Le premier de ces deux corps se présente quelquefois en très beaux cristaux transparents, qui affectent des formes variées, mais parfaitement régulières. Les plus beaux viennent d'Islande, ce qui leur a fait donner vulgairement le nom de *cristal* ou *spath d'Islande*. Ils ont peu de dureté, et se laissent facilement rayer par un couteau. Quand on les brise, ils se partagent en fragments qui, quelque petits qu'ils soient, offrent toujours la même forme, celle d'un solide à six faces, qu'on nomme *rhomboïde*, et dont vous pouvez vous faire une idée, en supposant un cube qu'on aurait comprimé dans le sens de deux de ses angles opposés. C'est la régularité de ces fragments qui a fait découvrir le mystère de la cristallisation, que je vous ai expliqué dans le temps, en vous parlant des cristaux. Le marbre blanc et les albâtres sont des *carbonates de chaux*, cristallisés avec moins de perfection et d'une manière confuse; les marbres colorés sont des *carbonates de chaux*, mélangés de diverses substances étrangères; la pierre à bâtir et la pierre à *chaux* sont des *carbonates de chaux* grossiers.

Le *sulfate de chaux* se présente également quelquefois sous la forme de cristaux qui se divisent facilement en lames, et qui offrent aussi des formes régulières. Ils sont vulgairement connus sous le nom de *gypse*; on a aussi appelé *miroirs d'ânes*, (je ne sais trop pourquoi), les grandes lames de *gypse* qu'on a trouvées à Montmartre. Les alabastrites sont des *sulfates*

de chaux, cristallisés confusément; la pierre à plâtre est un *sulfate de chaux* grossier.

Pour obtenir, de la pierre à *chaux*, la *chaux pure* ou *chaux vive*, il suffit de calciner cette pierre. On l'expose, à cet effet, à l'action d'un feu ardent, dans des fours disposés exprès, qu'on nomme *fours à chaux*, et où l'air circule librement. Cette opération enlève à la pierre son acide carbonique, et la *chaux* reste pure. Dans cet état, elle absorbe l'eau avec la plus grande avidité, et il se fait alors un dégagement prodigieux de chaleur. Si on ne l'arrose que peu à peu avec de l'eau, elle paraît rouge dans l'obscurité, et met le feu aux corps combustibles avec lesquels elle se trouve en contact. Si on l'arrose d'une quantité d'eau suffisante, elle se réduit en une pâte blanche qui, mêlée avec du sable, forme le *mortier* dont on se sert pour bâtir. Ce *mortier*, qui se durcit en séchant, adhère aux pierres et les unit entre elles avec solidité. On a imaginé aussi différents ciments plus solides et plus durables que le *mortier*; on les compose en mêlant à la *chaux*, soit de la brique pilée, soit une espèce de cendre volcanique appelée *pouzzolane*.

*Qu'est-ce que l'*ARBRE DU DIABLE?

On a donné ce nom à un petit arbre des contrées chaudes de l'Amérique, qui s'élève à la hauteur de notre sureau, et dont le véritable nom est *sablier*. Son fruit est une capsule ligneuse, de forme arrondie, comprimée aux deux bouts, et qui renferme les graines. Ce fruit, arrivé à sa maturité et desséché par l'ardeur du soleil, se fend, s'ouvre avec élasticité, éclate avec bruit, et lance au loin ses graines. Si on le cueille, avant même qu'il soit entièrement mûr, et si on le place dans un lieu sec et chaud, il ne tarde pas à offrir bientôt le même phénomène. C'est ce bruit qu'il fait en éclatant, qui a fait donner à l'arbre qui le porte les noms de *pet du diable, arbre du diable*. On l'appelle *sablier*, parce que les habitants de l'Amérique ouvrent son fruit par un bout, et après en avoir ôté les semences, le remplissent de sable dont ils se servent pour sécher l'écriture.

MOTS A L'OREILLE.

N'ajoutons point à nos maux par nos craintes ou nos souvenirs : à chaque temps suffit sa peine; n'évoquons ni des chagrins passés, ni des malheurs imaginaires.

Recevons les peines comme des épreuves ou des punitions: n'enlaidissons pas le malheur, en lui prêtant les traits de l'injustice.

Dans un malheur, dans un tort, dans une faute, nous pouvons trouver le germe d'une vertu : n'y cherchons jamais autre chose.

LES CONFIDENCES DU VIEUX SAULE.

« Conviens, ma chère Lucie, que nous avons de charmants enfants, disait M. Albert à sa femme, en se promenant dans le parc de Clairfontaine, par une belle matinée du mois de juin; comme ils s'aiment, comme ils sont intelligents, gais, roses, frais et heureux! — Ah! ces chers petits! que Dieu les conserve et les protège, reprit madame Albert. Quel bienfait du ciel, mon ami, que d'aussi aimables enfants! quelle reconnaissance nous devons à Dieu pour notre Pauline et notre Jules! ils intéressent tous les instants de notre vie, ils rajeunissent nos goûts : Jules t'a rappris la balle; Pauline m'a remise au piano. » — M. *Albert :* « Maintiens ta force, Lucie, car la petite commère a bonne envie de te rattraper. » — Mme *Albert:* « Avant qu'il soit trois mois, mon Jules gagnera son père aux doubles tours. »

En causant tous deux d'un sujet si doux, M. et Mme Albert avaient remonté le cours d'un petit ruisseau, jusqu'au lieu de sa source. Un saule antique, dont jamais la hache ne mutila les branches, ombrageait de son feuillage argenté le bassin rocailleux, où l'on voyait sourdre et bouillonner l'eau. Un sable fin et blanc comme la neige, une tourbe noire et brune, des plantes aquatiques du plus beau vert d'émeraude marquetaient de teintes variées le fond du bassin. Le lierre, la clématite et la pervenche rampaient au pied du saule, et tapissaient les roches de grès bleuâtre qui dessinaient les contours irréguliers de la fontaine. Des touffes de roseaux, d'iris et de glayeuls, la scolopendre, le nénuphar aux feuilles vernissées mariant leur sauvage verdure aux fleurs de l'églantier, du convolvulus et du jasmin, prêtaient un nouveau charme au pittoresque de ce joli Méandre.

« Reposons-nous à l'ombre de ce bel arbre, Lucie, dit M. Albert à sa femme; nous y serons à merveille pour causer de Jules et de Pauline. — Volontiers, répondit Mme Albert; rien n'invite comme une eau limpide à former des plans de bonheur. » — M. *Albert:* « Ma fille est blanche et douce comme ce frais liseron, qui se détache si pur, si plein de grâce, sur ce réseau de verdure. » — Mme *Albert :* « Mon Jules est svelte et souple comme cette jeune branche de saule. » — M. *Albert :* « Hum! souple!... à la course, à la danse; mais pour le caractère, il s'en faut qu'il soit très flexible! » — Mme *Albert:* « Il est vrai que souvent son indocilité m'afflige et m'effraie; à tout conseil, à toute remontrance, son premier mouvement est de résister. Je sais bien qu'ensuite, son bon cœur, l'amitié qu'il nous porte, le font céder à la raison; mais plus tard, dans le monde, les leçons de l'expérience le trouveront rétif; celles là sont dures et n'ont rien de paternel. O mon ami, je tremble, quand j'y songe.» — M. *Albert:* « Quel dommage que cette fougue, cette ardeur de volonté dérange mes projets! il m'eût été si doux de garder Jules près de moi sans cesse, et de me consacrer à son éducation! mais sans docilité la chose est impossible. Espérons que le collège domptera... » — Mme *Albert:* « Ah! qu'il sera malheureux au collège, avec son caractère! Pauvre enfant! » — M. *Albert :* « Lucie, l'eau de la fontaine est toujours limpide, et voilà nos rêves d'avenir qui se troublent. »

— Mme *Albert :* « Oh! j'espère que mon Jules... S'il voulait être docile, cet enfant-là ferait notre bonheur et le sien. » — M. *Albert:* « Pauline est si douce! » — Mme *Albert:* « Oui, mais elle est indolente: la paresse, chez elle, rend infructueuses les meilleures dispositions. Elle se décourage au moindre obstacle; la plupart de ses dessins ne sont point terminés; elle abandonne, elle oublie bien vite les morceaux qu'elle savait le mieux sur le piano. » — M. *Albert:* « Cela tient peut-être à son âge. » — Mme *Albert:* « Non, mon ami, c'est paresse chez elle: sa chambre n'est jamais rangée; ses livres, ses estampes restent où elle les pose, dans le parc ou dans le salon; elle ne remet rien à sa place; elle oublie son ombrelle, ses gants, son mouchoir; elle se fait habiller comme un enfant de quatre ans; et souvent elle s'ennuie, n'ayant de courage ni pour le jeu ni pour l'étude. » — M. *Albert :* « Tes remarques son vraies, ma chère Lucie; la paresse chez Pauline entraîne le désordre; Jules est indolent, emporté; il ne faut pas que la tendresse nous aveugle; nos regrets sont fondés; luttons avec constance contre les défauts de nos enfants. » — Mme *Albert :* « Viens, mon ami, quittons cette fontaine: hélas! certaines pensées peuvent rompre le charme de la plus aimable solitude. »

Après avoir visité la laiterie, le potager, l'île des roses et les nouvelles plantations, M. et Mme Albert, de retour au château, trouvèrent leurs enfants à l'étude. Jules recommençait un thême, contre lequel il s'était insurgé la veille. Pauline terminait, avec une patience et une application visibles, la tête de Minerve, qu'elle avait abandonnée depuis plus de quinze jours. M. Albert ne pouvait en croire ses yeux. Pauline avait mis ses *bouts de manches;* sa mie de pain, ses estompes, son canif étaient rangés près d'elle dans un ordre inaccoutumé. Jules, dès qu'il voit son père, lui saute au cou, l'embrasse, et montrant son cahier d'un air radieux: « Voilà le thême d'hier, s'écrie-t-il; je ne le quitte plus qu'il ne soit fini, je veux même le recommencer, s'il le faut, jusqu'à ce qu'il soit sans fautes. Oh! Papa, tu verras! — Tu verras, Maman, ajouta Pauline, tu verras ma tête... — Et la mienne donc, dit Jules, c'est celle là que je veux corriger! »

A partir de ce moment, en effet, une grande amélioration se fit remarquer dans le caractère des deux enfants. Sur un signe de Pauline, Jules réprimait tout-à-coup ses excès d'insubordination; sur un regard de Jules, sur un mot, sur un : *Courage ma sœur!* Pauline triomphait de son indolence; elle s'appliquait tout de bon à l'étude, rangeait sa chambre, serrait ses robes, fermait ses tiroirs. Pour une observation, une réprimande, Jules bondissait tout au plus huit ou dix pouces en l'air, puis sur-le-champ il redevenait calme, docile et doux comme un mouton. Pauline ombrait ses têtes, depuis les cheveux jusqu'aux draperies. Elle perdait peu à peu l'habitude de dire en toute chose : *En voilà assez, ce n'est pas la peine d'en faire davantage.* Sa mère enfin la voyait d'elle-même rapprendre ses anciens airs, perfectionner les nouveaux, et rouler sans mollesse, d'un bout à l'autre du clavier, des vingtaines de gammes dans tous les tons.

En s'applaudissant d'une si heureuse métamorphose, M. et Mme Albert ne savaient à quoi l'attribuer, quand un matin, l'un d'eux, errant dans le parc, trouva par hasard le mot de l'énigme. Ce fut M. Albert. Il se promenait seul sur le bord de l'eau, rêvant à ses enfants, quand il se trouva précisément en face du vieux saule. Quelle est sa surprise d'y voir une porte ouverte, formée d'un grand morceau d'écorce, artistement rattaché avec du fil d'archal! il reconnait l'ouvrage de l'industrieux Jules; il se rappelle l'époque de la grande réforme, à la suite d'une conversation entre sa femme et lui, justement au pied de ce même saule. Tout est clair, tout s'explique. « Voyons, se dit M. Albert, l'intérieur de ce rustique et mystérieux réduit. » Et voilà le Papa qui se baisse et se blottit dans le tronc caverneux du saule gigantesque, dont il ferme la porte. Or vous conviendrez, mes chers amis, qu'il a bien le droit d'y rester à son tour, lorsqu'à travers une crevasse, il voit ses deux enfants se diriger vers la fontaine.

Au pied du saule, tout près de la petite porte, le sol un peu renflé forme un siège de mousse, où le frère et la sœur viennent s'asseoir, en mangeant des cerises.

Pauline : « Si j'avais à ma disposition un grand, grand terrain, je sais bien comment je le planterais pour en faire un jardin de mon goût. » — *Jules:* « Conte-moi cela : tu peux bien planter un jardin en l'air, comme on bâtit des châteaux en Espagne. » — *Pauline:* « Au milieu de mon terrain, j'aurais une pelouse verte; mais au lieu de gazon ordinaire, elle serait composée de réséda, de violette, de pervenche, de muguet, de marguerites, de primevères, de menthe, de mélisse et de fraisiers. Autour de ma pelouse d'une forme irrégulière, règnerait une allée sablée de joli sable jaune, plein de coquillages fossiles, comme on en trouve à Grignon. Le reste de mon jardin ne serait qu'un bocage en amphithéâtre : je planterais d'abord des arbustes qui ne croissent pas très haut, tels que des lauriers, des faux-ébéniers, des boules de neige et des rosiers de Bengale. Viendraient ensuite des arbres un peu plus grands : des lilas, des pins, des tulipiers, des érables, des platanes, enfin des chênes, des hêtres, des frênes et de hauts peupliers. Bien entendu que de petits sentiers serpenteraient par-ci par-là, conduisant à des cabinets d'arbustes fleuris, où l'on trouverait des bancs pour se reposer. » — *Jules:* « Ton jardin serait délicieux, mais tu oublies qu'il y faudrait un joli pavillon couvert en ardoise, avec un papier écossais... » — *Pauline :* « Non, un papier bronze pâle, afin d'y placer des dessins et des gravures. » — *Jules :* « Tu as raison, nous aurions de belles lithographies représentant des vues de Suisse, d'Italie et d'Angleterre... » — *Pauline :* « Et de France, donc: il y a de si beaux paysages en Auvergne, en Dauphiné, en Normandie. » — *Jules :* « Autour du cabinet règnerait un corps de bibliothèque à hauteur d'appui, plein de voyages, de comédies, de contes, de fables et d'histoires. » — *Pauline :* « Sans compter la collection du *Bon Génie*, joliment cartonnée avec un dos de maroquin. » — *Jules :* « Au milieu du pavillon, une table ronde couverte d'un tapis vert, sur laquelle serait une boite à couleurs, du papier vélin et des crayons. » — *Pauline :* « Et sous la table, en levant un coin du tapis, on trouverait, sur une autre tablette, des volans, des raquettes, des cordes à sauter, des balles élastiques, des dominos, des dames, des échecs, et... » — *Jules :* « Un nécessaire à ouvrage, avec votre permission, ma chère sœur. » — *Pauline :* « Certainement : et j'irais souvent travailler

dans le pavillon, tandis que M. Jules me ferait la lecture. » — *Jules* : « En attendant que les arbres poussent et que mon pavillon sorte de terre par un coup de baguette, retournons au château. »

Dès que les enfants se furent éloignés, M. Albert, qui n'avait rien perdu de leur conversation, sortit de sa cachette; il remit son crayon dans son souvenir, et son souvenir dans sa poche... Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je dis là? Mes jeunes lecteurs vont deviner le dénouement; et quand, l'année prochaine, Jules et Pauline verront, réalisés par les soins d'un bon père, la pelouse parfumée, le bocage en amphithéâtre et le joli pavillon, il n'y aura de surprise que pour eux. Qu'importe, au reste? Le jardin de Pauline, le pavillon de Jules, sont conformes en tout aux plans des petits architectes; sauvons à nos amis une répétition fastidieuse, et laissons leur imagination sympathique se représenter la joie des deux enfants.

A. D.

LA RICHESSE D'UNE MÈRE.

Sous un large tilleul dont le paisible ombrage
Protégeait, depuis bien des ans,
Le repos des vieillards, les ris des jeunes gens,
Un jour les anciens du village
Regardaient danser leurs enfants.
Ils se contaient entre eux leurs secrets de famille,
Leurs peines, leurs plaisirs, leur espoir, leurs soucis.
Parmi tous ces naïfs récits,
J'ai retenu celui que Mère Pétronille
Fit en ces mots à ses amis :

Vous admirez tous ma Denise,
Et vous apprendrez sans surprise
Que la Dame de ce hameau,
La trouvant si douce et gentille,
En ait voulu faire sa fille
Et l'élever dans son château.
Viens près de moi, petite amie,
Lui dit-elle un jour tendrement;
Tu seras mon enfant chérie;
Je ferai le sort de ta vie
Et te placerai dignement.
Tu porteras riche dentelle,
Fichu brodé, joli chapeau,
Comme une noble demoiselle.
Tu trouves qu'ici tout est beau;
Viens-y, si tu veux être belle:
Tu verras nos festins, nos jeux,
Et de fête en fête nouvelle
Tes jours s'écouleront heureux.
— Oh! Madame, dit ma Denise,
Vous êtes trop bonne vraiment;
Mais puis-je être richement mise?
Ma mère est mise pauvrement.
A vos fêtes comment me plaire?
Quel goût avoir en un festin,
Quand je sais que mon pauvre père
Travaille et n'a rien que du pain?
— Tu raisonnes en bonne fille,
Dit la Dame; mais, mon enfant,
Je veux donner à ta famille
De quoi vivre plus aisément.
— Oh! oui, vous êtes généreuse;
Mais nous n'avons pas de besoins;
Avec peu ma mère est heureuse,
Et pour elle, la chose affreuse
Serait la perte de mes soins.
— Ah! s'écria la châtelaine,
Donnant à Denise un baiser,
Dieu me garde de vous causer,
Bonnes gens, si cruelle peine!
Mais je me souviendrai de toi,
Denise; va dire à ta mère
Qu'elle est bien plus riche que moi,
Puisque dans son humble chaumière
Elle possède un doux trésor,
Dont ni la puissance ni l'or
Ne peuvent priver sa misère.

Dans le hameau, depuis ce jour,
Jamais la Dame n'est venue
Sans nous dire un petit bonjour,
Et sans répéter tout émue,
Faisant un soupir à part soi :
Allez, ma bonne Pétronille,
Quoique je dote votre fille,
Vous êtes plus riche que moi!

L. P. J.

VARIÉTÉS.

Une petite fille de mes amies, âgée seulement de neuf ans, m'a dit l'autre jour un mot tellement plein de raison, de sentiment et d'amabilité, que je ne résiste pas au desir de le consigner ici. « Ma petite Julie, lui demandais-je, qui aimez-vous mieux de vos deux cousines Mathilde et Caroline? — Je les aime bien toutes deux, me répondit-elle; cependant je préfère Caroline. — Et voudriez-vous me dire pourquoi? — C'est que Caroline m'a quelquefois donné de bons conseils, quand je faisais quelque chose de répréhensible, et qu'elle m'a avertie de plusieurs défauts dont je chercherai à me corriger; au lieu que Mathilde ne m'est utile que pour jouer avec moi, et ne s'inquiète pas du tout que je me conduise bien ou mal. — Vous aimez donc beaucoup, repris-je, les personnes qui vous donnent de bons conseils? — Vous le savez bien, mon bon Génie, » dit-elle en me sautant au cou. J'avoue que rien ne pouvait me flatter et me toucher plus sensiblement que cette charmante réponse.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 30 SEPTEM. 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 22.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES ÉPHÉMÈRES.

C'est encore pour répondre à une question d'une de mes correspondantes, que je vais parler aujourd'hui des *éphémères*.

On donne ce nom à un genre d'insectes ailés, qui vivent à peine un jour quand ils ont acquis leur dernière forme. Il y en a qui ne voient jamais le soleil; ils naissent après qu'il est couché, et meurent avant qu'il reparaisse sur l'horizon.

Ces insectes ont le corps alongé, très mou; la tête courte, large; plusieurs yeux lisses; les ailes triangulaires; le ventre long, de forme cylindrique, terminé par deux ou trois filets fort longs, et les pattes de devant très grandes et avancées.

Les *éphémères* sortent des rivières et des lacs, à certains moments de l'année, dans une abondance surprenante. En Hollande, elles se montrent en été; dans d'autres contrées, à la fin du printemps; vers le milieu de l'été, on en voit aux environs de Paris, des nuées qui obscurcissent l'air.

Ces insectes sortent de l'eau parce que les œufs d'où ils proviennent y ont été déposés, et que c'est dans l'eau qu'ils ont vécu sous leurs premières formes de larve et de chrysalide. La larve a six pattes, la tête triangulaire, le corps divisé en anneaux dont le dernier porte trois filets presque aussi longs que le corps, et plus ou moins garnis d'une frange de poils disposés comme les barbes d'une plume. La couleur varie du brun au jaunâtre. Les habitudes de ces larves diffèrent, selon les espèces: il y en a qui passent leur vie dans des habitations fixes; chacune a la sienne, qui consiste en un trou creusé au-dessous de la surface de l'eau, dans la terre qui en forme le bassin. Ces trous sont placés horizontalement et ont deux ouvertures; on ne peut mieux les comparer qu'à un tube de verre qu'on aurait plié en deux. Ce logement, ainsi composé de deux pièces, est toujours proportionné à la grandeur de la larve; tous les vides que son corps y laisse sont remplis par l'eau dont elle est environnée, comme elle le serait au milieu de la rivière; et elle y est en sûreté contre la voracité des poissons et de différents insectes aquatiques. D'autres larves d'*éphémères* sont, pour ainsi dire, errantes; tantôt elles nagent, tantôt elles marchent au fond de l'eau. Ces animaux qui paraissent si faibles, ont cependant des organes assez forts pour digérer une nourriture très grossière: ils ne semblent s'alimenter que de terre, dont ils rejettent les grains après lui avoir enlevé ce qu'elle a de succulant.

Les *nymphes* ou *chrysalides* ne diffèrent des larves, qu'en ce qu'elles ont des fourreaux d'ailes sur le dos.



Lorsque les *éphémères* sont prêtes à quitter leur dépouille de *nymphe,* elles sortent de l'eau et vont se placer sur quelque endroit sec; elles ne tardent pas à se débarrasser de leur peau qui se fend au-dessus de la tête et du corps; aussitôt que l'*éphémère* en est sortie, elle s'envole.

C'est ordinairement le soir, vers l'heure du coucher du soleil, que cette dernière métamorphose s'opère. L'insecte, qui a vécu, sous ses premières formes, un, deux et même trois ans, n'a plus à jouir, dans son nouvel état, que de quelques instants d'existence. Il semble n'y être parvenu que pour remplir en grande hâte une dernière fonction, celle de déposer sur l'eau une multitude d'œufs qui tombent immédiatement au fond. Chaque femelle a environ huit cents œufs à pondre, ce qu'elle fait en un instant, se tenant appuyée sur l'eau même, au moyen de ses longues pattes de devant et des filets de sa queue.

Les *éphémères* n'ont pas de bouche très sensible, et il n'y a pas d'apparence qu'elles aient besoin de prendre aucune nourriture pendant le peu de temps qu'elles ont à vivre; elles sont si faibles et si délicates, que le moindre attouchement les blesse. Celles des environs de Paris, dans certaines années, sur la fin de l'été et pendant trois ou quatre jours de suite, offrent aux habitants des bords de la Seine une sorte de phénomène : il en naît un si grand nombre en peu d'heures, qu'elles forment un nuage épais. Mais bientôt, qu'est devenue cette prodigieuse quantité d'*éphémères?* Il n'en paraît plus dans l'air; elles sont déjà mortes ou mourantes; une grande partie est tombée dans la rivière même où elles ont vécu. Les poissons n'ont aucun jour dans l'année où ils puissent faire une chère aussi abondante, et c'est pour eux un grand régal que ce mets auquel les pêcheurs on donné le nom de *manne.* Celles qui, en tombant dans l'eau, ne sont pas devenues la proie des poissons, n'en périssent guère plus tard; elles sont bientôt noyées. Les autres tombent sur le bord de la rivière, et y forment quelquefois une couche si épaisse, que la terre n'est pas mieux couverte en hiver par la neige, qu'elle ne l'est alors par leurs corps. La durée de la vie de celles-ci se prolonge un peu au-delà de celle des autres; mais autant vaudrait-il pour elles que leur fin eût été plus proche : entassées les unes sur les autres, sans avoir assez de force pour changer de place, sans pouvoir se donner aucun mouvement, elles meurent successivement à la place où elles sont tombées; celles qui poussent leur vie le plus loin, et qui sont, par rapport aux premières, plus que des centenaires, voient au plus le lever du soleil.

C'est à leur existence d'un jour que ces insectes doivent leur nom d'*éphémères,* mot grec qui désigne cette durée. Elle a été le sujet de tant de réflexions, de tant de comparaisons avec la brièveté de notre propre vie, que je ne me laisserai point aller à la tentation de faire aussi de la morale à ce propos. Il y a sans doute quelque chose de très poétique et de très philosophique dans les *éphémères;* elles ont assurément inspiré de très bonnes et belles pensées aux moralistes et aux poëtes; mais la matière a été épuisée, et il n'est plus possible d'y revenir, sous peine de ressembler à certaines personnes qui ont encore le courage de faire des plaisanteries, quand elles voient paraître sur une table de la cervelle ou de la langue.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

La médisance use les bonnes qualités du cœur.

Le trait médisant le plus adroitement décoché, blesse toujours l'archer qui le lance. Contre vingt rieurs qui l'applaudissent par malignité, n'y eût-il qu'un seul homme de bien qui le juge, le silence de ce dernier réveille sa conscience, et le médisant est déjà puni.

La colère est un aveu violent de faiblesse ou de déraison.

La patience est une présomption de force ou d'habileté : dès qu'elle se joint à la persévérance, elle devient un présage de succès.

C'est presque toujours par précipitation que nous agissons mal : il est bien rare que nous fassions d'avance le tour d'une sottise ou d'une mauvaise action.

LA DISCRÉTION.

Je me trouvais un jour, il y a quelques années, chez M. K...., ambassadeur d'un souverain du Nord, à Paris. J'avais à l'entretenir de plusieurs objets importants, et je crus devoir le prier d'éloigner son fils, âgé de dix ans, qui était dans le salon où M. K.... m'avait reçu. « Cela n'est pas nécessaire, me répondit-il; nous pouvons parler en présence d'Eugène. Il est accoutumé à ne jamais répéter rien de ce qu'il entend dire à la maison, et les principes qu'il a reçus à cet égard sont tellement forts, que, j'en ai la certitude, ni questions, ni promesses, ni menaces ne pourraient jamais lui arracher une indiscrétion. D'ailleurs, il n'est point curieux, et vous pouvez voir que, s'étant aperçu que nous avions à parler d'affaires, il s'est de lui-même retiré auprès de la fenêtre. Je ne serais même pas étonné que tout-à-l'heure il sortît du

salon pour nous laisser libres. » Tout ceci se disait à voix basse; et comme l'avait prévu M. K...., au bout d'un instant Eugène sortit naturellement, sans affectation, et après m'avoir fait un salut plein d'aisance et de grâce.

Lorsque j'eus terminé les affaires que j'avais avec M. K...., je ne pus m'empêcher de revenir sur le compte d'Eugène, qui m'avait fort intéressé, et de demander à son père comment il était parvenu à donner à cet enfant des principes si fermes de discrétion et de délicatesse. « Ah! me dit l'ambassadeur, j'y ai réussi par deux raisons: d'abord, parce que j'ai trouvé en lui d'heureuses dispositions, un caractère droit et plein d'honneur; ensuite, parce que je l'ai voulu fortement, y attachant d'autant plus d'importance, que j'ai dû moi-même mon avancement et mon élévation à ma propre discrétion. — Ne serait-ce point en manquer, repris-je, que de vous demander comment cela est arrivé? — Point du tout, et je suis aussi loin d'en faire un mystère que d'en rougir. Vous voyez en moi tout simplement le fils d'un fermier. La ferme qu'exploitait mon père appartenait au comte de T......, seigneur plein de mérite et de vertus, que le roi, mon souverain, affectionnait particulièrement, et qu'il avait plusieurs fois chargé de missions diplomatiques d'une grande importance. Je venais d'entrer dans ma quatorzième année, lorsqu'arriva l'événement auquel j'ai dû ma fortune. Revenant de travailler au jardin du château, je passais sur une petite pelouse située devant le cabinet du comte de T...... Un papier, tombé sur le gazon, frappa mes regards; je le ramassai; il ne portait aucune suscription; je le lus; son contenu me parut d'une grande importance, et ne me permit pas de douter qu'il n'eût été perdu par M. de T...... Je courus aussitôt au château pour le lui remettre; il était absent, mais je demandai la comtesse, lui expliquai le motif de la liberté que j'avais prise, et lui donnai le papier. A peine y eut-elle jeté les yeux, qu'elle s'écria : « As-tu « lu cet écrit, Frédéric? — Je ne vous cacherai pas, « Madame, répondis-je, que rien n'indiquant à qui « il pouvait appartenir, je n'ai pas eu d'autre moyen « pour m'en assurer. — Ainsi tu sais ce qu'il contient? « — Oui, Madame. — Est-il possible? ajouta-t-elle en « se frappant le front; un tel secret au pouvoir d'un « enfant et d'un..... — Madame la Comtesse, m'écriai-« je, daigner épargner mon honneur. Cet enfant est « incapable de trahir ses maîtres. » L'accent avec lequel je prononçai ces mots, mon regard, le mouvement que je fis, parurent frapper la comtesse qui me considéra un instant avec bienveillance, puis me dit d'un ton à-la-fois doux et ferme : « Bien, Frédéric! « Ainsi nous comptons sur toi. » Je saluai et me retirai.

« Cette petite aventure m'avait fort occupé toute la journée. Le soir, retiré pour me coucher, dans un petit réduit de la ferme que j'habitais, j'y songeais encore, lorsque j'entendis frapper doucement à ma porte. Jugez de ma surprise, quand, en ouvrant, je vis paraître le jeune Gustave de T......, fils du comte. « Frédéric, me dit-il mystérieusement et sans autre « préambule, je sais que le hazard a fait tomber dans « tes mains un écrit de mon père, qui renferme un « secret important que j'ai le plus grand intérêt à « connaître. Mon père me le cache depuis long-temps, « mais je vais enfin le savoir, car tu ne te refuseras « certainement pas à m'en instruire. — Monsieur, lui « répondis-je, si vous me demandiez un bras ou même « ma tête, il me serait plus facile de vous satisfaire.— « Quoi! tu n'as donc pas vu cet écrit, tu ne l'as donc « pas lu? — Vraiment oui, je l'ai lu, Monsieur; mais « j'ai promis à Madame votre mère de garder reli-« gieusement le secret, et rien au monde n'aurait assez « de puissance pour me le faire violer. — Avec tout « autre, reprit le jeune seigneur, je concevrais tes « scrupules; mais envers moi, le fils du comte de T..... « — Si M. le Comte vous cache quelque chose, il a « sans doute ses raisons pour cela, et ce n'est pas à « moi de les juger. Excusez-moi, Monsieur; mais je « ne puis faire ce que vous demandez. — Ah! tu me « résistes, Frédéric! Allons, je vois ce qu'il te faut; « tiens, il y a dans cette bourse une fortune pour « toi... — Fi! monsieur Gustave... — Tu es fier! Eh « bien alors, prends garde à toi; j'ai les moyens de « faire chasser ton père et toi de la ferme... — Oui, « Monsieur, vous le pouvez, mais vous en êtes inca-« pable; je vous respecte trop pour le croire. D'ail-« leurs, dussiez-vous le faire réellement, j'ai des bras « qui deviennent forts à mesure que ceux de mon père « s'affaiblissent, et je sens qu'ils seront plus forts en-« core quand j'aurai tout sacrifié au devoir et à « l'honneur. »

« Le tentateur sortit, et chose singulière, cette scène ne troubla nullement mon sommeil de la nuit. Le lendemain j'eus une autre surprise d'un genre différent, mais bien douce. Ce fut le Comte lui-même dont je reçus la visite à la ferme. « Frédéric, me dit-« il, je viens justifier mon fils, car je ne veux pas qu'il « soit mal jugé par un garçon d'honneur comme toi. « Les propositions et les menaces qu'il t'a faites hier, « n'étaient qu'une épreuve à laquelle, par mon ordre, « il a mis ta discrétion. Maintenant que tu m'en as « donné des preuves, je vais t'en donner de mon es-« time. J'ai besoin d'un secrétaire et j'ai jeté les yeux « sur toi. Viens au château; ne sois pas intimidé par « ce qui peut te manquer en instruction; tu as de « l'intelligence, et je me charge de te donner les maî-« tres nécessaires pour compléter ton éducation. »

« Je ne vous retrace pas le reste de cette scène, que

vous devinez assez. Je devins, dès ce jour, secrétaire du comte de T......; je travaillai avec ardeur à acquérir l'instruction qui me manquait; il me fit apprendre plusieurs langues, la géographie, l'histoire; je m'appliquai ensuite à l'étude de toutes les connaissances nécessaires à un diplomate. Quatre ans après, mon bienfaiteur fut chargé d'une ambassade, et m'y fit attacher sous ses ordres. Il me mit à même de me distinguer, de rendre quelques services. Telle est l'origine de ma fortune et de mon élévation. Je suis Ambassadeur aujourd'hui. Jugez si j'ai dû tenir à ce que mon fils fût discret. »

LITHOGRAPHIE.

Le dessin joint aujourd'hui à cette feuille n'exige pas d'explication; mais il me fournit l'occasion de vous dire quelques mots sur l'arc, qui est l'arme la plus ancienne et la plus universelle. Les anciens en attribuaient l'invention à Apollon. Les Grecs et les Romains s'en servaient avec beaucoup d'avantages, et les Parthes sur-tout étaient renommés pour leur adresse à lancer des flèches. Vous connaissez tous l'histoire des fameuses flèches d'Hercule, dont avait hérité Philoctète. Cette arme a été trouvée entre les mains de tous les peuples, dans toutes les contrées, et chez les tribus sauvages les plus isolées du reste des hommes. Elle est encore en usage dans quelques parties de l'Asie, de l'Afrique et du Nouveau-Monde; ceux d'entre vous qui habitent Paris, en ont la preuve sous les yeux, puisque les Osages qui excitent en ce moment la curiosité dans cette capitale, sont armés d'arcs et de flèches.

Avant que l'usage des armes à feu fût introduit en Europe, une partie de l'infanterie portait des arcs, et l'on nommait *archers* ceux qui s'en servaient. Les habitants des villes étaient même tenus de s'exercer à tirer de l'arc. Ce fut Louis XI qui abolit, en 1481, l'usage de l'arc et de la flèche, et leur substitua les armes des Suisses, la halebarde, la pique et le sabre.

On faisait autrefois, en Angleterre, un grand usage de l'arc; il y a eu même des lois et des réglements pour engager les peuples de ce pays à se perfectionner dans l'art de s'en servir. C'est à leurs *archers* que les Anglais dûrent, en grande partie, le gain des batailles de Créci, de Poitiers et d'Azincour. Depuis long-temps l'arc a cessé d'être en usage dans la Grande-Bretagne, si ce n'est parmi quelques montagnards écossais, et chez les habitants sauvages des îles Orcades.

Chez nous aujourd'hui, l'arc n'est plus qu'un exercice d'adresse, et cet exercice n'est pas sans quelque danger pour de jeunes étourdis; aussi ne terminerai-je point cet article, sans recommander à ceux de mes lecteurs qui s'y amuseraient, d'y aller avec prudence et de prendre garde aux yeux de leurs compagnons.

VARIÉTÉS.

J'ai entendu dernièrement M. l'abbé Anduze, missionnaire dans le Missouri, donner quelques détails sur les tentatives qu'on a faites pour civiliser et instruire les habitants sauvages de cette contrée. Je me suis empressé de recueillir ces faits, convaincu qu'ils doivent avoir de l'intérêt pour mes lecteurs qui sentent tout le prix de l'instruction.

Dès 1823, les Missionnaires ont établi, dans le haut Missouri, un collège pour dix-huit enfants, dont six de chacune des principales tribus. Pour parvenir à y attirer des élèves, les Novices de la Mission ont commencé par se lier d'amitié avec les jeunes sauvages; car avant d'entreprendre leur instruction, ils ont dû se mêler à leurs jeux, à leurs exercices corporels, s'occuper avec eux de la chasse, de la pêche, de la natation. Ayant ainsi gagné leur confiance, ils leur ont enseigné d'abord les lettres de l'alphabet, puis les mots, à l'aide de dez à six faces sur lesquelles sont gravés des caractères. On lance ces dez, comme des balles, et on les fait rapporter par les jeunes sauvages, du coté qui présente la lettre ou le mot demandé. Cet exercice a fort bien réussi. Quand les sauvages sont parvenus ainsi à connaître les caractères, on leur apprend à les tracer, d'abord sur le sable et ensuite sur le papier. C'est après ces premiers essais qu'on met des livres entre leurs mains. Environ cinquante jeunes Indiens sont instruits aujourd'hui par ce moyen. On prépare des écoles semblables dans plusieurs parties de la contrée; des Sœurs ont établi une maison pour les jeunes filles, et ont déjà commencé leurs travaux avec espoir de succès.

Si cela continue, quand il nous reviendra quelque jour des sauvages du Missouri, nous les trouverons si bien élevés que nous ne les reconnaîtrons plus.

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er octobre 1826 pour un an, ou du 1er avril 1827 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de septembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 7 octobre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du Journal.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 7 OCTOBRE 1827.

IVe ANNÉE. N° 23.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

J'ai encore aujourd'hui tant de jolies lettres en réponse à mes questions sur la *sensibilité* et la *susceptibilité*, et ce serait un si grand dommage de ne pas leur réserver le plus de place possible, que je me dispenserai de tout préambule. Je choisis quatre de ces lettres pour les imprimer en entier : ce sont celles de Mlle *Antoinette R. de la M....*; de M. *Eugène Delisle*; de Mlles *Stéphanie de V....*, et *Célinie de B......* Je commence par celle de Mlle *Antoinette*, à cause de la précision de ses définitions, auxquelles les trois autres serviront de développement.

« Mon bon Génie, la sensibilité est cette heureuse disposition du cœur, qui le rend accessible aux émotions diverses que nous font éprouver le bien et le mal, le plaisir et la douleur. La susceptibilité est une autre disposition de l'âme, qui porte à se choquer trop facilement.

« On ne voit, dans la première, que tendresse, amour, bienfaisance, générosité; dans la seconde, au contraire, tout est égoïsme, amour-propre et méfiance.

« Si la sensibilité multiplie les peines, elle multiplie encore plus les jouissances; mais la susceptibilité ne semble posséder un cœur, que pour le tenir dans un état continuel d'irritation et de souffrances la plupart imaginaires.

« Autant les personnes sensibles sont aimées et recherchées, autant on évite et on craint les gens susceptibles qui se formalisent quelquefois des choses les plus innocentes. La sensibilité fait naître et entretient les doux sentiments de l'amitié; la susceptibilité les étouffe d'abord.

« ANTOINETTE R. DE LA M...., à Marseille. »

« Mon bon Génie, la sensibilité est une disposition naturelle à s'affecter de tout ce qui intéresse l'humanité. Source d'un grand nombre vertus, elle dispose à la compassion des malheurs d'autrui, à la clémence, à la générosité, à la reconnaissance, enfin à tous les sentimens qui nous portent à vouloir du bien aux autres et à leur en faire. L'homme sensible s'oublie soi-même, pour ne songer qu'à l'objet du sentiment qu'il éprouve; il fait le bien sans effort, car il y trouve son bonheur; les sacrifices ne lui coutent rien pour satisfaire ce penchant qui devient quelquefois une passion; passion qui ennoblit l'âme, et qui est le digne apanage de l'être pensant, puisque Dieu, en lui en faisant présent, a voulu qu'il trouvât dans son propre

pre cœur la récompense de tout ce qu'il fait pour le bien de ses semblables.

« Une sensibilité factice et qui se rapporte toujours à soi, l'amour-propre et l'égoïsme, vice le plus odieux de tous, produisent la susceptibilité qui est une disposition à se choquer trop aisément d'un mot échappé au hazard, d'une plaisanterie légère. Elle rend insupportable à soi et aux autres celui qui s'y laisse aller. Quoique l'une puisse, au premier coup-d'œil, paraître l'excès de l'autre, et que ceux qui ont ce défaut prétendent que la susceptibilité n'est que le résultat d'une sensibilité trop vive, il existe, ce me semble, une bien grande différence entre elles. La meilleure preuve que l'on puisse en donner, c'est que la sensibilité gagne à celui qui en est doué l'affection de tout le monde, parce qu'elle naît d'un bon cœur et le rend propre à faire le bonheur de ce qui l'entoure; tandis que la susceptibilité expose au ricicule, au mépris, et même à la haine. Avec quel soin ne doit-on pas fuir celui qui s'offense d'un rien! qu'il doit être malheureux! personne ne peut l'aimer, car ce défaut insupportable détruit l'harmonie de la société et l'union des familles, tandis que la sensibilité en fait le charme. Un auteur a dit que la médisance, l'envie et la susceptibilité sont le partage de la médiocrité et de la bêtise; et cela doit être ainsi, puisque la susceptibilité pour la moindre offense, prouve qu'on sent toute son imperfection, tout sa faiblesse.

« Eugène Delisle, à Périgueux. »

« Mon bon Génie, la sensibilité est une qualité que nous devons à la Nature, et qui ne peut s'acquérir. Elle nous porte à nous attendrir, non seulement à la vue mais au simple récit des maux ou des malheurs des autres, et nous fait trouver une sorte de douceur à y compâtir et à les soulager. Elle rend les liens de l'amitié et plus doux et plus chers, et prête un charme particulier à nos discours et à nos actions. C'est elle qui nous inspire le tact et la délicatesse nécessaires pour consoler un ami malheureux. Enfin, c'est une des qualités les plus attachantes, et celle qui donne le plus d'attrait à nos relations intimes. Mais il existe, je crois, une vraie et une fausse sensibilité: la première, active et généreuse, nous porte à voler au secours de nos semblables, sans nous inquiéter de ce que l'aspect de leurs maux nous fera souffrir; la seconde, au contraire, se concentre sur nous-mêmes, et fait que, par la crainte d'éprouver des émotions pénibles, nous évitons la vue des êtres souffrants, et nous fuyons les occasions de les soulager ou de les consoler. Cette dernière est fille de l'égoïsme et de la faiblesse.

« La susceptibilité naît presque toujours de l'amour-propre: c'est un défaut qui fait que nous nous fâchons sans sujet, et que souvent nous interprétons en mal ce que les autres avaient dit sans avoir l'intention de nous blesser. Il est insupportable de vivre avec des personnes susceptibles, parce que l'on est toujours dans la crainte de les irriter; on les évite, on les redoute, et il est impossible de former jamais avec elles une liaison durable. Ce défaut met de la froideur et de la contrainte dans les rapports les plus intimes; il lasse, même nos amis; on ne saurait trop chercher à s'en préserver; mais si l'on a le malheur d'en être atteint, les seuls moyens de s'en corriger sont une vraie modestie et une humilité sincère. Enfin, mon bon Génie, si vous me permettez de vous rendre toute ma pensée par une comparaison un peu bizarre, une personne susceptible me paraît être précisement, au moral, ce qu'un hérisson est au physique.

« Il me semble, mon bon Génie, que ces deux définitions suffisent pour faire sentir la différence qui existe entre la sensibilité et la susceptibilité: l'une est une qualité qui plaît, attache, attire; l'autre un défaut qui choque, repousse et blesse. J'ajouterai seulement que cette dernière prend quelquefois le masque de l'autre, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec elle.

« Stéphanie de V......, à Villequier. »

« Mon bon Génie, la susceptibilité est un défaut qui naît de l'amour-propre, de l'opinion que nous avons de notre mérite et des égards qui nous sont dus. La susceptibilité est presque toujours une preuve de la petitesse d'esprit; je dis presque toujours, car un amour-propre désordonné entraîne quelquefois dans ce misérable défaut les hommes même supérieurs. Comme il est très difficile de s'en corriger, et qu'il est aussi incommode pour les autres que pénible pour celui qui en est atteint, il faut éviter de se laisser dominer par l'amour-propre qui en est le principe. La susceptibilité naît aussi d'une trop grande sensibilité; alors elle est plus excusable: cependant, quand on croit pouvoir exiger des autres à proportion de ce que l'on fait pour eux, on les dispense, en quelque sorte, de la reconnaissance qu'on exige avec trop de rigueur. Il faut toujours s'oublier soi-même dans le bien que l'on fait aux autres, et autant que possible, dans les sentiments que l'on a pour eux.

« La sensibilité est un don du ciel, qui est la source de nos plus douces jouissances, comme aussi de nos douleurs les plus vives. Mais qui voudrait éviter les unes, à condition de ne jamais ressentir les autres? La susceptibilité est autant à redouter que la sensibilité est à desirer. On ne peut pas se rendre sensible, mais on peut combattre le penchant à la susceptibilité, quel qu'en soit en nous le principe. Je suis *sensible*, mon bon Génie, à l'amitié que vous nous

témoignez, et à la peine que vous prenez pour nous amuser; je suis bien persuadée que tous vos abonnés pensent comme moi.

« CÉLINIE DE B....., à B... »

Je regrette de ne pouvoir imprimer aussi en entier, faute d'espace, les lettres de Mesdemoiselles *Aline L.*, *Sophie Ch....*, et *Louise F....* Je vais du moins en extraire quelques pensées, ainsi que de plusieurs autres réponses qui m'ont aussi paru particulièrement dignes d'attention.

« Si quelquefois la sensibilité nous cause de vives peines, elle nous est aussi une source de jouissances, dont la première, à mon gré, est d'être chéri par tous, heureux ou malheureux. L'un nous aime parce que nous prenons intérêt à ce qui fait sa félicité; l'autre se rapproche aussi de nous, parce que, sensibles à son malheur, nous cherchons à l'adoucir par tous les moyens que nous suggère notre compassion. La susceptibilité, au contraire, ne sert qu'à éloigner tout le monde de nous. Comment, en effet, pourrait-on rechercher ceux dont l'esprit insociable nous attribue toujours la volonté de leur faire des attaques ou des reproches indirects? Enfin, mon bon Génie, il me semble que la susceptibilité suppose toujours du ressentiment de la part de celui qui a cette disposition d'esprit, tandis que la sensibilité n'empêche pas que nous n'accueillions avec bienveillance, même ce qui nous affecte le plus. » (Mlle *Aline L....*, à Baugé.)

« Je crois que ce qui s'appelle être sensible aux reproches, c'est, lorsqu'on nous en a fait, de prendre une ferme résolution de nous corriger du défaut dont on a eu la bonté de nous avertir. » (Mlle *Sophe Ch....*, à Paris.)

« Je suppose que quelqu'un plaisante sur un défaut quelconque: la personne sensible sentira cette leçon et en fera son profit; la personne susceptible, au contraire, s'aigrira, se fâchera, et la morale, la leçon, renfermées dans cette plaisanterie, seront tout-à-fait perdues pour elle. » (Mlle *Louise F....*, à Grenoble.)

« Les personnes susceptibles sont en général malheureuses: écoutant avec plaisir les flatteurs, et s'éloignant des personnes qui pourraient les corriger en leur apprenant à se connaître, elles s'exposent à être souvent trompées. » (Mlle *Louise D.....*, à Lamballe.)

« Une sensibilité modérée, qui ne tient ni de la faiblesse ni de la puérilité, est certainement une très bonne qualité, quand, avec cela, elle est jointe à un noble courage qui l'élève au-dessus d'elle-même et la met en action d'une manière utile. » (Mlle *M. P.*, à Nancy.)

« Je crois que la susceptibilité entraîne à la médisance, car ceux qui sont susceptibles, sont portés à croire les autres coupables de méchanceté, et médisent d'eux, si même ils ne les calomnient pas. » (Mlle *Cœline B....*, à Nancy.)

Je dois mentionner encore, comme méritant d'être distinguées, les lettres qui portent les signatures suivantes: *Augusta S. de C...*, à Crans; *Clémence de F....*, à Villebadin; *Caliste B.....*, à Mortefontaine; *C. A.*, à Saint-Martin-le-beau; *Cécile de P.....*, à Follembray; *Charles G....*, à Rouen; *Pauline K....*, *Caroline B....*, *Charlotte G....*, à Nancy; *Laure L.....*, à Orléans; *Franceline G....*, *Élisa de T....*, *Amélie G.....*, *E. G.*, à Nancy; et *Cécile de V......* Cette dernière, quoique âgée de moins de onze ans, a voulu répondre aux deux questions, et s'en est fort bien tirée.

~~~

Quant à la question adressée a mes plus jeunes correspondants, sur la manière de manifester leur reconnaissance pour les personnes qui leur veulent du bien, elle m'a procuré aussi des lettres fort satisfaisantes. En voici deux qui m'ont paru mériter la préférence; ce sont celles de Mesdemoiselles *Amélie W.....* et *Aimée L...*:

« Mon bon Génie, les moyens par lesquels un enfant peut prouver sa reconnaissance aux différentes personnes qui lui veulent du bien, sont, je crois, la docilité, l'obéissance, la prévenance, l'application. Un enfant doit être tendre et confiant envers ses parents, soumis et respectueux envers ses maîtres, doux et poli envers les domestiques; il doit être attentif, lorsqu'on le réprimande, et écouter les conseils qu'on lui donne, pour s'en souvenir et éviter de retomber dans la même faute. Lorsqu'il va faire une chose que sa conscience réprouve, il doit réfléchir que Dieu le voit, et que, si ses parents étaient présents, il ne commettrait pas la faute qu'il a envie de faire.

« Adieu, mon bon Génie, nous vous devons tous de la reconnaissance pour le bien que vous nous voulez, les bons conseils et les bonnes instructions que vous nous donnez; nous devons vous la prouver, en les suivant et les faisant fructifier.

« AMÉLIE W....., 10 ans et demi; à Corbeil. »

« Mon bon Génie, on prouve sa reconnaissance aux personnes qui nous veulent du bien, en recevant gracieusement et en suivant les avis qu'elles nous donnent; en ayant pour elles des attentions qui prouvent de l'affection; en faisant ce que l'on peut pour leur éviter de la peine; en priant Dieu pour elles; en cherchant à leur faire plaisir dans toutes les occasions, et en s'empressant de leur rendre tous les services qui dépendent de nous.

« J'ai aussi bien de la reconnaissance pour vous,
~~~

mon bon Génie, mais je ne sais comment la prouver; je vous aime bien, et je cherche à suivre vos avis; je voudrais bien vous connaître; alors je pourrais vous témoigner l'attachement et la reconnaissance avec lesquels je suis, etc., « Aimée L....., à Pouilley. »

Ce serait presque une justice, et pour moi un plaisir, d'imprimer encore ici les lettres de Mesdemoiselles *Cécile de V...., Marie de M...., Sophie S. de C...,* et *Élisabeth de L. C.*; mais je craindrais d'offrir à mes lecteurs une répétition trop multipliée des mêmes idées, exprimées dans les deux lettres qu'il viennent de lire. Je n'aurai pas tout-à-fait la même crainte, en cédant au desir de mettre sous leurs yeux les naïves réponses de Mademoiselle *A... S....*, âgée seulement de huit ans et demi; les voici :

« Mon bon Génie, on doit prouver sa reconnaissance à ses parents et à ses maîtresses, en étant bien sage et bien appliquée; il faut leur dire des choses aimables, et leur parler très honnêtement. Je vous suis reconnaissante, mon bon Génie, du plaisir que j'ai à lire vos jolies histoires, et l'on m'a dit que je vous le prouverais en tâchant de bien vous répondre. On marque sa reconnaissance à ses petites amies en leur faisant amitié, et en les invitant à des parties de plaisir. Pour les bonnes, qui ont eu bien soin de nous quand nous étions petites, il faut leur parler avec douceur, et leur donner quelque chose qui leur fasse plaisir, à leur fête ou au nouvel an.

« Quand on a une pauvre nourrice qui est laitière et qui fait quelquefois deux lieues, comme la mienne, et qui arrive bien fatiguée, il faut lui demander si elle a faim ou soif, et lui donner, et la faire reposer. Si elle a de petits enfants, il faut tâcher de lui donner quelque chose pour eux. « *A... S....*, à Nancy. »

Je mentionnerai encore, comme très satisfaisantes, les lettres de Mlle *Henriette* G...., à Rouen; M. *Albert de Ch......*; Mlle *Julie G....*, à Nancy; M. *Anatole de T....*, à Autun; et Mlle *Marie de F......*, à Bersaillin.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Le mot de ma dernière charade est Cornélie, dans lequel on trouve *cor*, *né* et *lie*. Il a été deviné par un grand nombre de mes correspondants. En voici l'explication extraite de cinq de leurs lettres :

« *Cor*, instrument à vent contourné en spirale, insensiblement évasé depuis son embouchure jusqu'à son pavillon. Il est si sonore, il produit une si grande impression, que toute riche et brillante que puisse être une composition musicale, son exécution serait sans vie, si le *cor* n'y trouvait sa place. Le son fort et retentissant du *cor*, l'a rendu l'instrument des chasseurs. Comment décrire son effet prodigieux dans les forêts? il porte la terreur et l'effroi parmi les animaux sauvages, rallie, encourage les chasseurs, anime leurs chevaux, et électrise leurs chiens. Cet instrument paraît fort ancien : car la corne de bélier, dont les prêtres juifs se servaient, d'après l'Écriture sainte, pour annoncer au peuple le Jubilé, était une espèce de *cor*. » (Mlle *Antoinette R. de la M....*, à Marseille.)

« *Né*: on dit que quelqu'un est *bien né*, quand il est d'une famille honnête et qu'il se conduit bien. » (Mlle *Sophie Ch....*, à Paris.)

« Nous n'aurions pas le plaisir de vous écrire, mon bon Génie, si nous n'étions pas *mon second.* » (Mlle *Henriette G....*, à Rouen.)

« *Lie* est un sédiment qui se précipite au fond des tonneaux dans lesquels on a renfermé des liqueurs. La *lie* sert à plusieurs usages: elle est employée par les chapeliers; elle contient du *tartre*, dont on se sert dans les arts et dans la médecine; on peut aussi en extraire de la *potasse*. » (Mlle *Célinie de B....*, à B.....)

« La *lie* est la matière la plus épaisse et la plus grossière qui demeure au fond du vin ou d'une autre liqueur. *Silène* était le père nourricier de Bacchus; il avait un goût passionné pour le vin. Sa monture ordinaire et chérie était un âne; souvent ses compagnons étaient obligés de le coucher dessus pour le ramener chez lui, tant il avait bu. » (Mlle *Pauline K.*, à Nancy.)

« Cornélie était une célèbre dame romaine, fille de Scipion, femme du consul Sempronius, et mère des Gracques. Elle surveilla elle-même leur éducation, et préféra cette douce fonction à la couronne d'Égypte, qui lui fut offerte par Ptolémée. Aussi eut-elle la gloire de se voir ériger de son vivant une statue, avec cette inscription : Cornélie, mère des Gracques. C'est elle qui, lorsqu'on lui demanda de montrer ses ajustements et ses bijoux, fit venir les deux fils qu'elle avait élevés avec tant de soin pour la gloire de la patrie, et dit, en les présentant : *Voici ma parure, voici mes ornements!* Heureux les enfants qui, par de constants efforts, se rendent dignes d'un pareil éloge. » (Mlle *Stéphanie de V....*, à V.....)

Parmi les autres explications très satisfaisantes que j'ai reçu de cette charade, je dois mentionner honorablement celles qui m'en ont été données par Mlle *Clémence de F.....*, de Villebadin; Mlle *Caliste B.......*, de Mortefontaine; Mlle *Cécile de V......*, de Paris; Mlle *Marie de M.*, de Saumur; et Mlle *Aline L.*, de Baugé.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 14 octobre 1827.

IVe année. N° 24.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

LES SERINS.

Le triste aspect des feuilles qui jaunissent et qui tombent, fait fuir l'hirondelle loin de nos climats, et met fin à tous les concerts des petits chantres de nos bois. C'est le moment de parler du serin, de cet aimable hôte de nos foyers, dont le ramage, qui est un modèle de grace, se fait entendre en tout temps, et nous recrée lorsque tout se tait dans la Nature.

Tout intéresse, tout plait dans ce charmant oiseau des Hespérides : forme élégante, joli plumage, voix mélodieuse, naturel aimant, docilité et familiarité; il réunit les qualités, les petits talents qui sont isolés dans les autres. C'est sur-tout à l'amusement des jeunes personnes qu'il semble avoir été destiné; et qui mieux qu'elles pourrait aider au développement de ses habitudes douces et sociales? Soins, attentions, caresses, rien n'est épargné. Son enfance, son éducation causent quelquefois de petits embarras, mais ce n'est point un ingrat; capable de reconnaissance et d'attachement, il en donne des preuves à chaque instant du jour; le soir, ses adieux sont des caresses; le matin, à peine éveillé, sa bienfaitrice est l'objet de ses premiers regards, son premier vol est vers elle, et il la salue d'un petit cri touchant. Non moins docile que familier, il obéit aux ordres de sa maîtresse, même à ceux qui semblent le plus en opposition avec son naturel. On a vu des serins, à la voix de leur institutrice, voler sur la tête d'un chat, s'y tenir perchés, et y chanter à gorge déployée. J'en ai vu moi-même un qui, à un signal, saisissait une mèche avec sa petite patte, l'allumait, mettait le feu à un petit canon, tombait comme mort à l'explosion, puis se relevait et se mettait en faction.

Cet oiseau, originaire des Canaries, n'a rien perdu de sa beauté ni de ses qualités, en faisant société avec nous; je ne veux pas dire en devenant notre esclave, car il n'est point traité comme tel, et il vit dans nos demeures en ami. Doué d'un gosier qui se prête à l'harmonie de nos voix et de nos instruments, il apprend à parler et à siffler les airs les plus mélodieux. Les mots, les petites phrases les plus tendres, sont ce qu'il semble retenir et prononcer avec le plus de facilité. Le rossignol nous étonne par les ressources de son incomparable organe, nous intéresse par la variété de ses sons, nous ravit même par ses roulades brillantes et précipitées; mais, fier de son talent, il dédaigne tout ce qui lui est étranger, ou du moins ce n'est qu'avec peine qu'il répète les airs qu'on veut lui apprendre: de plus, le charme de sa voix ne dure que quelques mois; et pour en jouir dans tout son éclat et avec tous ses agréments, il faut l'entendre

dans les bois, dans le silence de la nuit. Devenu notre prisonnier, renfermé dans nos appartements, son chant perd de sa mélodie par des éclats trop bruyants pour une aussi petite enceinte, et ses accents y prennent une certaine dureté qui fatigue. La linotte, le chardonneret, le bouvreuil, se prêtent volontiers à l'instruction; mais le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire; il est d'un naturel plus caressant; c'est enfin, de tous les oiseaux, celui qu'on élève avec le plus de plaisir, parce que son éducation est la plus facile et la plus heureuse.

Je pense que je rendrai peut-être service à quelques unes de mes jeunes lectrices, en leur indiquant la méthode qui réussit ordinairement le mieux pour faire l'éducation musicale d'un jeune serin.

Environ huit ou quinze jours après qu'il mange seul, et dès qu'il commence à gazouiller, on le sépare des autres, et on lui donne pour prison une cage couverte d'une toile fort claire. On le place ainsi dans une chambre éloignée de tout autre oiseau, afin qu'il ne puisse entendre aucun ramage, et on joue, avec un flageolet ou avec une serinette, l'air qu'on veut lui apprendre, de la manière que j'indiquerai tout-à-l'heure. Il faut observer que, si c'est avec un flageolet, les tons ne doivent pas être trop élevés. Quinze jours après, on remplace cette toile claire par une serge verte ou rouge très épaisse, et on le laisse dans cette situation jusqu'à ce qu'il sache parfaitement son air. Lorsqu'on lui donne sa nourriture, qui doit être pour deux jours au moins, on doit ne le faire que le soir et jamais pendant le jour, afin qu'il ne soit pas distrait et qu'il apprenne plus promptement sa leçon. Un prélude et un seul air choisi sont suffisants pour sa mémoire, car un plus grand nombre et même un air trop long le fatiguent, et il les oublie facilement. Ces oiseaux n'ont pas tous la même aptitude à s'instruire; les uns se déclarent après deux mois, il en faut à d'autres plus de six. On ne doit pas croire qu'il résultera d'un grand nombre de leçons des progrès plus rapides; au contraire, on fatigue l'écolier et on finit par le dégoûter. Cinq ou six leçons par jour suffisent pour son instruction : on en donne deux le matin en se levant, quelques unes vers le milieu du jour, et deux le soir en se couchant. Il profite plus avec celles du matin et du soir qu'avec les autres, parce qu'alors il a moins de dissipation, et retient plus aisément ce qu'on lui apprend. L'air doit être répété, à chaque leçon, au moins neuf ou dix fois, de suite et sans aucune répétition du commencement ou de la fin. Il ne faut pas instruire deux oiseaux à-la-fois dans la même chambre, et encore moins les tenir dans la même cage.

Les jeunes personnes à qui cet article donnerait le desir de faire l'éducation d'un canari, verront que le métier d'instituteur ou d'institutrice exige beaucoup de patience; elles verront aussi que l'instinct de ces petits oiseaux semble les avertir que tant de soins doivent être payés de reconnaissance.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS POUR LA QUATRIÈME FOIS PAR LE BON GÉNIE.

Il n'est rien de si embarrassant que de recevoir des louanges dont on ne se sent pas digne.

L'embarras et la honte deviennent plus grands encore, si l'on sent que ces louanges seraient dues à un autre.

C'est un manque de probité odieux, et une prétention bien ridicule, que de s'attribuer le mérite ou le savoir d'autrui, pour l'emporter sur ses émules.

PRIX

PROPOSÉS PAR LE BON GÉNIE.

Mes bons amis, c'est un moment bien doux pour moi que celui où je viens vous proposer de petites récompenses, de petits encouragements; il est peut-être plus doux encore que celui où je vous les décerne, parce que ce dernier plaisir est toujours accompagné du regret de ne pouvoir récompenser à mon gré tous ceux et celles d'entre vous qui le mériteraient. Je vais donc, pour la quatrième fois, depuis que nous sommes en relations d'instruction, d'amusement et d'amitié, vous proposer aujourd'hui des prix. J'espère que de nombreux concurrents entreront dans la lice; je les y appelle, je les y invite, je leur saurai bon gré de s'y présenter.

Comme je l'ai fait les dernières fois, je vous partagerai en deux divisions : la première, composée de ceux qui auront accompli leur onzième année; la seconde, composée de ceux qui n'auront pas encore onze ans accomplis. Je vais donc proposer des questions particulières à chacune de ces deux divisions. Voici les questions que j'adresse à la première :

Qu'est-ce que LA COMPLAISANCE?
Qu'est-ce que LA DÉFÉRENCE?
Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre?

Voici celles que j'adresse à la seconde division :

Quels sont, pour un enfant, les meilleurs moyens, d'abord, de connaître ses défauts, et ensuite, de s'en corriger?

Je donnerai, dans chacune des deux divisions, un prix à celui ou à celle qui aura le mieux répondu à ces questions.

Ces prix consisteront, selon l'usage, en livres élégamment reliés.

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 4 novembre prochain, et je ferai mon possible pour annoncer le résultat du concours, le dimanche 11 du même mois. Toute lettre qui me parviendrait après l'expiration du délai fixé, ne serait point admise à concourir.

En même temps que ces prix annuels, je donnerai aussi, dans chacune des deux divisions, un prix de semestre à celui ou à celle de mes correspondants et correspondantes habituels, qui a le mieux répondu aux diverses questions que j'ai faites pendant le cours des six mois qui viennent de s'écouler. Ces prix consisteront également en livres.

AVIS ESSENTIEL SUR LE CONCOURS.

Depuis trois ans et demi que ce Journal est commencé, mes premiers lecteurs ont grandi, et c'est avec une joie sincère que j'ai remarqué les progrès de ceux d'entre eux qui ont coutume de m'écrire. Je leur sais bien bon gré d'avoir entretenu cette correspondance qui m'est si agréable, et je les prie, par amitié pour moi, de ne pas la discontinuer. Mais ils sentiront sûrement la justice du parti que je crois devoir prendre aujourd'hui, de déterminer un âge passé lequel on ne pourra plus concourir pour les prix que je propose. D'une part, il y aurait peu d'équité à faire concourir des enfants de treize et même de douze ans, avec des jeunes personnes dont l'éducation est achevée ou presque achevée; d'autre part, il y aurait peu de gloire, pour ces dernières, à l'emporter sur des émules beaucoup plus jeunes.

Je crois donc faire une chose qui est tout à-la-fois dans la justice et dans les convenances, en décidant que ceux et celles de mes lecteurs et lectrices qui ont atteint l'âge de seize ans, sont mis hors de concours. Leurs lettres, placées hors de ligne, pourront obtenir des *mentions particulières*, mais non plus des prix ni des accessit. Je pense qu'ils apprécieront assez mes motifs, pour ne point se formaliser de cette décision, et qu'ils voudront bien, en continuant de m'écrire, me montrer qu'ils l'approuvent. J'ai souvent pensé avec peine que ces jeunes amis, dont l'affection m'est si chère, pourront m'oublier en grandissant. J'espère pourtant que non; car on aime à se rappeler les plaisirs de son enfance, et si j'ai réussi à leur faire passer quelques instants agréables pendant les années de leur éducation, ils en garderont probablement le souvenir, et me conserveront une petite place dans leur amitié.

Par suite de la détermination que je viens d'annoncer, je prie tous ceux et celles qui répondront à mes questions de ce jour, de vouloir bien signer leurs noms en toutes lettres, et indiquer exactement leur âge, au-dessous de la signature.

Si parmi ceux et celles de mes correspondants et correspondantes qui ont répondu à mes diverses questions durant le dernier semestre, il s'en trouvait qui fussent âgés aujourd'hui de seize ans accomplis, je les prie également de vouloir bien me le faire savoir, afin que je puisse décerner avec pleine connaissance, le prix de semestre de la première division.

ANECDOTE

RACONTÉE POUR LA DEUXIÈME FOIS.

Il y avait, dans un collège, un jeune garçon nommé Cléobule, qui avait le malheur d'être paresseux, mais dont le caractère était parfaitement honnête et délicat. Il avait fort peu travaillé pendant l'année, et n'était pas disposé à se donner beaucoup de peine pour mieux faire, quand vint l'époque de concourir pour les prix. La composition qu'on donna à sa classe lui parut trop difficile, selon l'usage; et afin de s'en débarrasser plus promptement, il pria un élève d'une classe plus avancée, avec qui il était lié, de la lui *brocher*. La chose fut faite en un moment, et Cléobule n'eut que la peine de copier.

Or il se trouva que cette composition fut la meilleure de toutes, et supérieure même à celle d'un élève nommé Félix, qui était de beaucoup le plus laborieux et le plus fort, dans la classe de Cléobule. Les maîtres qui connaissaient la paresse et les dispositions de ce dernier, ne furent pas peu surpris. Cependant, la justice et l'impartialité exigeaient qu'on lui décernât le prix, et Cléobule ne fut pas faiblement étonné et déconcerté, à son tour, lorsque, le jour de la distribution des prix, il entendit proclamer son nom. Il demeura un moment immobile et incertain de ce qu'il devait faire; mais bientôt, prenant son parti, il s'élance sur l'estrade où l'on distribuait les prix, reçoit celui qu'on lui présente, ne redescend pas, et attend qu'on proclame l'*accessit*. Il entend nommer Félix, et alors, interrompant la suite des nominations: « Monsieur, dit-il au proviseur, ce prix n'est point à moi, ce n'est pas moi qui ai fait ma composition; il appartient à Félix; je vous supplie de l'appeler pour que je le lui rende. — Bien, Cléobule, dit le proviseur, en lui serrant la main; quand on a fait une faute, il est bien de la réparer ainsi. » On appelle Félix, qui venait d'obtenir un prix de sagesse et tenait encore sa couronne à la main. Il reçoit le prix que lui présente Cléobule, puis, déchirant sa première couronne,

et offrant un des deux fragments à son camarade: « J'accepte, lui dit-il, le prix que tu me rends; mais tu viens de m'enlever au moins la moitié de celui de sagesse. » A ces mots, les deux enfants s'embrassèrent, et la salle retentit d'applaudissements.

LES LAPINS ET LE FURET.

FABLE.

Au fond de leur terrier, deux beaux petits lapins
Faisaient, à midi, la sieste.
Cette heure quelquefois aux lapins est funeste,
Quand ils sont visités par les furets malins.
Nos amis, en dormant, digéraient à merveille,
Lorsqu'un tout petit bruit, un léger mouvement
Tous deux en sursaut les réveille.
Chacun alors dresse l'oreille :
« Qui vive? qui va là? C'est le furet vraiment!
« Ho! hé! sauve qui peut! fuyons en diligence, »
S'écrie un des dormeurs, de frayeur tout transi;
« Par le plus court chemin il faut sortir d'ici,
« Courons!... » Tout en parlant ainsi,
Il frappe du jarret, s'élance,
Et dans son souterrain court sans réflexion,
Sans examen et sans prudence,
Comme un pauvre lapin qui n'a plus sa raison.
Bientôt un rayon de lumière,
Par un trou du terrier pénétrant sous la terre,
Y jette une faible clarté.
La lumière, c'est l'espérance,
C'est le salut, la liberté!
Pas toujours; mais enfin la peur et la souffrance
Aiment fort peu l'obscurité;
C'est pourquoi mon lapin s'enfuit de ce côté.
Le voilà près de l'ouverture;
Il croit pouvoir sortir; mais de perfides rets
Étaient tendus sur la verdure :
Il s'y jette, il est pris; les chasseurs étaient près,
Et là finit son aventure.
Qu'avait fait cependant notre autre lapereau?
A l'aspect du furet, il s'était mis en garde :
« Voyons! avait-il dit; ma foi, je me hasarde!
« Examinons ce monstre... Oh! ho!
« Qu'a-t-il donc au bout du museau?
« Il n'ouvre point la gueule, et ses dents infernales
« Semblent prises dans un étau.
« Ainsi donc, entre nous les armes sont égales!
« Parbleu! nous allons voir : j'ai des griffes aussi!
« Eh! furet muselé, qu'on décampe d'ici;
« Bien vite, hors de cette cave,
« Ou...! Depuis que j'ai vu de près mon ennemi,
« Moi, lapin, je me sens tout brave. »
En effet, à ces mots, des pieds et du jarret
Il en donne à maître furet,
Le bat, l'égratigne, le chasse,
Redouble en le voyant plier,
Le contraint à quitter la place,
Et reste maître du terrier.
Il ne manquait qu'une trompette
Pour sonner sa victoire, après ce grand combat;
Ce fut vraiment un coup d'éclat
Digne d'être chanté par un meilleur poëte.

Pour moi, qui vais toujours cherchant un sens moral,
Dans le plus mince exploit du plus mince animal,
Je dirai : qui sait voir en face
Le péril, est presque sauvé;
Mais celui que le danger glace,
Qui s'étourdit, qui fuit, sans avoir rien bravé,
Est sûr de tomber dans la nasse.

L. P. J.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

On m'a fait cette question : *Est-il vrai que la pluie soit une chose fâcheuse pendant un incendie, et qu'elle lui donne plus d'activité? Si cela est, pourquoi jette-t-on de l'eau sur le feu pour l'éteindre?*

Je vous ai expliqué, en vous parlant de l'eau, mes amis, que ce liquide est composé de deux éléments, l'*hydrogène*, qui est un corps combustible, et l'*oxigène*, qui est le corps nécessaire à la combustion, et sans lequel elle ne peut s'opérer; je vous ai dit aussi que, si l'on accumulait de l'*oxigène* sur un corps en combustion, on augmentait considérablement l'activité du feu. Eh bien, lorsqu'il pleut sur un édifice incendié, la chaleur réduit promptement en vapeur l'eau de la pluie, et décompose cette vapeur; les deux éléments dont elle était formée se séparent; l'*hydrogène*, qui est combustible, fournit un aliment de plus à l'incendie, et l'*oxigène*, qui sert à la combustion, augmente l'activité du feu. Ainsi, il est vrai que la pluie est une chose fâcheuse dans le moment d'un incendie. Cependant, il est vrai aussi qu'on éteint le feu, en y jetant de l'eau; mais pour cela, il faut en jeter en assez grande quantité pour que le corps enflammé en soit immédiatement couvert. Alors, cette eau isole le corps enflammé du contact de l'air, le prive par conséquent d'*oxigène*, et le feu s'éteint avant d'avoir pu décomposer l'eau. Cette explication vous prouve que toutes les belles choses qu'on a dites, en prose et en vers, sur l'antipathie de l'eau et du feu, n'ont aucun sens réel; car l'eau n'éteint le feu uniquement que parce qu'elle le prive du contact de l'air, dans lequel se trouve l'*oxigène* nécessaire à la combustion.

— On m'a demandé d'où vient le nom de *fiacre* que l'on donne aux voitures de place. Ce nom leur vient de l'image de saint *Fiacre*, enseigne d'un logis de la rue Saint-Antoine, où on loua les premières voitures de cette espèce. Elles ont été long-temps, et elles sont encore quelquefois si mauvaises et si mal entretenues, qu'on a donné aussi par mépris le nom de *fiacre* à tout mauvais équipage.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 21 OCTOBRE 1827.

IVe ANNÉE. N° 25.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,
JOURNAL DES ENFANTS.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

Est-il vrai qu'il y ait des hommes qui mangent de la terre? — Telle est la question que m'a adressée une de mes jeunes correspondantes. Je n'ai pas assez couru le monde pour avoir observé ce fait de mes propres yeux; mais je puis cependant l'affirmer avec confiance, car il n'est pas possible de révoquer en doute, à cet égard, le témoignage de voyageurs tels que MM. de Humboldt, Leschenaud, Chauvallon, et autres savants qui attestent avoir vu des peuplades se nourrissant de terre, au moins en partie. Voici ce que rapporte, à ce sujet, M. de Humboldt:

« Le 6 juin 1800, en revenant de Rio Negro, nous descendîmes l'Orénoque sur lequel nous sommes restés trente-six jours; nous avons passé une journée dans une mission habitée par les *Ottomaques* qui mangent de la terre...

« La terre que les Ottomaques mangent, est une glaise grasse et onctueuse, une véritable argile à potier, d'une teinte jaune grisâtre, colorée par un peu d'oxide de fer. Ils la choisissent avec beaucoup de soin, et la recueillent dans des bancs particuliers sur les rives de l'*Orénoque* et de *la Méta*. Ils distinguent au goût une espèce de terre d'une autre, car toutes les espèces de terres n'ont pas le même agrément pour leur palais. Ils pétrissent cette terre en boulettes de quatre à six pouces de diamètre, et la font cuire à petit feu jusqu'à ce que la surface devienne rougeâtre; lorsqu'on veut manger ces boulettes, on les humecte de nouveau.

« Les Ottomaques sont des hommes très farouches, qui ont la culture en aversion. Tant que les eaux de l'Orénoque et de la Méta sont basses, l'Ottomaque se nourrit de poissons et de tortues; mais quand ils éprouvent leur débordement périodique, la pêche cesse, et, pendant cette inondation, qui dure deux ou trois mois, les Ottomaques avalent des quantités prodigieuses de terre. Nous en avons trouvé de grandes provisions dans leurs huttes, entassées en pyramides. Chaque individu consomme journellement les trois quarts ou les quatre cinquièmes d'une livre de terre. Les Ottomaques disent eux-mêmes que, dans la saison des pluies, cette terre est leur principal aliment. D'ailleurs ils mangent de petits poissons, des lézards, ou de la racine de fougère, lorsqu'ils peuvent s'en procurer. Ils sont si friands de cette glaise, qu'ils en mangent tous les jours un peu, après le repas, pour se régaler, dans la saison même de la sécheresse, et



lorsqu'ils ont du poisson en abondance. Si l'on demande aux Ottomaques quelle est leur provision d'hiver, et l'on appelle hiver, dans cette partie de l'Amérique du Sud, la saison des pluies, ils montrent les tas de terres amoncelés dans leurs huttes... »

Les Ottomaques du bord de l'Orénoque ne sont pas, au reste, les seuls qui mangent de la terre par plaisir ou par besoin. Cette coutume se retrouve dans toutes les contrées de la zone torride. Les hommes y ont un desir étonnant et presque irrésistible de manger de la terre, et l'on est souvent obligé de lier les enfants pour les empêcher de sortir et d'en manger, quand la pluie a cessé de tomber. Il y a des peuplades qui ne souffrent point de ce régime; il y en a d'autres auxquelles il est funeste, et où l'on voit tomber promptement malades et périr d'étisie, les individus qui cèdent à cette singulière envie de se nourrir de terre.

« En Guinée, dit M. Chauvallon, les nègres mangent une terre jaunâtre, qu'ils appellent *caouac*. Les esclaves que l'on mène en Amérique, tâchent de s'y procurer une semblable jouissance; mais c'est toujours au détriment de leur santé. La terre qu'ils préfèrent est une terre rouge jaunâtre très commune aux Antilles; on en vend même secrètement dans les marchés publics, sous le nom de *caouac*. Ceux qui sont dans cet usage, en sont si friands, qu'il n'y a point de châtiment qui puisse les empêcher d'en manger. »

« A Java, dit M. Leschenaud, la terre que mangent quelquefois les habitants, est une espèce d'argile rougeâtre un peu ferrugineuse; on l'étend en lames minces, et on la fait torréfier sur une plaque de tôle, après l'avoir roulée en petits cornets. En cet état, elle prend le nom d'*ampo* ou de *tana-ampo*, et se vend ainsi dans les marchés publics; mais ce ne sont guères que les femmes qui en font usage. Quelques unes l'emploient pour se faire maigrir, parce que la maigreur est une beauté chez les Javans. »

Les Tungouses, ou Tonguses, tartares nomades de la Sibérie, mangent, dit-on, une espèce d'argile avec du lait.

Les nègres du Sénégal trouvent, sur le bord des rivières et sur les côtes du golfe et des îles Los-Idolos, une terre grasse, glaiseuse, qu'ils mêlent, comme du beurre, avec leurs aliments.

A Popayan, à Quito, et dans plusieurs parties du Pérou, les indigènes mangent aussi une espèce de terre qui se vend au marché, préparée sous diverses formes. J'en ai eu entre les mains plusieurs morceaux, apportés du Pérou par Joseph de Jussieu, et auxquels on avait donné la figure de poissons et de divers animaux, aussi grossièrement représentés que les girafes en pain d'épices qu'on vend aujourd'hui à à Paris. Cette terre est de couleur grise et très douce au toucher; elle s'attache à la langue et absorbe l'eau avec une extrême avidité.

D'après tout ce que je vins de dire, je puis donc répondre affirmativement à ma jeune correspondante, qu'il existe en effet des peuplades entières qui mangent de la terre cuite ou crue. Cet aliment qui appaise la faim, sans nourrir le corps, est d'abord un besoin pour ces peuples misérables, lorsqu'ils manquent d'une nourriture plus substantielle; c'est ainsi qu'on voit quelquefois les loups se repaître de terre, lorsqu'ils ne peuvent trouver aucune proie et que la faim les presse. Mais l'usage de ce même aliment finit par devenir un plaisir, par dégénérer en manie, et il occasionne alors un prompt dépérissement et une mort prématurée.

Si par hasard cet article allait inspirer à quelqu'un de mes lecteurs la curiosité de manger de la terre pour en connaître le goût, je les invite fort à ne point céder à cette tentation. Ils pourraient goûter précisément une terre qui renfermerait quelque principe nuisible; et lors même que cela ne serait pas, leur estomac n'étant point accoutumé à recevoir une pareille substance, ils risqueraient au moins de se faire beaucoup de mal. N'envions pas à de malheureux sauvages un triste mets, qui n'est convenable qu'aux vers de terre, aux limaçons, ou aux loups affamés.

~~~~

Qu'est-ce qu'une amulette? m'a demandé une autre de mes correspondantes. — Une *amulette*, est une sorte de talisman, consistant en une pierre ou quelqu'autre objet, que porte sur soi la personne qui attribue à cet objet quelque vertu particulière. Il est différentes espèces de pierres auxquelles, dans des temps d'ignorance et de préjugés, on a supposé mille propriétés, toutes plus bizarres les unes que les autres: on croyait ainsi que la *malachite* éloignait le tonnerre; que le *grenat* fortifiait le cœur et chassait la tristesse; que le *rubis* rendait querelleur et agitait le sang; que l'*améthyste* empêchait l'ivresse, rendait l'esprit heureux, et faisait gagner la faveur des princes; que l'*aimant* facilitait la dentition des enfants; que la *pierre d'aigle* étranglait les voleurs; etc. D'autres pierres, telles que le *jade*, la *turquoise*, la *variolite*, la *serpentine*, avaient la vertu prétendue de guérir de différentes maladies. Ces diverses pierres, taillées en cœurs, en cylindres, en forme de poisson, ou en simples plaques, étaient percées d'un trou dans lequel on passait un cordon ou des crins d'un animal, pour les suspendre au cou du malade, ou de celui qui croyait ainsi se préserver de quelque accident. C'était là ce qu'on appelait, et ce qu'on appelle encore des *amulettes;* car la foi dans ces sortes de talismans, existe toujours chez les In-
~~~~

diens, dans l'Orient, en Europe même; et peut-être y a-t-il jusqu'en France, des gens assez crédules pour n'avoir pas cessé d'accorder une confiance aveugle à ces contes absurdes. Les Indiens portent aussi, comme *amulettes*, des dents de requin, des os de poissons, des dents ou des cheveux de leurs ennemis tués à la guerre; et ils suspendent leurs *amulettes* avec des crins de la queue de l'éléphant ou de la crinière du lion.

L'ERMITAGE.

« Vois-tu bien là-haut, à mi-côte de la montagne, à l'endroit où commence le petit bois, cette lumière? C'est l'ermitage; l'ermite n'est pas encore couché: tu sais ce que c'est qu'un ermite? — Oui, Papa me l'a expliqué; c'est un homme qui vit seul dans un lieu retiré, sans entretenir de commerce avec les autres hommes. — Je voudrais bien connaître celui qui habite là-haut. — Mais Papa dit encore que celui qui habite là-haut est une espèce de fou, très peu intéressant, et sur-tout très peu aimable. — Oh! ton Papa dit ce qu'il veut; mais on m'a assuré, à moi, que cet ermite est un homme extraordinaire, *un prince* qui est venu se réfugier dans ce lieu sauvage, par suite de malheurs inouis, et que sa cabane, si simple en dehors, est, au-dedans, d'une richesse étonnante; qu'on y voit des meubles en or, en pierres précieuses, que sais-je, moi! — Mais comment peut-on savoir cela, puisqu'il ne permet à personne d'entrer dans sa demeure? — Ah! bah! il faut bien qu'on y soit entré puisqu'on le sait. »

Voilà à-peu-près la conversation qu'entretenaient, un soir d'automne, Jules d'Avrigny et Raimond d'Ervilé, son cousin. Ils étaient arrivés depuis peu dans le Dauphiné, avec leurs parents qui y possédaient des terres voisines l'une de l'autre; et Jules était venu passer quelques jours chez son cousin Raimond. Je ne peux faire mieux connaître le caractère de mes deux interlocuteurs qu'en continuant de rapporter leur entretien.

Jules: « Nous devrions y aller, à cet ermitage. » — *Raimond:* « Je ne pense pas que Papa nous en refuse la permission. » — *Jules:* « A quoi bon la lui demander? il s'agit de si peu de chose! » — *Raimond:* « Mais que dirons-nous à cet ermite, pour justifier notre visite? car il pourrait bien la trouver étrange. » — *Jules:* « Nous lui dirons que nous nous sommes égarés, et que nous venons lui demander notre chemin. » — *Raimond:* « Mais c'est mentir. » — *Jules :* « Un mensonge ne signifie rien dans une occasion aussi peu importante. — *Raimond:* « Il est vrai que celui là ne fait de mal à personne. Cependant... »

La conscience de Raimond n'était pas tranquille; sans croire précisément commettre une grande faute, il ne cédait qu'à regret aux instances de son cousin; mais son défaut principal était la faiblesse, et Jules, en insistant, finit par l'entraîner. On convint de profiter, pour se rendre à l'ermitage, de l'absence que M. d'Ervilé devait faire le lendemain, et l'on se promettait bien d'être de retour à la maison avant lui. Tout fut exécuté d'après ce plan. M. d'Ervilé parti, nos deux étourdis se mirent aussitôt en marche, après avoir demandé le secret aux domestiques, ce qui était se mettre dans leur dépendance et les engager aussi à mentir; mais une faute en entraîne toujours plusieurs autres. Le chemin qui conduisait à l'ermitage était un sentier tournant autour de la montagne, plus long et plus difficile que les enfants ne l'avaient imaginé; et ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils s'étaient trompés de beaucoup sur le temps que devait durer leur promenade. Cette réflexion leur causa une inquiétude qui ne fut point dissipée par l'aspect triste et solitaire de l'habitation qu'ils venaient visiter. Ils hésitaient à frapper à la porte; mais pendant leur délibération, cette porte s'ouvrit, et un homme d'une figure que son expression et sa malpropreté rendaient hideuse, sortit de la cabane et les examina avec attention; ensuite, les saisissant tous les deux par le bras: « Que voulez-vous? » leur demanda-t-il. L'assurance de Jules l'avait abandonné; il balbutia d'une voix à peine intelligible l'histoire dont il était convenu avec Raimond. « Tu mens! reprit l'homme; quelle route suiviez-vous donc pour vous être égarés jusqu'ici? Ah! ah! petits espions, je sais à quoi m'en tenir sur votre visite! Mais venez, venez, il faut que vous puissiez remplir les instructions qu'on vous a données, que vous sachiez ce que renferme ma maison! » En parlant ainsi, il les y poussa brusquement, et ferma la porte sur eux. Les deux curieux purent alors examiner le lieu dont on racontait tant de merveilles: mais qu'il était loin de mériter sa réputation! Quelques ustensiles grossiers et malpropres composaient l'ameublement; le désordre, la confusion, régnaient dans cette sauvage demeure, et tout y inspirait le dégoût. Les enfants, en se voyant ainsi retenus, poussèrent des cris de désespoir: quels projets avait-on sur eux? Devaient-ils quitter leur prison pour être égorgés? ou bien les y retiendrait-on pour les tourmenter à loisir? Les conjectures les plus funestes se présentaient à leur esprit, et plus d'une heure s'écoula dans ces terribles angoisses. Enfin, quelques voix s'étant fait entendre au dehors, les prisonniers reprirent courage; et en effet, ils se trouvèrent bientôt libres et dans les bras de M. d'Ervilé. Le premier soin de ce bon père, en rentrant chez lui, avait été de s'informer des enfants. Les domestiques, inquiets de leur longue absence, ne lui déguisèrent pas la vérité;

et lui, ne pouvant se défendre d'un peu de de crainte, il voulut accompagner ses gens chez l'ermite. Cet ermite était une espèce de fou qui avait la manie de se croire l'objet d'une surveillance continuelle et mystérieuse de la part des autorités; il voyait par-tout des espions; dans cette idée, il ne permettait à personne l'entrée de sa cabane, et il y avait retenu nos jeunes aventuriers, non dans l'intention de leur faire du mal, mais pour attendre qu'on vînt les réclamer, et afin de connaître qui les avait envoyés. Il les rendit sans difficulté à M. d'Ervilé qui l'y engagea en termes un peu sévères. Bien que la frayeur qu'avaient éprouvée les enfants fût déjà une punition de leur faute, ils n'en reçurent pas moins encore une réprimande de M. d'Ervilé. Il leur fit sentir l'imprudence et le danger de refuser sa confiance à ses parents, pour l'accorder à des étrangers, souvent indignes de l'obtenir. C'était le défaut de Jules; il se plaisait dans la société de gens ignorants et mal élevés; et là, il entendait des maximes fausses et des contes ridicules qui gâtaient son cœur et son jugement: c'était là qu'il avait appris à mentir, à cacher ses démarches à ses parents; c'était là qu'il avait recueilli une foule de préjugés vulgaires, dont le moindre inconvénient était de l'exposer aux railleries des gens sensés. Espérant justifier sa curiosité, il rapporta à son oncle ce qu'il avait cru de l'ermite et de son habitation. « Si vous eussiez demandé mon opinion sur une pareille histoire, dit M. d'Ervilé, je vous en aurais fait sentir l'absurdité; j'aurais pu même, afin de vous la prouver, vous conduire à l'ermitage, ce qui vous eût épargné bien des transes. Mais que cette leçon vous profite; sachez bien que vous êtes moins bons juges de vos véritables intérêts, que les personnes dont vous dépendez, et que vous permettre des démarches à à leur insu, est un tort qui peut avoir les plus graves conséquences. L'extrême confiance en soi-même, mes enfants, est ridicule et dangereuse à tout âge, mais particulièrement au vôtre, parce que l'enfance n'ayant et ne pouvant avoir qu'une instruction très bornée et nulle expérience, elle ne saurait se guider seule sans risquer de s'égarer. »

L'ARAIGNÉE.

PARABOLE ALLEMANDE.

Un père était allé visiter les vignes avec son fils encore enfant. Le fils aperçut une abeille prise dans les filets d'une grosse araignée. Déjà l'araignée avait ouvert ses tenailles formidables pour saisir sa proie; mais l'enfant vint au secours de l'abeille, la délivra, et détruisit la toile de l'animal vorace.

Le père, qui l'avait observé, lui dit: Comment peux-tu, mon fils, mépriser ainsi le talent et la sagacité de cet animal, et détruire d'un seul coup un travail fait avec tant d'art et de soin? N'admirais-tu pas la délicatesse de la toile, la régularité et la symétrie de tout l'ouvrage? Comment peux-tu être à-la-fois si compatissant et si dur?

Le fils répondit: La sagacité de l'araignée tourne en mal, et elle n'exerce son adresse que pour blesser ou détruire, tandis que l'abeille emploie la sienne à recueillir le miel et à préparer la cire; voilà pourquoi j'ai délivré l'abeille, et détruit la toile d'araignée.

Le père admira le jugement de la simplicité naïve, qui condamne le talent et l'habileté, lorsque, dirigés par la malice et l'égoïsme, ils ne tendent qu'à blesser ou à nuire.

Mais, continua le père, il se pourrait encore que tu eusses été injuste à l'égard de l'araignée; tu vois qu'elle tend son tissu sur le raisin pendant qu'il mûrit, et qu'elle le met par là à l'abri des guêpes et des autres insectes.

Le fait-elle pour protéger le raisin? demanda l'enfant; ou ne serait-ce pas plutôt pour étancher sa soif sanguinaire?

Je crois, en effet, dit le père, qu'elle s'inquiète peu de nos raisins.

Oh! dit l'enfant, en ce cas elle fait le bien sans le vouloir, et alors elle n'y a aucun mérite, puisque c'est la bonne volonté seule qui fait la bonté et la beauté de l'action.

Cela est vrai, dit le père. C'est donc la Nature qu'il faut remercier; elle, qui sait tirer parti même de ce qui est mauvais et nuisible en soi, pour conserver ce qui est bon et utile.

AVIS.

J'ai encore reçu, en réponse à mes questions sur la sensibilité et la susceptibilité, des lettres tardives, de Metz, de Nantes, et de Châlons-sur-Saône. J'invite mes jeunes amis à ne pas attendre le dernier moment et risquer d'arriver trop tard, s'ils veulent concourir pour les prix que j'ai proposés.

— Comme le commencement du mois prochain est une époque de nombreux renouvellements d'abonnements, j'avertis à l'avance ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement expire à la fin d'octobre courant, pour qu'ils n'oublient pas de se mettre en mesure contre un retard des premiers n[os] de novembre.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 28 octobre 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. No 26.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DES ENFANTS.

L'ACAJOU.

En me demandant ce que c'est que l'*acajou*, (car je réponds encore aujourd'hui à une question), on a eu sûrement en vue le *bois d'acajou*. Or, je dois commencer par vous dire, mes amis, que l'arbre qui donne ce bois n'a rien de commun avec l'arbre qui porte proprement le nom d'*acajou*. Je vais au reste vous offrir quelques notions sur tous les deux.

Le *bois d'acajou* est le bois d'un arbre nommé *mahogon*, qui croît particulièrement à Saint-Domingue et dans plusieurs îles du golfe du Mexique. Cet arbre est d'un beau port; son écorce est cendrée et parsemée de points tuberculeux; lorsqu'on entame cette écorce, elle laisse couler une gomme transparente, abondante, et semblable à celle dite arabique. Le *mahogon* croît fort vite; il se plait sur les montagnes, dans des lieux presque absolument privés de terre, et cependant il acquiert jusqu'à cinq et six pieds de diamètre. Les semences germent dans les fentes des rochers, et quand les fibres de leurs racines trouvent une résistance insurmontable, elles rampent jusqu'à ce qu'elles rencontrent d'autres fentes où elles puissent pénétrer. Il arrive quelquefois qu'en grossissant elles font éclater le rocher.

Vous connaissez tous le bois de cet arbre, l'un des meilleurs et des plus beaux qui existent pour tous les ouvrages de charpente, de menuiserie, d'ébénisterie et de tabletterie. On le prépare sur les lieux, en madriers d'environ deux toises de long, sur deux, trois, quatre pieds de large, et même plus; c'est ainsi qu'il est mis dans le commerce et qu'il nous arrive en Europe. On le débite ensuite en planches plus ou moins minces, dans le lieu où on l'emploie. Le *bois d'acajou* se vend d'autant plus cher, que l'arbre qui l'a fourni était vieux; parce que plus il est âgé, plus il est compacte, plus il est coloré, et plus il est susceptible de recevoir un beau poli. Ce prix augmente lorsqu'il se trouve des nœuds ou des accidents propres à former dans l'emploi des effets agréables. Les racines donnent encore plus de ces accidents, et elles se vendent aussi plus cher, parce qu'elles sont plus difficiles à arracher, et qu'on n'en obtient que rarement d'un certain volume.

Le *bois d'acajou* est employé en *massif* dans les ouvrages de charpente et de menuiserie. Les Espagnols, qui avaient un chantier de construction à la Havane, où le *mahogon* est assez commun, le préféraient pour leurs navires de guerre, parce qu'il est d'une longue durée, qu'il reçoit le boulet sans se fendre, et que les vers ne l'attaquent pas. Dans les ouvrages d'ébénisterie, on l'emploie ordinairement en *placage*, c'est-

à-dire, qu'on le scie en feuilles très minces qui sont appliquées sur un bois plus commun. On rend ainsi plus agréables les effets du *bois d'acajou*, en les répétant de manière à leur donner de la régularité et de la symétrie. Vous comprenez, en effet, que s'il existe un accident dans un morceau de ce bois, les dessins que produit cet accident se retrouvent dans chacune des feuilles minces qu'on retire du même morceau; il suffit alors de les appliquer l'une auprès de l'autre, en différents sens, pour avoir une répétition régulière des mêmes effets. C'est ainsi qu'on obtient ces beaux accidents symétriques qui vous ont quelquefois frappés sur des bois de lits, des commodes, des secrétaires, ou d'autres meubles.

Il me reste à vous parler du véritable *acajou* ou *pommier d'acajou*, qui n'a aucun rapport avec le *mahogon*.

Le *pommier d'acajou* est un arbre de médiocre grandeur, qui croît dans les parties chaudes de l'Asie et de l'Amérique. Cet arbre porte un fruit qui est une noix, lisse et grisâtre extérieurement, attachée par son plus gros bout au sommet d'un réceptacle charnu, qu'on appelle *pomme d'acajou*. Cette pomme, qui est rouge ou blanche, plus ou moins ronde, et de la grosseur d'une petite orange, renferme une substance spongieuse, aqueuse, et pleine de fibres déliées, d'un goût acide et assez âcre. Elle se mange crue ou en compote. Le suc qu'on en exprime, ayant fermenté, devient une boisson vineuse, que les Anglais, en Amérique, mêlent quelquefois dans leur *punch*. Quant à la noix, elle contient une amande blanche très bonne, et qui a un goût approchant de celui de l'aveline, mais beaucoup plus fin et plus relevé. On la sert sur les tables en guise de cerneaux; on peut aussi la manger grillée; mais il faut se garder, en la préparant, de trop manier, et sur-tout de porter à la bouche la coque extérieure qui l'enveloppe, parce qu'elle est remplie d'une huile âcre très inflammable, qui fait naître des ampoules sur la peau. Cette huile tache le linge d'une manière indélébile, et sert aussi à consumer les verrues et les cors des pieds.

Lorsqu'on fait une incision à cet arbre, il en découle une espèce de gomme transparente et roussâtre, qui, fondue dans un peu d'eau, tient lieu de colle ou de glu : on s'en sert pour donner le lustre aux meubles, et pour coller tout ce qu'on veut soustraire aux insectes et à l'humidité.

Le bois du *pommier d'acajou* est blanc et ne ressemble en rien à celui du *mahogon*. On l'emploie toutefois dans les ouvrages de menuiserie ou de charpente; et comme il est ordinairement tortueux, on en fait particulièrement des corniches, des ceintres, et autres objets auxquels sa forme se prête.

Vous voyez, mes amis, qu'il ne faut point confondre ces deux arbres, et croire que ce soit le même qui donne la *noix d'acajou* et le *bois d'acajou*. Ce dernier est improprement nommé, et porterait plus convenablement le nom de *bois de mahogon*.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Qui peut dire : *Je n'ai rien à faire?* N'a-t-il donc ni devoirs à remplir, ni défauts à perdre, ni talents à perfectionner, ni consolations, ni bienfaits à répandre?

Il y a pour tout homme, en tout temps, à toute heure, des pardons et des grâces à demander à Dieu : celui qui s'ennuie ne sait donc pas prier.

L'espérance paresseuse de devenir riche, habile, considéré, sans travail, sans effort et sans vertu, n'est qu'une espérance folle et sujette à mécompte.

L'espérance active et courageuse d'acquérir l'aisance par le travail, l'habileté par l'application, l'estime des autres et de soi-même par la bonne conduite, est une espérance raisonnable, qui trompe rarement.

LA PRÉSOMPTION.

PROVERBE.

A quoi jouerons-nous aujourd'hui? demandait Marcelin à la joyeuse troupe d'enfants réunis au château de Bellerive. — Jouons la comédie, répond Frédéric. — Oui, oui, la comédie, s'écrient tous les enfants... Mais quelle comédie jouerons-nous?

Frédéric : Je vais vous en faire une.

Marcelin : Mais il nous faudrait des décorations.

Frédéric : C'est la chose du monde la plus facile! Je me charge de vous barbouiller les feuilles d'un vieux paravent, qui feront parfaitement notre affaire.

Pauline : Tu sais donc peindre?

Frédéric : Mais... à-peu-près; j'ai enluminé tout l'hiver les lithographies du *bon Génie*. D'ailleurs, dans les décorations, plus on barbouille, plus cela fait d'effet de loin. Laissez-moi faire; notre théâtre sera délicieux. Courons au garde-meuble chercher un vieux paravent.

Lucie : Il faut d'abord demander la permission à notre tante.

Pauline : Et des couleurs pour peindre! qui te les fournira?

Frédéric : Bast! du blanc d'Espagne, de l'ocre rouge et jaune, du noir de fumée; nous trouverons

tout cela au village, chez le vieil épicier qui vend du sucre d'orge.

Marcelin : Avant de peindre les décorations, il faudrait, je crois, faire la comédie; car c'est la pièce qui détermine le lieu de la scène.

Frédéric : Ah! oui, au fait. Attendez-moi : je vais composer dans le berceau de charmille, au bout des sycomores; j'aurai bientôt broché la pièce; je suis à vous dans un moment.

Lucie : Veux-tu mon crayon?

Frédéric : Merci, c'est inutile : je composerai de mémoire.

Marcelin : Bon courage! Ah! ça, Mesdemoiselles, jouons à la cligne-mussette, en attendant sa comédie...

Pauline : Qui pourra bien se faire attendre longtemps.

(La proposition est acceptée, le jeu commence : on court, on rit aux éclats; on oublie l'auteur Frédéric, qui se morfond dans son bosquet. Cependant, las d'invoquer Thalie et de se creuser la tête, il revient lentement et d'un air tout pensif, au milieu de ses camarades. Le jeu cesse, on l'entoure, il se fait un grand silence).

Frédéric : Attention! Messieurs et Mesdemoiselles! Voici ma comédie : d'abord, le théâtre représente... un berceau de charmille.

Pauline : Bon! voilà la décoration toute trouvée; autant d'épargné pour le décorateur.

Frédéric : Sept enfants... Combien sommes-nous? sept, je crois...

Pauline : Non, huit, en te comptant.

Frédéric : C'est égal; huit enfants sont réunis pour passer la journée ensemble... L'un, qui s'appelle... Gustave, entre en scène et dit : « Mes amis, nous allons bien nous amuser... » C'est Marcelin qui fera ce rôle là.

Marcelin : Conte nous toujours la pièce, avant de distribuer les rôles.

Frédéric : A la bonne heure! Une des demoiselles lui répond : « Oui, oui, amusons-nous... » Alors un autre petit garçon ajoute : « C'est aujourd'hui congé... par conséquent... nous pouvons... jouer toute la journée... D'ailleurs, nous... » Non; une petite fille l'interrompra fort à propos, en s'écriant : « A quoi jouerons-nous...? » ensuite un quatrième dira :... « Ah! oui, jouons... ça nous divertira. »

Pauline : Il vaut mieux nous indiquer tout de suite les personnages, le sujet, le plan et les principales scènes de ta comédie; nous dirons ensuite, chacun ce qui nous passera par la tête.

Frédéric : Oui, j'entends, nous improviserons.

Marcelin : Voyons, vite! les personnages!

Frédéric : C'est très facile; nous sommes huit... nous n'avons qu'à changer tous de noms.

Pauline : Pourquoi ne pas garder les nôtres? Cela ne fait rien pour la pièce, puisque nous jouons tous des rôles d'enfants.

Frédéric : Eh bien, gardons nos noms.

Marcelin : Maintenant, le sujet?

Frédéric : Le sujet!... il est fort simple : ce sont des enfants... au nombre de huit... qui sont... réunis pour passer la journée ensemble.

Lucie : Mais ce n'est pas une pièce, ça.

Frédéric : Attendez donc! Les détails viendront ensuite.

Marcelin : Mais le plan?

Frédéric : Le plan!... le plan... C'est tout simple; nous sommes tous en scène... Chacun parle à son tour, et dit... tout ce qui lui passe par la tête.

Pauline : Et le dénouement?

Frédéric : Le dénouement!... Ah! je n'ai pas encore dessiné tout-à-fait le dénouement. C'est égal; attendez... m'y voici... Le dénouement sera que... que... Mais je ne puis pas savoir d'avance comment cela finira, puisque nous improvisons.

Pauline : Attendez! je crois que j'en trouve un qui sera très naturel.

Marcelin : Voyons, voyons!

Frédéric : Permettez, permettez! il ne faut pas que le dénouement change la décoration; songe bien, Pauline, que nous sommes toujours dans un berceau de charmille.

Pauline : Sans doute, *unité de lieu!* c'est de rigueur. Un des enfants, après avoir proposé de jouer la comédie, se charge de faire la pièce. Il va s'ennuyer seul, pendant une grande heure, dans un berceau de charmille, tandis que les autres jouent de tout leur cœur. Las enfin de se creuser la tête, Monsieur l'auteur revient conter sa pièce; il s'embarrasse au dénouement, quand un camarade charitable lui dit à l'oreille : *Promettre et tenir sont deux.* Voilà le proverbe de ta comédie.

A. D.

LITHOGRAPHIE.

Le dessin joint aujourd'hui à ce journal s'adresse moins à mes lectrices qu'à mes lecteurs. Il représente le *Jeu de Ballon,* qui n'est pas trop un jeu de demoiselles, mais qui offre aux jeunes garçons un des exercices corporels les plus salutaires auxquels ils puissent se livrer. Pour être habile à ce jeu, il faut tout à-la-fois de la force, de l'adresse et de l'agilité; il faut bien courir, se mouvoir avec souplesse et promptitude, avoir le coup-d'œil juste et vif, et le poignet ferme. Il met en action toutes les parties du corps, et par conséquent, il tend à favoriser le développement de tous les organes.

Ce jeu a été autrefois fort à la mode; je me rappelle avoir vu les Champs-Élisées remplis de joueurs de ballon, depuis le matin jusqu'au soir. Ce n'était pas seulement l'exercice des écoliers; les hommes aussi s'y livraient avec passion. Son règne a fini, comme cela arrive toujours; mais je ne serais pas étonné que bientôt il reprît faveur, car, en rentrant dans Paris, il y a quelques jours, par la barrière de l'Étoile, j'ai vu sauter en l'air un assez bon nombre de ballons, dans le carré de Marigny.

Quoi qu'il en soit, j'envoie aujourd'hui ce dessin à mes jeunes amis, pour leur recommander un divertissement agréable et salutaire, à une époque de l'année où il commence à être plus particulièrement de saison.

VARIÉTÉS.

Je connais une jeune personne qui a eu tant de chagrin de voir son frère rentrer au collège à la fin des vacances, qu'elle n'a pas encore retrouvé le courage de toucher un livre, une plume, un crayon ni une aiguille, depuis cette séparation. Elle passe ses journées à bailler, à se traîner nonchalamment du salon au jardin, du jardin au salon, et quand il pleut, à regarder tomber la pluie, à travers les carreaux de la fenêtre. Ce sont là des symptômes de regrets, qui ont une furieuse ressemblance avec ceux de la paresse; et j'avoue franchement que je ne sais trop qu'en penser. Le frère de cette jeune personne ne s'est pas éloigné du toit paternel et du sein de sa famille, sans éprouver un vif serrement de cœur; mais il est toutefois rentré avec raison et dignité dans son collège; il s'est mis au travail avec ardeur pour faire diversion à ses regrets; il a déja écrit deux fois à sa mère, et à sa sœur; et il a eu la satisfaction de leur annoncer qu'il avait obtenu la seconde place à la première composition. Ce jeune homme, on peut le prédire, aura toute sa vie une ressource contre le chagrin et contre l'ennui.

— Voici une petite anecdote qui offre un singulier exemple de loyauté et de bonne foi.

Un pair d'Angleterre revenait de ses terres à Salisbury; il était seul dans sa voiture; son domestique qui courait devant était fort éloigné; deux hommes se présentèrent le soir sur le grand chemin, ordonnèrent au postillon d'arrêter, et faisant mille excuses au lord, de ce qu'ils interrompaient un moment son voyage, ils le prièrent de leur donner de l'argent; mais n'étant pas, disaient-ils, assez insolents pour taxer un homme de son rang, ils déclarèrent qu'ils seraient contents de ce qu'il voudrait bien leur donner. Le lord leur présenta une grosse bourse de jetons de cuivre, qu'il avait par hasard sur lui; les voleurs la prirent sans l'ouvrir, et lui firent mille remercîments. Le lord réfléchissant sur le présent qui en était l'objet, eut des remords de tromper des brigands aussi polis, et cédant à ses scrupules, il se crut obligé de répondre à la confiance qu'ils lui témoignaient; il les rappela au moment qu'ils se retiraient, leur redemanda sa bourse, leur fit voir ce qu'elle contenait, et leur faisant mille excuses d'avoir voulu les tromper, leur présenta tout l'argent qu'il avait sur lui. Les voleurs acceptèrent, élevant jusqu'au ciel la justice, la probité et l'honneur du lord, dont ils prirent congé en donnant généreusement une demi-guinée au postillon, afin qu'il réparât, en poussant les chevaux, le retard que cette scène avait apportée au voyage du lord.

— C'était autrefois l'usage d'écrire sur le contour d'un pot, de belles inscriptions grecques ou latines, et quand il arrivait que quelqu'un était obligé de les relire plusieurs fois avant de pouvoir les expliquer, on lui reprochait de *tourner long-temps autour du pot*. De là est venu l'emploi que l'on fait encore aujourd'hui de cette expression, à l'égard de personnes qui se servent de circonlocutions oiseuses au lieu de s'énoncer nettement, ou qui perdent leur temps en vains préparatifs pour une affaire qui devrait être traitée sans retard.

J'engage mes jeunes correspondants à ne pas *tourner trop long-temps autour du pot* pour répondre à mes dernières questions, afin de ne pas arriver après le délai fixé.

Je verrai, en examinant leurs réponses, si quelques uns n'ont pas *tourné autour du pot* pour exprimer leur pensée.

— Ce n'était que sur les vases précieux qu'on mettait autrefois de belles inscriptions, comme je viens de le dire; mais on n'écrivait rien sur les *cruches* destinées au service du ménage. De là l'usage d'appeler un homme docte *vase de science* (*vas scientiæ*); et de dire, en parlant d'un ignorant: *C'est une cruche.*

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er novembre 1826 pour un an, ou du 1er mai 1827 pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'octobre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 4 novembre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros prochains.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 4 NOVEMB. 182[illegible]

IVe ANNÉE. N° 27.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE,

LE BON GÉNIE

A SES JEUNES AMIS.

Trois ans et demi sont révolus depuis que j'ai commencé ce Journal. J'ai eu la satisfaction de voir que mes premiers lecteurs me sont presque tous restés fidèles pendant ce laps de temps; mais ils ont grandi, ils ont fait des progrès de toute nature, leur raison s'est développée, leur esprit s'est enrichi par l'étude; j'ai dû tenir compte de ce changement graduel, et vous avez pu remarquer, mes amis, qu'une partie de ce Journal a été toujours croissant en force et se proportionnant au progrès de vos jeunes lumières. Cela était convenable et nécessaire; mais il l'était aussi que l'autre portion du Journal conservât un caractère plus enfantin, afin de continuer d'être à la portée des nouveaux venus qui ont successivement grossi le nombre de mes lecteurs. Je me suis donc appliqué à satisfaire en même temps les plus avancés et les plus jeunes. Je me suis efforcé toutefois, d'une part, de rendre aussi clairs que possible mes articles les plus sérieux, afin qu'ils fussent intelligibles au moins pour quelques uns de mes petits lecteurs; d'autre part, de donner assez d'intérêt à mes articles et à mes contes enfantins pour qu'ils ne fussent pas tout-à-fait dédaignés par les intelligences plus avancées. Je ne sais si j'ai réussi, mais je juge du moins, d'après l'aimable affection que me témoignent ceux qui m'écrivent, qu'on me sait gré de mes efforts et de ma bonne volonté.

Quoi qu'il en soit, ce Journal aujourd'hui n'est plus tout-à-fait ce qu'il était dans le principe, lorsque je pensais ne l'adresser qu'à de très jeunes enfants. Sans avoir perdu de vue ce qui convient à ceux-ci, j'ai tâché de le rendre convenable aussi à de plus grands; il a maintenant, enfin, une portée plus étendue qu'à l'époque où je l'ai commencé. Il m'a semblé dès-lors que le titre de *Journal des Enfants*, que je lui avais donné d'abord, devait être remplacé par celui de *Journal de la Jeunesse*. C'est ce dernier titre, plus exact, plus juste, qu'il portera à dater de ce jour; sans que cette modification occasione d'ailleurs aucun changement dans la composition, le ton, la simplicité et la familiarité ordinaires de mes petites feuilles.

PANORAMA. DIORAMA. NÉORAMA.

Mon bon Génie, auriez-vous la complaisance de me dire ce que c'est que le *Panorama* et le *Diorama*? —Très volontiers, Mademoiselle; et je vous parlerai

même du *Néorama*, qui est en ce moment l'objet d'un vif intérêt et d'une juste curiosité.

Le *Panorama* est un tableau peint sur une toile circulaire, placée dans une rotonde éclairée par le haut. Au milieu de cette rotonde est une galerie, également circulaire, élevée, et couverte d'une espèce de dais qui empêche de voir le haut de la rotonde d'où vient le jour. Le spectateur est placé dans cette galerie, autour de laquelle il peut librement tourner pour examiner toutes les parties du tableau dont il est complètement entouré. Ce tableau représente une vue prise du sommet d'un édifice, ou d'un point élevé quelconque, et offre la représentation exacte de tout l'horizon que la vue peut embrasser de ce point: c'est une ville et tout le pays environnant; c'est un port de mer; c'est un champ de bataille. Tous ces objets, peints sur la toile, sont entre eux dans les proportions qu'exige la perspective; et comme le tableau n'a point de limites, comme on ne peut établir aucune comparaison avec des objets extérieurs, tout paraît de grandeur naturelle, et offre une image fidèle de la réalité. On peut dire, lorsqu'on a vu un *Panorama*, que l'on connaît la ville et le pays qu'il représente, tout aussi bien que si l'on avait été réellement transporté dans le lieu d'où la vue a été prise. Afin de rendre l'illusion plus complète, on dispose le local de manière à ce qu'avant d'arriver à la galerie, le spectateur soit obligé de traverser des couloirs un peu obscurs, et que, dans ce trajet, ses yeux perdent l'impression du grand jour et des objets extérieurs. Les *Panoromas* que l'on fait maintenant, sont peints sur une toile qui a 375 pieds de circonférence; par conséquent, le cercle qu'elle forme a un diamètre de 125 pieds, et le spectateur, placé au milieu de ce cercle, se trouve à 60 pieds environ de la toile.

Le nom de *Panorama* vient des mots grecs *pan* qui signifie *tout, tout ensemble,* et *orama* qui signifie *vue, spectacle.* Il exprime parfaitement la nature d'un spectacle où la vue embrasse de toute part l'horizon entier. C'est assurément là une des plus belles applications de l'art de la peinture; c'est la plus grande illusion que cet art ait produite, et en même temps la plus utile, puisqu'elle vous fait connaître exactement une ville, un pays, où vous n'avez jamais été. Le *Panorama* offre une manière fort commode et fort économique de voyager; c'est grâces à lui que j'ai pu faire, sans me déranger de mes occupations et sans m'éloigner de ma famille, les voyages de Jérusalem, d'Athènes, de Rio de Janeiro; et véritablement j'en suis fort reconnaissant envers feu M. Prévost, inventeur de ce beau et utile spectacle.

Le *Diorama* n'est, en quelque sorte, qu'un fragment de *Panorama;* c'est un tableau qu'on voit, d'une galerie non éclairée, par une grande ouverture, à-peu-près comme on verrait un point de vue par une fenêtre. Cette ouverture est disposée, par rapport au spectateur, de manière qu'il n'aperçoit pas les limites du tableau, et peut en supposer la continuation à droite et à gauche. On représente ainsi une vallée, un port, une perspective quelconque, et des intérieurs d'églises ou d'autres édifices. Ces tableaux produisent aussi une singulière illusion, particulièrement ceux qui représentent des intérieurs. Cette illusion est augmentée par des effets de lumière, qui varient sous les yeux du spectateur. Ainsi, tantôt vous voyez le tableau éclairé comme si le soleil était caché par des nuages; tantôt de fortes ombres apparaissent, projetées par les rochers, par les montagnes, ou par les piliers d'une église, si c'est un intérieur, et l'on dirait que le soleil vient de reparaître dans tout son éclat. On n'est pas moins surpris des effets de lune, des effets de brouillards et de vapeurs, que de ceux du soleil; ce sont des représentations si exactes de la nature, qu'il est presque impossible de ne pas oublier un moment qu'on n'a devant les yeux qu'une toile peinte. Comme on fait un peu mystère des moyens par lesquels ces différents effets sont produits, j'ai cherché à m'en rendre compte, et je crois y être parvenu. Le nom de *diorama* m'a un peu aidé : ce nom vient des mots grecs *dia,* qui signifie *à travers,* et *orama, vue, spectacle.* J'en ai conclu que la toile est transparente, qu'une partie du tableau est peinte sur le derrière de cette toile, et *vue à travers.* Les choses doivent être tellement disposées, qu'on puisse, à volonté, jeter du jour sur le derrière de la toile, ou le laisser dans l'obscurité. Ainsi, par exemple, supposons un intérieur d'église : le tableau représente, par devant, cet intérieur éclairé comme si le soleil était caché; mais, par derrière la toile, sont peintes de fortes ombres. Eh bien, quand ce derrière est dans l'obscurité, vous voyez le tableau éclairé d'une manière uniforme par un jour gris; mais à l'instant où l'on jette de la lumière sur le derrière de la toile, les fortes ombres apparaissent par transparence, et il semble alors que le soleil éclaire vivement. Je ne sais si cette supposition est la vérité, mais je me suis rendu, en l'admettant comme vraie, un compte parfaitement satisfaisant de tous les effets que j'ai observés au *Diorama.*

Quoi qu'il en soit, ce spectacle, dont on doit l'invention à MM. Bouton et Daguerre, et qui est fort attrayant, fort agréable, à cause de l'illusion qu'il produit et du choix des objets qu'il représente, est loin cependant d'avoir, au moins pour moi, le même attrait et la même importance que le *Panorama.* Il ne fait connaître qu'un point de vue, et non un horizon tout entier; il s'en faut qu'il donne aussi complètement l'idée d'un pays, d'une ville, d'un lieu quel-

conque. C'est dans la représentation des intérieurs qu'il est le plus parfait, et pourtant ici, je lui préfère encore le nouveau genre d'optique qu'on vient d'offrir à la curiosité des Parisiens, sous le nom de *Néorama*.

Le *Néorama* n'est autre chose qu'un *Panorama* représentant un intérieur. C'est aussi un tableau peint sur une toile circulaire placée dans une rotonde éclairée par le haut, et le spectateur est au milieu, dans une galerie d'où sa vue embrasse tout autour, toutes les parties de l'édifice; c'est exactement la même disposition que dans le *Panorama*. Le *Néorama* qu'on vient d'exposer, et qui est le premier qu'on ait fait, représente la basilique de Saint-Pierre de Rome. On ne peut se faire une idée de cette illusion, que quand on l'a éprouvée; il est impossible à l'œil de retrouver la toile, on est vraiment dans Saint-Pierre, dans ce vaste temple, et l'on ne peut concevoir comment les règles de la perspective sont assez bien calculées pour représenter de si longues lignes droites sur une toile circulaire. Cette nef, ces piliers, ces statues, ces colonnes, ces tombeaux, ces grilles, ces marbres, ces tableaux qui décorent les chapelles, cette magnifique place de Saint-Pierre qu'on aperçoit au-delà des trois portes ouvertes, ce Souverain Pontife prosterné devant la statue du prince des apôtres, ces gardes au port d'arme, ce peuple agenouillé pendant la prière du Pape, ce moment d'immobilité générale habilement saisi par l'artiste, tout cela produit un effet si vrai, si imposant, qu'on se sent plongé tout à-la-fois dans l'admiration et dans le recueillement. Voilà certes une nouvelle application bien belle, et en même temps utile, de l'invention du *Panorama;* on en est redevable à M. Allaux.

La toile du *Néorama* a 50 pieds de hauteur et 150 de circonférence; en sorte que le cercle a un diamètre de 50 pieds, et que le spectateur se trouve placé à 25 pieds environ du tableau, comme sur une estrade recouverte d'un dais, qu'on aurait élevée au milieu de l'église.

Le nom de *Néorama* est fort insignifiant; il vient des mots grecs *néos* qui veut dire *nouveau*, et *orama, spectacle*. Ainsi il ne signifie pas même *nouveau Panorama,* et pourrait s'appliquer à toute espèce de nouveauté offerte à la curiosité. Il y aurait un moyen de le rendre plus convenable; ce serait de mettre un accent circonflexe sur l'*ô*, (*néôrama*), parce qu'on pourrait alors le faire dériver des mots grecs *néôs* qui, pris pour *naos,* signifie *temple*, et *orama*, *vue;* le mot *néôrama* exprimerait ainsi *la vue d'un temple*.

Je demande pardon à mes jeunes lectrices d'avoir employé tant de mots grecs pour répondre à la question qui m'a été faite, et j'espère qu'elles m'excuseront, si ces explications ont d'ailleurs satisfait leur curiosité.

COURS DE M. LÉVI.

J'ai assisté, la semaine dernière, à une séance du cours de langue française, d'histoire et de géographie, fait par M. Lévi, d'après une méthode qui lui est particulière, et spécialement destiné aux jeunes personnes (1). M. Lévi est ce même professeur dont je vous ai déjà parlé l'hiver dernier, et qui donne de si jolies soirées à ses élèves. Il a trouvé le moyen, au reste, de les amuser même pendant ses leçons, et de leur rendre l'étude tellement agréable et facile, qu'il faudrait être bien depourvue d'intelligence ou de bonne volonté, pour ne pas faire de rapides progrès sous sa direction. Je ne vais pas entreprendre d'exposer sa méthode, parce que cela m'entrainerait beaucoup trop loin; je dirai seulement qu'elle est fort attachante pour les élèves, ce qui est assurément le premier moyen de succès. On étudie la géographie en faisant des *Voyages d'observations et de découvertes* sur la carte et sur un tableau; on repasse l'histoire et la chronologie en devinant des énigmes, dont M. Lévi a composé un recueil qui forme un petit livre très intéressant. Quel que soit le sujet d'étude, le professeur ne laisse pas prononcer un nom propre ou un mot tant soit peu inusité, sans en demander l'explication, qu'il faut donner soit sur-le-champ, soit à la leçon suivante, après avoir fait les recherches nécessaires. Une explication en amène ainsi plusieurs autres qui sont tout-à-fait inattendues, et d'autant plus piquantes; en sorte qu'indépendamment des principaux objets du cours, on apprend encore incidemment une multitude de choses que je n'ai point vu enseigner ailleurs, et qu'il est pourtant très bon de savoir. J'ai entendu une petite fille de huit ans répondre imperturbablement à toutes les questions qui lui ont été faites sur la chronologie des rois de France; j'ai vu des cartes de géographie et des tableaux chronologiques faits par de plus grandes, et qui m'ont étonné soit par leur netteté, soit par leur forme ingénieuse.

M. Lévi donne aussi à ses élèves de petites compositions littéraires à faire, pour former leur style. Il leur avait donné l'autre jour pour texte, *l'Éloge d'une jeune fille qui remplit dignement, envers sa mère malade, les devoirs de la piété filiale.* Parmi les élèves, il en était une qui se trouvait precisément dans ce cas; elle a été prise pour exemple par une de ses petites amies qui suit le cours avec elle, et elle a traité elle-même le sujet d'après ses propres impressions. Cette circonstance m'a paru jeter sur un intérêt particulier sur leurs deux compositions, et je n'ai pas résisté au desir d'en demander communication pour en faire part à mes amis. Voici la première:

« Je ne m'épuiserai pas en longues recherches pour trouver un développement au texte que nous a donné M. Lévi; j'ai sous les yeux un exemple, et le simple récit de ce que je vois me tiendra lieu d'étude et d'imagination. Parmi mes bonnes amies, il en est une

(1) Rue de Seine, n° 32.

que je citerai, sans la nommer, comme un modèle de piété filiale. Sa pauvre Maman est malade depuis quelques mois; ma petite amie, quoique bien jeune encore, la soigne avec une douceur et une tendresse qu'admirent tous ceux qui la connaissent. La fille, assise près du lit de la mère, ne quitte pas un seul instant le poste qu'elle s'est choisi. Je la vois s'acquittant des devoirs de la garde la plus attentive; versant elle-même le breuvage ordonné par le médecin; veillant avec un douloureux plaisir auprès de sa malade, quand celle-ci trouve parfois un repos qui lui est si nécessaire. Une porte qu'on ouvre, un chien qui aboie, une voiture qui roule, tout l'inquiète pour le sommeil d'une mère! Si elle s'éloigne de quelques pas, c'est pour aller sur la pointe du pied, jusqu'à la porte de la chambre, faire signe à ses frères de jouer plus doucement; et quand elle revient, si sa mère est réveillée, elle en reçoit un regard de tendresse qui la récompense de ses soins et de ses inquiétudes. C'est alors qu'on doit éprouver, il me semble, que, quels que soient notre amour et notre respect pour notre mère, ils ne sauraient jamais acquitter une dette de reconnaissance qui, depuis notre première enfance, se renouvelle tous les jours et à chaque instant. »

Voici la composition de la jeune garde-malade :

« Il me semble inutile de donner des éloges à une jeune fille qui remplit dignement, envers sa mère malade, les devoirs de la piété filiale. Ce sentiment est si naturel, on est si heureux lorsqu'on peut donner à ses parents une marque de reconnaissance et d'amour, et leur rendre une partie des soins qu'ils nous ont prodigués, qu'on trouve, dans le bonheur que procure l'accomplissement du premier des devoirs, sa plus douce récompense.

« Malheureusement ma bonne mère est malade; je remplis de mon mieux envers elle les devoirs de la piété filiale. Que je suis heureuse, lorsque je m'aperçois que je lui suis utile! C'est un bien faible moyen de lui prouver ma reconnaissance pour les soins et les attentions dont elle me comble chaque jour.

« Des éloges!... Il me semble qu'une jeune personne qui ne fait que remplir un devoir sacré, que satisfaire le premier des besoins, celui d'alléger les souffrances de sa mère, n'en a pas besoin, parce qu'elle trouve dans son cœur même le prix de ses soins. »

Je ne me priverai pas du plaisir d'ajouter que les deux jeunes personnes qui ont écrit ces deux touchantes compositions, sont au nombre de mes jeunes correspondantes, et qu'on a déjà lu plusieurs fois des lettres d'elles dans ce journal.

LE PERROQUET, LE BOUVREUIL ET LA PIE.

FABLE.

Un perroquet, un bouvreuil, une pie,
En même lieu vivaient de compagnie.
Le perroquet criait, sifflait,
Le bouvreuil chantait, gazouillait,
La pie en sautant babillait.
Jugez, à trois, de quel tapage
Ils régalaient le voisinage!
On eût dit un sabat tenu par des démons
Dans l'antre de quelque sorcière;
Mais le plus plaisant de l'affaire,
C'est que chacun croyait avoir mille raisons
Pour se plaindre de son confrère.
« Peste soit du musicien,
« Et peste soit de la bavarde! »
Disait le perroquet; « Voyez s'ils auraient garde
« De m'interrompre, moi qui contrefais si bien
« Le sifflet du portier et la voix de son chien!
« — Allez-vous-en tous deux au diable, »
Disait le virtuose; « allez, siffleur criard,
« Et caquetteuse impitoyable,
« Qui ne respectez pas mon art
« Et me feriez fausser, si j'en étais capable.
« — Mais conçoit-on rien à cela? »
Disait de son côté la pie;
« Véritablement, ces gens là
« Sont bien mauvaise compagnie.
« On ne peut s'entendre parler;
« C'est pour en devenir malade:
« L'un ne cesse de gazouiller;
« C'est la gamme, c'est la roulade,
« C'est un prélude, et puis encor...
« L'autre fait le cri de la chatte,
« Du chien qui s'est cassé la patte,
« La clarinette ou bien le cor.
« J'en suis vraiment tout étourdie;
« C'est à n'y pouvoir plus tenir,
« Et si l'on ne les fait finir,
« Ma parole d'honneur de pie,
« Je me tais pour toute ma vie. »

Tandis qu'avec aigreur nos trois bruyants oiseaux
Tenaient ensemble ce langage,
Leur maître souriait d'un air malin et sage,
Puis sur son Souvenir il écrivit ces mots :

« Lorsque l'importune présence,
« Les sottes actions, les sots discours d'autrui
« Me causeront par trop d'ennui,
« De fatigue ou d'impatience;
« Avant de m'en plaindre trop haut,
« Afin de ne pas être injuste ou ridicule,
« Je veux m'interroger avec un grand scrupule;
« Je veux examiner si, pour quelque défaut,
« Je n'ai pas besoin d'indulgence;
« Et si je puis, en conscience,
« Exiger que, pour m'écouter,
« Pour me laisser siffler, disserter ou chanter,
« Les autres gardent le silence. »

L. P. J.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 11 novem. 1827.

IVe année. N° 28.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE,

PRIX

DÉCERNÉS PAR LE BON GÉNIE.

Voilà le grand jour arrivé! comme disent plusieurs de mes correspondants et correspondantes, en commençant leurs lettres. Oui, mes amis, je suis très content aujourd'hui, puisque je vais être l'occasion de quelques jouissances pour plusieurs d'entre vous; que ne puis-je dire *pour tous*? Mais vous êtes assez raisonnables pour comprendre que tout le monde ne peut obtenir des prix, des accessit et des mentions honorables. Je multiplierai du moins ces dernières, dans une proportion convenable avec le nombre des concurrents; et d'ailleurs, ceux et celles qui n'en auront pas obtenu, ne doivent pas croire pour cela que leurs compositions n'étaient pas dignes d'intérêt : je déclare, au contraire, avec un vrai plaisir, que, dans toutes les lettres que je viens de lire, il n'en est pas une que j'eusse pu écarter du concours comme n'étant pas assez satisfaisante; il n'y a eu réellement entre elles que la différence du bien au mieux. Plus d'une fois aussi ai-je été fort embarrassé pour déterminer ma préférence, et je ne m'en suis même pas rapporté à moi seul; j'ai voulu mettre ma conscience à l'abri sous des avis éclairés. Il m'a paru juste, en même temps, lorsque j'ai eu à balancer entre deux lettres d'un mérite égal, de donner le premier rang à celle du plus jeune des deux concurrents. J'ai mis du reste, dans cet examen, le même soin, le même scrupule que de coutume, et j'aime à croire que mes jeunes amis s'en rapportent à moi avec pleine confiance.

L'annonce de ma décision relative aux concurrents âgés de seize ans accomplis, a jeté l'alarme parmi ceux et celles qui se trouvent dans ce cas, à cause des prix de semestre. Il paraît que je ne me suis pas expliqué assez clairement, car on a craint que ceux et celles qui ont complété leur seizième année dans le courant du dernier semestre, ne pussent point prétendre à ces prix. Ce n'est pas là ce que j'ai voulu dire, car cela eût été injuste; c'eût été, comme on me le fait observer, donner *un effet rétroactif* à ma décision, et je n'en avais ni le droit, ni la volonté. J'ai annoncé que ceux et celles qui ont atteint l'âge de seize ans, étaient hors de concours pour les prix que je proposais cette année, de même que ceux et celles qui ont atteint l'âge de onze ans ne peuvent plus concourir dans la seconde division. Mais ceux et celles qui n'avaient pas encore seize ans quand le dernier semestre a commencé, avaient évidemment le droit de prétendre au prix de semestre dans la première

division; comme aussi ceux et celles qui n'ont complété leur onzième année que dans le courant du même semestre, ont pu prétendre au prix de semestre dans la seconde division. Cette explication n'est pas d'un beau style, mais il me semble qu'elle est claire; et cela était d'autant plus nécessaire, que les jeunes personnes qui ont mérité les deux prix de semestre, se trouvent l'une et l'autre dans ce cas. Elles ont atteint, l'une seize ans, l'autre onze ans, à la fin du semestre qui vient de s'écouler.

Je dois exprimer à mes correspondants et correspondantes âgés de seize ans, combien je suis touché des choses aimables qu'ils m'adressent, et de la grâce avec laquelle ils ont accueilli ma décision. Lorsque leur nombre sera augmenté, je ne résisterai pas au desir de leur ouvrir un autre concours, et de proposer un *grand prix* pour eux et pour ceux qui, en ayant déjà obtenu deux, ont été mis hors des concours ordinaires. Pour aujourd'hui, je me bornerai à faire trois MENTIONS SUPÉRIEURES ET SPÉCIALES des trois meilleures lettres que j'ai reçues de ceux et celles qui se trouvent dans ce cas.

Ces trois lettres sont celles de M. EUGÈNE DELISLE, de Périgueux, âgé seulement de quatorze ans et demi, mais mis hors de concours, comme ayant déjà obtenu deux prix; de Mademoiselle ANTOINETTE ROUS DE LA MAZELIÈRE, de Marseille, qui vient d'atteindre l'âge de seize ans; et de Mademoiselle CLÉMENCE DE FLERS, qui a également accompli depuis peu sa seizième année. Je me bornerai à imprimer la première, afin de conserver la place nécessaire pour les compositions qui ont obtenu les prix et les premiers accessit, dans les deux divisions.

DISTRIBUTION DES PRIX.

PRIX ANNUELS.

PREMIÈRE DIVISION,

Composée des concurrents âgés de onze à seize ans.

QUESTIONS : *Qu'est-ce que la complaisance? — Qu'est-ce que la déférence? — Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre?*

PRIX : Mademoiselle STÉPHANIE DE VILLEQUIER, âgée de onze ans et dix mois; (au château de Villequier, Seine-Inférieure).

Ier ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle CÉLINIE DE BANNEVILLE, âgée de quatorze ans; (à Banneville);

Et Mademoiselle ALINE LOFFICIAL, âgée de quinze ans; (à Baugé).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle ALEXANDRINE DELEUZE, âgée de treize ans; (au château de Dobert).

IIIe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle ANGÉLINE COULON, âgée de douze ans et dix mois; (à Paris);

Et Mademoiselle SOPHIE CHANAL, âgée de quatorze ans; (à Paris).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle VIRGINIE BENEYTON, âgée de quinze ans; (à Besançon).

Ve ACCESSIT : Mademoiselle LOUISE DESZILLE, âgée de quinze ans; (à Saint-Brieux).

VIe ACCESSIT : Mademoiselle CÉCILE MASBOURG, âgée de quatorze ans; (à Metz).

VIIe ACCESSIT : Mademoiselle MATHILDE DE LA BRETESCHE, âgée de treize ans; (à Nantes).

VIIIe ACCESSIT : Mademoiselle CÉCILE DE VERNEIX, âgée de onze ans un mois; (à Paris).

MENTIONS HONORABLES : Mlle *Mathilde Quinchez;* (à Marseille). Mlle *Augusta Saladin de Crans;* (à Crans). Mlle *Annette de Coulon;* (à Metz). Mlle *Louise Faure;* (à Grenoble). Mlle *Ernestine de Saint-Yon;* (à la Maison royale de Saint-Denis). M. *Ambroise Beauchef;* (à La Flèche). Mlle *Emma de Saint-Yon;* (à la Maison royale de Saint-Denis). Mlle *Léonie Dugucyt;* (à Lyon). Mlle *Laure Lacaze;* (à Orléans). Mlle *Léonie Quenouille;* (à Dieppe).

DEUXIÈME DIVISION,

Composée des concurrents âgés de moins de onze ans.

QUESTION : *Quels sont, pour un enfant, les meilleurs moyens, d'abord, de connaître ses défauts, et ensuite, de s'en corriger?*

PRIX : M. ÉDOUARD GIROD, âgé de huit ans et demi; (à Croissy).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle AIMÉE LIAUTEY, âgée de dix ans quatre mois; (à Besançon).

IIe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle AMÉLIE WIDMER, âgée de dix ans huit mois; (à Corbeil);

Et Mademoiselle AGLAÉ CABANON, âgée de dix ans onze mois; (à Rouen).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle HENRIETTE GOUÏN, âgée de neuf ans onze mois; (à Rouen.)

IVe ACCESSIT : M. AIMÉ A...., âgé de neuf ans et demi; (à Mézières).

MENTIONS HONORABLES : Mlle *Marie de Morell;* (à Saumur). Mlle *Sophie Saladin de Crans;* (à Crans). Mlle *Victorine Moreau;* (à Longeville). M. *Louis Beauchef;* (à La Flèche). M. *Anatole de Thomassin;* (à Autun). Mlle *Pauline de Coulon;* (à Metz).

PRIX DE SEMESTRE.

PREMIÈRE DIVISION.

PRIX : Mademoiselle Antoinette Rous de la Mazelière, âgée de seize ans depuis la fin du semestre; (à Marseille).

Ier ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Stéphanie de Villequier, âgée de onze ans et dix mois; (au château de Villequier);

Et Mademoiselle Célinie de Banneville, âgée de quatorze ans; (à Banneville).

IIe ACCESSIT : Partagé entre Mademoiselle Sophie Chanal, âgée de quatorze ans; (à Paris);

Et Mademoiselle Aline Lofficial, âgée de quinze ans; (à Baugé).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Clémence de Flers, qui a eu seize ans à la fin du semestre; (à Villebadin).

IVe ACCESSIT : Mademoiselle Louise Faure, âgée de quatorze ans; (à Grenoble).

Ve ACCESSIT : Mademoiselle Louise Deszille, âgée de quinze ans; (à Saint-Brieux).

VIe ACCESSIT : Mademoiselle Caliste Bouchard, âgée de quinze ans; (à Mortefontaine).

Mentions honorables : Mlle *Ariane de Courval;* (à Montfleury). Mlle *Augustine ***;* (au Lude). Mlle *C. A.;* (à Saint-Martin-le-Beau). Mlle *Pauline K....;* (à Nancy). Mlle *Virginie Beneyton;* (à Besançon). Mlle *Augusta Saladin de Crans;* (à Crans). Mlle *Ernestine de St.-Yon;* (à la Maison royale de Saint-Denis). Mlle *Eugénie F.....;* (à Reims).

DEUXIÈME DIVISION.

PRIX : Mademoiselle Cécile de Verneix, qui a eu onze ans depuis la dernière composition du semestre; (à Paris).

Ier ACCESSIT : Mademoiselle Marie de Morell, âgée de neuf ans; (à Saumur).

IIe ACCESSIT : Mademoiselle Aimée Liautey, âgée de dix ans et quatre mois; (à Besançon).

IIIe ACCESSIT : Mademoiselle Amélie Widmer, âgée de dix ans huit mois; (à Corbeil).

IVe ACCESSIT : M. Anatole de Thomassin, âgé de huit ans; (à Autun).

Mentions honorables : M. *Barthelemy Lecarpentier;* (à Honfleur). Mlle *A. S.;* (à Nancy). Mlle *Sophie Saladin de Crans;* (à Crans). Mlle *Élisabeth de L. C.;* (à Paris). M. *Octave Ducros;* (à Paris).

OBSERVATIONS.

Mademoiselle *Antoinette Rous de la Mazelière* se trouve maintenant hors de concours à double titre; à cause de son âge, et comme ayant obtenu deux prix. J'espère que cela ne me privera pas de sa correspondance, et je lui saurai très bon gré de vouloir bien la continuer.

J'ai été à regret obligé d'écarter du concours plusieurs lettres, dont les étourdis signataires avaient oublié d'indiquer leur âge, comme je l'avais recommandé.

Je n'ai pu admettre non plus à concourir les lettres qui sont arrivées après le 4, jour ou expirait le délai que j'avais fixé. Il m'en est parvenu un assez bon nombre de tardives; on était pourtant bien averti.

COMPOSITION

Qui a obtenu la première *mention supérieure et spéciale*, hors du concours.

Mon bon Génie, la complaisance est le desir de plaire aux autres, et une disposition à leur rendre tous les petits services qui dépendent de nous. Cette qualité réellement précieuse, puisqu'elle fait le charme et l'agrément de la société, est le plus sûr moyen de se faire aimer généralement. Elle annonce, dans celui qui la possède, un bon cœur, un caractère aimable, et presque de la générosité : car on ne peut être habituellement complaisant, si l'on ne sait se sacrifier quelquefois soi-même, et préférer le plaisir des autres au sien.

La déférence nous porte à céder et à rendre par là une espèce d'hommage aux personnes que l'âge, le mérite ou le rang nous font un devoir de respecter. Elle est plutôt un sentiment des convenances qu'une qualité. La complaisance vient du cœur; la déférence est le fruit de l'éducation; elle peut exister sans aucun sentiment de bienveillance, tandis que l'autre suppose nécessairement une sorte d'affection. La déférence est souvent un devoir; La complaisance, moins obligée, n'en est que plus aimable. Celle-ci fait qu'on ne songe à soi qu'après s'être occupé des autres, et qu'on n'a, pour ainsi dire, de volontés que celles des personnes avec qui l'on vit; l'autre, plus calculée, n'est qu'une simple soumission aux usages de la société. Enfin, l'une nous fait aimer, l'autre nous fait approuver.

Eugène Delisle, 14 ans et demi, à Périgueux.

COMPOSITION

Qui a obtenu *le Prix* de la première division.

Mon bon Génie, la complaisance est une qualité aimable et attachante, une sorte de volonté flexible, qui nous fait ployer avec douceur aux desirs et aux projets des autres, et sacrifier, avec grâce et empressement, nos goûts et nos plaisirs aux leurs. Cette qua-

lité est nécessaire au bonheur intérieur; on doit même chercher avec soin à l'acquérir, car elle nous attache tous les cœurs, et resserre les liens de l'amitié.

Elle naît de l'abnégation de soi-même, et du desir d'obliger et de plaire. Jamais l'égoïste ne l'a connue ni possédée; il ne la veut que dans les autres.

La déférence n'est ni une vertu, ni une qualité; elle me paraît simplement un devoir qu'il faut remplir envers ses parents, ses supérieurs et ses amis; elle consiste dans la condescendance et les égards que nous avons pour eux. La déférence offre plusieurs nuances délicates : celle que nous devons à nos parents et à nos supérieurs, naît du respect; elle nous fait écouter leurs avis avec docilité, soumission et douceur, et nous porte à nous conformer à leur manière de voir, de penser ou d'agir. L'autre, que l'on doit à ses amis, vient de l'estime qu'on a pour eux, et de la crainte de les contrarier ou de les blesser; elle nous engage à ménager leurs opinions, et à éviter de dire ou faire en leur présence des choses qu'ils désapprouvent.

Je ne puis, mon bon Génie, bien exprimer la différence qui existe entre la complaisance et la déférence, sans répéter ce que j'ai déjà dit : la première est une qualité qui nous fait aimer, rechercher, desirer, nous rend presque nécessaires à ceux avec qui nous vivons, et répand un grand charme dans l'intimité. La seconde est un devoir imposé par le respect, par la reconnaissance ou par l'estime, et auquel on doit d'autant moins chercher a se soustraire, qu'il nous attire presque toujours la bienveillance, l'intérêt et l'affection de ceux qui en sont l'objet.

Ces derniers sentiments sont ceux que je desire sincèrement vous inspirer, mon bon Génie, et j'espère y parvenir un jour par ma constante *déférence* pour vos sages conseils.

Stéphanie de Villequier, 11 ans 10 mois, au château de Villequier.

COMPOSITION

Qui a obtenu *le Prix* de la deuxième division.

Un enfant peut reconnaître ses défauts en écoutant ce que lui reprochent ses parents; en s'examinant sur les commandements de Dieu, pour savoir auxquels il manque. Il peut s'en corriger, en priant Dieu de l'aider; en remarquant les grandes personnes bien élevées pour faire comme elles; en écoutant les conseils qu'on lui donne et en tâchant de les suivre; en lisant l'histoire avec attention, pour en tirer de bonnes leçons et profiter des bons exemples qu'il y trouve; en choisissant chaque jour un de ses défauts pour travailler à s'en corriger, jusqu'à ce qu'ils soient tous partis; en ne montrant point de mauvaise humeur quand on les lui fait remarquer. Voilà de très bons moyens pour se corriger, et l'enfant qui les connaît et qui ne s'en sert pas est bien sot, et c'est sa faute.

Adieu, mon bon Génie, je sais bien encore un bon moyen pour se corriger, c'est de vous croire et de vous écouter.

Édouard Girod, 8 ans et demi, à Croissy.

OBSERVATIONS.

Les deux compositions qui ont partagé le premier accessit de la première division, ont fortement lutté avec celle à laquelle j'ai cru devoir décerner le prix. J'y ai trouvé plusieurs idées heureuses qui ne sont pas exprimées dans celle-ci. Mais les deux premières ont insisté d'une manière trop absolue sur ce point, qu'on n'a de la déférence que pour ses supérieurs. Cela n'est pas exact : on *défère* aussi, comme l'a dit Mlle Stéphanie, aux opinions et aux conseils de ses amis, en raison de l'estime qu'on a pour eux. Les nuances de la déférence sont mieux saisies et mieux rendues dans la lettre qui a obtenu le prix; cette lettre aussi est écrite d'un style plus pur et plus élégant. Néanmoins j'aurais balancé long-temps entre ces trois compositions, si la différence d'âge ne m'eût paru un motif déterminant en faveur de Mademoiselle de Villequier.

Ce n'est pas non plus sans embarras que je me suis décidé entre la lettre qui a obtenu le prix de la seconde division et celle qui a eu le premier accessit. Dans l'une, la première partie est plus faible que dans l'autre; mais la seconde partie est beaucoup plus complète. Tout bien balancé, il m'a paru que celle de M. Édouard Girod exprimait plus d'idées, et dans cette lutte enfin, son âge tendre parlait encore en sa faveur. J'ai jugé en conscience et, je l'espère, selon l'équité.

Le défaut d'espace me force à renvoyer au numéro prochain l'impression des premiers accessit; mais j'ai cru devoir dès aujourd'hui ces petites explications aux jeunes émules entre lesquels je viens de prononcer.

Je ne terminerai pas sans féliciter ceux et celles d'entre vous qui viennent d'obtenir les honneurs du concours; mais je leur répèterai, en meme temps, ce *mot à l'oreille*, que je leur ai déjà soufflé :

Souvenez-vous que celui qui reçoit un éloge contracte l'engagement d'en mériter un autre.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 18 NOVEM. 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 29.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

Qu'est-ce que la SUIE, *et qu'est-ce qui la produit?*

Lorsqu'un corps est en combustion, il y a dans ce corps des principes ou éléments qui se *volatilisent*, c'est-à-dire qui s'évaporent et se dégagent sous la forme de gaz. La vapeur formée par ces principes volatils, s'élève et entraîne avec elle de légères petites particules d'autres éléments, qui ne sont pas volatiles, mais qui se trouvant dégagées du corps en combustion par cette combustion même, sont emportées par le mouvement ascendant de la vapeur. Cette vapeur, mélangée de particules solides, produit ce qu'on appelle la *fumée*. Quand cette fumée s'élève dans une cheminée, les particules solides qui frottent contre les parois de la cheminée, y sont arrêtées et s'y déposent; une partie des principes volatils dégagés par la combustion, repassent, en se refroidissant, à l'état solide, et se déposent également. C'est ce dépôt qu'on appelle *suie*. Ainsi l'on peut dire que la *suie* est le résidu des matières dégagées des corps en combustion, sous la forme de fumée. Vous concevez d'après cela, mes amis, que la *suie* peut encore brûler, puisqu'elle se compose, en grande partie, de substances combustibles qui ont échappé à une première combustion; elle contient, entre autres, une quantité notable de *carbone* ou charbon pur. C'est pourquoi, lorsqu'on laisse accumuler la *suie* dans une cheminée, sans prendre le soin de la faire ramoner, on court le risque de voir cette *suie* s'enflammer, si une étincelle arrive jusqu'à elle.

Qu'est-ce que le NOIR DE FUMÉE?

Cette question vient très bien après la précédente, car le *noir de fumée* n'est autre chose que la suie déposée dans la combustion des résines. On emploie particulièrement, pour se le procurer, les racines de pins, d'où l'on retire aussi la résine connue sous le nom de *goudron*, et qui est d'un usage si important et si général.

Qu'est-ce que le CAMPHRE?

Le *camphre* est une substance blanche, tranparente, légère, friable, très volatile, d'une odeur aromatique forte, d'une saveur âcre et légèrement amère, laissant une sensation de fraicheur dans la bouche.

Cette substance existe dans plusieurs végétaux différents; on peut en retirer du thym, du romarin, de



la racine du cannellier, de quelques lauriers, et d'un grand nombre d'autres plantes aromatiques. Mais la plus grande partie du *camphre* qui se débite dans le commerce, provient d'une espèce de laurier qu'on appelle *laurier camphrier*. C'est un arbre assez élevé, d'un port élégant et d'un joli feuillage, qui croît naturellement au Japon et dans d'autres parties des Indes orientales. On en retire le *camphre* par des procédés dans lesquels on met à profit la propriété qu'il a de se volatiliser; en faisant bouillir avec de l'eau des petits morceaux de bois de camphrier, dans un vase au-dessus duquel on place une espèce de chapiteau rempli de chaume ou de natte, le *camphre* s'évapore et vient se déposer contre le chapiteau, sous la forme d'une suie blanche, que l'on recueille et que l'on réunit en masses.

C'est de l'Inde que vient en Europe tout le *camphre* répandu dans le commerce. Cette substance est employée dans beaucoup de cas comme médicament; on en fait usage aussi dans les arts; elle entre dans la composition de certains vernis, et comme elle est éminemment combustible, on l'emploie dans la matière des feux d'artifices. On soupçonne même qu'elle était un des principaux ingrédients du *feu grégeois*, connu des anciens, et qui brûlait sous l'eau. Ce qui le fait penser, c'est que le *camphre* qui est assez léger pour surnager l'eau, brûle très bien à sa surface. Il paraît que, dans les cours des princes orientaux, on le brûle avec de la cire pour éclairer pendant la nuit. Le naturaliste Bomare dit s'être assuré par expérience que, si l'on jette du *camphre* dans un bassin sur de l'eau-de-vie, qu'on les fasse bouillir jusqu'à leur entière évaporation, dans quelque lieu étroit et bien fermé, et qu'on y entre ensuite avec un flambeau allumé, tout cet air renfermé s'enflamme sur-le-champ et paraît comme un éclair, sans incommoder les spectateurs, ni endommager le bâtiment.

Le *camphre* est si volatil qu'il s'évapore entièrement à l'air; quand on en a placé quelque part un morceau, on est tout étonné de trouver, après un peu de temps, qu'il n'en reste plus rien. Aussi ses émanations sont-elles très fortes et se répandent-elles fort loin; mais en même temps, elles durent peu et se dissipent assez promptement. On se sert de cette substance pour préserver des vers les étoffes de laine et les fourrures; c'est un moyen infaillible, pourvu qu'on ait le soin de renouveler le *camphre* à mesure qu'il s'évapore, dans les lieux où ces objets sont renfermés.

COMPOSITIONS

Qui ont partagé le premier accessit du prix de la première division, décerné dans le numéro précédent.

Mon bon Génie, la complaisance est le desir, le soin de plaire aux autres. C'est sur cette aimable vertu que reposent les agréments de la société; elle nous fait sacrifier, en quelque sorte, notre volonté au plaisir des autres. On doit de la complaisance à ses égaux; sans cela on ne pourrait en exiger d'eux. Il faut en avoir pour ses inférieurs; c'est le moyen d'adoucir la sévérité du commandement. La complaisance est une condescendance honnête pour les desirs et les volontés des autres, tant que ces desirs et ces volontés sont conformes à la justice; car la complaisance pour des choses criminelles serait condamnable, et si elle était poussée au point de nous rendre le jouet de toutes les fantaisies des autres, elle serait une faiblesse.

La déférence consiste à sacrifier ses propres sentiments aux sentiments et aux opinions des autres. L'âge, le rang, la dignité, le mérite des personnes, nous obligent à la déférence. On n'a de déférence que pour ses supérieurs, de complaisance que pour ses égaux ou ses inférieurs; c'est pourquoi les enfants ont de la déférence pour leurs parents, et les parents ont de la complaisance pour leurs enfants.

La complaisance et la déférence marquent de la bonté, de la douceur, de la facilité dans le caractère et dans l'esprit; mais la complaisance marque une bonté affectueuse, et la déférence une douceur respectueuse. La déférence rend les autres contents d'eux-mêmes, parce qu'elle est, en quelque sorte, une reconnaissance de leur mérite; la complaisance les rend contents de nous, parce qu'elle leur procure des jouissances.

Célinie de Banneville, 14 ans, à Banneville.

Mon bon Génie, la complaisance est une disposition, une facilité à nous conformer à la volonté des autres, à seconder leurs desirs, à leur rendre avec empressement les services que nous jugeons pouvoir leur être agréables; et elle est la plus aimable possible, quand, en obligeant, nous paraissons suivre notre propre penchant. Il est rare alors que cette précieuse qualité ne nous concilie pas les cœurs de ceux qui en ressentent les effets. Cependant la complaisance devient quelquefois un défaut : c'est lorsque, portée à l'excès, elle se change en une coupable faiblesse, si dangereuse pour celui qui en est l'objet; puisqu'en cédant inconsidérément à son desir, ou on le laisse commettre des fautes, ou on l'autorise à croire bien ce qui est mal. C'est ce que vous nous avez si bien donné lieu de remarquer, mon bon Génie, dans votre jolie fable *des deux Araignées*.

Par déférence, on entend cette attention à nous rendre à l'opinion, à la volonté, au sentiment de quelqu'un, par égard pour son âge, son mérite ou son rang. Mais elle a aussi ses limites, car trop

grande, elle devient de la bassesse, vice méprisable.

La différence entre l'une et l'autre me semble consister en ce que la complaisance s'exerce indifféremment envers nos supérieurs, comme envers nos égaux et même nos inférieurs, tandis que la déférence, résultat des égards, du respect que nous avons pour celui qui en est l'objet, lui suppose toujours une sorte de supériorité. La complaisance est naturelle; la déférence est plutôt un effet de la poletisse. Celle-ci peut donc être considérée seulement comme un devoir; celle-là est toujours un plaisir, car si elle était commandée, ce ne serait plus que de la simple obéissance. Enfin, mon bon Génie, il me semble que la complaisance diffère encore de la déférence, en ce que l'excès de la première peut aussi bien nuire aux autres qu'à nous-mêmes, tandis que l'excès de la seconde ne peut guère nuire qu'à nous.

Aline Lofficial, 15 ans, à Baugé.

COMPOSITION

Qui a obtenu le premier accessit de la deuxième division.

Mon bon Génie, les moyens de connaître nos défauts, sont d'examiner souvent, et même tous les soirs, les fautes que nous avons commises pendant la journée; voir de quel mauvais penchant elles proviennent; demander à nos parents quels sont nos défauts; demander souvent à Dieu la grâce de les connaître; voir ce qui nous choque dans les autres, ensuite porter les yeux sur nous-mêmes pour voir si nous n'avons pas les mêmes choses à nous reprocher.

Les moyens de nous corriger de nos défauts sont de faire attention à ce que nous faisons; profiter des avis de nos parents; prier les personnes qui sont avec nous de nous avertir quand nous faisons mal; réfléchir avant de commencer nos actions.

En nous faisant cette question, mon bon Génie, vous avez voulu nous faire connaître les moyens de nous corriger de nos défauts; nous serions bien coupables, si nous négligions de les mettre en usage.

Aimée Liautey, 10 ans 4 mois, à Besançon.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses.

Le désordre a trois inconvénients : l'ennui, l'impatience et la perte de temps.

L'ordre a besoin de trois serviteurs: la volonté, l'attention et l'adresse.

Le désordre a trois maîtres : la précipitation, la paresse et l'étourderie.

Pour être profitables, les *mots soufflés à l'oreille* ont encore deux voyages à faire : il faut qu'ils arrivent à la raison, et qu'ils passent dans la vie active. En d'autres termes, il faut aux maximes trois auxiliaires : l'attention, l'intelligence et la volonté.

Voulons-nous rendre persuasifs les bons avis que nous donnons? dépouillons les d'orgueil et imprégnons-les, pour ainsi dire, d'indulgence et de sympathie. Le moyen d'éprouver leur efficacité, c'est d'en faire l'essai sur nous-mêmes : *Corrige-toi* semblera toujours dur; *Corrigeons-nous* est plus doux à l'oreille.

VARIÉTÉS.

Un de mes petits amis, âgé de huit ans, en m'écrivant pour répondre à mes dernières questions m'a raconté le fait suivant :

« Une de vos abonnées, que j'ai vue dernièrement à Nuits, ayant eu besoin de se faire arracher deux dents, fit bien des difficultés; elle disait qu'on était bien méchant de vouloir la faire souffrir comme cela. Cependant, quand sa Maman l'eut rassurée et lui eut dit que, si l'opération était faite dans deux minutes, elle lui donnerait cinq francs pour un aveugle dont elle prenait soin, elle se laissa faire, et elle eut le plaisir de faire l'aumône des cinq francs à son aveugle. »

— Je connais et j'aime beaucoup une petite demoiselle à qui l'on a conseillé, pour redresser un léger défaut qu'elle a dans la vue, de porter sur les yeux des coquilles percées d'un trou. Elle les a portées sans difficulté tout cet été à la campagne; mais depuis son retour à Paris, ces malheureuses coquilles lui ont inspiré beaucoup de répugnance, à cause de quelques plaisanteries auxquelles elles ont donné lieu de la part de jeunes compagnes étourdies. « J'aime mieux disait-elle, avoir un défaut dans la vue, et qu'on ne se moque pas de moi. » Mais cela faisait de la peine à sa Mère, et à toutes les personnes qui l'aiment et qui lui veulent du bien; elle s'en est aperçue, et n'a plus hésité à faire un petit sacrifice d'amour-propre, dont tout le monde lui sait gré, et qui m'inspire, à moi, une nouvelle estime pour elle. Il prouve en effet que cette bonne enfant est capable de faire, pour la satisfaction de ses parents, plus qu'elle ne ferait pour son bien personnel.

— Une petite fille de cinq ans et demi, qui est particulièrement de mes amies, essayait l'autre jour une jolie robe toute neuve. Comme cette robe lui allait à

ravir, sa bonne voulut aussitôt la montrer à toutes les personnes de la maison, dans cette nouvelle parure; mais la petite s'y opposa formellement et refusa de sortir de sa chambre, en disant : « On me verra bien quand je descendrai; je ne veux pas aller tout exprès pour que vous me montriez par curiosité, comme une Osage. » Ce mouvement de dignité, qui n'a pu être calculé dans un âge si tendre, me semble du moins avoir été inspiré par un noble instinct, et pouvoir offrir une utile leçon à de plus grands enfants, et sur-tout aux jeunes personnes qui auraient un peu trop de penchant à se faire voir.

— Les savants se mettent quelquefois l'esprit à la torture pour remonter à l'étymologie de certains mots, et souvent, après avoir cherché dans toutes les langues, tant mortes que vivantes, ils se trouvent avoir entièrement perdu leur temps et leur peine. Cela tient à ce qu'une infinité de termes tirent leur origine de circonstances peu connues et qui n'ont aucun rapport avec les objets. De ce nombre est le mot *falbala*, dont la composition est bien propre à mettre en défaut toute la sagacité des étymologistes. Voici ce qu'un recueil d'anecdotes rapporte relativement à l'origine de ce nom.

Un prince s'étonnait, en traversant les salles du Palais Marchand, de la quantité de marchandises qu'il voyait. « Ce qu'il y a de plus singulier, lui dit quelqu'un de sa suite, c'est qu'on ne peut rien demander à ces gens là qu'ils ne vous le fournissent sur-le-champ, la chose n'eût-elle jamais existé. « Le prince rit; on lui proposa d'en faire l'essai. Il s'approcha d'une boutique, et dit : « Madame, vendez-vous des... des *falbalas?* » La marchande, sans demander l'explication d'un mot qu'elle entendait pour la première fois, lui répondit : « Oui, Monseigneur; » et lui montrant des garnitures de robes de femme : « Voilà, dit-elle, ce que vous demandez; c'est cela même qu'on appelle des *falbalas.* » Ce mot fut répété et fit fortune.

LA PÊCHE.

PARABOLE ALLEMANDE.

Un laboureur, revenant un jour de la ville, rapporta à ses enfants cinq pêches magnifiques. Comme ils n'en avaient jamais vu, ils furent fort étonnés, et eurent un grand plaisir à regarder ces beaux fruits de couleur rouge et couverts d'un tendre duvet. Le père les distribua à ses quatre enfants, et il y en eut une pour la mère.

Le soir, quand les enfants allèrent se coucher, le père leur demanda comment ils avaient trouvé les pêches?

Délicieuses, bon père, dit l'aîné; elles ont un goût à-la-fois doux et acide. J'ai gardé soigneusement le noyau, et je veux le mettre en terre pour en avoir un arbre.

Bien, dit le père, c'est penser à l'avenir en sage économe, comme doit faire le laboureur.

J'ai mangé la mienne tout de suite, cria le plus jeune, et j'ai jeté le noyau, et Maman m'a encore donné la moitié de la sienne. Ah! c'était si sucré, ça fondait dans la bouche.

Ce n'est pas là de la prudence, dit le père; mais tu as agi comme un enfant, et celà est de ton âge. Tu auras dans la vie assez d'occasions de mettre de la prudence dans ta conduite.

Le second fils dit alors : J'ai ramassé le noyau que mon petit frère avait jeté; je l'ai cassé et j'ai mangé l'amande, qui était aussi douce qu'une noix; mais j'ai vendu ma pêche, et j'en ai retiré assez d'argent pour en acheter une douzaine la première fois que j'irai à la ville.

Voilà qui est prudent, dit le père en secouant la tête, mais trop prudent pour un enfant. Dieu veuille que tu ne deviennes pas avare et cupide!

Et toi, Edmond? Edmond répondit avec franchise : J'ai porte ma pêche à Georges, le fils de notre voisin, qui a la fièvre; il ne voulait pas la prendre : alors je l'ai posé sur son lit, et je m'en suis allé.

Eh bien! dit le père, lequel de vous a fait le meilleur usage de sa pêche?

Et les enfants s'écrièrent tous ensemble : C'est Edmond.

Edmond garda le silence, et la mère l'embrassa les larmes aux yeux.

LE ZÉPHIR ET LA VIOLETTE.

FABLE.

LE ZÉPHIR.

Sais-tu, violette jolie,
Pourquoi l'homme a puisé chez toi
L'emblème de la modestie?

LA VIOLETTE.

Je l'ignorais, Zéphir, et même je ne voi
D'où peut venir l'allégorie.
Le trop grand jour m'est importun,
Et ma feuille me sert d'égide;
Je me cache, il est vrai; c'est que je suis timide;
Voilà tout.

LE ZÉPHIR.

Voilà tout... excepté ton parfum!

A. D.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 25 NOVEM. 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 30.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE,

L'HORLOGE DE FLORE.

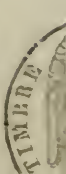
Parmi les dernières questions que l'on m'a adressées, il en est une qui serait venue bien plus à propos au printemps, que dans cette saison. Ce n'est plus guères le moment de parler de fleurs; elle ont toutes disparu. Cependant, au milieu des brouillards qui nous environnent, et à l'approche des frimats qui nous menacent, ce nom de fleurs offre au moins un doux souvenir et une consolante espérance. Ce qui est aimable, ce qui est gracieux, ne peut être déplacé dans aucun lieu ni dans aucun temps. Quoiqu'il en soit, on me demande ce que c'est que l'*Horloge de Flore*, et il faut bien que je le dise.

Il y a des fleurs qui s'ouvrent et qui se ferment à différentes heures de la journée. On a imaginé de profiter de cette propriété, pour dresser des tables dans lesquelles sont rangées certaines plantes, suivant l'heure à laquelle leurs fleurs s'épanouissent, si quelque accident ou quelque circonstance extraordinaire n'en retarde pas le moment. Ce sont ces tables qu'on a appelées *Horloges de Flore*. En voici un échantillon, qui indique les heures du jour, depuis trois heures du matin jusqu'à neuf heures du soir.

1° à 3 heures du matin s'ouvre la fleur de La *barbe-de-bouc*.
2° à 4 heures. — Le *pissenlit*.
3° à 5 heures. — La *crépide des toits*.
4° à 6 heures. — La *scorsonère*.
5° à 7 heures. — Le *laiteron* (*laponicus*).
6° à 8 heures. — L'*herbe à épervier*.
7° à 9 heures. — La *piloselle* (*oreille de rat*).
8° à 10 heures. — La *sabline pourprée*.
9° à 11 heures. — La *crépide des Alpes*.
10° à midi. — Le *laiteron* (*oleraceus larvis*).
11° à 1 heure. — La *coudrille épervière*.
12° à 2 heures. — La *crépide rouge*.
13° à 3 heures. — Le *souci des champs*.
14° à 4 heures. — Le *souci africain*.
15° à 5 heures. — L'*épervière des Savoyards*.
16° à 6 heures. — Le *pavot à tige nue*.
17° à 7 heures. — L'*hémérocalle safranée*.
18° à 8 heures. — La *belle-de-nuit au jalap*.
19° à 9 heures. — Le *géranium triste*.

Il existe à Saint-Domingue une fleur que l'on appelle communément l'*Horloge espagnole*, parce qu'elle s'ouvre tous les jours à onze heures du matin, et se ferme à une heure après midi. Les habitants de la campagne consultent, dit-on, cette fleur, qui marque régulièrement l'heure de leur diner.

Je ne vous dirai pas, cependant, mes amis, que les *Horloges de Flore* soient aussi exactes que les pen-



dules de Lepaute ou les montres de Breguet, mais elles sont au moins un moyen doux et ingénieux de consulter la marche du temps et de contempler sa fuite. Elles ont inspiré à notre poëte Delille de jolis vers, que je ne résiste pas au desir de vous faire lire, ou peut-être relire ici :

Le soir, de nos jardins parcourez les carreaux,
Voyez, ainsi que nous, sur leurs tiges baissées,
S'assoupir de ces fleurs les têtes affaissées,
Et, dormant au lieu même où veilleront leurs sœurs,
Du nocturne repos savourer les douceurs.
Voyez comment l'instinct, qui gouverne les plantes,
Assigne à leur réveil des heures différentes :
L'une s'ouvre la nuit, l'autre s'ouvre le jour,
Du soir ou du midi l'autre attend le retour.
Je vois avec plaisir cette horloge vivante :
Ce n'est plus ce contour où l'aiguille mouvante
Chemine tristement le long d'un triste mur ;
C'est un cadran semé d'or, de pourpre et d'azur,
Où d'un air plus riant, en robe diaprée,
Les filles du Printemps mesurent sa durée,
Et nous marquant les jours, les heures, les instants,
Dans un cercle de fleurs ont enchaîné le Temps.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

On fuit les *demi-savants*, c'est-à-dire ceux qui ne savent les choses qu'à moitié. Heureux celui qui saurait complètement la dixième partie de tout ce qu'on peut savoir, dans une seule branche des connaissances humaines.

La modestie est difficile à ceux qui savent peu de choses : il faut une longue vue pour découvrir d'un seul regard le vaste horizon de son ignorance.

A mesure qu'on s'instruit, on voit ce qu'est la science, et l'on devient modeste.

En toute étude, il y a des progrès à faire : avec de la modestie et de la curiosité, l'on avance toujours ; car dans les sciences, il n'y a de point d'arrêt que pour celui qui croit tout savoir.

Tout est difficile pour qui veut bien faire : tout devient facile à qui fait beaucoup, avec ardeur et patience.

LE RETOUR DES VACANCES.

Cyprien : Bonjour, mes amis ; eh bien, voilà donc le bon temps fini.

Arthur : Hélas ! oui, mon pauvre Cyprien. Nous voilà rentrés pour un an dans notre prison. Tu es bien heureux de ne revenir qu'aujourd'hui ! Il y a déjà trois jours que nous y sommes, nous ; c'est autant de gagné pour toi.

Firmin : Moi, Messieurs, je me console en vous retrouvant. Sans doute, dans le premier moment, celà semble un peu dur, de rentrer en pension, après avoir passé six ou sept semaines dans sa famille ; mais il y aurait quelque chose de pire encore, ce serait de devenir des hommes, sans acquérir l'instruction nécessaire pour se placer honorablement dans la société.

Cyprien : Ah ! te voilà bien toujours le même, *Firmin le raisonnable !* Est-on heureux de prendre son parti comme ça ? Mais dites-moi un peu : comment avez-vous passé votre temps, tous les deux, pendant ces vacances ? Moi, je me suis joliment amusé : j'étais à la campagne, chez mon oncle qui a mis à ma disposition un joli petit cheval. Je l'ai monté presque tous les jours, et je ne me reposais que quand, lui ou moi, nous n'en pouvions plus.

Firmin : Il ne t'a pas jeté quelquefois à terre ?

Cyprien : Ah ! bien oui, jeté à terre ! Je suis devenu un fameux écuyer, allez ! j'aurais voulu que vous me vissiez galopper et caracoler.

Arthur : Et tu n'as fait que cela pendant deux mois ?

Cyprien : Rien que cela. C'était une passion ; je ne pouvais pas penser à autre chose. Et maintenant encore, je rêve toutes les nuits que je suis sur un cheval au galop.

Arthur : Eh bien, moi, je suis devenu un intrépide chasseur. Mon Papa m'a donné un joli petit fusil à deux coups, bien léger, avec un belle poire à poudre et un carnier. Tout cela ne m'a pas quitté et j'ai passé mes journées à chasser, du matin au soir, les lapins dans la garenne.

Firmin : Tous les jours ?

Arthur : Je crois bien ; vous ne savez pas ce que c'est que la chasse ; c'est cela une passion !

Cyprien : Oui, quand on tue du gibier ; mais...

Arthur : Ah ! tu crois que je n'en tuais pas ! J'aurais voulu que tu les visses rouler... *Pan !... Vrrrout !*

Cyprien : Laisse-moi donc tranquille, c'était de peur.

Arthur : Je te montrerai mon carnier encore tout plein de poil et de sang.

Cyprien : Bon, bon ! J'aime mieux te croire que d'y aller voir. Et toi, Firmin, conte-nous donc ce que tu as fait ?

Firmin : Oh ! moi, je ne suis pas si passionné que vous. Cependant, j'ai monté à cheval et j'ai chassé aussi, mais seulement de temps en temps ; je voulais travailler toujours un peu, afin de me tenir en haleine, et que cela ne me coutât pas trop ensuite de

reprendre les classes. Quand je m'étais suffisamment amusé, je m'imposais une petite tâche à faire, avant de prendre de nouveaux plaisirs. J'ai lu quelques mémoires historiques, et un voyage autour du monde, que je n'aurais pas eu le temps de lire à la pension; et puis, avec l'aide de mon Papa, j'ai commencé à déchiffrer ce terrible Tacite que nous devons expliquer cette année.

CYPRIEN et ARTHUR : Peste! Voilà qui est admirable! Ainsi, tu as passé tes vacances en philosophe.

FIRMIN : Je vous assure qu'elles m'ont paru très douces, et sur-tout bien courtes.

Telle était la conversation que tenaient, le 12 octobre dernier, trois élèves d'une institution de Paris. Peu de jours après, arriva la fête de leur digne instituteur qui, pour la célébrer, voulut procurer quelque plaisir à ses jeunes pupilles, et leur proposa une belle partie de campagne à Montmorency. Les ânes et les chevaux y jouèrent leur rôle, comme de raison. Or, on pense bien que notre écuyer Cyprien montra le plus grand dédain pour les ânes, et qu'il lui fallut une plus noble monture. Mais, par malheur, le cheval qui lui échut n'était pas d'aussi bonne composition que celui de l'oncle, et à peine eut-il pris le trot, qu'on vit le jeune cavalier sauter à droite et à gauche sur la selle. Comptant sur l'allure plus douce du galop, pour réprendre son équilibre, Cyprien donne un grand coup de talon dans le flanc de son coursier qui, n'étant pas accoutumé à d'aussi brusques procédés, fait un bond et jette à quatre pas de là son pauvre cavalier roulant dans la poussière. Quitte pour la peur et pour quelques contusions, Cyprien se relève tout poudreux et tout honteux, au milieu des éclats de rire de ses camarades; et ceux-ci, par acclamation, lui décernent à l'instant un nouveau sobriquet, et le saluent du nom de *Cyprien Franconi*. Firmin fut le seul qui ne rit pas, et qui lui demanda obligeamment s'il ne s'était point blessé.

Cette scène préoccupa toute la bande joyeuse jusqu'au moment où l'on arriva dans un endroit consacré à des bals champêtres, et à différents jeux, tels que balançoires russes, jeux de bagues, cibles, et autres. Arthur voyant une arbalête s'en empare aussitôt et veut donner à ses camarades un échantillon de son adresse comme tireur. Il met en joue et vise le point qu'il fallait frapper pour faire descendre jusque sur sa tête une couronne glissant sur deux ficelles; mais il y met tant d'empressement, tant de précipitation, que la balle, au lieu d'atteindre même le grand rond de la cible, attrape la couronne, l'emporte, et va la laisser accrochée à l'arbre le plus voisin. Pour le coup, ce fut Arthur qui fit à son tour les frais du divertissement. Le moins mécontent de l'aventure n'était pas Cyprien, à qui cet événement donnait sa revanche. Eh bien, s'écria-t-il, est-ce ainsi que tu roulais les lapins, Monsieur *Arthur de Crac?* — *Arthur de Crac! Arthur de Crac!* répètèrent cinquante voix; et voilà encore un sobriquet.

Pendant tout ce temps là, Firmin, tantôt trottait et galoppait même sur son âne, en le dirigeant avec assez d'adresse, tantôt prenait gaiement part aux autres exercices de ses camarades, sans toutefois y attacher trop d'importance, sans y faire consister sa gloire, et sur-tout sans se moquer des mésaventures d'autrui. Il s'amusa donc paisiblement, et cette journée ne fut pour lui qu'une récréation agréable et salutaire. Mais trois jours après, on composa pour la première fois au collège; Firmin eut la première place, et on lui donna, non pas le sobriquet, mais le surnom de *Firmin le Studieux.*

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

Nous allons, mes amis, continuer notre correspondance, si vous le voulez bien, et je vous invite tous à y prendre part, pour concourir aux prix de semestre que je décernerai dans le commencement du mois de mai prochain.

Je propose aujourd'hui les questions suivantes, à ceux de mes correspondants qui sont âgés de plus de onze ans :

Qu'est-ce que la SUFFISANCE?

Quels sont les inconvénients qui en résultent, pour celui qui y est enclin, et pour ceux qui ont des rapports avec lui?

J'adresse cette autre question à ceux de mes correspondants qui sont âgés de moins de onze ans :

Qu'est-ce que la TAQUINERIE? *et que pensez-vous d'un enfant taquin?*

J'attendrai les réponses à ces questions dans le délai de ce jour au dimanche 16 décembre prochain.

LITHOGRAPHIE.

Encore un jeu de garçons : mais celui-ci, ce n'est pas pour le recommander à mes lecteurs, que je leur en envoie la représentation; c'est, au contraire, pour leur en faire sentir les inconvénients et le danger. Ce jeu, qu'on appelle, comme bien vous savez, *le Cheval fondu*, consiste à s'élancer à cheval sur le dos d'un joueur qui, courbé sur les hanches, la tête ou les mains appuyées, présente son échine dans une posi-

tion horizontale. Quelquefois plusieurs joueurs sont placés à la file, appuyés l'un contre l'autre dans cette attitude patiente; et ceux qui sautent, cherchent à s'élancer sur le dos de celui qui est le plus éloigné. S'ils ne mesurent pas bien leur élan, ils tombent à cheval sur une tête ou sur un col, au lieu de tomber sur un dos. En supposant même que le saut soit calculé le mieux possible, on ne risque pas moins ainsi de casser les reins de celui qui reçoit un pareil choc, sur-tout s'il est plus jeune et plus faible que le sauteur. Autant j'aime les exercices corporels qui servent à développer les organes, à donner au corps de la force et de l'agilité, sans l'exposer à de graves accidents; autant je redoute ces jeux périlleux, où il n'y a de profit pour personne et où le plus faible peut devenir la victime du plus fort. Le *Cheval fondu* est de ce nombre : or, comme c'est un exercice que j'ai vu trop souvent en faveur parmi les écoliers, j'ai cru bien faire en signalant les dangers qu'il présente; et j'invite celles de mes lectrices qui ont des frères au collège, à user de l'influence qne l'amitié doit leur donner sur eux, pour en obtenir la promesse qu'ils ne s'exposeront plus aux inconvénients d'un jeu, dépourvu d'ailleurs de tout avantage comme de toute grâce.

VARIÉTÉS.

Le devoir doit passer avant tout, et il faut l'accomplir avant de songer à ce qui nous est personnel. Voici l'histoire d'un chien qui nous offre à ce sujet une leçon frappante.

Un habitant de la cité de Londres s'en allait un jour à sa maison de campagne, accompagné de son chien César. Il s'aperçut en chemin, qu'il avait emporté dans sa poche une clé dont on devait avoir besoin chez lui pendant son absence. Son chien était dressé à faire des commissions, en sorte qu'il crut pouvoir lui confier cette clé pour la rapporter à la maison. Le chien, en effet, partit rapidement avec son message, et revint ensuite retrouver son maître; mais celui-ci s'aperçut que l'animal s'était battu, et avait la tête ensanglantée. Ce ne fut que le soir, à son retour, qu'il apprit ce qui était arrivé. César, en passant avec la clé devant la maison d'un boucher, avait été attaqué violemment par le chien de ce dernier; mais fidèle à son devoir, il ne s'était point dessaisi de la clé pour se défendre; il avait reçu plusieurs morsures, en fuyant toujours vers le domicile de son maître, où il avait enfin accompli sa mission. Ensuite, en revenant, il s'était arrêté devant la maison du boucher; il y avait attendu son aggresseur; l'ayant vu paraître, il s'était élancé sur lui pour le châtier, et après une lutte vigoureuse, il l'avait laissé sur la place hors de combat.

— Le respect, les soins, les égards, les attentions pour la vieillesse, sont des devoirs si naturels, que les animaux même nous en donnent aussi quelquefois l'exemple. M. de Boussanelle, capitaine de cavalerie au régiment de Beauvilliers, rapporte qu'un vieux cheval appartenant à un des hommes de sa compagnie, étant devenu infirme au point de ne pouvoir plus broyer son foin ni son avoine, fut nourri, pendant deux mois, par deux jeunes chevaux entre lesquels il se trouvait placé dans l'écurie. Ces deux chevaux tiraient le foin du ratelier, le broyaient dans leur propre bouche et le posaient, ainsi préparé, devant le vieux cheval; ils en faisaient de même de l'avoine, et ils soutinrent de cette manière, aussi long-temps qu'ils le purent, l'existence de leur vénérable voisin.

CHARADE.

Le lieu qu'habite mon premier
Est tout l'opposé du grenier.
Cherchez mon second dans Barême;
Il est un nombre entier et rond.
Un petit mot est mon troisième,
Qu'on nomme préposition.
Vous voyez, dans mon quatrième,
Une ville de grand renom,
Grâce au prince dont le peuple aime
Encor la mémoire et le nom.
Un court article est mon cinquième.
Enfin, dans le calendrier,
Vous allez trouver mon entier,
Humble et grand saint, que l'on révère
Pour le bien qu'il fit sur la terre.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions que je propose aujourd'hui.)

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er décembre 1826 pour un an, ou du 1er juin 1827 pour six mois, et expire par conséquent à la fin de novembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 2 décembre prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 2 décemb. 1827.

IVe année. N° 31.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE,

SUR LA CONVERSATION.

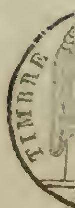
Si la mythologie des Grecs eût pris naissance en France, on n'aurait pas manqué d'y faire une dixième Muse pour présider à la conversation. C'est elle, en effet, qui est chez nous l'âme de la société; elle y règne en souveraine gracieuse et piquante; nulle part, dans aucun pays, elle n'obtint de plus dignes hommages et autant de popularité. Si nous avons acquis chez les étrangers la réputation du peuple le plus aimable, le plus spirituel, le plus sociable de l'univers, c'est à la conversation que nous en sommes redevables; ainsi, l'art de converser n'est pas en France une vaine frivolité; il mérite quelque attention, j'ose même dire quelque estime; il est utile, en même temps qu'il offre une source de plaisirs et d'agréments. Or, comme je compte au nombre de mes lecteurs et sur-tout de mes lectrices, des jeunes personnes qui approchent de l'âge où l'on entre dans le monde, je pense que quelques réflexions sur la conversation ne seront pas déplacées ici; d'ailleurs, elles trouveront aussi leur application parmi mon plus jeune public, car il forme un petit monde où l'on peut commencer à faire son apprentissage pour figurer dans celui des grandes personnes.

La conversation est un échange, une communication d'idées entre deux ou plusieurs personnes. Comme il y a plusieurs ordres d'idées, il y a naturellement plusieurs sortes de conversations. Il me semble qu'on peut en considérer trois comme parfaitement distinctes: la *conversation grave*, la *conversation enjouée*, et la *conversation intime*.

La conversation *grave* est celle qui roule sur des sujets sérieux, tels que les sciences, les arts, la haute littérature, la religion, la morale. Pour soutenir dignement cette conversation, il faut plus de savoir que d'esprit.

La conversation *enjouée* est celle qui a pour objets toutes les choses légères, frivoles, variées, dont le monde s'occupe et auxquelles il attache quelque intérêt de plaisir, de distraction, d'amusement, de vanité, de curiosité, telles que les arts d'agrément, la littérature légère, la mode, etc. Ici le savoir perd le premier rang, et n'est plus que le serviteur de l'esprit.

La conversation *intime* n'est autre chose que les doux épanchements, les communications, les confidences, les conseils de l'amitié. C'est ce qu'en terme plus familier, on appelle *causerie;* douce chose! ou pour mieux dire, passe-temps charmant! qui dérobe des heures non pas seulement à l'ennui, mais même à la douleur; qui double les jouissances, qui console des chagrins les plus amers; qui adoucit les regrets



calme les craintes, relève le courage, et embellit le bonheur. Dans cette espèce de conversation, le savoir et l'esprit cèdent le pas au sentiment. La Bruyère devait avoir particulièrement en vue ces entretiens intimes, quand il a dit : Le cœur souvent fournit plus que l'esprit à la conversation.

Ainsi donc, en distinguant trois sortes de conversations, il faut distinguer aussi trois qualités qui sont particulièrement propres et indispensables à chacune d'elles : le savoir à la première, l'esprit à la seconde, le sentiment à la troisième.

Tout ceci, qui est vrai dans le monde des hommes, ne s'applique pas moins au monde des enfants. N'ont-ils pas, sur leurs études ou sur les intérêts sérieux de leur âge, de graves entretiens, où le plus instruit devient l'oracle des autres? N'ont-ils pas, dans leurs jeux, de vives et piquantes conversations, où le plus spirituel est celui qui se fait le mieux écouter? Enfin conçoit-on quelque chose de plus touchant que les entretiens intimes d'une fille avec sa mère ou d'une sœur avec sa sœur?

Indépendamment des qualités que je viens d'indiquer comme spécialement nécessaires à chaque genre de conversation, il en est de générales, à défaut desquelles on ne saurait figurer honorablement dans aucun entretien; ces dernières sont la raison, le bon sens et la bienveillance.

La raison et le bon sens apprennent à ne parler qu'à propos, que de ce qu'on sait bien, et à écouter avec attention et profit. C'est un art fort agréable sans doute que celui de bien parler; mais c'en est un fort utile que celui d'écouter. C'est d'ailleurs une obligation et un devoir réciproque dans la conversation. Que de gens pourtant, qui ne sont occupés que de ce qu'ils disent ou veulent dire, et ne prêtent aucune attention aux paroles des autres! C'est le défaut de bon sens qui rend ces discoureurs si ennuyeux et si impolis!

Quant à la bienveillance, elle empêche le savoir de se montrer pédant, et l'esprit de se montrer caustique; elle retient le premier, lorsqu'il serait tenté d'affecter une supériorité blessante; elle arrête l'autre au moment où sa malice deviendrait offensive; elle lui apprend même à ménager les faibles, à leur prêter un peu d'aide pour les faire paraître avec avantage. La bienveillance enfin est tellement nécessaire à une conversation aimable et de bon ton, que lors même qu'elle n'existe pas, le desir de plaire est obligé, pour arriver à son but, d'en affecter le semblant et de la remplacer par cette politesse étudiée, qui est au moins un hommage rendu au mérite de la véritable bienveillance.

Raison, bon sens, bienveillance, je ne connais pas sans cela de conversation, savante ou spirituelle, qui me puisse charmer; et je crois pouvoir en conclure qu'en fait de conversation, comme en fait de toute autre chose, il n'y a de véritablement aimable, de véritablement attachant, que ce qui est bon, que ce qui est moral.

Avec ces trois qualités, apportez dans la conversation, Mesdemoiselles, le savoir convenable à votre sexe, de l'esprit, du sentiment, de la grâce et sur-tout du naturel, toutes choses très communes chez vous, et je m'engage volontiers à ne plus quitter le rôle d'auditeur.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Ne racontons jamais le bien que nous faisons : les bonnes actions doivent être muettes.

Ne cherchons point à parer nos mérites : en pareil cas, qui veut retoucher efface.

Ne nous abusons pas, *malignité, malice,* en dépit du diminutif, sont de la même famille que *méchanceté.* Si nous laissions faire l'amour-propre, il aurait bien vite son vocabulaire de palliatifs pour les défauts et les méchantes actions.

LES BÉVUES HISTORIQUES.

Mademoiselle Anna, que je ne désignerai pas sous un autre nom, est une jeune personne de ma connaissance, qui a quelques jolis talents, qui ne manque point d'esprit, qui a lu beaucoup de romans, mais qui ne peut souffrir aucune étude sérieuse, et a en horreur toute lecture tant soit peu grave. L'histoire même ne peut trouver grâce devant elle, et les noms de Rollin, d'Anquetil, de Millot, lui donneraient des attaques de nerfs, si elle osait en avoir. Elle prétend, au reste, qu'on peut très bien apprendre l'histoire, dans les poëmes et dans les romans historiques, sans se donner la peine de feuilleter tant de longs et ennuyeux volumes; aussi a-t-elle borné toutes ses études, en ce genre, à la lecture de quelques poëtes anciens, et de quelques romans modernes. Il en résulte, dans sa tête, une confusion de faits et de dates, quelquefois fort comique, et qui pourra lui attirer de bonnes mortifications, si elle n'a pas au moins la sagesse de se taire, quand on parlera d'histoire en sa présence.

Ainsi, par exemple, je suis sûr que mademoiselle Anna ne se doute guères que j'étais l'autre jour derrière elle, enveloppé dans mon manteau, au salon de peinture, lorsqu'elle a commis deux ou trois

grosses méprises sur les sujets de divers tableaux. Comme il arrive presque toujours aux personnes qui n'ont que des connaissances vagues et imparfaites, elle a voulu paraître en savoir plus qu'elle n'en sait réellement, elle s'est hasardée à parler sans être sûre de son fait, et encore parlait-elle bien haut, comme si elle eût desiré que tout le monde l'entendît. Voici ce que j'ai recueilli de ses paroles:

« Maman, voyez donc dans le livret; ceci doit être Mentor se précipitant avec Télémaque dans la mer, pour sortir de l'île de Calypso. » La maman rougit, en disant à sa fille de se taire; et lui montra dans le livre, que le tableau représentait Manlius précipité de la roche Tarpéienne.

« Ah! Maman, voilà sûrement Achille au moment où on lui rapporte le corps de son ami Patrocle? — Paix donc, Anna! on rit autour de toi. Ce n'est pas même un sujet Grec; c'est Marc Antoine faisant apporter, sur la tribune aux harangues, le corps de César assassiné, et montrant au peuple sa tunique ensanglantée. — Ah!..... »

Anna, un peu mortifiée, ne dit plus rien pendant quelques instants; mais ayant passé dans une autre salle: « Oh! pour cette fois, Maman, s'écria-t-elle, ceci doit être Gonzalve de Cordoue arrivant.... — Je t'en prie, tais-toi, ma fille; c'est Bayard quittant la maison où il a reçu des soins étant blessé, à Brescia; il distribue à deux jeunes filles une somme qu'on lui a donnée en témoignage de reconnaissance, pour avoir sauvé cette maison du pillage. »

Après cette troisième épreuve, il me parut que mademoiselle Anna avait renoncé à mettre au jour son érudition. Je cachai mon visage le mieux que je pus, et m'éloignai bientôt, pensant qu'elle eût été peu flattée que le bon Génie se rendît visible en ce moment. Je me dévoile aujourd'hui, pour inviter cette jeune personne à ne pas dédaigner d'acquérir des connaissances historiques plus positives que celles qu'on trouve dans les poëmes épiques et dans les compositions peu scrupuleuses des romanciers.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

De quoi se composent les couleurs dont on se sert en peinture?

Je ne pourrais répondre à cette question avec détails, qu'en faisant un volume, et je dois me borner à dire que les couleurs qui sont employées en peinture sont tirées de tous les règnes: les unes ne sont que des mélanges de diverses terres; les autres des substances métalliques; les végétaux donnent des teintes riches et précieuses; le règne animal paie aussi son tribut à l'art de la peinture, et c'est à un petit insecte que nous devons le carmin. La préparation de ces diverses couleurs a lieu par des procédés nombreux et forts compliqués, que je n'essaierai point de décrire, parce qu'il me semble que je puis employer mes petites colonnes à vous dire des choses plus utiles et plus intéressantes.

~~~~

De quoi se compose le VERNIS?

Cette question vient bien après la précédente, car l'objet d'un vernis est de conserver les matières qu'il recouvre, et sur-tout les couleurs que l'action de l'air peut faire changer. Une de ses qualités principales et d'être d'une transparence parfaite et entièrement incolore. Les matières employées à la composition des vernis sont ordinairement des substances solides qu'on dissout dans des liquides, afin de pouvoir les étendre sur les objets destinés à les recevoir. Ces matières sont les gommes, les résines, particulièrement l'*ambre* ou *succin*, dont j'ai déjà parlé dans ce Journal, et la *gomme copale*, dont je vous parlerai tout-à-l'heure. Les substances dans lesquelles on dissout ces résines, sont l'esprit de vin, l'éther, ou des essences. Les meilleurs vernis sont ceux qui se dessèchent le plus facilement, et qui présentent ensuite le plus de transparence et de solidité.

Comme on ne manquerait pas de me demander ce que c'est que la *gomme copale*, je vais le dire tout de suite. C'est une résine dure, luisante, transparente, odorante, et de couleur jaune citrin, qui découle d'un arbre de Ceylan, appelé *ganitre copallifère*. L'odeur de cette résine se développe fortement quand on la brûle; aussi s'en sert-on dans quelques endroits comme d'encens. Elle est assez rare; mais il existe en Amérique un arbre nommé *sumach copalin*, qui donne une résine à-peu-près semblable et beaucoup plus commune, qu'on peut employer aux mêmes usages. Celle-ci toutefois ne vaut pas la *résine copale* d'Orient; elle est moins odorante et moins transparente, deux qualités qui rendent la première infiniment préférable.

~~~~

Qu'est-ce que l'animal appelé AVICULAIRE?

Je n'en savais rien, et ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à trouver l'explication de ce mot. C'est le nom d'une énorme araignée, ainsi appelée du mot latin *aviculus*, qui signifie *petit oiseau*, parce que sa taille, d'un pouce et demi de longueur, pour le

corps seulement, lui permet d'attaquer jusqu'aux petits oiseaux. On a observé les mœurs de cette araignée, à la Martinique. Elle ne file point, mais se loge dans les crevasses des roches, et se jette de vive force sur sa proie. Elle tue les colibris, les oiseaux mouches, les petits lézards, qu'elle a toujours soin de saisir par la nuque, comme si elle savait que c'est bien l'endroit par où ils peuvent être plus aisément mis à mort. Ses fortes machoires paraissent verser quelque venin dans les plaies qu'elles font, car on les regarde comme beaucoup plus dangereuses qu'elles ne le seraient par leur seule profondeur. Cette araignée enveloppe dans une coque de soie blanche, des œufs, au nombre de dix-huit cents à deux mille, et cette fécondité, jointe à la ténacité de sa vie, aurait bientôt couvert le pays de cette espèce hideuse et cruelle, si la nature ne lui avait pas donné dans les fourmis rouges des ennemis actifs et innombrables, qui détruisent la plus grande partie des petites araignées à mesure qu'elles éclosent. Nouvel exemple de cette admirable sagesse qui a pourvu à tout et tout prévu.

VARIÉTÉS.

Les animaux nous donnent souvent des leçons de morale et de sagesse; il ne faut donc pas être surpris si nous devons aussi aux indications données par leur instinct, plusieurs découvertes importantes, et l'établissement de quelques usages utiles. Ainsi, par exemple, il paraît, et du moins l'histoire de la médecine semble l'attester, que les animaux nous ont appris à connaître l'emploi de plusieurs remèdes. Le naturaliste Ælien affirme que l'usage des vomitifs fut indiqué aux Égyptiens par le vomissement que le chien se procure avec le chiendent. Ce peuple observateur, s'il faut en croire Cicéron, apprit aussi l'usage de la saignée, de l'hippopotame qui, dit-on, lorsqu'il se trouve trop rempli de sang, se perce quelque veine en se piquant contre un roseau ou en s'écorchant contre un rocher. Galien, Plutarque et Pline disent que l'Ibis enseigna à ces mêmes Égyptiens l'emploi des clystères. Le bon effet de la salive pour cicatriser les ulcères, a été montré par les chiens qui lèchent leurs plaies. Plusieurs observateurs rapportent que les moutons qui ont des vers au foie lèchent des pierres salées, et que d'autres bestiaux hydropiques avalent par instinct des terres ferrugineuses. Les propriétés même des plantes médicinales semblent nous avoir été enseignées d'abord par les animaux. Selon Plutarque, Cicéron, Virgile et d'autres anciens, les cerfs et les chèvres sauvages de la Crète montrèrent les premiers l'emploi du dictame et des vulnéraires. C'est une tradition générale dans l'Inde, que la mangouste sait se garantir du venin du serpent *naja* ou à lunettes, au moyen de la racine d'une plante appelée *ophiorrhiza mungos*. On a dit que les belettes se défendaient de même du venin des aspics, au moyen de la *rue*, et la cigogne avec l'*origan;* que les sangliers guérissent leurs plaies avec le lierre; que l'ours, au printemps, se remet en appétit, soit avec l'*arum*, qui le purge, soit en dévorant des fourmis. Les cerfs nous ont appris à manger les cardons et les artichaux. Il est certain que les chats et autres carnivores font diète et boivent de l'eau quand ils sont malades. On a vu des singes d'Amérique et des sapajous de la Guyane, dans leurs forêts, appliquer certaines feuilles astringentes et aromatiques, mâchées, sur les blessures que leur font les flèches des sauvages, et étancher leur sang avec des gommes d'arbres.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude de tous ces faits, rapportés tant par les anciens que par les modernes, au moins est-il très vraisemblable que l'auteur de la nature, loin d'abandonner ses plus faibles créatures, leur a fourni les moyens de se garantir des maux qui peuvent les atteindre. Quand on voit les moindres insectes, au sortir de l'œuf, et sans guide sur la terre, découvrir précisément la plante qui leur convient le mieux, le nectar caché au fond d'une fleur; quand on voit certains de ces insectes, transportés loin de leur pays avec des marchandises, chercher, à défaut du végétal qui leur est naturellement destiné, des végétaux du même genre, ou de la même famille, et les reconnaître comme un botaniste exercé, il est permis de croire que les hommes n'ont pas dédaigné pour leur instruction les indices donnés par un si merveilleux instinct.

— J'ai remarqué, au salon de peinture, un petit tableau dont l'idée est fort drôle, et l'exécution très naturelle. C'est un petit garçon qui baille, en tenant un écheveau de fil que dévide sa maman. Je le recommande à ceux de mes lecteurs qui visiteront l'exposition; et je suis sûr qu'ils ne pourront s'empêcher de rire, en voyant comme ce pauvre enfant baille de bon cœur.

— « Bon Dieu! que l'on est bête en France! » disait l'autre jour quelqu'un, devant un petit garçon de sept ans, qui est fort de mes amis. « Ah! s'écria le betit bonhomme, avec un accent tout patriotique, il ne faut pas dire cela, ce serait nous insulter nous-mêmes. »

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 9 DÉCEMB. 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 32.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

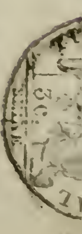
JOURNAL DE LA JEUNESSE,

DE L'ART D'ÉCOUTER.

Il y a un *art d'écouter* qui consiste à entendre sans être aperçu, à prêter l'oreille aux portes, à s'approcher tout doucement de personnes qui parlent à voix basse, à surprendre enfin les secrets d'autrui; cet art est celui des curieux, des indiscrets, des importuns. Ce n'est pas celui-là, mes amis, dont je veux vous entretenir et que je prétends vous enseigner; je vous rendrais un trop mauvais service, car le moins qui puisse arriver à ceux qui l'exercent, est de devenir insupportables aux autres, d'être regardés comme dangereux et haïssables, et souvent ils en sont cruellement punis par de rudes mortifications ou de justes châtiments.

Mais il est un autre *art d'écouter*, instructif et fructueux pour celui qui le possède, en même temps qu'il est agréable et flatteur pour la personne qu'on écoute; c'est de celui-ci qu'il m'a paru convenable de vous dire quelques mots, après vous avoir parlé de la conversation.

Nous devons écouter nos supérieurs, par respect et par déférence; nous devons écouter nos égaux, par politesse; nous devons écouter nos inférieurs, par bienveillance: ainsi, quelle que soit la personne qui nous parle, quel que soit le sujet dont elle nous entretient, écouter est un devoir imposé par les convenances sociales. Il n'est qu'un seul cas où ce devoir cesse d'exister, c'est lorsqu'on nous donne de mauvais conseils, ou lorsqu'on nous parle de choses que les bienséances ne nous permettent pas d'entendre; mais alors il est de notre dignité de déclarer, avec une franchise mesurée et décente, que nous ne pouvons pas et ne voulons pas écouter. Dans toute autre circonstance, il faut nous y prêter de bonne grâce, sous peine d'être maussades et désagréables dans le monde. Je ne sais si vous avez jamais rencontré de ces gens qui voudraient toujours parler et n'écouter personne; qui ne sont préoccupés que de leurs propres idées; qui ne prêtent aucune attention à ce que disent les autres, et ne songent, tandis que vous leur parlez, qu'à ce qu'ils diront eux-mêmes quand vous aurez fini; qui n'attendent pas même la réponse à une question qu'ils ont faite, et paraissent ainsi dédaigner absolument tout ce que vous pouvez penser et dire: certes, si vous avez vu de ces personnes là, elles ont dû vous paraître peu aimables, et vous inspirer peu de desir de les imiter; vous avez pu remarquer aussi qu'elles sont bien punies de leur travers, par l'éloignement qu'on ressent pour elles et par le ridicule dont elles se couvrent. Il y a loin de là à l'intérêt, à la bienveillance, à la reconnaissance même, qu'on est



sûr de s'attirer de la part des autres, en les écoutant avec attention et avec complaisance. Rappelez-vous ce mot à l'oreille, que je vous ai soufflé un jour : *Celui qui écoute emploie souvent mieux son temps que celui qui parle.* En effet, l'accomplissement d'un devoir, quel qu'il soit, porte toujours sa récompense. C'en est une déjà que d'acquérir l'estime, l'amitié, la bienveillance des autres; mais il y a encore quelque chose à gagner pour celui qui sait écouter avec intelligence et profit : c'est sur ce point que je vais insister.

Tout le monde ne peut pas tout étudier : la conversation a sur-tout cela d'utile, que chacun y apporte le fruit de ses études particulières, et qu'il peut s'y opérer un heureux échange des connaissances acquises respectivement par les interlocuteurs. Considérée sous ce point de vue, il est évident que celui qui y trouvera le plus de profit, n'est pas celui qui parlera davantage, mais celui qui saura le mieux écouter. Voulez-vous connaître le grand art de profiter de la conversation? C'est de la diriger, autant que possible, sur les sujets qui sont le plus familiers aux personnes avec qui vous conversez. Toutes les fois que vous rencontrez un homme qui a acquis un savoir spécial, dans un art, dans une science, dans une branche quelconque des connaissances humaines, hâtez-vous de le mettre sur son terrain. Il ne faut pour cela qu'une question faite adroitement et à propos; et la chose est d'autant plus facile, que chacun aime, en général, à parler de ce qui l'occupe le plus habituellement et de ce qu'il sait le mieux. Par la même raison, vous êtes sûr ainsi de vous rendre agréable à votre interlocuteur; votre confiance dans ses lumières, votre intérêt ne peuvent que le flatter; et en même temps, si vous l'écoutez avec attention et intelligence, il vous apprendra des choses que vous auriez peut-être ignorées toute votre vie, parce que vos études sont dirigées d'un tout autre côté que les siennes. Ne craignez pas, quand vous n'avez pas bien compris, de lui demander une nouvelle explication; ce ne sera pour lui qu'une preuve de plus du plaisir que vous avez à l'entendre, et pour vous, un moyen d'éclaircir vos idées. C'est ainsi, c'est en pratiquant l'art d'écouter, que bien des gens ont acquis une grande variété de connaissances qu'ils n'auraient jamais eu le temps de puiser dans les livres. Moi-même, si vous voulez que je vous le dise, mes amis, j'écoute souvent pour vous; je ne laisse échapper aucune occasion de recueillir, de la part des autres, les notions qui me manquent pour vous dire des choses instructives ou intéressantes. J'en recueille dans les salons, je vais en chercher quelquefois dans des ateliers; et loin qu'on m'en sache mauvais gré, je m'aperçois au contraire que chacun aime à m'entretenir de son savoir ou de sa profession. Il y a donc tout à gagner pour moi dans cette manière d'agir.

Je sais bien que des connaissances acquises de cette façon ne peuvent pas être très complètes, et que tout cela se borne à des notions un peu superficielles; mais comme il n'est pas possible de tout approfondir, c'est toujours une bonne chose, au moins, de multiplier le nombre de ces notions générales; et l'art d'écouter en offre le moyen, sans préjudicier aux études plus plus sérieuses et plus profondes, qui sont notre occupation spéciale.

Ainsi, l'*art d'écouter* est utile à tous les hommes; mais on comprendra sans peine qu'il l'est particulièrement aux enfants, aux jeunes personnes et aux jeunes gens, qui ont encore tant de choses à apprendre. Il les rend d'ailleurs plus aimables, plus intéressants; il donne bonne opinion d'eux, et il n'est personne qui n'applaudisse au désir de s'instruire et à la modestie dont il est à-la-fois la preuve. C'est pourquoi, mes amis, je vous invite de tout mon cœur à le pratiquer avec toute l'intelligence dont je suis convaincu que vous êtes doués.

Pour vous montrer combien on donne bonne idée de soi, en écoutant, même aux personnes qui exercent le moins cet art modeste, je vais vous dire une petite anecdote que j'ai entendu raconter autrefois, et que je me suis amusé à mettre en vers, afin que vous la reteniez mieux.

LE BAVARD.

CONTE.

Certain grand discoureur à langue infatigable,
Pendant une soirée, au milieu d'un salon,
Avait tenu tout seul la conversation
  Et fait donner chacun au diable.
Je ne sais s'il était guerrier ou voyageur,
  Diplomate, auteur ou chasseur;
Mais il avait du moins un titre incontestable,
  Celui d'intrépide parleur.
  Vainement, à triple reprise,
Chacun avait tenté, par force ou par surprise,
  D'interrompre un moment le cours
  Ou le torrent de ses discours;
Il tenait la parole et ne lâchait pas prise.
  Dans le nombre des patients,
Une seule personne écoutait en silence,
  Sans mot dire, et de temps en temps
  Souriait avec complaisance.
  Ce sourire était tout d'égard,
  De politesse officieuse;
  Car l'instinct de notre bavard
Lui faisait constamment tourner geste et regard
  Vers la dame silencieuse;
  Et celle-ci, qu'un triste sort

Lui livrait, hélas! sans défense,
Subissait la loi du plus fort,
En faisant bonne contenance.
Pourtant sa résignation
Eut un terme; et dans l'intervalle
Où l'orateur toussait, sans bruit et sans scandale
La victime soudain s'esquiva du salon.
Ce fut alors que ses louanges
Vinrent servir de texte au hableur enchanté:
« Cette Dame, dit-il, a tout l'esprit des anges;
« Que de grâce et d'aménité!
« Je n'ai trouvé jamais tant de délicatesse,
« Et de franche simplicité
« Unie avec tant de finesse.
« Elle a mieux que beauté, que talents et qu'esprit;
« Et l'on découvre en elle une raison parfaite!
« Comment la nommez-vous? » Quelqu'un lui répondit:
« Monsieur, cette Dame est muette.
« — Muette!...Ah!...Cependant...Mais cela n'y fait rien;
« Il faut beaucoup d'esprit pour écouter si bien! »

L. P. J.

EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UN ENFANT.

PRÉFACE.

Puisque je donne à mes griffonnages le titre ambitieux de *Mémoires*, je puis bien me permettre une petite préface. Je le dois même, en conscience, par modestie, autant que par amour-propre. Écrire ses mémoires, en effet, ne paraîtra pas une idée d'enfant: on dira que je suis un faiseur de contes; que j'ai déjà la barbe grise, au moment où je prends la plume, et que je me suis fait enfant, pour capter l'indulgence de mes jeunes lecteurs et les rendre moins difficiles. On aura tort: ce sont bien les mémoires d'un *petit garçon* qu'on va lire; seulement le *grand garçon* s'est permis quelques retouches au style; il s'en accuse au lieu de s'en vanter, et je ne sais quel instinct de bon goût lui dit tout bas qu'en voulant corriger, il aura gâté son ouvrage.

Je m'appelle Henri Francisque. J'étais..... Allons donc!... je suis encore étourdi, curieux, babillard, et pas trop docile. J'ai beaucoup d'amour-propre, quand je me laisse aller; la modestie ne me vient que par réflexion..... lorsque je repasse le soir mes sottises du jour, pour me les raconter à moi-même, dans ces feuilles véridiques.

Voici comment la première pensée me vint d'écrire des tablettes: un jour on parlait de moi dans la chambre; j'allais entrer..... O le curieux! Je m'arrête et j'écoute à la porte. Mon père disait à M. Abel, un de ses amis: *Cela m'afflige, mon cher Monsieur; ce petit Francisque est d'une étourderie! Quel dommage! S'il voulait! Il y a de l'étoffe!* M. Abel lui répondait: *Les enfants étourdis sont des petits curieux trop pressés de tout voir. Ils ont une avidité de connaître qui multiplie chez eux les sensations, au point qu'elles deviennent trop nombreuses pour être profondes. Le remède à cela.....* Comme je commençais à ne plus rien comprendre aux réflexions du cher Monsieur, je me sauvai doucement dans le cabinet de mon père, où trouvant de l'encre et du papier, j'écrivis, d'abord sans dessein, tout ce que j'avais entendu.

Je comprenais très bien: *il y a de l'étoffe* car je m'étais fait expliquer *cette figure* par mon père, à propos de Frédéric, un de mes camarades, qui raflait tous les prix de sa classe. Ah! ah! *il a de l'étoffe*, me dis-je en souriant; ainsi donc, si je voulais!..... Eh! bien! Je veux! je veux! et pour m'en souvenir, je l'écris en gros caractères: aujourd'hui, 10 janvier 1810, je suis un étourdi; je ne veux plus l'être; je veux faire attention aux moindres ch..... Ah! ciel! voilà toute la poudre dans l'encrier de papa!... C'est égal il ne me grondera pas trop..... d'ailleurs..... *il y a de l'étoffe!*... J'emporte mon petit cahier dans ma chambre.

A partir de ce jour, j'écris le matin mes bonnes résolutions, et le soir mes..... étourderies. Ce travail m'amuse: c'est quelquefois drôle! je me moque de moi-même: comme nous ne sommes que nous deux, mon papa et moi, je me permets de rire à mes dépends, (je suis peut-être le seul dont je supporte la raillerie gaiement).

Nota benè: Je veux m'habituer à ne plus me fâcher pour une plaisanterie. Je suis très irritable; c'est un vilain défaut, je m'en corrigerai.... si je puis. — ... Je suis donc toujours susceptible! Je me fâche très souvent à tort: hier, ma sœur parlait avec ses jeunes amies d'*un petit marabout*. J'ai cru que c'était de moi qu'elle voulait se moquer! Il s'agissait de plumes de *berrets!*

Telles sont, chers et jeunes lecteurs, les notes naïves et décousues qui commencent l'histoire de ma vie. Le titre de *Mémoires* qui figure aujourd'hui en tête de mon cahier, n'est arrivé que beaucoup plus tard, quand il me prit fantaisie de jouer à *l'homme de lettres*.

Je me souviens du jour et de l'occasion: mon père, dans son grand fauteuil de velours cramoisi, lisait, au coin du feu. Je le voyais sourire de temps en temps au milieu de sa lecture: « Que lis-tu donc, Papa? — Ce sont les *Mémoires de Mme de Staal.* — Et qu'est-ce que cette Mme *de Staal?* — Une personne qui avait beaucoup d'esprit et qui écrivait ses observations sur les autres, sur elle-même, et sur les évènements, pour en conserver le souvenir. — Ah! cela s'appelle des *mémoires!* Bon! Je fais donc aussi des mémoires,

moi! » Dès ce moment, en effet, je donnai la forme de récit à mes notes, et je cherchai des transitions, vaille que vaille. Ouf! voilà ma préface! elle est furieusement longue, et c'est le moins amusant de l'histoire! enfin c'est une préface.

A. D.

ANNONCES DE LIVRES.

On me demande souvent de faire connaître de bons livres : j'ai déjà répondu que si je ne le fais pas plus fréquemment, c'est que les livres qui me paraissent tout-à-fait bons, ne sont pas très nombreux. D'après la confiance qu'on veut bien me témoigner, je dois croire que mes jeunes lecteurs et leurs parents ont quelque égard à ma recommandation, et c'est une raison pour moi de ne la donner qu'avec la plus scrupuleuse réserve. Je puis du moins aujourd'hui, en toute sûreté de conscience, signaler deux ouvrages que j'ai examinés avec attention, et qui m'ont paru excellents.

Le premier est intitulé : *Nouvelle Géographie Méthodique; par M. Achille Meissas, élève de l'abbé Gaultier, et M. Auguste Michelot, chef d'institution, élève de l'école Polytechnique.*

Sans doute, un grand nombre de mes lecteurs sont déjà fort habiles en géographie, mais il en est aussi, parmi eux, qui ne l'ont encore que peu ou point étudiée. L'ouvrage de MM. Meissas et Michelot me semble devoir être utile aux premiers, en leur offrant un moyen de repasser promptement ce qu'ils savent déjà; et très précieux pour les autres, en leur rendant l'étude extrêmement facile. Cette géographie, en un seul volume, est courte, complète, et parfaitement claire. Elle comprend les notions préliminaires et générales, la description des parties du monde et des contrées qu'elles renferment; le tout, présenté avec un ordre et une méthode qui me paraissent supérieurs à tout ce que j'ai connu de livres élémentaires sur la géographie. Les auteurs y ont ajouté les notions indispensables de la cosmographie, et des indications pour la construction des cartes géographiques. Cette dernière partie sera d'un grand intérêt pour les jeunes personnes déjà instruites et qui s'exercent à tracer des cartes. Un fort bon atlas de onze cartes écrites, dressées par M. Charle, et auxquelles sont jointes les cartes muettes, accompagne cet ouvrage et le complète.

Je regarde comme un devoir d'ajouter que le nom des auteurs offre une garantie qui rend mes recommandations superflues. M. Charle, auteur de l'atlas, est un géopraphe très distingué, attaché au dépôt général de la guerre; M. Meissas est un élève de l'abbé Gaultier qui a une grande habitude de l'enseignement; et M. Michelot, qui honore le corps auquel il appartient, par des connaissances peu communes, est un des chefs d'institution les plus recommandables de Paris.

On peut se procurer cet ouvrage chez Baudoin frères, libraires, rue de Vaugirard n° 17, et chez L. Colas, rue Dauphine n° 32. Prix: 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.; l'atlas complet 18 f.; le même, sans cartes muettes 12 fr. 50 c.; une carte seule 1 fr. 25 c.

Le second ouvrage que j'ai à signaler, est intitulé : *Le Globe Céleste, cours d'Astronomie contemplative; par M. H....*

L'astronomie est une science magnifique, sublime, propre à élever l'âme et à aggrandir les idées; mais il faut convenir qu'entourée de tout son appareil de calculs et de mathématiques, elle est effrayante et inabordable pour quiconque ne veut pas en faire son étude spéciale. M. H.... a entrepris de la dépouiller de cet entourage mystérieux et décourageant, de la réduire à une simple contemplation instructive et amusante; et je crois pouvoir dire qu'il est parvenu à la mettre à la portée de quiconque a des yeux et de l'intelligence. M. H.... a imaginé de composer un globe céleste d'où il a fait disparaître toutes ces figures monstrueuses, qu'on y représente ordinairement pour donner aux constellations des formes analogues à leurs noms, mais qui n'ont pas le moindre rapport avec leurs formes réelles. La *grande Ourse*, en effet, a beau s'appeler la *grande Ourse*, on ne voit pas plus d'*Ourse*, dans cette belle constellation, qu'on ne voit de nez dans la lune et d'yeux dans le soleil. Ce nouveau globe représente le firmament tel qu'il est, et l'on s'y reconnaît beaucoup mieux qu'à travers les jambes du *cheval Pégase* et les anneaux du *Serpent.* Avec ce globe, un volume de 250 pages où tout est réduit à l'expression la plus simple et la plus claire, et trois planches de figures qui y sont jointes, on peut acquérir très facilement toutes les notions astronomiques qui n'exigent pas la connaissance des mathématiques; apprendre à reconnaître et à retrouver dans le ciel toutes les constellations; enfin, résoudre tous les problèmes d'astronomie qui peuvent se passer du secours de l'algèbre.

C'est une noble et intéressante occupation que la contemplation des astres pendant une belle soirée d'été; M. H...., en offrant, aux jeunes gens et aux jeunes personnes, un moyen simple et facile de se livrer à cette contemplation avec intelligence et avec fruit, à acquis des droits à leur reconnaissance.

L'ouvrage dont je viens de parler, ainsi que le globe céleste et quelques petits accessoires qui en dépendent, se trouve chez MM. Delamarche et Dien, géographes, rue du Jardinet n° 13. On peut aussi se les procurer chez L. Colas, rue Dauphine n° 32.

Imprimerie de JULES DIDOT AÎNÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 16 DÉCEM. 1827.

IV[e] ANNÉE. N° 33.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE,

LES HUITRES.

Je suis du petit nombre de ceux qui ne mangent pas des huîtres. Après avoir fait de longues courses pendant toute la matinée, je me rendis, dimanche dernier, quelques minutes avant six heures, dans une maison où j'étais invité à dîner. Le dîner se fit attendre long-temps; il était près de sept heures quand on se mit à table; je sentais un appétit qui ressemblait fort à de la faim. Jugez combien je fus déconcerté en trouvant, au lieu de potage et de mets, la table couverte de monceaux d'huitres, qu'il me fallait voir engloutir par les convives, avant de pouvoir moi-même donner la moindre satisfaction à mon estomac. « Allons, me dis-je tristement, c'est ta faute: si tu avais eu assez d'empire sur toi pour vaincre petit à petit ta répugnance pour les huitres, tu ne serais pas réduit aujourd'hui à cette dûre extrémité. C'est ta faute, et tu n'as rien de mieux à faire que de prendre patience. » M'étant ainsi résigné, et ne me sentant pas encore fort animé à la conversation, je me mis à réfléchir. Naturellement, ma réflexion se porta sur les huîtres qui occasionnaient tant de mouvement sous mes yeux. « C'est singulier, me dis-je, que je n'aime pas les huitres! il faut pourtant qu'elles soient une bonne chose, puisque tant de personnes paraissent en faire si grand cas. Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elles sont recherchées: leur réputation et leur célébrité remontent à une assez haute antiquité; car je crois me rappeler que Pline, Cicéron, Horace et d'autres anciens écrivains en parlent avec enthousiasme. Le premier rapporte qu'on en était si friand, de son temps, qu'elles étaient payées des prix énormes, et que le fameux gourmand Apicius avait inventé une méthode pour les conserver. On ne connaissait pas à Rome la supériorité des huitres de Cancale; mais on avait celles qui naissaient à Abyde, au détroit des Dardanelles, dans le lac Lucrin, près de Pouzole, et à Brindes, en Calabre. Aristote dit même qu'on les nourrissait pour les avoir plus grasses... »

Tandis que je me parlais ainsi à moi-même, un des convives rompit le silence qui règnait dans ce premier moment du repas, et dit: « C'est un drôle d'animal qu'une huitre! comment cela vit-il? » Un autre lui répondit: « Eh mais, cela vit comme tous les autres coquillages; cela a une bouche, un estomac et des intestins; cela mange et cela digère. C'est dommage que cet animal n'ait pas plus d'intelligence; car la manière dont il passe sa vie serait très favorable à la méditation. Les huîtres, en effet, ne changent jamais de place; elle s'attachent aux rochers, aux



racines d'arbres, ou les unes aux autres, de manière à ne pouvoir plus être transportées ailleurs sans un effort étranger. Au Sénégal, dans l'Inde et dans l'Amérique méridionale, aux embouchures des rivières, c'est principalement aux racines d'arbres qu'elles s'attachent. Dans les lieux où il y a des rochers, elles s'y fixent de préférence; et dans les lieux où il n'y a ni arbres, ni rochers, elles se fixent les unes sur les autres, et forment des bancs qui s'épaississent journellement. On a vu de ces bancs qui avaient plusieurs lieues de longueur, sur une largeur plus ou moins grande. — Je suis charmé de savoir cela, dit un troisième convive qui avait déjà mangé quatre douzaines d'huîtres; cela me prouve qu'elles sont assez abondantes pour que nous puissions en manger à notre aise, sans craindre d'en manquer jamais. — Oh! à cet égard, s'écria un quatrième, vous pouvez être tranquille; il semble que plus on en pêche et plus elles se multiplient. Je les connais bien, moi; je suis de Granville, et j'ai souvent vu la pêche à Cancale. — Dites-nous donc comment elle se fait? demanda une dame qui avait aussi fait honneur aux huîtres.—Il n'y a rien de plus simple, reprit l'habitant de la Manche; on n'a pas besoin pour cela d'une grande quantité de filets; la *drague* suffit. C'est un grand instrument de fer, en forme de pelle recourbée, garni d'une poche en cuir ou en filet. Le bateau, poussé par le vent, entraîne la drague qui, comme un rateau, ramasse l'huître au fond de la mer. On en prend ainsi jusqu'à onze cents à-la-fois, et on en débarque tous les jours par milliers à Granville et à Cancale. Comme ces huîtres sont souvent pêchées sur un fond vaseux, elles sont en général maigres et de mauvais goût, et elles ne deviennent bonnes qu'après avoir reposé quelque temps dans un *parc*. On appelle ainsi un réservoir d'eau salée, de trois à quatre pieds de profondeur, dont l'enceinte est garnie d'une couche de petit gallet et de sable, et qui communique avec la mer à l'aide d'un conduit par où l'eau peut entrer ou sortir. On trouve de ces parcs sur toutes les côtes de France, particulièrement dans le Nord..... »

A ma grande satisfaction, la conversation fut interrompue en cet endroit par l'arrivée du potage. Cependant, je n'en avais rien perdu, et je pensai qu'en l'ajoutant à mes propres réflexions, il y avait de quoi faire un article pour mon petit Journal.

LE PETIT FORÇAT.

Il existe dans la terre de Hofwyl, en Suisse, un établissement qui fait l'admiration des voyageurs; c'est l'institution fondée par M. de Fellenberg, propriétaire de cette terre, et l'un des hommes de bien qui ont acquis le plus de droits à la reconnaissance de leurs semblables. Cette institution comprend deux écoles, l'une pour les enfants destinés à exercer des professions libérales; l'autre où l'on reçoit de pauvres garçons, à qui on enseigne des arts manuels, et spécialement tout ce qui concerne le labourage et la culture.

Un voyageur qui a visité ce bel institut, vient de publier, dans une relation allemande, le récit qu'on va lire, et qui m'est communiqué par une de mes jeunes correspondantes. C'est le voyageur qui parle.

« Il y a quelques années, M. de Fellenberg reçut dans son établissement un garçon âgé de neuf ans environ. Cet enfant lui était envoyé par un de ses amis, qui l'avait trouvé faisant partie d'une bande de malfaiteurs que l'on conduisait aux galères, et l'avait racheté. Malgré sa grande jeunesse, ce petit vagabond avait déjà passé par tous les degrés du vice et du crime, et assisté à plusieurs actes de brigandage; il était enfin dans les fers avec une bande de brigands, et dévoué à une mort certaine; car sa faiblesse ne devait pas résister long-temps à la vie des galères et au poids des chaînes. La vue de cette pauvre créature, sa belle physionomie, son regard ingénu, l'aspect des fers sous lesquels il se courbait en silence, tout cela avait déchiré le cœur de cet homme compatissant qui était parvenu à se faire céder l'enfant, et l'avait envoyé à Hofwyl, avec un récit fidèle de ses crimes, pour qu'on y tentât sa conversion.

« Dans le premier moment, ce petit forçat fut sans doute, pour M. de Fellenberg, un hôte peu agréable. Cependant, ayant remarqué en lui, comme son ami, un air de probité qui contrastait évidemment avec sa conduite passée, le vénérable instituteur de Hofwyl prit la résolution de faire un essai sur cet enfant.

« S'étant enfermé d'abord avec lui, il lui fit entendre que seul il connaissait sa vie passée, et que jamais personne n'en saurait rien, aussi long-temps qu'il se conduirait bien dans la maison. Il lui parla ensuite du passé et de l'avenir, avec douceur et confiance. L'enfant, fixant sur lui des yeux immobiles, l'avait écouté avec attention. Une vive rougeur couvrait son visage; il baissa les yeux, et une larme, peut-être la première que le sentiment lui eût fait verser, mouillait ses paupières. Le généreux Fellenberg, profondément ému par la douce pensée de pouvoir sauver ce malheureux, le serra dans ses bras et lui dit: « Je vais t'introduire dans un cercle d'en-« fants parfaitement innocents; ils te recevront comme « leur frère, parce qu'ils te croiront aussi vertueux « qu'ils le sont eux-mêmes. Si tu prends la ferme ré-« solution de devenir bon comme eux, de combattre

« tes mauvais penchants, de vaincre tes défauts, de « toujours bien faire, lors même que tu ne seras vu « de personne, tu deviendras un honnête homme, et « tu le seras aussi long-temps que tu persisteras à le « vouloir. Alors le passé sera oublié et pardonné, et « l'avenir t'apprendra les moyens de réparer le mal « que tu as pu faire, lorsque tu étais privé d'éduca- « tion et entraîné par de mauvais exemples. » — L'enfant, pour qui ce langage était tout nouveau, pouvait à peine proférer une parole; il baissa la tête, essuya ses larmes, donna sa main droite au digne Fellenberg, et dit à voix basse: « Oui, je le veux! »

« On le conduisit à l'institut. Les enfants le reçurent avec la plus franche cordialité, et Werli, un des instituteurs, qui était dans le secret, se fit un devoir de gagner, par la douceur, la confiance et l'amitié du petit pêcheur confié à ses soins. L'enfant avait des disposions étonnantes : en arrivant chez M. de Fellenberg, il ne savait ni lire ni écrire; mais bientôt il fut aussi avancé que les autres garçons de son âge. Il était obligeant, adroit et infatigable dans ses travaux; les principes de religion au moyen desquels Werli savait principalement agir sur son cœur, l'attachèrent singulièrement. Il se distingua par sa conduite envers ses petits camarades, par sa douceur, par la patience avec laquelle il souffrit des injustices, suites de quelques disputes enfantines. A la grande satisfaction de Fellenberg et de Werli, il tint ferme dans plusieurs épreuves qu'on fit subir à sa probité, en mettant à sa portée de l'argent ou divers objets de valeur. Il eut même la délicatesse, lorsqu'il trouva ces objets, de ne pas les rapporter à M. de Fellenberg; il les donnait à Werli qu'il ne croyait pas instruit de sa vie passée.

« Cette persévérance dans le bien durait depuis plus d'une année, lorsqu'un jour M. de Fellenberg trouva par hasard un journal dans lequel le petit avait écrit chaque soir quelques notes: la suivante y était écrite tout récemment: « Ce soir, le petit Rutli « a été chargé de porter une lettre. Il croyait devoir « attendre long-temps la réponse, et craignait de re- « venir à la nuit, parcequ'il a peur. Depuis que ma « conscience est bonne, je ne crains plus l'obscurité. « Je lui ai donc offert de porter la lettre pour lui. « Rutli ne se l'est pas fait dire deux fois. Il voulait me « donner l'argent qu'il avait reçu pour la commission, « et encore une portion de ses bigarreaux par-dessus « le marché; mais je n'ai pris ni l'un ni l'autre, car « le petit Rutli est faible et ne peut pas gagner par « jour autant que moi, et il est très pauvre et n'a « plus de parents. J'avais bien du chemin à faire, « mais je marchais gaiement, me représentant tou- « jours la figure rayonnante du pauvre Rutli qui me « remerciait de ma peine; et je crois avoir fait une « bonne action. Arrivé à nos limites, je passais devant « un très grand jardin; tout près de la haie qui en- « tourait ce jardin, il y avait un jeune pommier dont « quelques branches s'étendaient sur mon chemin, et « à l'une d'elles pendait une pomme superbe. J'avais « souvent ouï dire que les passants ont le droit de « cueillir tout ce qui dépasse la haie; j'avais bien soif, « et la pomme pendait si bas, que je pouvais facile- « ment la prendre; mais je me dis à moi-même: « Lorsque tu reviendras, ta soif sera plus grande en- « core... et je ne cueillis pas la pomme. Le soleil se « couchait derrière les montagnes, lorsqu'en reve- « nant, je passai de nouveau devant le pommier. La « pomme y était encore, et j'étais beaucoup plus al- « téré que la première fois; mais je résistai de nou- « veau. Ce fruit ne t'appartient pas, me dis-je; et je « continuai mon chemin. La soirée me semblait bien « belle... »

« Touché jusqu'au fond de l'âme, M. de Fellenberg remit le journal à sa place, remerciant Dieu d'avoir béni ses soins et ceux de Werli. Depuis ce jour, il mit une entière confiance dans l'enfant. Il y a maintenant cinq ans que ce dernier est dans l'institut, et pendant tout ce temps, il n'a pas mérité un seul reproche. Je l'ai vu à Hofwyl; c'était vers le soir; il revenait des champs, avec Werli et ses camarades. Tous chantaient gaiement, et chacun tenait à la main un bouquet de fleurs sauvages. Le petit converti marchait d'un air satisfait et enjoué, en donnant la main à un joli garçon de son âge. En s'approchant de nous, la bande joyeuse de petits ouvriers nous salua d'une manière très affable. Nous causâmes un peu avec eux: ils connaissaient toutes les fleurs de leur bouquet, et parlaient de l'usage qu'on en fait, comme s'ils eussent été des pharmaciens ou des économistes. Je m'entretins long-temps avec le singulier enfant, dont je viens de conter l'histoire; ses réponses annonçaient du bon sens et de la réflexion; et lorsque je vins à parler de M. de Fellenberg, à louer sa douceur et sa bonté, il se détourna pour cacher les larmes qui brillaient dans ses yeux. En ce moment, Werli l'appela pour rentrer; alors il mit dans ma main le bouquet qu'il tenait, et me dit d'une voix émue: « Bonsoir, Mon- « sieur; vous me semblez être un digne homme. Voyez « la lune qui se lève derrière cette colline; priez le bon « Dieu qui a créé la lune, le soleil, et vous, et moi, « priez-le pour que je sois toujours bon, toujours « vertueux! »

« Quand les enfants se furent éloignés, je ne pus m'empêcher d'embrasser le noble Fellenberg, et de le remercier, au nom de l'humanité, de ce qu'il avait fait pour cet enfant. Que Dieu continue de bénir son ouvrage! »

EXTRAIT DES MÉMOIRES D'UN ENFANT.

(Deuxième article.)

Le Chat botté, le verbe déponent, Finette, les estampes.

(novembre 1816.) Je suis allé, hier, au théâtre de M. Comte : on donnait *le Chat botté.* Dieu! que c'est amusant! J'en ai rêvé la nuit, et ce matin je n'ai pensé qu'au pauvre *Alidada.* Je vois encore le petit *Pain-d'épice*, l'incomparable *Tartelette* et le roi *Godiveau Ier;* J'entends encore le chat qui griffe de la guitare... et la chanson de l'ogre :

> Je puis me changer en panthère,
> En tigre, en loup, en dromadaire!

Oh! que je voudrais avoir un grand cheval de carton, dans lequel on entre jusqu'à la ceinture, pour galopper autour de la chambre, comme la cavalerie du roi *Godiveau.* Comme je le ferais caracoler! Pata pan, pata pan! tra, la, la, tra, la, la! ça vous enlève, cet air *du Chat botté!*... Il faut absolument que je fasse une décoration de moulin à vent, pour mon théâtre! — Suspendons les mémoires et prenons ma boîte à couleurs... Voilà deux heures que je m'acharne après ce maudit moulin, sans en venir à bout. J'ai mélangé toutes mes couleurs et ça ne tourne pas davantage, j'ai découpé je ne sais combien de carton... cependant un moulin qui tourne! c'est indispensable!... Voyons, essayons encore : Papa dit qu'il faut mettre *l'ombre* d'un côté et *la lumière* de l'autre... Ah! mon Dieu! midi qui sonnent! et mon *verbe déponent!*... *Polliceor*, je promets... *polliceris*, tu promets... *pollice... polliceor*, je promets... je promets que ça m'ennuie!... *Pollicetur*, il... (en découpant les ailes de moulin), *pollicetur*, il... tourne... *pollicetur*... avec une petite manivelle derrière le théâtre... *pollicemur*, nous tournerons... *pollicemini*... en quoi la manivelle?... *pollicemini*, vous tour... non, vous pro... eh! que je suis bête!... en fil de fer!... c'est ça! c'est ça!... Mais l'heure s'avance : vilain verbe! sans toi mon moulin tournerait... Et mon Dieu! voilà Papa qui m'appelle!

(*Le soir du même jour.*) Je n'ai pas su mon verbe; j'ai beaucoup pleuré. Mon Papa m'a dit que je n'aurais pas de dessert, et il comprend *la Charlotte* dans le dessert! est-ce dûr! comme c'est injuste! il m'a mis en pénitence dans son cabinet. Je vais raconter toutes mes peines, tout ce que j'ai pleuré, tout ce que j'ai pensé : — Finette, ma chatte, est venue gratter à la porte : pauvre bête! elle venait me consoler! je lui ai ouvert le cabinet; elle s'est approchée de moi lentement, d'un air triste, et s'est frotté la tête contre mes jambes, pour que je la prisse. : « Viens, Finette, « lui dis-je en sanglottant, viens, ma pauvre Finette! « il n'y a que toi qui m'aime dans le monde. Tu ne « me fais pas de peine, toi, tu ne veux pas me faire « apprendre le latin! non, ma pauvre Finette, ce « n'est pas toi qui as inventé les *verbes déponents*, les « *pollicemini*, pour la désolation, pour le supplice des « pauvres enfants!... Ah! tu fermes les yeux, tu plies « tes pattes blanches, tu files, tu fais ton rouet, « comme quand tu es contente! file, file, ma Finette, « sois heureuse : il n'y a point de rudiment pour les « chats! Eh bien tu me quittes... tu veux descendre à « la cuisine, faire ton déjeuner. Va, ma Finette! va! « je t'ouvre la porte, je suis bon, moi! je ne veux « pas que tu te passes de... Suis-je malheureux! y a-« t-il au monde un être plus à plaindre que moi! »

En levant les yeux au ciel pour le prendre à témoin de mon désespoir, mes regards se portent sur une gravure anglaise du cabinet de Papa : *le vieux Berger!* Pauvre homme! l'orage le menace, le ciel est chargé de pluie; qu'il y a de malheurs et de longs malheurs sur cette physionomie là!... Oui! mais il y a aussi de la... résignation... Je voudrais être berger, avoir un bon chien qui m'aimât, de jolis moutons; je les mènerais sur les montagnes verdoyantes... mais il n'y aurait pas d'orage ni de pluie. Ah! je ne suis pas difficile à contenter : point de latin! point de rudiment! la campagne, et je serais heureux! Mais je suis au contraire le plus infortuné de tous les enfants... Non, Francisque! non, voilà une estampe qui te dit le contraire : *la Veuve du soldat!* Regarde ce pauvre petit orphelin que sa mère porte sur son dos, et celui qui marche à côté d'elle. Vois-tu *ce sabre* qui lui dit si cruellement : il n'est plus ton père! il n'est plus! voilà tout ce qui t'en reste! Où allez-vous? la terre le couvre; où allez-vous, pauvres enfants! pauvre veuve, hélas! vous ne le trouverez plus!

Je repleure... tant mieux! j'aime mieux pleurer pour ça, que pour la *Charlotte de pommes!* Quoi! j'ai un bon père et je me crois à plaindre! j'ai un bon père et je l'afflige! Non, non, je ne suis pas assez puni... Ah! la jolie tête! le bel enfant! les beaux cheveux! *Bernardin de Saint-Pierre!* Voilà donc l'enfant qui devait conter un jour l'histoire de Paul et Virginie! Oh! qu'il est glorieux d'être un homme de mérite! eût-on gravé le portrait de l'enfant, si l'homme n'eût été qu'un sot?... Je suis sûr que ce petit gaillard apprenait bien son rudiment. Allons, *polliceor!* du courage... Ce n'est pas pour qu'on me grave un jour!... oh! non, c'est pour me racommoder avec Papa. *Polliceor*, mon ami *polliceor!* je te saurai demain, sans faute, je te le promets. A. D.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 23 décem. 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. No 34.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Je vois avec un plaisir infini que plusieurs de mes jeunes amis qui ne m'avaient pas encore écrit, se sont enfin mis au nombre de mes correspondants. Dans le paquet de lettres que j'ai là, devant moi, il y en a beaucoup qui commencent par ces mots: « C'est la « première fois, mon bon Génie, que je me hasarde « à... que j'ai le plaisir de... que je me décide à vous « écrire. » J'en suis doublement charmé: d'abord, parce que c'est un accroissement d'intérêt très positif pour ma correspondance; et ensuite, parce que cela me donne l'espoir que ce bon exemple sera encore suivi par d'autres.

PREMIÈRE QUESTION.

Qu'est-ce que la suffisance? etc.

Parmi les réponses les plus satisfaisantes qui ont été faites à cette question, deux m'ont paru particulièrement dignes d'être distinguées: ce sont celles de Mademoiselle *Célinie de B.....*, et de Mademoiselle *Stéphanie de V......* Je vais les mettre sous les yeux de mes lecteurs. Je placerai à la suite la lettre de Mademoiselle *Cécile de V.....*, entrée depuis peu dans la grande division de mes correspondants, et qui, se défiant sans doute de la force de ses raisonnements, a voulu les appuyer sur des exemples, au moyen d'une petite histoire de son invention.

« Mon bon Génie, la suffisance est une disposition à nous croire au-dessus des autres, qui se marque principalement dans notre extérieur, et nous porte à affecter un air de supériorité qui n'est presque jamais justifié par un mérite réel. La suffisance est fille de l'orgueil, et compagne ordinaire de la petitesse d'esprit. Un homme de génie peut être orgueilleux, mais il ne sera jamais suffisant. Un géant n'a pas besoin de faire remarquer la différence qui existe entre lui et les autres hommes, il lui suffit de se placer auprès d'eux; mais celui qui, avec une taille médiocre, veut paraître grand, emploie des moyens qui, presque toujours, ne servent qu'à le rendre ridicule. Tel est l'effet que produit la suffisance. Ses prétentions sont choquantes, parce qu'elles s'exercent sur des égaux. Un suffisant méprise les autres, et il est généralement mis par eux au-dessous de sa valeur réelle. Quand la modestie ne serait pas une vertu, elle serait encore un des meilleurs moyens que nous pussions employer pour jouir en paix des avantages que nous

pouvons avoir, et pour nous les faire pardonner. Lorsque la Religion a fait de l'humilité la base de toutes les vertus chrétiennes, elle nous a appris à fuir l'orgueil et tout ce qui sort de cette source empoisonnée. Si nous étions dociles à ses leçons, nous éviterions la plupart des maux de cette vie, en assurant notre bonheur dans l'autre.

« Célinie de B....., à Banneville. »

« Mon bon Génie, la suffisance est un défaut qui naît de la présomption, de la trop bonne opinion qu'on a conçue de soi-même, de l'ignorance, ou du défaut d'esprit; car en général, l'homme suffisant n'est qu'un sot, ou un demi-savant. Elle nous porte à décider de tout, sans rien approfondir; à parler d'un ton tranchant et prétentieux, avec la persuasion que nos décisions sont sans appel. Il me semble qu'on pourrait ajouter encore que la suffisance est la fatuité de l'esprit; mais j'ose à peine risquer cette pensée, dans la crainte qu'elle ne vous paraisse pas juste.

« Les inconvénients qui en résultent pour celui qui y est enclin, sont de l'exposer au ridicule, à la raillerie, et d'engager chacun à saisir les occasions de l'humilier, pour le punir de la supériorité qu'il veut affecter. L'homme suffisant est insupportable à la société, qu'il blesse par son ton décidé, qu'il ennuie et fatigue par son affectation, et par son desir de se mettre en avant.

« Ce défaut, assez ordinaire aux jeunes gens, est pour eux très dangereux, puisqu'il les porte à repousser tous les avis qui pourraient guider leur inexpérience, et à se confier en leurs propres lumières, toujours si insuffisantes pour les bien conduire.

« Stéphanie de V......, à Villequier. »

« Mon bon Génie, la suffisance consiste à vouloir paraître plus instruit que l'on ne l'est, et à croire que l'on a de grands avantages sur les autres. Ce défaut expose ceux qui y sont enclins, à bien des désagréments et à bien des moqueries de la part des autres personnes. Il me semble que les demoiselles sont généralement plus suffisantes que les jeunes gens, qui sont ordinairement moins vains et moins orgueilleux qu'elles. Les personnes suffisantes sont presque toujours peu instruites, car la suffisance est compagne de l'insuffisance; elles gâtent aussi le peu d'instruction et de talent qu'elles possèdent, par l'affectation qu'elles mettent à les faire valoir; elles enlèvent tout le charme de la société, et ennuyent presque toujours ceux qui les écoutent.

« Permettez-moi, mon bon Génie, d'essayer de vous raconter une petite histoire de mon invention, où l'on voit une jeune demoiselle suffisante, qui éprouve bien des désagréments.

« Lasthénie était une jeune personne de onze à douze ans, qui était assez jolie et assez gentille, mais très suffisante, de sorte que ses compagnes se moquaient sans cesse d'elle. Un jour qu'elle était allée dîner chez une amie de sa Maman, qui avait deux filles, Caroline, âgée de dix-sept ans, et Lisa, du même âge que Lasthénie, elle voulait toujours causer de science avec l'aînée, et jamais jouer avec la plus jeune.

« Le moment du dîner étant arrivé, comme il y avait beaucoup de monde, on réunit tous les enfants à une petite table. Lasthénie, au lieu de se placer à côté de ses petites amies, s'arrêta d'abord devant une glace, et se mit à arranger sa parure qui, à ce qu'elle croyait, était la plus jolie de toute la société; puis, elle alla prendre la place d'un Monsieur étranger, à côté de la maîtresse de la maison, qui vint lui dire: « Ma petite Lasthénie, allez dîner à la petite table, « vous vous amuserez mieux qu'ici. » Oh! combien Lasthénie se trouva humiliée de se voir ainsi mettre au nombre des enfants! Cependant, elle y alla, après avoir fait tant de difficultés, qu'ils se moquèrent tous d'elle. Les uns disaient: « Sa suffisance la rend in-« supportable. » D'autres: « C'est une petite pédante. »

« Après le dîner, on proposa à plusieurs demoiselles de chanter: Lasthénie, après s'être fait longtemps prier, chanta tout de travers; et quoiqu'elle fit grand cas de sa voix, tout le monde éclata de rire. Enfin Lasthénie essuya plusieurs autres mortifications, et retourna chez sa Maman, après avoir passé une triste soirée.

« Par ce petit conte, mon bon Génie, j'ai cherché à montrer combien ce défaut est nuisible aux jeunes personnes, et combien elles doivent avoir d'obligation au bon Génie, de ce qu'il leur propose des questions si bien choisies pour leur faire connaître leurs défauts.

« Cécile de V....., âgée de 11 ans et 2 mois. »

Voici maintenant quelques pensées extraites des autres lettres les plus remarquables:

« La suffisance est l'assurance du sot, la doublure de l'amour-propre. Il n'y a rien de plus insupportable, dans la conversation, que ce défaut qui dénote peu de jugement. » (Mlle *Clémence de F.....*)

« Le suffisant ne s'occupe que de lui: si vous lui parlez de quelque chose touchant d'autres personnes, il s'empresse de vous interrompre pour détourner la conversation sur lui-même et sur ce qu'il a fait; il a toujours soin de se mettre acteur principal dans tout ce qu'il vous raconte; il est si content de son petit mérite, qu'il vous redit avec orgueil les grandes choses qu'il a faites, et ce sont toujours des choses médiocres. Il dédaigne tous ceux qui ne sont

pas ses égaux, et se croit beaucoup plus qu'il n'est réellement. Le suffisant serait malheureux, si sa vanité lui laissait voir que personne ne l'aime.... » (Mlle *Sophie Ch....*)

« La suffisance est la source de beaucoup d'autres défauts, puisque celui qui en est atteint, n'en croyant point avoir, ne fait aucun effort pour se corriger. » (Mlle *Sophie G...*)

« Je crois que, par *suffisance*, il faut entendre un mélange de vanité, de présomption, d'amour-propre excessif, avec peu d'esprit et des connaissances bornées.... On pourrait la considérer comme la compagne de la médiocrité, de même que la modestie l'est du véritable mérite. » (Mlle *Aline L......*, de Baugé.)

Je dois mentionner, comme satisfaisantes sous beaucoup de rapports, les lettres qui portent les signatures suivantes :

Mlle *Virginie B.....*, à Metz; Mlle *Léonie Q.....*, à Dieppe; Mlle *Ernestine de St.-Y..*, à la Maison royale de Saint-Denis; Mlle *Louise D......*, à Saint-Brieux; Mlle *Angélique S......;* Mlle *Mathilde de la B......*, à Nantes; M. *Adolphe Lindt;* Mlle *Laure L.....*, à Orléans; Mlle *Léonie D......*, à Lyon; Mlle *C. A...*, à Saint-Martin-le-Beau; M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche; Mlles *Pauline K....*, *Élisa T....*, et *Charlotte G....*, à Nancy.

DEUXIÈME QUESTION.

Qu'est-ce que la taquinerie? etc.

Les deux lettres en réponse à cette question, qui m'ont paru mériter la préférence, sont celles de Mademoiselle *Victorine G....*, et de M. *Anatole de Th.....* Les voici :

« Mon bon Génie, il me semble que la taquinerie consiste à trouver du plaisir à tourmenter, à vexer, à contrarier les autres, dans tout ce qu'ils disent et ce qu'ils font. Elle naît, je crois, du désœuvrement et d'un fond de malignité.

« Une taquinerie continuelle est un véritable supplice pour celui qui y est en bute. Je pense que l'enfant qui, de gaieté de cœur, fait, par ce cruel défaut, un martyr de son compagnon, n'est pas tout-à-fait bon; ou, s'il a un bon cœur, il oublie de le consulter, lorsqu'il taquine quelqu'un.

« Un enfant taquin compromet non seulement *la réputation de son cœur*, mais aussi celle de son esprit; car ne faut-il pas qu'il ait le cerveau bien vide, pour employer son temps et les faibles ressources de son génie, à exercer la patience de ceux qui l'entourent?

« L'esprit de contradiction qui résulte de l'habitude de taquiner, fait de l'enfant taquin un être insupportable. Chacun fuit avec soin celui qui est en opposition avec tout le monde.

« VICTORINE G...., âgée de 10 ans 2 mois »

« Mon bon Génie, la taquinerie est une espèce de contrariété qui consiste à ne faire que ce qui peut tracasser, et à le continuer quand on s'aperçoit que ça ennuie. Aussi un enfant qui a ce défaut-là, s'expose à être bien souvent renvoyé d'auprès des personnes avec lesquelles il joue, et à être bien souvent puni, à force d'ennuyer de ses taquineries.

« ANATOLE DE TH...., âgé de 8 ans, à Autun. »

J'extrais les pensées suivantes de deux autres lettres qui sont aussi très bien :

« La taquinerie consiste à contrarier et à contredire sans sujet, à soutenir des choses que l'on sait n'être pas vraies, à faire ce qui peut être désagréable aux autres. » (Mlle *Amélie W.....*, à Corbeil.)

« Un enfant taquin doit être aussi malheureux qu'il est peu aimable; car, comme le bonheur d'un enfant consiste à être aimé de ses parents et de ceux qui l'entourent, il risque, par ce défaut, de diminuer la bienveillance et l'amitié de ceux avec lesquels il vit. » (Mlle *Louise Le P....*, à Bernay.)

Je me borne à mentionner, comme satisfaisantes, les lettres de Mlle *Aimée Liautey*, à Besançon; Mlle *Agathe C....;* M. *Charles Boysset*, à Châlons-sur-Saône; Mlle *Berthe B.....*, à Châlons-sur-Saône; Mlle *Henriette G....*, à Rouen; Mlles *F. P....*, *Amélie H....*, *Louise d'H....*, et *Julie G....*, à Nancy; Mlle *Héloïse F....*, à Nancy; M. *Louis Beauchef*, à La Flèche.

Je suis obligé de renvoyer à dimanche prochain l'explication de la charade, afin de me réserver aujourd'hui un peu de place pour des annonces d'objets d'étrennes.

OBJETS D'ÉTRENNES.

Le plus grand nombre de mes lecteurs et lectrices est destiné sans doute à recevoir des étrennes, sans en donner. J'imagine pourtant qu'il se trouve, parmi eux, quelques jeunes gens et quelques jeunes personnes qui ont aussi des présents à faire, soit à des frères et sœurs plus jeunes, soit à des amis, des compagnes, soit à de petits protégés. C'est principalement à ceux et à celles qui sont dans ce cas, que je voudrais pouvoir indiquer quelques objets propres à les tirer de l'embarras du choix. Il serait possible aussi que cela rendît service à tel ou telle, dont on a la complaisance de consulter le goût et les desirs, avant de choisir leurs étrennes.

Pour ce qui concerne les bonbons, vous savez que

je n'en suis pas partisan; ainsi je ne m'extasierai point devant les brillantes inventions nouvelles des confiseurs. Je n'ai un peu de tolérance que pour le chocolat, et encore, pourvu qu'il ne soit pas trop fort en cannelle et en vanille.

En fait de jouets, j'aime ceux qui réunissent à l'agrément un peu d'utilité: ceux qui peuvent apprendre quelque chose, tels que les jeux historiques ou géographiques; les jeux qui font connaître des mœurs ou des costumes de différents peuples; les jeux d'architecture, qui montrent comment sont ordonnées les diverses parties d'un édifice, comment est combinée la charpente d'une maison; enfin, tous les jeux dont il y a quelque profit à tirer pour la raison, pour l'instruction, ou pour l'adresse.

A l'égard des objets de modes, je ne m'en mêle pas, et je présume que mes jeunes lectrices n'ont pas besoin de mon secours et n'attendent guères mon opinion sur ce point.

Pour les livres, c'est autre chose: on m'a souvent consulté, et j'ai rarement répondu, parce que je suis fort difficile et très scrupuleux. Je veux pourtant donner quelques indications aujourd'hui.

~~~~

D'abord je vous recommanderai de nouveau les différents ouvrages que j'ai eu l'occasion de vous signaler précédemment, entre autres les *Nouveaux Contes à Henriette,* par M. Abel Dufresne, 1 vol. in-18, avec gravures; et *l'Amie de tous les Enfants,* par madame de M...., 2 vol. in-12.

Je vous rappellerai l'*Astronomie contemplative* et *le Globe Céleste,* par M. H...., que j'ai annoncés en dernier lieu, et dont j'ai oublié de mentionner le prix qui est de 35 fr. pour Paris.

Je recommanderai en outre aujourd'hui les ouvrages suivants:

~~~~

Histoire d'une pièce de cinq francs, racontée par elle-même et publiée par Madame Alida de Savignac.

Ce petit ouvrage, divisé en quatre parties dont chacune forme un cahier in-12, imprimé avec élégance, orné de gravures et d'une jolie couverture, ce petit ouvrage est, à mon avis, un des meilleurs qu'on ait offert depuis bien long-temps à la jeunesse. Il est difficile de donner de plus aimables leçons, et avec plus de grâce et d'intérêt. J'y ai remarqué une alliance fort rare d'imagination, d'esprit, de tact et de sentiment parfait des plus délicates convenances. Ce dernier mérite sur-tout en est un très grand à mes yeux, parce que c'est celui qu'on rencontre le moins souvent. Madame Alida de Savignac est l'auteur des *Petits Proverbes dramatiques,* dont je vous ai donné un échantillon au printemps dernier. La nouvelle production de sa plume ingénieuse et spirituelle, est un véritable présent d'étrennes offert par elle à la jeunesse.

Cet ouvrage se vend chez Gide, fils, rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20, et chez L. Colas, rue Dauphine, n° 32. Prix: 12 fr.

~~~~

Le Robinson Suisse, ou Journal d'un père de famille naufragé avec ses enfants, traduit de l'allemand, par madame de Montolieu. Nouvelle édition, en 5 vol. in-12, avec gravures.

Parmi les ouvrages destinés à la jeunesse et connus depuis long-temps, celui-ci est un de ceux que je puis recommander sans scrupule. Cette nouvelle édition m'en fournit l'occasion, à l'approche de la nouvelle année. Le *Robinson Suisse* est un bon livre, instructif et sur-tout très amusant. C'est un présent qui sera, je n'en doute pas, fort agréable à ceux qui le recevront.

On le trouve chez Arthus-Bertrand, rue Hautefeuille, n° 23, et chez L. Colas. Prix 15 fr. pour Paris, et 18 fr. par la poste.

~~~~

Quoique je répugne toujours à parler de moi-même, on m'a fait diverses questions sur mes propres ouvrages, et je suis forcé d'y répondre, ne fût-ce que pour désabuser ceux de mes lecteurs qui me demandent si je n'ai pas fait un livre intitulé *Laurent ou l'Écolier vertueux.* Je n'ai jamais rien publié sous ce titre; mais, pour ceux qui en sont curieux, voici la liste de mes ouvrages:

Simon de Nantua, ou le marchand forain, ouvrage destiné aux habitants des villes et des campagnes, 1 vol. in-12. Prix: 1 fr. 80 cent.

Antoine et Maurice; ouvrage destiné aux détenus; 1 vol. in-12. Prix: 2 fr. 50 cent.

Histoire de Pierre Giberne, ancien sergent des grenadiers français, ou *quinze journées aux Invalides;* ouvrage destiné aux soldats; 1 vol. in-12. Prix: 3 fr.

Les Petits Livres du Père Lami; ouvrage destiné aux enfants des écoles élémentaires; 6 petits vol. in-18. Prix: 3 fr. 60 cent.

Tous ces ouvrages se trouvent chez L. Colas, rue Dauphine, n° 32.

~~~~

En parlant, cet été, de la *Chambre noire,* j'ai fait connaître le nom d'un ingénieur en instruments de physique, que je crois devoir rappeler aujourd'hui. C'est *M. Adam,* rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 18, qui fabrique des petites chambres noires à très bon compte. On trouve en outre chez lui des machines électriques très bonnes, à 25, 30, 45 et 80 francs; avec chaque machine il y a une bouteille de leyde, une chaîne conducteur et un excitateur. Les autres appareils électriques sont aussi fournis par lui à des prix si modérés, qu'on peut se procurer ainsi, moyennant une somme fort modique, un petit cabinet de physique suffisant pour faire toutes les expériences les plus intéressantes, relatives aux phénomènes électriques. J'avoue que ce sont là des étrennes que j'aimerais beaucoup, si j'étais à la place de quelques-uns de mes jeunes lecteurs.

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er janvier 1827 pour un an, ou du 1er juillet de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de décembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 6 janvier prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros prochains.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.
~~~~

Dimanche, 30 décem. 1827.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. N° 35.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

SOUHAITS DU BON GÉNIE.

C'est à cette époque particulièrement, mes bons jeunes amis, que je voudrais jouir en réalité des privilèges que la fable attribue à mon nom. Porté sur deux ailes rapides et brillantes, j'irais planer au-dessus de vos têtes, j'irais vous visiter tous, et m'asseoir un moment aux côtés de chacun de vous. Visible ou invisible, suivant les circonstances, j'observerais les besoins de vos jeunes âmes, je vous soufflerais à propos quelque mot à l'oreille, et je ferais pour vous des vœux que j'aurais presque le pouvoir de réaliser. Tout cela serait charmant, mais tout cela n'est qu'un rêve, et je suis réduit, comme de coutume, à vous adresser de loin mes souhaits de nouvel an.

Je renouvelle tous ceux que j'ai formés pour vous, les années précédentes, et j'y ajoute ceux-ci:

Je vous souhaite la prudence, qui vous apprendra à règler sagement vos pensées, vos sentiments, vos discours et vos actions.

Je vous souhaite la force de l'âme, qui vous fera supporter avec courage tous les maux réels ou imaginaires, et qui vous donnera la volonté et la constance nécessaires pour réussir dans vos entreprises.

Je vous souhaite la justice qui vous rendra sincères, fidèles à vos promesses, et qui vous apprendra à juger avec discernement et impartialité.

Je vous souhaite la tempérance, afin que vous soyez toujours purs, modestes et sobres, et que vous conserviez la santé de l'âme et celle du corps.

Je vous souhaite l'amour de Dieu, l'amour de vos parents, et leur bénédiction qui est un gage de bonheur pour cette vie et pour l'autre.

Je vous souhaite des amitiés honorables, utiles et douces.

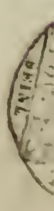
Je vous souhaite enfin des sentiments d'humanité qui vous rendent bons, bienveillants, polis, complaisants, compatissants, et exempts de tout ressentiment des injures.

En formant ces vœux, j'ai souhaité votre bonheur et vos plaisirs; car s'ils sont exaucés, vous serez sages, et quand on est sage, on est heureux et content.

Je termine par un souhait qui m'est personnel, c'est que vous me gardiez toujours une place dans votre souvenir et dans votre affection.

LES ÉTRENNES.

Il n'est certainement pas un de mes lecteurs qui ignore ce qu'on entend par le mot *étrennes;* mais ils ne savent peut-être pas d'où viennent et ce mot, et l'usage de faire des présents le premier jour de l'année. Il paraît que leur origine remonte au temps où



Tatius, roi des Sabins, règna dans Rome conjointement avec Romulus. Tatius ayant regardé comme un bon augure le présent qu'on lui fit, le premier jour de l'an, de quelques branches coupées dans un bois consacré à *Strenua*, déesse de la force, autorisa cette coutume dans la suite, et donna à ces présents le nom de *Strenæ*, d'où dérive celui d'*étrennes*. Les Romains célèbraient ce jour là une fête de Janus, et honoraient en même temps Junon; mais ils ne le passaient pas sans travailler, afin de n'être pas paresseux le reste de l'année. Ils se faisaient réciproquement des présents de figues, de dattes de palmier, de miel, pour témoigner à leurs amis qu'ils leur souhaitaient une vie douce et agréable. Les clients, c'est-à-dire ceux qui étaient sous la protection des grands, portaient ces sortes d'*étrennes* à leurs patrons, et y joignaient une petite pièce d'argent. Sous l'empire d'Auguste, le sénat, les chevaliers et le peuple, lui présentaient des *étrennes*, et en son absence ils les déposaient au Capitole. On employait le produit de ces présents à acheter des statues de quelques divinités, l'empereur ne voulant point appliquer à son profit les libéralités de ses sujets. De ses successeurs, les uns adoptèrent cette coutume, d'autres l'abolirent; mais elle n'en eut pas moins lieu entre les particuliers, et c'est de là qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nous.

LA FIN DE L'ANNÉE.

Le 31 décembre, jour de saint Silvestre, comme chacun sait, le jeune Eurial et sa sœur ainée, Nisa, étaient assis chacun sur une grande bergère, dans le salon de M. de Noirmesnil, leur père. C'était après le dîner; ils étaient seuls; leurs parents étaient sortis pour rendre quelques devoirs indispensables, et leur jeune sœur, Angélina, était déjà couchée. Depuis plus d'une demi-heure, Eurial et Nisa, méditant chacun de son côté, n'avaient pas échangé une parole, lorsqu'Eurial rompit enfin le silence, et il s'établit entre eux le colloque suivant:

Eurial : Qu'as-tu donc, ma sœur? tu es bien silencieuse, et tu ne parais pas préoccupée de pensées agréables.

Nisa : C'est que je n'en ai peut-être pas sujet, mon pauvre Eurial.

Eurial : Allons donc! la veille du jour de l'an; lorsque demain, à ton réveil, et peut-être dès ce soir, tu vas être comblée de jolis présents?

Nisa : Eh bien oui; mais je ne sais pourquoi il me semble que je n'aurai pas beaucoup de plaisir à les recevoir... Ou plutôt, je le sais bien; c'est que je crains de n'avoir pas trop mérité les bontés qu'on aura pour moi.

Eurial : C'est-à-dire que tu as peur qu'on ne te donne pas d'étrennes, parce que nos parents n'ont pas lieu d'être satisfaits de ta conduite; mais va, sois tranquille, on en donne toujours, quand même on n'est pas bien content, parce que c'est l'usage et que cela aurait trop mauvaise tournure, si l'on faisait autrement.

Nisa : Tu me juges bien mal, mon frère; je t'assure que ce n'est pas là ma pensée. J'aimerais mille fois mieux ne pas recevoir le plus petit présent, que de voir nos parents me donner les plus belles choses du monde avec mécontentement.

Eurial : Mais enfin, qu'as-tu donc fait de si terrible, qui trouble si fort ta conscience?

Nisa : Je n'ai rien fait de terrible, mais j'ai peut-être à me reprocher de n'avoir rien fait de bien. Je crains d'avoir causé de la peine à Maman, par mon indolence et par des habitudes de désordre; d'avoir affligé notre bon père par mon peu de zèle pour le travail, par des indiscrétions que la curiosité ou l'étourderie ont pu me faire commettre. Je crains enfin de n'avoir pas fait assez d'efforts pour me corriger... Eh bien, te voilà tout pensif à ton tour!

Eurial : Eh! c'est que tu viens troubler toute ma joie par tes tristes réflexions.

Nisa : Je ne le voudrais pas, mon ami; ce n'est pas ta faute, si j'ai des reproches à me faire.

Eurial : Oui, mais si j'ai sujet de m'en faire aussi, moi... Au fait, pas une pauvre nomination au dernier concours! pas une *panse d'a* durant toutes les vacances! pas une meilleure place que la dix-huitième, depuis la rentrée des classes; et pourtant je suis vétéran en quatrième! Et puis l'indocilité, et puis la brusquerie, et puis, et puis... Mais tu avais bien besoin de me faire penser à tout cela.

Nisa : Oui, c'est triste!... On a raison de dire qu'il n'y a pas de plaisir complet, quand la conscience n'est pas bien nette. Oh! si je voyais demain Papa et Maman me donner mes étrennes d'un air un peu froid, je crois que je voudrais pouvoir ne pas les accepter.

Eurial : Moi, je les prendrais toujours; mais cela me ferait tout de même bien de la peine.

Nisa : Notre petite sœur Angélina n'est pas comme nous; elle est bien plus heureuse! Je suis sûre qu'elle s'est endormie en pensant à demain avec un plaisir sans mélange. Elle y rêve peut-être dans son sommeil. Et quand elle s'éveillera! quel beau jour! quel doux moment! Pauvre petite innocente! C'est qu'elle est si bonne, si docile, si gentille, si appliquée! Une enfant de son âge, qu ne mérite jamais un reproche; à qui je ne connais pas un défaut!

Eurial : Ah! oui, c'est vrai que l'on ne peut voir une meilleure petite fille. Il est bien juste qu'elle soit contente et heureuse.

Nisa : Aussi quelle fête je me fais de lui donner ses étrennes! cette grande poupée si bien habillée, que j'ai achetée hier chez Giroux!

Eurial : Il y aurait quelque chose de mieux à lui donner, ma sœur; ce serait... de meilleurs exemples.

Nisa : Ah! Eurial, ce n'est pas bien à toi de me reprocher...

Eurial : Oh! sois tranquille, je le dis pour moi comme pour toi.

Nisa : Oui, nous sommes probablement coupables tous les deux. Mais si nous avions du courage, si nous le voulions fermement... Voici une belle occasion de prendre la résolution de nous corriger.

Eurial : Veux-tu?

Nisa : Oui, mon frère; il faut nous y aider mutuellement. Tu m'avertiras quand je ferai mal; je t'avertirai à mon tour. Tu verras qu'à deux nous serons plus forts. L'année prochaine, rien ne troublera notre joie, au jour de l'an.

Eurial : C'est convenu: tu seras mon guide et je te promets d'être docile, car je crois avoir besoin de conseils encore bien plus que toi. Mais pour aujourd'hui, cela ne change pas notre position.

Nisa : Écoute! Si nous écrivions ce soir à nos parents?

Eurial : Et quoi?

Nisa : Prends une plume, je vais te dicter.

Eurial alors s'établit à un guéridon, et écrivit sous la dictée de sa sœur la lettre suivante :

« Cher Papa et chère Maman, nous avons fait ce « soir, ma sœur et moi, notre examen de conscience, « et nous n'avons pas été contents de nous. Ma sœur « dit qu'elle est indolente, sans ordre, indiscrète et « étourdie; moi, je reconnais que j'ai été paresseux, « indocile, brusque, turbulent et beaucoup d'autres « choses encore... »

Eurial, s'interrompant : Crois-tu que je sois réellement tout cela, ma sœur?

Nisa : Mais je ne répète que ce que tu disais toi-même, il y a un instant.

Eurial : Oui, au fait, ce n'est peut-être pas trop dire. Continuons :

« Nous vous demandons en grâce de nous pardon- « ner la peine que nous avons pu vous causer dans « le cours de cette année, et de croire à la ferme ré- « solution que nous venons de prendre, de réparer « tous nos torts pendant l'année qui va commencer. « Veuillez agréer cette résolution, comme le seul « présent que nous puissions vous offrir; ce sera le « moyen de nous engager par l'honneur, en même « temps que par la tendresse et la reconnaissance, à « ne jamais y manquer... »

Eurial : Est-ce tout?

Nisa : Oui, pas de phrases inutiles. Signons cela tous les deux, et allons nous coucher, sans attendre le retour de nos parents.

La lettre fut signée, pliée, cachetée, et posée, bien en évidence, devant la pendule; après quoi, les deux jeunes gens se retirèrent, chacun dans sa chambre, d'un air plus léger et plus satisfait.

La première chose qu'aperçurent M. et Mme de Noirmesnil, en rentrant, fut la lettre. Ils s'empressèrent de la lire, et se regardèrent un moment en silence.

Pauvre Nisa! dit enfin Mme de Noirmesnil; eh! bon Dieu! quel reproche croit-elle donc avoir à se faire? Il n'est pas sur la terre une meilleure et plus douce créature; elle ne nous a jamais donné que de la satisfaction, et je ne saurais dire qui vaut le mieux, de son esprit, de son cœur ou de son caractère.

M. de Noirmesnil : Certes, c'est un ange! Mais pour son frère, il se rend un peu plus de justice, je suis forcé d'en convenir; et il m'a, en effet, donné de l'inquiétude cette année. Je crois que je devine tout. Cette bonne Nisa se sera accusée devant Eurial, pour lui faire faire à lui-même des réflexions sur sa conduite; elle lui aura demandé des conseils, afin d'obtenir le droit de lui en donner; elle aura craint de ne pas réussir en lui disant : *Corrige-toi;* et elle aura pensé se faire mieux écouter, en disant : *Corrigeons-nous.*

Mme de Noirmesnil : C'est cela, il n'y a pas le moindre doute. Bonne fille! Eh bien, mon ami, laissons-la faire. Ne lui disons même pas que nous l'avons pénétrée; elle en aura plus de mérite, et nous la remercierons quand la cure qu'elle entreprend sera achevée.

M. de Noirmesnil : Je vous laisse agir, ma chère amie; mais votre cœur aura de la peine à contenir cette espèce de secret.

Le lendemain matin, premier janvier, les trois enfants, venant rendre leurs devoirs à leurs parents, en furent accueillis avec une effusion qui prouva que la lettre avait produit un bon effet. Mme de Noirmesnil sur-tout pressait sa fille aînée contre son cœur, et la regardait avec des yeux pleins de larmes. La petite Angélina croyait recevoir les caresses de deux mères. Les étrennes ne furent offertes à personne *d'un air froid,* et chacun les reçut avec un plaisir complet.

Il y aura après demain deux ans que cette scène se passait, et un an que M. et Mme de Noirmesnil ont remercié leur chère Nisa du bien qu'elle a fait à son frère. Celui-ci, en effet, a si parfaitement tenu sa résolution, qu'il est devenu un jeune homme sans reproche. Quand il a été mis au fait de l'innocente ruse de sa sœur, il s'est écrié : « C'est donc pour cela que, tout en m'efforçant de profiter de ses conseils, je trouvais si difficilement l'occasion de lui en donner. »

LITHOGRAPHIE.

Qui ne connait le Polichinelle du théâtre ambulant qu'on rencontre dans les carrefours de Paris? qui ne connait les grandes querelles de Polichinelle avec le commissaire et avec le diable? qui ne connait ses lazzis et ses coups de bâton? qui ne connait enfin ce chat vivant, exemple admirable de patience et de résignation, qu'on est parvenu à dresser tout à-la-fois à l'exercice et à l'immobilité, et qui passe humblement et tristement sa vie à jouer un rôle de marionnette? Pauvre chat! il me ferait bien compassion, si le métier de son maître ne me semblait encore plus misérable que le sien.

La plupart de mes lecteurs ont sûrement vu, en passant, le petit spectacle portatif qui fait le sujet du dessin que je leur adresse aujourd'hui. Je ne m'arrêterai donc pas à leur en donner l'explication, ni à leur répéter les grosses plaisanteries de Polichinelle; mais je saisirai cette occasion pour leur dire quelques mots sur ce singulier personnage.

Polichinelle est un des membres de cette bizarre famille de bouffons, qui paraît avoir pris naissance en Italie, et dans laquelle on compte les Arlequins, originaires de Bergame; les Gilles et les Pantalons, originaires de Venise; les Scapins, les Paillasses, et autres.

Naples est la patrie de Polichinelle; mais il n'y est pas né tel que nous le voyons chez nous. Dans son pays natal, il n'est bossu ni par devant, ni par derrière; c'est un grand garçon portant un vêtement blanc, étroit, un chapeau dans le genre de celui d'Arlequin, et un demi-masque noir, à grand nez, qui lui couvre le haut du visage. Dans toutes les autres parties de l'Italie où il se montre, il conserve l'accent et l'idiôme napolitains, même en effectant quelques formes différentes. Chez nous, Polichinelle a deux grandes bosses, un chapeau très haut, un vêtement bizarre, de gros sabots, et il marche en frappant du talon. C'est un personnage fort drôle, à cause des contrastes qu'offre son caractère: il est tout à-la-fois crédule et rusé, spirituel et bête, grossier et poli; il dit des choses plaisantes sans s'en douter, et il donne par fois, en riant, d'assez bonnes leçons. C'est, à mon gré, la plus comique et la plus amusante de toutes les marionnettes.

J'ai dit qu'il est originaire de Naples; mais il ne serait pas impossible que son origine remontât plus haut, car on remarque, dans la collection égyptienne du Musée Charles X, une tête grotesque qui semble offrir le type de la figure de Polichinelle. Il serait singulier que les antiquaires nous prouvassent que Polichinelle a amusé le Roi Sésostris dans son enfance. Quoiqu'il en soit, je pense que voici une notice assez longue pour l'importance du personnage.

QUESTIONS

PROPOSÉES PAR LE BON GÉNIE.

J'invite mes correspondants âgés de plus de onze ans à vouloir bien répondre aux questions suivantes:

Qu'est-ce que LA BONNE FOI?
Qu'est-ce que LA CONFIANCE?
Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre?

J'invite mes plus jeunes correspondants à vouloir bien m'expliquer:

Ce que c'est que LA MOQUERIE, *et quels en sont les inconvénients et les dangers?*

J'attendrai les réponses dans le délai de ce jour au dimanche 20 janvier prochain.

Je renouvelle l'invitation de ne pas dépasser ce terme. Le numéro de dimanche dernier, où j'ai rendu compte des réponses à mes précédentes questions, était tiré, lorsque j'en ai reçu une de mademoiselle *Caroline B....*, de Fréjus, qui aurait été la première des plus jeunes, si elle fût arrivée à temps. Comme c'est une maladie qui a mis en retard cette aimable et intéressante enfant, je dois aujourd'hui, au moins une mention, à sa jolie lettre que j'ai beaucoup regretté de ne pouvoir plus mettre à son rang.

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE CHARADE.

Un grand nombre de mes correspondants et correspondantes ont deviné le mot de ma dernière charade, qui est *Vincent de Paule*. On m'a parfaitement expliqué ce que c'est que le *vin*, que le nombre *cent*, que la préposition *de;* mais j'imagine que ces définitions n'apprendraient rien de nouveau à mes lecteurs.

Mademoiselle *Mathilde de F....*, de Châteaugontier, m'a parlé en très bons termes de la ville de *Pau:* «*Pau*, capitale du Béarn, m'a-t-elle dit, est située sur une hauteur, au pied de laquelle passe le Gave Béarnais. Henri IV y est né; on le surnomme *le Grand*, parce qu'il rencontra ce qui forme et ce qui déclare les grands hommes, des obstacles à vaincre, des périls à essuyer, et sur-tout des adversaires dignes de lui.»

Tout le monde m'a paru assez fort sur la grammaire, pour savoir ce que c'est que le petit mot *le*.

Enfin on m'a donné plusieurs bonnes notices sur *Vincent de Paule*. Mais l'éloge de ce grand saint a déja trouvé sa place dans nos petites archives, et je dois y éviter autant que possible les répétitions. C'est pourquoi je ne reproduirai ici aucune de ces notices. Je les ai lues avec beaucoup d'interêt, et j'ai mis à part les meilleures, comme devant entrer en ligne de compte pour le concours du semestre.

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er janvier 1827 pour un an, ou du 1er juillet de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de décembre courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 6 janvier prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros prochains.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 6 janvier 1828.

IV[e] année. N° 36.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE BON GÉNIE
A SES NOUVEAUX LECTEURS.

Je vous salue, jeunes lecteurs, qui venez, en commençant l'année, grossir le nombre de mes amis. Soyez les bienvenus; recevez, comme ceux qui vous ont précédés, les vœux du bon Génie, et l'expression de ses affectueux sentiments. Vous ne le connoissez pas encore, mais sans doute on vous a déjà dit qu'il vous aimerait, puisque vous venez aussi vous grouper sous son aile; vous le connaîtrez bientôt, et j'espère qu'il ne tardera pas à vous inspirer une confiance qui sera le gage d'une prochaine amitié. Vous voilà, et déjà il me semble, pour mon compte, que nous sommes d'anciennes connaissances; déjà je sens que je vous suis tout dévoué; déjà je vous confonds avec vos aînés, dans mes souhaits, dans mes espérances, dans mes bons augures. Mes lecteurs sont pour moi une famille qui m'est chère, et dont je veux obtenir l'affection, par mes soins, par mon dévouement. C'est de tout mon cœur que je vous y adopte, mes nouveaux amis; ce sera avec joie que je vous verrai vous y attacher, et former avec nous tous une douce union. Ce petit Journal est notre moyen de communication, c'est lui qui entretient entre nous des relations bienveillantes; recevez-le, comme une épître affectueuse que votre ami, le bon Génie, vous enverra tous les huit jours; et quand vous aurez quelque chose à lui répondre ou à lui demander, adressez-vous à lui avec la certitude d'exciter tout son intérêt et d'en obtenir la preuve. Bonjour et salut, nouveaux lecteurs; bonjour et salut, nouveaux amis!

L. P. J.

LE PLAISIR DE DONNER.

Vous venez, chers amis, de recevoir beaucoup de présents; on a été au-devant de vos vœux, on a satisfait tous vos desirs, on vous a comblés. Que votre joie a été vive! que vos surprises ont été douces! Il vous semble que ce soit là le plus grand des plaisirs, que ce soit presque le bonheur. Cependant, s'il en est parmi vous, comme je dois le croire, quelques uns qui n'aient pas été seulement dans le cas de recevoir des présents, mais qui aient eu l'occasion d'en faire, ceux-ci ont pu comparer le plaisir de donner avec celui de recevoir, et je ne doute pas qu'ils n'aient senti combien le premier a plus de charme et de douceur. Il est mainte occasion où l'on peut souhaiter d'être riche; c'est un vœu qui se présente tout naturellement lorsqu'on rencontre des malheureux et qu'on se sent

dans l'impuissance de changer leur position. Mais indépendamment du bonheur d'exercer la bienfaisance, de soulager l'infortune, il est encore un plaisir de donner, à ceux même qui n'ont pas besoin, et seulement pour leur procurer le plaisir de recevoir. C'est pour cela que tous les ans, à cette époque, je regrette de ne pouvoir pas distribuer des présents à mon aise, selon l'impulsion de mon cœur et de mon imagination. Il me semble que j'en inventerais de mille façons, que je les offrirais de mille manières diverses, que je causerais les plus étranges surprises; et je puis vous assurer que je jouirais copieusement de la satisfaction que je procurerais. Je m'adresse à ceux et celles d'entre vous qui ont donné des étrennes à leurs jeunes frères et sœurs, ou a des amis, ou surtout à leurs parents même : est-il rien de plus doux que le moment où l'on est témoin du plaisir que l'on cause? Vous m'avez écrit, dans le temps, de fort jolies choses sur la bienfaisance, sur les émotions qui accompagnent l'accomplissement de ce devoir. Mais ici, il n'est pas question de devoir; c'est un témoignage, tout-à-fait libre et volontaire, de bienveillance et d'amitié; ceux à qui vous donnez n'ont besoin de rien, ainsi vous n'avez pas le regret de ne point donner assez; ou bien, si ce que vous donnez leur est tout à-la-fois utile et agréable, du moins cela n'était pas indispensable, c'est une douceur, à laquelle ne se mêle la pensée d'aucune autre privation. Ainsi tout est plaisir; il n'y a pas de larmes, même de tendresse ou de compassion; il n'y a que des sauts de joie, que de la gaieté. C'est un plaisir, en vérité, qui vaut la peine qu'on se prive de quelques autres pour se le réserver. Plusieurs d'entre vous le savent déja par expérience, et je suis convaincu que les autres en sont avertis d'avance par l'instinct de leur cœur.

DEVISES.

Qui bien commence, bien finit;
Qui bien raisonne, bien agit;
Et qui bien pense, aussi bien dit.

Qui plus matin se lèvera,
Plus tôt sa tâche finira.

Bonne résolution,
Moitié de bonne action.

Mettez toujours chaque chose à sa place,
Et qu'en son temps chaque chose se fasse.

Quand la main droite fait du bien,
Que la gauche n'en sache rien.

Pour vous, raison, et sagesse, et prudence,
Sont d'écouter, enfants, l'expérience.

Es-tu sur le point de mal faire?
Pense à la douleur de ta mère.

Songe que Dieu, dans la moindre action,
Te comptera la bonne intention.

LA PART A DIEU.

Les enfants et les neveux de M. de Melmore étaient réunis, le 6 de janvier, à l'heure du goûter, dans un salon au rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur une avenue des Champs-Élysées. Au nombre de huit, ils entouraient un magnifique Gâteau des Rois, et déjà le jeune Auguste de Melmore, l'aîné de la troupe, avait porté le couteau sur la croûte luisante, lorsqu'il s'écria : « Combien de parts? — Neuf, répondit Léontine. — Pourquoi neuf? Nous ne sommes que huit. — Parce qu'il y a toujours une part qu'on appelle *la part à Dieu*, que l'on tire la première, et à laquelle personne ne touche. — Tiens! je ne savais pas cela; à la bonne heure, en voilà neuf. Voyons, Eugène, tu es le plus jeune, viens tirer. »

Eugène s'avance, glisse sa main dans la serviette, en retire une part, et tout le monde s'écrie : *La part à Dieu!* On la met de côté sur une assiette; puis Eugène continuant de tirer, distribue à la ronde sept autres parts, et garde la dernière pour lui.

Chacun allait procéder à l'examen de la sienne, pour voir s'il n'y découvrirait pas la fève qui devait conférer la royauté, lorsque Julie, qui était debout auprès d'une fenêtre, les arrêta tous, en disant : « Un moment, Messieurs et Mesdemoiselles, j'ai une proposition à vous faire : Je ne vois pas pourquoi *la part à Dieu* serait perdue; il me semble qu'il y aurait un très bon usage à en faire, et qui ne la profanerait pas du tout; ce serait de la donner à un pauvre. Voyez-vous ce petit garçon qui joue de la vielle, là, dans l'avenue? il s'interrompt de temps en temps pour souffler dans ses doigts; il paraît avoir bien froid; peut-être a-t-il faim aussi; peut-être n'a-t-il jamais mangé de gâteau. Quel plaisir cela lui ferait! Si nous l'appelions! »

Cette harangue de Julie avait attiré l'attention de tous les enfants sur le petit joueur de vielle. Il s'aperçut qu'un groupe de jeunes gens et de jeunes personnes le regardaient par derrière la croisée; alors il approcha, et se mit à faire quelques mines, en continuant le bourdonnement de sa vielle. Son visage, un peu tiré par le froid, était pourtant gentil et avait une expression douce, vive et spirituelle; il paraissait

aussi très proprement, quoique pauvrement vêtu. La fenêtre s'ouvre, on fait un signe que le petit garçon comprend du premier coup, et en quatre sauts il est dans le salon.

Il ne fut pas plus difficile de lui faire entendre que *la part à Dieu* était pour lui; et sans se faire autrement prier, il y porta la dent avec un air d'appétit et de satisfaction, qui excita un rire général dont il ne fut nullement troublé. Cependant, chacun cherchait en vain dans sa part de gâteau, quand tout-à-coup le petit garçon, portant la main à sa bouche, comme s'il s'était cassé une dent, s'écrie: « Ah! la fève! » Une exclamation universelle répète: « La fève! » C'était elle en effet, qu'il avait mordue de bon cœur, et qui toutefois avait opposé une résistence inattendue. « Eh bien, dirent les enfants en se regardant, c'est donc ce petit garçon qui est notre Roi! — Pourquoi pas? dit Auguste; et que savons-nous s'il n'en est pas plus digne qu'aucun de nous? Voyons : Comment t'appelles-tu? — Je m'appelle André, pour vous servir, mon beau Monsieur. — André, soit; mais non pas pour me servir, puisque te voilà notre Roi. — Dame! ce n'est pas une raison. J'ai lu dans la Bible, que les Rois sont obligés de faire le bien de leurs sujets; c'est comme qui dirait travailler à leur service. — Comment donc! de l'esprit et du bon sens! Mais, Sire André, puisque vous raisonnez ainsi, de quelle manière comptez-vous vous y prendre pour faire les affaires de vos sujets? — Eh! mais, par exemple, répliqua André avec une joviale assurance, vos affaires, à vous, ne sont-elles pas de vous amuser? Moi, je puis vous faire danser et vous chanter une chanson. — Ah! ah! s'écria toute la troupe joyeuse, voilà qui n'est pas si mal entendu. Allons, allons, vive le Roi André! il faut l'installer avec un verre de vin blanc.... *Le Roi boit! le Roi boit!...* — C'est-y pour moi que vous faites tout ce train? dit André; ah! mes beaux Messieurs et mes belles demoiselles, j'ai pas besoin de tant de cérémonie. Je suis un Roi tout simple, voyez-vous; pas plus fier que le Roi David, qui avait été un pauvre petit garçon comme moi. Il faut me traiter plus sans façons. Allons, en place pour la contredanse. »

Le nouveau Roi, dont les doigts s'étaient réchauffés, fit entendre le son nazillard de sa vielle, et les enfants formèrent une contre-danse complète, qui fut d'autant plus vive et plus gaie, qu'elle était tout-à-fait improvisée.

On avait déjà exécuté, sans interruption, sept figures diverses, et le Roi ménestrel paraissoit se fatiguer moins vite que les danseurs. Ceux-ci trouvèrent bon enfin de prendre un peu de repos, et alors, Julie rappela qu'André avait promis une chanson. Il ne se fit point prier, et après avoir préludé sur son instrument, il chanta, en s'accompagnant, les couplets suivants:

Je suis un petit montagnard
Qui n'a pour tout bien que sa vielle;
Mais écoutez avec quel art
J'en fais jouer la manivelle!
Un jour, si, par hasard,
La Fortune rebelle
De moi fait un richard,
Je resterai fidèle
A ma vielle.

Je ne demande rien pour moi :
Montagnard de peu se contente;
Et je gagerais que le Roi
Si fort que moi ne rit ni chante.
Un jour, si, par hasard, etc.

Si de moi seul j'avais souci,
J'aurais bientôt fait mon affaire;
Mais ma vielle fait vivre aussi
Petite sœur et vieille mère.
Un jour, si, par hasard, etc.

Pauvre, faible, en lointain pays,
Nul chagrin ne pourrait m'atteindre,
Si, quand je retourne au logis,
Je n'y trouvais personne à plaindre.
Un jour, si, par hasard, etc.

Ma gaîté fait tout mon bonheur,
Car c'est elle encor qui soulage
Dans leurs maux ma mère et ma sœur;
Ma vielle soutient leur courage.
Un jour, si, par hasard,
La Fortune rebelle
De moi fait un richard,
Je resterai fidèle
A ma vielle.

Cette petite chanson, chantée avec une gaieté naïve et touchante, avait excité graduellement l'émotion du jeune auditoire, et fut suivie d'un moment de silence général. Ce fut André qui le rompit : « Eh bien, dit-il, est-ce que je vous aurais ennuyés ou chagrinés, au lieu de vous amuser? — Non, assurément, répondit Auguste; nous sommes tous touchés, André, de votre bonne grâce et de votre bon cœur. Vous avez tâché de remplir votre devoir, comme Roi; c'est à nous de remplir le nôtre, comme sujets. Vous êtes le maître, Sire André, de demander à chacun de nous ce qui vous fera plaisir. — Tout de bon! — Oui, tout de bon. — Eh bien, je demande que ces aimables demoiselles veuillent bien se réunir pour faire un petit trousseau d'hiver à ma petite sœur; et que ces

Messieurs veuillent bien me procurer de quoi avoir un peu de bois et deux bouteilles de vin pour ma pauvre mère, qui souffre beaucoup, depuis long-temps, du froid et du manque de choses fortifiantes. — Et pour vous, André? demanda Julie. — Oh! pour moi, je n'ai besoin de rien, et je me tirerai toujours bien d'affaire. — Pauvre enfant! reprit Auguste; voulez-vous que je sois votre Ministre? — Bien volontiers, mon bon Monsieur. — En ce cas, soyez tranquille; je vais faire exécuter vos ordres; demain tout ce que vous avez demandé sera chez vous; j'irai avec ma sœur l'y porter. En attendant, je vais lever sur-le-champ un petit impôt, que vous mettrez de suite dans votre trésor.» Ces derniers mots furent un signal auquel chacun obéit; et le petit André, confus, pleurant de joie, en pensant à sa mère et à sa sœur, se retira comblé de présents, de caresses, et plus heureux que le plus puissant monarque de la terre. «Eh! bien, dit Léontine, lorsqu'il fut sorti, mon idée n'était-elle pas bonne? et *la part à Dieu* ne nous a-t-elle pas porté bonheur?»

VARIÉTÉS.

On m'a demandé s'il existait, sur la gymnastique, un ouvrage élémentaire qui pût servir de guide aux jeunes gens, et leur indiquer les différents exercices corporels auxquels il leur serait le plus utile de se former graduellement, pour développer leurs forces et leur agilité.

Ce que je connais de meilleur en ce genre, est un livre intitulé: *Gymnastique élémentaire, ou cours analytique et gradué d'exercices propres à développer et fortifier l'organisation humaine; par M. Clias, professeur gymnasiarque*, etc. (1).

Le titre de ce traité indique assez que les exercices y sont décrits dans un ordre méthodique, c'est-à-dire en commençant par les plus simples, pour passer ensuite aux plus compliqués. Douze planches de figures, représentant les instruments de gymnastique, et les mouvements, les attitudes de l'individu qui exécute chaque exercice, appellent les yeux au secours de l'intelligence, pour saisir les détails de ces descriptions, qui sans cela ne seraient peut-être pas toujours bien claires. Mais au moyen de ce double indicateur, rien n'est plus facile que d'etablir, par-tout où on voudra, un gymnase avec tous son matériel d'instruments, de ponts, de mâts, d'échelles, de triangles, de perches, etc., et de faire l'usage convenable de ces divers appareils. Quand à ceux qui, à défaut de local, ou d'autres moyens, ne pourraient pas se procurer toutes ces choses, le traité leur fera connaître un assez bon nombre d'exercices qui n'exigent d'autres instruments que leurs propres membres, un banc, une table, un bâton, une corde, une perche, objets que l'on peut trouver en tous lieux et à peu de frais.

(1) 1 volume in-8°, avec 12 planches et un frontispice. Prix 7 fr. 50 cent. Chez L. Colas, rue Dauphine n° 32.

Je ne doute pas que ce livre ne remplisse le but dans lequel on m'a demandé d'indiquer un ouvrage de cette nature. Je me suis empressé de satisfaire à cette demande, d'abord pour répondre à la confiance qu'on veut bien me témoigner, et ensuite, parce que je regarde les exercices gymnastiques comme infiniment utiles, pourvu toutefois qu'ils ne dérobent pas trop de temps et qu'ils ne captivent pas le goût des jeunes gens au préjudice des travaux intellectuels. Le frontispice du livre que j'annonce, donnera une idée de cette utilité; il représente un naufrage, dans lequel plusieurs hommes échappent à la mort ou sauvent leurs semblables, par l'application de divers exercices de gymnastique où ils se sont rendus habiles.

— Je connais trois jeunes garçons et deux jeunes filles, dont l'une est déjà une assez grande personne, qui sont malades pour avoir mangé trop de bonbons. Un des plus jeunes garçons l'est au point de donner de vives inquiétudes à ses parents. Avis à vous tous, mes amis; je vous en prie, faites durer vos bonbons le plus long-temps possible, et prenez garde aux gastrites, aux hépatites, aux laryngites, et à tous ces vilains mots en *ite*, qui devraient faire trembler les gourmands.

ÉNIGME.

Quoique mon nom indique un être un peu malin,
Je suis très doux de ma nature;
Je plais à l'œil, au goût; de mon coiffeur la main
M'a fait une double frisure
Que de plus jolis doigts vont détruire soudain,
Sans que j'y voie aucune injure.
Bien plus: qui me dépouillera,
Pour me croquer, selon l'usage,
Au lieu de plainte n'entendra
Qu'un compliment flatteur ou quelque avis bien sage.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette énigme, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions contenues dans le numéro précédent.)

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 13 janvier 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. N° 37.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE VENT.

Dans le nombre des dernières questions qu'on m'a adressées, se trouve celle-ci : *Qu'est-ce que le Vent?* Elle exige, à elle seule, un long article pour y répondre.

Je suppose d'abord que vous n'avez pas oublié, mes amis, les choses que je vous ai dites au sujet de l'*air*. Vous savez, par conséquent, que l'*air* est un corps, de la nature de ceux qu'on nomme *fluides*.

Eh bien, le *vent* est un mouvement de translation de l'*air*, par lequel une certaine portion de l'atmosphère est poussée d'un lieu dans un autre, avec une vitesse plus ou moins grande. Ce mouvement a lieu dans une direction déterminée, et c'est de cette direction que dérivent les noms que portent les *vents;* car ils en prennent de différents, selon les différents points de l'horizon d'où ils soufflent : ceux qui viennent des points cardinaux sont *les vents du Nord, d'Est, du Sud, et d'Ouest;* ceux qui soufflent des points intermédiaires, sont *les vents de Nord-Est*, *de Sud-Est, de Sud-Ouest, de Nord-Ouest.* Il y a, en outre, les *vents* de *Nord-Nord-Est, Sud-Sud-Est*, etc. Ces différents *vents,* suivant les points d'où ils viennent, apportent divers changements dans l'état de la température de l'atmosphère : ainsi, ceux qui soufflent des contrées du Nord, nous amènent le froid, parce qu'ils nous apportent des masses d'air refroidi par les glaces septentrionales. Ceux qui arrivent du Sud, agissent naturellement en sens inverse, et répandent chez nous la chaleur. Ceux qui, venant de l'Ouest, ont passé sur l'Océan, en chassent vers nous les vapeurs, et sont humides et pluvieux. Ceux de l'Est, au contraire, produisent la sécheresse. Il me semble que tout cela est facile à comprendre.

Il y a des *vents* qu'on appelle *constants,* parce qu'ils soufflent toujours du même côté : tels sont les *vents alizés,* qu'on remarque entre les deux tropiques, et dont la direction est constamment de l'Est à l'Ouest.

Il y a d'autres vents qu'on appelle *périodiques* ou *réglés;* ce sont ceux qui soufflent périodiquement d'un point de l'horizon dans un certain temps, et d'un autre point dans un autre temps : tels sont les *moussons,* qui soufflent, pendant six mois, du Sud-Est, et pendant six autres mois, du Nord-Ouest.

On appelle enfin *variables*, les *vents* qui soufflent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et qui commencent ou cessent sans aucune règle : tels sont ceux que nous observons à Paris.

On éprouve, dans la partie de l'Afrique, voisine de la Méditerranée, les effets terribles d'un vent de Sud-Est nommé *Siroco*, dont la brûlante chaleur tue quelquefois les animaux dans l'espace d'une demi-heure.

Les îles de Malte et de Sicile sont aussi tourmentées par ce redoutable vent. Le voyageur naturaliste Brydone rapporte que, le 8 juillet 1770, il eut occasion d'observer les effets de ce vent à Palerme. « A huit heures du matin, dit-il, j'ouvris ma porte, sans soupçonner aucun changement de temps, et je n'ai jamais été plus étonné de ma vie : je ressentis tout-à-coup sur mon visage une impression pareille à celle qu'aurait faite une vapeur brûlante sortie de la bouche d'un four; je retirai ma tête et fermai la porte, en criant à mon compagnon que toute l'atmosphère était en feu. » Il ajoute que le thermomètre monta à près de 40 degrés. Cette chaleur dura jusqu'à trois heures de l'après midi, où le vent tourna au Nord, et changea tellement la température, qu'on éprouva sur-le-champ une fraîcheur excessive. Pendant le *Siroco*, aucun habitant ne sort de chez lui, à moins d'y être forcé par la nécessité. Les portes et les fenêtres sont fermées, et quand on n'a pas de volets, on suspend des couvertures mouillées en dedans des fenêtres. Ce vent se fait sentir jusqu'à Naples, quoiqu'avec moins de violence; il y cause un grand abattement, et souvent même des maladies.

Mais tout ce que je viens de dire ne satisfait probablement pas les questionneurs, qui sont curieux sans doute de connaître la cause qui produit les vents. A cet égard il me sera difficile de les contenter. Les *vents* résultent en général d'un défaut d'équilibre dans l'air, c'est-à-dire, que certaines parties de l'atmosphère se trouvant avoir plus de force que les parties voisines, s'étendent du côté où elles trouvent moins de résistance. Mais quelle est la cause de ce défaut d'équilibre? C'est ce qu'on ne sait que très imparfaitement. Les explications qu'on a données de ces phénomènes, sont si vagues et si peu satisfaisantes, qu'en les rapportant je ne ferais que jeter de la confusion dans vos idées. Je vous dirai, toutefois, qu'il y a des physiciens dont l'opinion est que l'électricité peut y jouer un rôle.

Vous savez que l'industrie a tiré partie du vent de plusieurs manières, en lui faisant produire des effets pour lesquels il nous faudrait employer la force d'un grand nombre d'hommes ou d'animaux. Ce sont les *vents* qui font tourner nos moulins à moudre le bled, à broyer les fruits et les semences pour en extraire les huiles, à fouler les draps, etc. Les *vents* ont seuls été pendant long-temps l'âme de la navigation, jusqu'à ce que, de nos jours, ils aient partagé cet empire avec la vapeur. C'est avec leur secours qu'on a transporté, pour la première fois, d'un bout de l'Océan à l'autre, des vaisseaux énormes, qu'on ne serait point parvenu à conduire aussi loin, à force de rames.

La force du *vent* dépend de sa vitesse, et de la masse d'air qu'il fait agir contre l'obstacle qui lui est opposé. Le même *vent* fait donc d'autant plus d'effort, que l'obstacle lui présente plus de surface. C'est pourquoi, suivant le degré de vitesse du *vent*, on habille plus ou moins les ailes d'un moulin, on déploie plus ou moins les voiles d'un vaisseau. Si les arbres sont moins renversés par le vent pendant l'hiver que pendant l'été, c'est que, dans cette dernière saison, ils sont garnis de feuilles qui font que le *vent* a plus de prise sur eux.

Voilà, mes amis, tout ce que je puis vous dire sur le *vent*. Je regrette de n'être pas mieux initié aux secrets de la Nature, pour pouvoir vous en faire connaître les causes d'une manière positive. Il faut que vous vous contentiez d'en savoir autant que moi.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

La religion du cœur réconforte la vie : prière, espérance, consolation, sœurs jumelles! prière, espérance, consolation, filles de la foi!

Élevons-nous notre pensée vers Dieu, déjà nous devenons meilleurs : il semble qu'il y ait, dans la prière, comme une première ablution de l'âme.

L'âme religieuse traverse doucement la vie, entre l'espérance et la résignation : la première fleurit, parfume et charme le voyage; la seconde fortifie contre les aspérités de la route, et préserve des chutes désespérées.

La prière de l'innocence est la plus agréable à Dieu : gardons notre innocence, enfants; nos parents peuvent tomber malades.

LA DÉLICATESSE DE SENTIMENT.

Vous entendrez cela, vous, enfants, c'est de votre âge! sur un pareil sujet, vous m'inspiriez, je ne pensais qu'à vous.

Je vais parler des *nuances de la bonté*, je vais prouver combien les bons cœurs ont d'esprit; vous me comprendrez, j'en suis sûr. Ne vous effrayez point d'avance des *termes abstraits* et des *définitions*, n'ayez pas peur de vous perdre avec moi dans la *métaphysique;* je vous promets des exemples, vous vous retrouverez.

Et d'abord, qu'est-ce que la *délicatesse?* Attention! attention!

Chez tous les peuples, dans toutes les langues, il y a des mots qui représentent des collections d'idées : on nomme ces mots *termes abstraits*, *expressions métaphysiques*. Le mot *délicatesse* est de ce nombre : c'est

une expression, une sorte de *résumé* du langage, pour exprimer ce qui est *délicat* dans tous les cas possibles, prévus ou imprévus. Le mot *délicat*, comme de raison, fut inventé long-temps avant *délicatesse;* on disait: Un enfant *délicat*, un travail *délicat*, un mets *délicat*, etc. Or, de tous ces *délicats*, qu'il eût été trop long de répéter, chacun avec son substantif, pour donner une idée générale de la qualité qu'ils expriment, on a fait le mot *délicatesse*.

Abstraire veut dire *tirer de:* on a tiré de toutes les personnes et de toutes les choses ce qu'elles avaient de *délicat*, pour en composer ce *terme abstrait*, *délicatesse*.

J'ai cru vous devoir cette explication, qui vous donnera, par analogie, l'histoire et le sens de tous les termes abstraits, de toutes les expressions *métaphysiques*, (qui sont hors, au-delà des choses physiques.)

Maintenant qu'est-ce que *le sentiment?*

Le *sentiment* est, au moral, ce que la *sensation* est au physique. On a *la sensation* d'un parfum, d'une saveur sucrée, d'une brûlure; on a *le sentiment* d'une bonne action, d'une espérance, d'un repentir. De même que vos organes exquis et délicats sentent mieux le chaud et le froid, le sec et l'humide, le rude et le poli, de même vos âmes naïves et curieuses, ouvertes à toutes les impressions tendres, comprennent mieux aussi le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bien et le mal. Heureux enfants! les passions, l'habitude ni le malheur n'ont point usé chez vous la faculté de sentir! Gardez long-temps cette fraîcheur de sentiment, si douce et si féconde. Connaissez vos richesses; contemplez devant vous, comme en un parterre émaillé de fleurs, toutes les nuances possibles d'aimer et de bien faire.

J'ai promis des exemples, je tiens parole, en voici:

Ne pas chanter, quand il y a de la douleur dans la maison.

Mettre sa vieille robe, pour aller voir une petite fille moins riche que soi.

Donner sur-tout aux aveugles, parce qu'ils ne nous voient pas.

Haïr la méchanceté, mais plaindre les méchants.

Dompter l'antipathie contre certaines gens, par l'étude de leurs bonnes qualités, ou bien en invoquant la reconnaissance à son aide. — « Pourquoi, Frosine, as-tu précisément choisi Mlle Agathe, que tu n'aimes pas, pour t'aider à soigner ta Maman? » — *Frosine:* « Afin de l'aimer davantage. »

Alphonsine, mauvaise langue, passe en revue toutes les personnes du château: « Le vieux général, dit-elle, ne sort pas de la bataille de Jemmapes, et cherche par-tout des victimes pour sa partie d'échecs. Mlle Sémival a des nerfs d'une susceptibilité!... elle va se trouver mal, si l'on remue sa chaise; elle fait ouvrir les fenêtres pour un bouquet... de fleurs artificielles. Selma! c'est mademoiselle *Parfaite:* elle ne veut jamais jouer, courir, se promener, que tous ses devoirs ne soient faits; c'est mademoiselle *Symétrie:* quand on dérange la moindre chose de ses affaires, elle est au désespoir. Quant à la vieille madame des Rochers, il lui faut toujours un bras; elle veut qu'on lui tienne compagnie, qu'on écoute ses vieux contes, et elle se fait jouer sans cesse les anciens airs de Grétry. Marie est trop timide; elle a toujours peur qu'on la gronde, et elle vous impatiente à lui faire réciter ses leçons; elle ne peut rien apprendre toute seule... elle n'a qu'à réciter sa grammaire devant la glace, et danser devant sa commode; je n'ai pas envie de faire la Maîtresse d'école. » — De ces confidences malignes d'Alphonsine, la bonne Pauline fait son profit: elle écoute le vieux général, et le met sur Jemmapes; elle fait sa partie d'échecs; elle prend bien garde, en passant près de mademoiselle Sémival, de remuer son fauteuil ou sa chaise; elle demande des conseils à Selma pour l'emploi de ses heures; elle fait réciter les leçons de la petite Marie, donne le bras à madame des Rochers, et lui joue les airs de Richard, à commandement; enfin, Pauline se fait aimer, chérir, et comme elle est adroite, elle associe souvent la caustique Alphonsine à ses bons procédés. Tant y a, que celle-ci se surprend quelquefois *complaisante*, et qu'elle en est tout heureuse et tout étonnée.

A. D.

LE PRINCE DE PERSE.

CONTE EMPRUNTÉ A L'ABBÉ BLANCHET.

Cosroës Nouschirvan avait confié au sage Buzurge ce qu'il avait de plus cher, son peuple et son fils; il l'avait fait premier Visir, et gouverneur du prince de Perse. Ce jeune prince aimait à se lever tard; et ce défaut, si léger en apparence, ne put trouver grâce devant le sévère Buzurge. « Craignez la paresse, disait-il à son élève, craignez, Seigneur, un vice aussi dangereux qu'il est difficile à vaincre. Ce qu'on donne de trop au sommeil, est perdu pour les affaires, et même pour les plaisirs. C'est autant de retranché sur une vie déjà trop courte. Dormir, c'est ne pas vivre. » Malheureusement, des remontrances si sages ne produisaient rien; et pour faire lever le prince de Perse, il fallait que, tous les matins, le premier Visir vînt en personne l'arracher du lit. On croira sans peine que cette persécution salutaire déplut beaucoup à celui qui en était l'objet: mais on ne devinera jamais l'expédient qu'il imagina pour s'en délivrer. Il dit à quelques uns de ses gens de se mettre en embuscade dans une petite cour, que le Visir traversait le matin

en venant chez lui; de l'attendre là, bien deguisés, et de le voler dans toutes les formes. Tout cela fut exécuté mieux qu'une bonne action. Le lendemain, à la pointe du jour, le Visir fut volé si exactement, qu'en arrivant chez son pupille, il n'avait d'habits que ce qu'il en faut pour n'être pas nu. Après l'avoir éveillé, il demanda pardon du désordre dans lequel il se montrait, et il conta son aventure. « Eh bien, Visir, lui dit en riant le jeune prince, me prêcherez-vous encore la vigilance? Voila ce que vous avez gagné à vous lever si matin. — Seigneur, répondit Buzurge, les voleurs m'ont pris ma robe et mon turban, une ceinture assez riche, une bourse de cent pièces d'or, et un très beau diamant que le Roi m'avait donné. Voilà ce qu'ils ont gagné à se lever plus matin que moi. »

VARIÉTÉS.

Madame ***, en rentrant l'autre jour chez elle, après une absence de deux heures, fut extrêmement mécontente d'apprendre qu'au lieu de s'occuper de ses enfants, les deux bonnes à qui elle en avait laissé le soin pour si peu d'instants, avaient passé le temps à se quereller très vivement. Comme elle grondait particulièrement l'une des deux, son fils, âgé de sept ans, lui dit: « Maman, quoique je ne sois qu'un enfant, crois moi: Ce n'est pas Marguerite qui avait le plus tort; c'est Pélagie, car elle chantait, tandis que Marguerite pleurait. » Il est remarquable que, dans cette circonstance, le petit garçon donnait raison à celle des deux bonnes qu'il aime le moins; ce qui prouve combien le sentiment de la justice est puissant dans une âme pure, et combien elle est révoltée par l'insensibilité ou la méchanceté, qui rit ou qui chante en présence de la douleur.

\~\~\~\~\~\~

Je viens d'apprendre un fait que j'aurais dû vous raconter à l'époque de la dernière fête de saint Nicolas; mais alors, je l'ignorais encore: c'est l'origine de cette fête des jeunes garçons. Il paraît, d'après une dissertation d'un savant allemand, que, depuis la plus haute antiquité, les écoliers de la ville de Mayence se formaient, la veille du jour de saint Nicolas, en assemblée électorale, et choisissaient un *Évêque de l'école.* Le lendemain, ce patriarche d'un jour était conduit en grande pompe à la Cathédrale; on lui rendait, pendant toute la journée, un simulacre d'honneurs, comme au *Roi de la fève;* et cela donnait lieu à une fête et à des réjouissances parmi les écoliers. Cette fête était célébrée dans toute la France, aux onzième et douzième siècles; plus tard, la tradition n'en fut conservée qu'à Mayence, où on la célébrait encore en 1755.

Je me rappelle que, quand j'étais petit garçon, on me faisait croire que saint Nicolas apportait des bonbons et des joujoux aux enfants sages, et des verges ou un martinet pour les enfants méchants. La veille de sa fête, j'avais soin de mettre dans la cheminée mon chapeau, mes souliers et un panier; et le lendemain, à mon réveil, je courais regarder ce qu'avait apporté saint Nicolas. Autant que je puis m'en souvenir, je n'ai jamais trouvé que des joujoux et des bonbons, dans le chapeau, dans les souliers et dans le panier. Je ne sais si cela tenait à ce que j'étais réellement bien sage; mais ce que je sais fort bien, ce que je n'ai point oublié, c'est que mes bons parents étaient pour moi bien tendres et bien indulgents.

\~\~\~\~\~\~

Une petite fille de ma connaissance, âgée de cinq ans et demi, en prenant l'autre jour sa leçon de lecture, s'arrêta tout-à-coup pour réfléchir sur ces mots qui venaient de la frapper, *l'école du malheur.* « Maman, dit-elle, qu'est-ce que c'est donc que cette *école?* N'est-ce pas celle que nous avons rencontrée l'autre jour au Luxembourg? — Quelle école avons-nous donc rencontrée, ma fille? dit en souriant la Maman. — Tu sais bien, reprit la petite; cette *école* de ces pauvres enfants qui ne parlent pas et qui n'entendent pas. Il me semble que c'est une *école d'enfant malheureux*, car je serais bien malheureuse si je ne pouvais pas t'entendre et te parler. » La Maman embrassa sa fille, et lui expliqua que *l'école du malheur* n'est pas l'institution des Sourds-Muets, qui sont au contraire fort heureux d'y recevoir une instruction aussi complète que celle des clairvoyants.

\~\~\~\~\~\~

Il vient de paraître une troisième édition des *Contes à Henriettes, par M. Abel Dufresne.* 1 vol. in-18, avec six gravures, chez Blanchard, galerie Montesquieu, et chez L. Colas. — J'ai déjà eu l'occasion de vous dire ce que je pense de ce joli petit livre, destiné aux très jeunes enfants. Le nom de son auteur ne peut manquer d'exciter votre intérêt, car c'est lui qui veut bien me communiquer quelquefois des articles fort intéressants que vous pouvez reconnaître, dans ce Journal, aux initiales A. D., par lesquelles ils sont distingués de ceux que je vous adresse moi-même sans signature ou signés L. P. J.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 20 JANVIER 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 38.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DE LA JEUNESSE.

DE LA LECTURE A HAUTE VOIX.

C'est un art charmant que celui de bien lire, mes amis; cet art offre tant d'agréments, et peut procurer tant d'avantages, que je n'ai jamais pu concevoir comment il se fait qu'on mette, en général, tant de négligence à l'acquérir. Dans aucun temps les talents n'ont été plus répandus, plus communs qu'aujourd'hui; on écrit bien, on chante bien, on dessine, on peint d'une manière plus ou moins remarquable. Il n'y a que le talent de la lecture à haute voix qui soit resté en arrière, et il est encore extrêmement rare de rencontrer un bon lecteur. J'ai assisté récemment à la lecture d'un ouvrage nouveau, faite par l'auteur lui-même, en présence d'un auditoire assez nombreux. Comme l'auteur m'avait fait l'honneur de me demander un avis bien sincère, je me suis cru obligé d'écouter en conscience et avec une attention très soutenue. L'ouvrage est plein d'intérêt et renferme de grandes beautés; cependant, il n'a produit aucune sensation, et en observant les visages des auditeurs, j'ai vu clairement qu'il paraissait long, ennuyeux, froid et médiocre sous tous les rapports. Cet effet était, sans aucun doute, le résultat de la lecture lugubre, monotone et fatigante de l'auteur, et je suis très certain que, confié à un lecteur plus habile, il eût excité presque de l'enthousiasme. Je ne saurais vous exprimer quel malaise, quelle impatience, quel véritable supplice cela m'a fait éprouver, à moi qui prenais un intérêt particulier à l'ouvrage et à son jeune auteur. Mais comme celui que je prends aussi à vous, mes amis, me suit, m'accompagne par-tout, j'ai pensé, au milieu de ma torture, que je ne devais pas tarder plus long-temps à appeler votre attention sur la nécessité, ou du moins sur l'extrême utilité de vous exercer à l'art de lire.

Dussiez-vous n'avoir jamais l'occasion de lire à haute voix, cet exercice aura toujours l'avantage de perfectionner votre prononciation et votre langage dans la conversation. Mais quel est celui, quelle est celle d'entre vous, qui peut avoir la certitude de n'être jamais dans le cas de lire soit en public, soit du moins en famille? C'est un talent, dont la privation se fait vivement sentir dans la plupart des carrières ouvertes aujourd'hui aux jeunes gens. Sans lui, il faut renoncer à acquérir aucune supériorité à la tribune, au barreau, dans la chaire, dans l'instruction publique. Il est une des premières conditions de tout genre d'éloquence, car c'est en s'exerçant à bien *lire* qu'on apprend ensuite à bien *dire* en public. Quant aux jeunes personnes, qui ne sont pas appelées à remplir des fonctions de la même nature, ni à faire le même usage

de la parole et de l'éloquence, elles n'en ont pas moins des devoirs, pour le plus parfait accomplissement desquels le talent dont je parle doit leur être utile, et il est aussi des jouissances qu'il leur promet. Ne sont-ce pas des occupations pleines de charme et d'intérêt, que les lectures en famille? Si c'est une jeune fille qui occupe ainsi les loisirs de ses parents, de ses frères et sœurs, n'est-il pas infiniment doux pour elle de sentir qu'on l'écoute avec plaisir, parce que sa diction est pure, expressive et naturelle? Si c'est une jeune mère qui lit pour instruire ou pour amuser ses enfants, n'est-il pas bien nécessaire qu'elle puisse y mettre tout l'agrément possible, afin de captiver l'attention d'un petit auditoire si facile à ennuyer et si susceptible de distraction?

Presque tout le monde, et dans presque toutes les positions, aurait besoin de savoir bien lire; et cependant, je le répète, c'est peut-être, de tous les talents, celui qui est le plus négligé. Il n'est personne qui n'éprouve un plaisir extrême à entendre bien lire; comment donc se fait-il qu'on ne cherche pas un peu à acquérir soi-même la faculté de procurer aux autres cette jouissance, et de se rendre agréable par ce moyen? Je sais bien que le talent de lire parfaitement ne dépend pas absolument de l'étude et de la volonté; qu'il exige un don naturel, comme tous les autres arts; enfin, que tout le monde ne peut pas également bien lire, de même que tout le monde ne peut pas également bien chanter. Mais je tiens pour certain qu'il n'est personne, à moins d'un vice d'organe positif, ou d'un défaut absolu d'intelligence et de sentiment, qui, avec de la bonne volonté, en s'exerçant, en se donnant un peu de peine, ne puisse parvenir à lire passablement. Or, c'est là une étude qui me semble devoir faire essentiellement partie d'une bonne éducation; car chacun conviendra sans doute qu'il est choquant et ridicule de voir un jeune homme ou une jeune personne, bien élevés d'ailleurs, ne pouvoir prendre un livre et lire à haute voix, sans annonner, sans bredouiller, sans dénaturer le sens des phrases par de fausses intonations ou des repos mal calculés, sans estropier les vers ou les psalmodier. J'avoue que, pour mon compte, cela m'est aussi insupportable que d'entendre une voix qui chanterait à un quart de ton de l'orchestre.

Tout cela est fort bien, mon bon Génie, allez-vous me dire; nous voilà d'accord avec vous, et très disposés à écouter vos avis, à faire nos efforts pour parvenir à lire le mieux possible; mais encore faut-il que vous nous les donniez, ces avis, et que vous nous expliquiez comment nous devons nous y prendre.

Ah! c'est ici la grande difficulté! J'y pense depuis long-temps, j'ai souvent voulu entreprendre de vous donner quelques principes pour l'art de lire; mais j'ai été retenu par les bornes de cette petite feuille qui n'y suffirait pas. Heureusement j'ai trouvé un livre qui pourra y suppléer, et que je vais vous indiquer; il est intitulé: *Leçons élémentaires de diction française, pour servir à l'instruction pratique de la lecture à haute voix; par L. Dubroca* (1). Ce livre, dans lequel il y a peut-être bien quelques longueurs et quelques détails superflus, renferme pourtant des préceptes essentiels sur la prononciation, sur l'art de phraser, sur l'extension de la voix, sur les moyens de faire sentir ce qu'on lit, d'émouvoir, sur la variété des inflexions, enfin sur l'action extérieure du lecteur, en quoi consiste le moyen de plaire aux yeux dans une lecture soutenue. Vous y trouverez à cet égard tout ce que j'aurais pu vous dire moi-même, peut-être un peu plus brièvement ou en d'autres termes; mais le résultat sera toujours le même.

Toutefois, ces préceptes seraient-ils insuffisants, si quelques exemples n'y étaient pas joints; je regrette encore de ne pouvoir, sous ce rapport, vous offrir le secours de ma petite expérience; mais quoique les lecteurs soient peu communs, il est probable que chacun de vous doit en trouver, dans ses relations, au moins un qui pourra lui donner amicalement quelques conseils et quelques leçons. Il y a d'ailleurs un autre moyen, c'est d'aller entendre, quand cela se peut, les personnes qui ont la réputation de bien parler ou de bien lire en public. Ce dernier moyen doit suffire seul à ceux d'entre vous qui ont reçu pour cet art un don naturel.

M. L. Dubroca a mis à la fin de son livre quelques morceaux pour servir d'exercices de lecture; ce sont des récits qui montrent les divers avantages que doit procurer le talent de bien lire à haute voix. En attendant que vous connaissiez cet ouvrage, je vais lui emprunter un de ces récits, qui m'a paru particulièrement intéressant, et qui viendra a l'appui des conseils que je vous adresse ajourd'hui. C'est la petite historiette suivante.

LA PETITE LECTRICE.

M. de C...., après une longue suite d'années consacrées à la culture des sciences et des lettres, et passées dans les honneurs et la considération que lui avaient acquis ses utiles travaux, s'était retiré à la campagne pour y couler paisiblement les restes d'une vie dont les agitations ne convenaient plus ni à son âge ni à ses goûts. Il y avait fait transporter sa bibliothèque, remarquable par le nombre et par le choix des ou-

(1) Un vol. in-8°, 1827, chez L. Colas, rue Dauphine n° 32.

vrages qui la composaient. C'était le trésor le plus précieux pour lui. Après les soins donnés à sa famille, son bonheur était de se retrouver au milieu de ces monuments de l'esprit humain, et d'y puiser, dans des lectures prolongées, ou de nouvelles connaissances, ou une nouvelle source de méditations sur les sujets qu'il se proposait de traiter.

Malheureusement, une maladie cruelle vint traverser ses jouissances. Atteint de la petite-vérole à l'âge de cinquante ans, il en éprouva tous les ravages; ses yeux restèrent long-temps fermés à la lumière, et lorsqu'il put les rouvrir, il s'apperçut avec effroi de la perte presque totale de sa vue; résultat d'autant plus affreux, qu'il lui faisait entrevoir la perte de ses délassements les plus chers. Ses regrets ne tarissaient pas sur ce malheur; un noir chagrin s'était emparé de son âme, et faisait la désolation de sa famille.

Tandis que les médecins employaient vainement tous les secours de leur art pour sa guérison, madame de C...., afin d'opposer quelque diversion au chagrin de son mari, songea à rappeler sa fille aînée, d'une maison d'éducation où son père l'avait placée, à Paris, pour y perfectionner les dispositions heureuses dont la nature l'avait douée. Hortense était alors dans sa quinzième année, et pouvait être considérée comme un modèle de bonne éducation, sous tous les rapports.

Parmi les genres d'instruction qu'elle avait reçus, il en était un dont la maîtresse à qui on l'avait confiée, faisait tout à-la-fois un délassement et un objet d'émulation utile pour ses élèves, et dont elle dirigeait elle-même les exercices avec beaucoup d'habileté et de talent; c'était la lecture à haute voix. Hortense, grâces à ses dons naturels et à l'intérêt assidu qu'elle avait mis à ce genre d'instruction, était devenue la première lectrice de l'institution; sa diction à-la-fois pure et expressive, soignée et naturelle, sonore et douce, simple et nuancée, offrait à ses compagnes un excellent exemple et la meilleure leçon qu'elles pussent recevoir de cet art agréable.

Ce fut un de ses oncles qui vint la retirer, au nom de ses parents, de la maison dont elle faisait un des principaux ornements, et la ramena au sein de sa famille. Quelle fut l'affliction de cette jeune fille, qui chérissait son père au-delà de toute expression, lorsqu'elle le trouva tristement assis dans sa bibliothèque, absorbé sous une large visière qui défendait ses yeux des atteintes de la lumière dont ils ne pouvaient plus supporter l'éclat, et lorsqu'elle l'entendit déplorer en termes douloureux l'excès de son malheur! « Ah! ma fille, je ne puis plus lire, s'écriait-il, à chacune des consolations qu'elle cherchait à faire passer dans son cœur; tous mes livres que tu vois me sont désormais inutiles. — Mais du moins, mon bon Père, vous pouvez entendre lire; et si je *devenais vos yeux* dans cette fonction qui me serait si chère, ne pourrais-je pas espérer d'adoucir une partie de vos regrets? — Hélas! ma chère enfant, répondit tristement M. de C...., les sujets de mes lectures favorites ne seraient guère amusants pour toi, ni peut-être non plus à ta portée: va, je reconnais dans ta bonne volonté l'excellence de ton cœur; mais laisse-moi livré à la pauvreté au milieu des richesses qui m'environnent.

Hortense ne répliqua pas: mais combien alors elle sentit le prix du talent qu'elle avait acquis, et dont elle allait trouver à faire une si douce et si précieuse application! Le lendemain, la tendresse et la gaieté sur le front, elle se rendit au chevet du lit de son père, avec un volume sous le bras: « Bon Père, dit-elle, je viens vous faire une lecture; j'ai trouvé sur votre bureau la liste des ouvrages que vous vous proposiez de relire dans le courant du mois de mars dernier, époque où vous êtes tombé malade, je viens vous proposer la suite de ces lectures, et voici le volume de Bossuet qui est le premier porté sur votre catalogue. C'est par là que nous allons commencer, si vous voulez me le permettre. »

Le père étonné autant qu'attendri, serra la main de sa fille dans la sienne, et la laissa faire comme elle le desirait. Mais bientôt, ce qu'il n'avait souffert que par une sorte de condescendance, se changea pour lui en satisfaction réelle. Hortense mit tant de vérité et d'intérêt dans sa lecture, sa diction fut à-la-fois si juste et si correcte, la conduite de ses phrases si posée et si mesurée, son intelligence semblait marcher tellement de pair avec les idées profondes ou abstraites dont elle était l'organe, que M. de C...., après une demi-heure d'attention, ou plutôt de surprise mêlée de joie, l'interrompit pour la serrer dans ses bras et lui exprimer tout ce que son cœur ressentait de plaisir, de la lecture qu'il venait d'entendre. « Me voilà à ta discrétion, ma fille, lui dit-il; oui, c'est par toi que je vais revivre et goûter encore les douces jouissances de l'esprit et de l'âme. Je n'ai rien perdu de ta lecture; tu m'y as attaché autant que je m'y serais attaché moi-même; tu as fait passer à mon esprit les idées comme je les aurais vues et senties; tu m'as fait oublier le plus grand des malheurs. Ah! jouis des consolations de ton père, qui seront désormais ton ouvrage et ta récompense. »

La pauvre Hortense ne se sentait pas de joie, et quoique son père parût être au comble de ses vœux, c'était encore elle qui était la plus heureuse. Enfin M. de C.... fut obligé de souscrire à tout ce que sa tendresse imagina pour le distraire du sentiment de ses chagrins. Il fut réglé qu'elle lui ferait trois lectures par jour: une le matin, au chevet de son lit; la seconde, à deux heures après midi, dans la bibbio-

thèque; et la troisième, le soir, en famille. Il fut convenu de plus que, dans les intervalles, elle écrirait sous la dictée de son père, les notes et les observations que M. de C.... ne manquait jamais de faire sur ses lectures. C'est ainsi qu'Hortense, grâces à la culture d'un talent qu'on néglige trop souvent, se vit en état de remplir un devoir touchant de la piété filiale, et de ramener le bonheur dans sa famille.

FRAGMENTS D'UNE ÉPITRE

A MON AMI ALPHONSE DE LA MARTINE.

. . . .

. . . .

Mondes, brûlants soleils, insensibles clartés,
Par le souffle de Dieu dans le vide emportés,
Je suis plus grand que vous, lorsque dans ma misère,
J'élève un cœur soumis vers ce Dieu qui m'éclaire.
Un jour viendra peut-être où tous vos éléments
Dissous, décomposés, dispersés par les vents,
Et sous des cieux nouveaux cherchant une autre place,
Erreront inconnus et perdus dans l'espace;
Votre éclat passager s'éteindra sans retour,
Et vous ne saurez plus si vous fûtes un jour.
Et moi, noble immortel, transporté dans la sphère
Où ne pâlira point l'éternelle lumière,
Rapproché de ce centre où je dois revenir,
Je saurai le passé, j'apprendrai l'avenir:
Libéré de l'épreuve imposée à mon être,
A mes yeux dessillés le vrai doit apparaître;
Et de mon existence, au livre du Destin,
Je lirai le mystère, et la cause, et la fin.
Oui, telle est, ô mon Dieu, ma sublime espérance!
Mon âme est un rayon de ton intelligence.
Si je n'avais reçu ce don mystérieux,
Mes regards suivraient-ils les soleils dans les cieux?
Saurais-je calculer leur cours et leur distance?
Oserais-je des flots braver l'abyme immense?
Et toi-même, ô mon Dieu, saurais-je te prier,
T'aimer, te rendre grâce, et te glorifier?

. . . .

. . . .

Heureux qui, dans la place où le ciel l'a fait naître,
De ce qu'il peut atteindre a formé son bien-être;
Qui, sans vouloir sonder de nébuleux secrets,
Sait adorer son Dieu, respecter ses décrets,
Invoquer avec foi sa sainte providence,
Et vers l'éternité marcher sans défiance!
Heureux qui, dans l'étude ou d'utiles travaux,
Acquiert de nobles droits aux douceurs du repos,
Et s'endort chaque soir dans un calme honorable,
Ayant rempli sa tâche et servi son semblable!
Heureux qui, des humains éclairant la raison,
Par les cœurs qu'il forma fait bénir sa leçon;
Ou bien, pareil à toi, dans un pieux délire,
Exalte l'âme aux cieux où résonne ta lyre!
Heureux sur-tout, heureux qui sage en ses desirs,
Remplit sa destinée en créant ses plaisirs,
Double, en la partageant, sa paisible existence,
S'entoure de tendresse et de reconnaissance,
Et rassemble sur soi les noms mille fois doux
D'ami, de bienfaiteur, et de père, et d'époux!
La paix est avec lui, le calme l'environne,
Il n'a pas d'ennemis et ne l'est de personne,
Aucun songe orageux n'agite son sommeil,
Le souvenir d'hier sourit à son réveil,
Et son cœur, au retour de la nouvelle aurore,
Rend grâce au ciel du bien qu'il pourra faire encore.
Ainsi les jours d'exil sont pour lui sans douleurs,
Il traverse la vie en moissonnant des fleurs;
Semblable au pélerin, sur la terre étrangère
Où sa main a pressé la main hospitalière,
Charmé d'un doux accueil il s'arrête joyeux,
Jusqu'au jour de revoir le toit de ses aïeux.
Ah! j'ai trouvé les biens par qui la vie est chère!
Heureux époux, Alphonse, heureux fils, heureux père,
Heureux par l'amitié, par les liens du sang,
Et libre de desirs dans mon modeste rang;
S'il est des biens plus purs auxquels je dois prétendre,
Je suis forcé de croire et ne puis les comprendre:
Mais je rends grâce, Alphonse, et la vie à mes yeux
Est un riant chemin qui conduit vers les cieux.

L. P. J.

VARIÉTÉS.

J'ai lu dernièrement un fait remarquable de l'instinct des singes. Dans certaines contrées où ces animaux sont exposés à la morsure de serpents venimeux, ils ont parfaitement la connaissance de ce danger; aussi font-ils aux serpents une chasse très assidue: ils les saisissent par le col, durant leur sommeil, et courent leur broyer la mâchoire contre la première pierre qu'ils rencontrent. Pendant cette opération, ils regardent souvent la tête du reptile, et grimacent de joie en voyant que la besogne avance. Lorsqu'enfin ils se sont bien assurés que tout moyen de nuire est enlevé au serpent, ils le livrent à leurs petits pour leur servir de joujou, et ils semblent se réjouir avec eux de la destruction de l'ennemi commun.

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 27 JANVIER 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 39.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Le grand nombre de bonnes réponses que j'ai sous les yeux me fait trop vivement regretter de ne pouvoir en citer autant que je le voudrais, pour que je ne cherche pas à leur réserver au moins le plus de place possible, en évitant un long préambule. Je ne puis cependant me dispenser de remercier bien tendrement ceux et celles de mes correspondants et correspondantes qui ont saisi cette occasion pour m'adresser d'aimables souhaits de nouvelle année. J'espère qu'ils ne doutent pas que je n'y aie été vivement sensible.

PREMIÈRE QUESTION,

Adressée à mes correspondants âgés de plus de onze ans.

Qu'est-ce que la bonne foi? Qu'est-ce que la confiance? Quelle différence y a-t-il entre l'une et l'autre?

Les trois lettres qui m'ont paru supérieures par l'ensemble et par les détails, sont celles de Mesdemoiselles *Célinie de B.....*, *Stéphanie de V.....*, et *Léonie Q...* Je vais les mettre en entier sous les yeux de mes lecteurs.

« Mon bon Génie, la bonne foi est un devoir rigoureux et indispensable, qui consiste à remplir ses engagements avec fidélité, en matière d'intérêt, et à agir avec franchise dans les relations sociales. Celui qui manque à la bonne foi, dans le premier cas, est un fripon; dans le second, s'il n'encourt pas une dénomination si déshonorante, il n'en est pas moins un malhonnête homme, et il perd tout droit à l'estime des gens de bien. Je ne crois pas qu'on puisse considérer la bonne foi comme une vertu: dans mon opinion, il me semble que la vertu suppose quelque chose de plus que l'accomplissement d'un devoir auquel on ne peut manquer sans se déshonorer. Il y a cependant des circonstances qui augmentent beaucoup le mérite de la bonne foi; lorsque, par exemple, il en coûte de grands sacrifices pour lui être fidèle, et que l'on pourrait légalement ne l'être pas.

Lorsqu'un homme a la réputation d'être de bonne foi, il inspire nécessairement la confiance. L'une est l'effet de l'autre. Mais la confiance est aussi une disposition qui nous est naturelle, sur-tout dans la jeunesse; c'est un sentiment de bienveillance qu'il est presque aussi doux de ressentir que d'inspirer. Mais

il faut se tenir en garde contre l'excès de la confiance, dans la crainte d'être trompé. Il n'y a que leurs parents pour qui les enfants peuvent et doivent avoir une confiance sans bornes; avec les autres personnes, il y a des règles de prudence dont il ne faut jamais s'écarter.

« La confiance, comme la bonne foi, a deux attributions différentes : on a confiance dans la probité du négociant auquel on donne son argent; on a confiance en la discrétion de l'ami auquel on dit son secret.

« L'opposé de la confiance est la défiance, sentiment triste et pénible, que les enfants ne connaissent guère que de nom.

« Célinie de B......., à Caen. »

« Mon bon Génie, la bonne foi est une qualité précieuse et estimable qui naît de la sincérité, de la droiture du cœur, et d'un sentiment intime de délicatesse et d'honneur. Elle consiste à ne jamais violer nos promesses, à n'en faire même qu'avec la ferme intention de les remplir, et à tenir toujours religieusement nos engagements, quelque pénibles qu'ils nous paraissent, quelque intérêt que nous ayons à les rompre. *Si la justice et la bonne foi étaient bannies de la terre*, disait Jean-le-Bon, *elles devraient se retrouver dons la bouche et dans le cœur des rois.* Sa maxime me paraît vraie et judicieuse, car cette qualité, nécessaire à tous les hommes, l'est principalement aux souverains dont la conduite a tant d'influence sur celle des peuples. Ce même Jean-le-Bon nous a donné en même temps le précepte et l'exemple. Fait prisonnier, à la bataille de Poitiers, par le prince Noir, fils d'Édouard III, emmené en Angleterre où il resta quatre ans, il recouvra enfin la liberté par le traité de Bretigni, et revint dans son royaume; mais un de ses fils, laissé en ôtage à Londres, jusqu'à l'accomplissement du traité, s'étant évadé, Jean, scrupuleux observateur de ses engagements, retourna lui-même en Angleterre, reprendre des fers ennoblis par sa fidélité à sa parole; et il mourut cinq mois après. Philippe Auguste enlevant, au mépris de ses serments, la Normandie à Richard-Cœur-de-Lion resté en Palestine sur la foi des traités, nous offre au contraire un exemple de mauvaise foi, qui ternit l'éclat de la gloire du vainqueur de Bouvines; l'importance d'une telle conquête, ne pouvant justifier ce qu'elle a d'injuste et de déloyal.

« Il y a, je crois, mon bon Génie, deux sortes de confiance : la première est une simple disposition de l'âme, naturelle aux personnes tendres; elle les porte à l'abandon, à l'épanchement, leur fait éprouver le besoin de déposer dans le sein d'un ami leurs projets, leurs espérances, leurs plaisirs et leurs peines. Cette confiance, fille de l'affection, charme de l'amitié, en est le plus doux lien, car elle en double les jouissances. La seconde nous est inspirée par les vertus de quelqu'un, et vient de la seule estime que nous avons pour lui.

« On ne peut, je crois, citer un exemple plus honorable et plus frappant de cette confiance, que celui que nous offre Aristide chargé par les Athéniens de prononcer sur le projet conçu par Thémistocles, de brûler la flotte des Grecs : Il décide que rien n'est plus avantageux, mais en même temps plus injuste; et le peuple d'Athènes, sur cette décision, renonce aussitôt à l'entreprise, sans vouloir même la connaître. Quelles victoires, quels triomphes peuvent être plus glorieux qu'une pareille preuve de confiance et d'estime?

« Je ne sais trop comment rendre, mon bon Génie, la différence qui existe entre la confiance et la bonne foi. La première ne me paraît être, comme je l'ai dit, qu'une simple disposition de l'âme; mais elle peut devenir une distinction honorable, une récompense du mérite, ou un doux épanchement du cœur. La seconde est une qualité noble et attachante, qui vient d'un fond naturel de loyauté, de franchise et d'équité. Cette dernière attire et commande l'estime; l'autre n'en est que le résultat.

« Stéphanie de V...... »

« Mon bon Génie, la bonne foi est une qualité qui nous porte à parler sans déguisement, de telle sorte que nos paroles soient l'expression fidèle de nos pensées; à nous fier à la parole des autres, en les jugeant d'après nous; à avouer ingénuement nos fautes; et à mettre de la simplicité dans toutes nos actions. C'est aussi le plus sûr moyen de n'être point trompé.

« La confiance est un sentiment fondé sur l'estime et l'amitié. Il me semble que l'on en peut distinguer quatre sortes.

« La première, qui ne peut avoir que Dieu pour objet, n'est autre chose que l'espérance chrétienne, et l'abandon à la Providence pour toutes les choses de cette vie.

« La seconde est celle d'un enfant envers sa mère, ou toute autre personne qui lui est supérieure; là, il n'y a point de confiance réciproque, elle est seulement le partage de l'enfant.

« La troisième s'exerce entre les égaux, et consiste en une communication, un échange de pensées et de sentiments, qui met en commun les peines et les plaisirs. Sans la confiance, l'amitié ne pourrait subsister; elle en est comme l'aliment.

« La quatrième est celle que nous avons en notre mérite, nos talents; il faut quelle tienne le milieu entre l'extrême défiance et la suffisance.

« Il est bien important pour nous de ne pas donner notre confiance légèrement, parce que, lorsqu'on est jeune, on n'est point en état de choisir les personnes qui en sont dignes. C'est à quoi ne sont pas exposées celles qui ont le bonheur d'avoir une Maman; elles possèdent une véritable amie, et ne doivent point chercher à placer leur confiance ailleurs.

« Lorsque quelqu'un veut bien nous accorder sa confiance, notre devoir est de ne pas en abuser par l'indiscrétion, et de chercher à lui être utile par nos conseils. Étant jeunes, nous ne devons accepter aucune confidence sans avoir la liberté d'y faire entrer nos parents. « Léonie Q....., à Dieppe. »

Si l'espace me le permettait, plusieurs lettres mériteraient encore d'être imprimées en entier, après les trois qu'on vient de lire : ce sont celles de Mesdemoiselles *Aline L.....*, *Césarine M.....*, *Sophie Ch....*, *Sophie G.....* et *Céline B.....* Je vais du moins en donner des extraits, ainsi que de quelques autres.

« La confiance est une disposition, une prévention favorable à ceux avec qui nous avons des relations, qui nous porte à leur communiquer nos pensées, à nous diriger d'après leurs conseils ou leur exemple, à agir à leur égard comme avec d'autres nous-mêmes. Sous ces divers rapports, elle peut donc nous être inspirée par l'amitié, par l'estime que nous portons à ceux qui en sont l'objet, par la certitude que nous avons de leur probité, de leur sentiment d'honneur, enfin par l'influence qu'exerce sur nous la supériorité de leurs connaissances. C'est ainsi que nous disons nos chagrins, nos plaisirs, nos succès, nos fautes à une mère, à une amie; qu'en affaires, nous nous confions à un homme probe et discret; que nous émettons nos doutes, que nous prenons conseil de l'homme juste et discret.....

« Agir de bonne foi, c'est, je crois, agir par la *conviction* qu'on a raison, et sans s'inquiéter de ce qu'on peut en dire; agir avec confiance, c'est agir avec *sincérité*, ne pensant pas qu'on doive nous blâmer ou nous nuire... » (Mlle *Aline L.....*, à Baugé.)

« Guidée par la bonne foi et animée par la confiance, je vais essayer de vous rendre ma pensée : La bonne foi nous fait agir sans détour et sans dissimulation; elle ne suppose jamais à autrui de mauvaises intentions, n'en ayant jamais elle-même; et elle rend, pour ainsi dire, nos fautes excusables. » (Mlle *Césarine M....*, à Grenoble.)

« La confiance est le sentiment de sécurité qui nous est inspiré par les autres et par nous-mêmes..... La différence entre la bonne foi et la confiance, c'est que la bonne foi consiste dans la persuasion que nous avons que nos paroles et nos actions sont justes, tandis que la confiance signifie l'assurance qu'on a de la probité, de la discrétion et de la bonne foi d'un autre..... » (Mlle *Sophie Ch....*)

« L'obligation qu'elle (la bonne foi) nous impose, d'avouer franchement les fautes que nous avons commises, suffirait seule pour nous empêcher d'y retomber, si de plus honorables sentiments que la honte ne nous retenaient aussi. » (Mlle *Sophie G....*)

« Il ne faut pas, sous prétexte d'avoir de la bonne foi, publier les défauts des autres, ni leur donner des conseils devant une société, ce serait de l'indiscrétion. Mais il est très bien de les en avertir étant seuls, et de leur donner de bons exemples. » (Mlle *Céline B...*, à Nancy.)

« La bonne foi n'est pas toujours la vérité, mais bien la croyance que nous en avons. » (Mlle *Mathilde de F.. des B....*, à Château-Gontier.)

« La différence qu'il y a entre le bonne foi et la confiance, est, à mon avis, celle qui existe entre croire et espérer. » (Mlle *Adèle F.. des B....*, à Château-Gontier.)

« La bonne foi est un devoir; la confiance est un sentiment..... » (Mlle *Louise F.....*, à Grenoble.)

« La bonne foi inspire la confiance, et la confiance n'inspire pas la bonne foi; l'une est la cause et l'autre l'effet. » (Mlle *Virginie B....*, à Metz.)

« La bonne foi diffère de la confiance en ce qu'on est obligé d'avoir de la bonne foi pour être honnête homme, et en ce qu'on peut être honnête sans avoir de confiance en aucune personne. Cependant, il faudrait être bien présomptueux et avoir bien peu de sensibilité, pour ne trouver personne en qui mettre sa confiance. » (Mlle *Cécile de V....*)

Je dois mentionner honorablement les lettres qui portent les signatures suivantes : Mlle *Louise D.....*, à Saint-Brieux; Mlles *Emma* et *Ernestine de Saint-Y..*, à la maison royale de Saint-Denis; Mlles *Céline d'A....*, *Élise de F....*, *Césarine L.....*, à Grenoble; Mlles *Eugénie G....*, *Pauline H....*, *Aline A....*, *Élisa de T....*, *Charlotte G.....*, à Nancy.

DEUXIÈME QUESTION,

Adressée à ceux de mes correspondants qui sont âgés de moins de onze ans.

Qu'est-ce que la moquerie, et quels en sont les inconvénients?

Quoiqu'il y ait de très bonnes choses dans la plupart des réponses qui m'ont été adressées sur ce sujet, je n'en trouve pas une seule qui me semble pouvoir

être imprimée en entier. Je me bornerai donc, cette fois, à donner quelques extraits des meilleures.

« Mon bon Génie, la moquerie est un penchant à tourner en ridicule ce que font ou disent les autres. On pourrait dire aussi que c'est un mélange de malice, d'amour-propre, d'étourderie et de jalousie; car souvent le moqueur, jaloux d'un mérite qu'il ne peut égaler, cherche à le rabaisser par ses railleries..... Il me semble qu'un moqueur a peu de jugement et un mauvais cœur..... Il ne lui faut pas beaucoup d'esprit, car j'ai entendu dire que la moquerie était l'esprit de ceux qui n'en ont pas. C'est aussi une espèce de fausseté, car rarement on se moque d'une personne devant elle. » (M[lle] *Aimée L....*, à Besançon.)

« La moquerie est le penchant qu'éprouvent certains esprits à tourner en ridicule tout ce qu'ils entendent et tout ce qu'ils voient. C'est le fléau de la société où elle se rencontre; c'est le cachet du mauvais ton; c'est le tyran des caractères timides; c'est enfin un véritable trouble-fête. » (M[lle] *Victorine G....*)

« Souvent on se moque de quelqu'un pour lui faire apercevoir ses défauts; mais ce n'est pas un bon moyen. Il faut, au contraire, lui parler avec douceur, et je puis vous en donner la preuve. J'avais pris l'habitude de me moquer de ma sœur beaucoup plus jeune que moi. Maman me fit observer que, chaque fois que cela m'arrivait, je causais beaucoup de chagrin à cette bonne petite qui croyait que je ne l'aimais plus, et je ne parvenais pas à la corriger de ses défauts. Je pris alors un autre parti; je lui parlai avec douceur et amitié; cela réussit mieux, et cela ne lui fit plus de peine. Vous voyez, mon bon Génie, à quels dangers peut exposer la moquerie! Elle peut aigrir le caractère sur lequel elle tombe; elle peut nous faire perdre l'amitié de nos amis. » (M[lle] *Héloïse F....*, à Nancy.)

« La moquerie naît de l'estime qu'on a de soi, et du desir de s'amuser aux dépends des autres. » (M[lle] *Louise C....*)

Je dois une mention honorable aux lettres de M[lle] *Amélie W....*, à Corbeil; M[lle] *Théodorine de F. des B....*, à Château-Gontier; M[lles] *Amélie H.....*, *Julie de Th.....*, *Julie G.....*, *Aline S....*, à Nancy; M. *Anatole de Th.....*, à Autun; et M. *Émile B....*

EXPLICATION DE LA DERNIÈRE ÉNIGME.

Le mot de ma dernière énigme est DIABLOTIN, « nom que l'on donne a un petit diable, à un enfant lutin, et à une espèce de bonbon renfermant une devise et enveloppé dans un papier frisé aux deux bouts. » C'est dans ces termes qu'elle m'a été expliquée par plusieurs de mes correspondants. Il y en a qui m'ont dit que le mot était *papillotte;* il paraît que ceux et celles qui on trouvé cela, n'ont jamais eu affaire à de petits démons, et ne connaissent pas d'autres *diablotins* que ceux des confiseurs. Je doute un peu que je pusse être dans le même cas, si j'avais l'avantage de connaître personnellement tous mes jeunes lecteurs..... et lectrices.

LITHOGRAPHIE.

LE GÉANT.

Il y a, dans chaque espèce de corps organisés, un point d'accroissement assez fixe, qu'il est rare de voir outre-passer. Cependant cette loi n'est pas si inviolable qu'elle ne puisse éprouver des modifications, soit en-deça, soit au-delà.

Dans l'espèce humaine, la taille, quoique très variable, est communément de cinq à six pieds; mais il se trouve accidentellement de plus petites et de plus grandes statures. Lorsque la stature est remarquablement petite, l'homme est un *nain;* quand au contraire, elle dépasse de beaucoup les dimensions ordinaires, l'homme est un *géant.* Le dessin que je vous envoie aujourd'hui, représente un de ces individus dont le corps s'est développé outre-mesure.

J'en profite pour vous dire que ces développements ne sont que des exceptions, que des accidents, et qu'il ne faut point ajouter foi aux récits fabuleux, soit anciens, soit modernes, qui attribuent une stature gigantesque à tous les hommes d'une nation, où seulement à toute une race. Il n'y a ni nations, ni races de *géants.* Certains peuples, il est vrai, offrent habituellement des individus d'une taille plus élevée que celle de certains autres peuples; ce qui tient soit à l'influence du climat, soit à la nourriture, soit aux habitudes; mais cette taille n'excède jamais généralement les proportions affectées à l'espèce humaine. Ainsi tout ce qui a été dit, dans les temps modernes, sur la stature colossale des Patagons et autres peuples sauvages, n'est que fable et exagération, de même que les contes poétiques qu'on avait faits jadis sur les Lestrygons et sur les Cyclopes. Ces exagérations proviennent sans doute de la terreur qu'ont inspirée ces tribus féroces, car on sait que la peur grossit les objets. Au reste, ce ne serait pas une taille gigantesque qui pourrait rendre de tels hommes plus terribles, car, en général, la force est rarement le partage de ce qui sort des proportions ordinaires; et l'on a observé que les géants sont mous, lâches, faibles, et que leur esprit et leur intelligence sont plutôt affaiblis que fortifiés par l'accroissement excessif de leurs organes. C'est un exemple matériel que nous offre la Nature, de cette vérité, que le bien est toujours dans la modération et jamais dans les excès.

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1[er] février 1827 pour un an, ou du 1[er] août de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de janvier courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 3 février prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 10 FÉVRIER 1828.

IVe ANNÉE. N° 41.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LA PATIENCE.

Il est des maux inévitables qui sont attachés à notre pauvre nature humaine: la douleur physique, les maladies; la souffrance morale, les regrets causés par la perte de ce qui nous est cher, par les séparations, par l'absence, par la mort; ce sont là de tristes conditions imposées à notre existence. La patience nous apprend à nous y soumettre sans murmure et avec dignité.

On est plus ou moins patient pour telle ou telle espèce de maux : il y a des âmes qui font meilleure contenance dans les souffrances physiques; il y en a d'autres qui supportent mieux les souffrances morales; s'il fallait choisir entre elles, je préférerais les premières, parce que, dans celles-ci, la force morale domine la sensibilité physique, et n'est dominée que par la sensibilité morale. Mais la véritable vertu consiste à retenir ses plaintes dans les deux cas.

Un physiologiste célèbre se faisait amputer la cuisse par un procédé nouvellement inventé. L'opérateur se hâtait, selon l'usage, pour abréger, autant que possible, les souffrances du patient. « N'allez donc pas si vite, Monsieur, lui dit ce dernier; si vous ne me laissez pas le temps d'observer votre procédé, comment voulez-vous que je puisse en rendre compte à l'Académie des sciences? »

Un de nos généraux les plus illustres, subissait l'amputation d'une jambe. Il voit son valet-de-chambre pleurer : « Imbécille! lui dit-il, en souriant, pourquoi pleures-tu? tu vois bien que tu n'auras plus qu'une botte à cirer. »

Voilà des exemples de patience dans la douleur physique.

Je connais une personne, dont je respecte trop la vertu modeste, pour publier son nom avec ce que je vais dire. Jeune, belle, objet d'un sentiment vif et profond qu'elle partageait, elle a sacrifié ce sentiment, elle a renoncé au bonheur qu'il pouvait lui promettre, pour se consacrer entièrement à soutenir, par le faible produit de son travail, un père, une mère, et des frères et sœurs plus jeunes qu'elle. Sa santé a été altérée par l'excès de la fatigue et par l'effort de son sacrifice; et cependant, souffrante de corps et d'âme, jamais une plainte ne lui est échappée, jamais elle n'a cessé de montrer à ce qui l'entourait un visage serein et riant, jamais la douceur de son caractère, jamais l'ardeur de son zèle pour les siens, jamais l'égalité de son humeur ne se sont ressenties de cet état doublement pénible. Voilà un exemple de patience tout à-la-fois dans la douleur physique et dans la souffrance morale.

Mais, il faut le dire, pour supporter certaines dou-

leurs du corps ou de l'âme, la patience serait souvent impuissante, si elle n'était soutenue par un sentiment religieux. Combien n'est-on pas aidé à souffrir par cette religion qui a fait deux vertus de l'espérance et de la résignation? Certes, il y a quelque chose de sublime et de bien touchant, dans ce regard de la douleur qui s'élève vers le ciel et qui semble dire: « Mon Dieu, je me soumets à votre volonté, et je ne désespère pas, car vous êtes bon et vous pouvez me soulager! » Celui dont la patience et la résignation n'ont rien de religieux est bien digne de compassion, car il ne voit rien au-delà de ses douleurs, et il souffre sans consolation et sans espoir.

Je viens de parler des maux naturels, inhérents à notre condition humaine; mais il en est d'autres encore, que nous nous attirons par notre propre faute, tels sont les châtiments mérités; ou bien qui nous proviennent, soit de l'injustice, soit de la méchanceté des hommes, telles sont les persécutions et les injures. Quelle que soit la source de ces afflictions, c'est encore la patience qui peut les adoucir et y remédier.

Souffrir patiemment une punition, est le moyen, non seulement de la rendre moins pénible, mais aussi de la rendre profitable. On a vu de grands coupables s'amender après avoir commencé par se résigner au châtiment. Pour vous, enfants, qui ne connaissez de punitions que celles qui vous sont infligées par une autorité toujours bienveillante, la patience doit vous être facile dans ces épreuves, et elle doit sur-tout vous aider à en recueillir le fruit.

Quant aux persécutions et aux injures, l'histoire nous avait appris jusqu'où peut aller la noble patience qui les fait supporter avec dignité; mais elle ne nous avait rien raconté de plus frappant que ce que nous avons presque vu de nos propres yeux. Sans doute, Aristide écrivant son nom sur la coquille, et partant pour l'exil en invoquant les Dieux sur son ingrate patrie, offre un bel exemple de patience contre l'injustice et la persécution; mais si nous jetons les yeux sur ce donjon où sont enfermés un monarque, une reine, leurs enfants et leur sœur; si nous contemplons cette famille innocente dans les fers, supportant avec noblesse et douceur des traitements que la justice épargne aux criminels, mais que la haine n'épargne pas à ses victimes; si nous entendons les paroles pleines de candeur et de bonté, par lesquelles ce roi captif répond aux grossières insultes de ses geoliers; si nous le voyons employer les tristes loisirs d'un cachot, à donner à son fils des leçons dont la première est l'oubli des injures; si nous voyons..... Mais c'en est assez; l'histoire des temps anciens n'offre pas le tableau d'une persécution plus horrible supportée avec une plus angélique patience.

Indépendamment des maux positifs qui nous proviennent soit de la nature, soit de notre propre faute, soit de la malice des hommes, il est encore une autre sorte de souffrances qui consistent seulement dans la privation du bien.

Cette espèce de mal négatif peut être singulièrement augmenté par notre imagination, car si elle se forme l'idée d'un bien qui n'existe pas ou qui n'est pas à notre portée, il est évident qu'il faudra en endurer la privation. Or, c'est encore la patience qui vient à notre aide pour supporter cette privation du bien, soit réel, soit imaginaire. Elle nous apprend à ne pas regarder seulement le beau côté de ce qui nous manque, à en examiner les inconvénients, à en rechercher les compensations, à nous contenter avec résignation de ce qui nous est accordé, et à en tirer enfin le meilleur parti possible pour notre bonheur.

De tout ce que j'ai dit, il résulte que la patience est une vertu qui nous apprend à supporter les maux naturels, soit du corps, soit de l'âme, les châtiments mérités, les persécutions et les injures, la privation du bien réel, et la privation du bien imaginaire. Or il faut en conclure que cette vertu est une de celles qui nous sont le plus nécessaires; car il n'est ni rang, ni position, ni sexe, ni âge qui puisse nous mettre à l'abri de quelqu'une de ces afflictions.

LA JEUNE MAITRESSE DE MAISON.

M. et Mme de Romeville habitaient un joli château, dans une des plus belles partie de la Normandie. Ils y passaient à-peu-près toute l'année, au milieu de leur nombreuse famille, composée de cinq enfants et du père de Mme de Romeville, homme respectable, dont la vieillesse était entourée des soins les plus touchants. Adrienne était l'aînée des cinq enfants; après elle venait une sœur, puis deux frères, et enfin une autre sœur toute petite. M. de Romeville, ayant éprouvé quelques revers de fortune, avait pris le parti de vivre à la campagne, pour y jouir de plus d'aisance, et pour s'y consacrer entièrement, avec sa femme, à l'éducation de leurs enfants.

Tout en transmettant à Adrienne et à ses autres filles l'instruction et les talents qu'elle possédait elle-même à un haut degré, Mme de Romeville voulait qu'elles s'accoutumassent de bonne heure aux soins domestiques, et aux détails d'administration de la maison. Aussi, dès l'âge de onze ans, avait-elle associé Adrienne à une partie de la direction du ménage, et l'aimable enfant s'était montrée parfaitement digne de cette confiance.

Adrienne avait près de quatorze ans, lorsque sa mère tomba malade. Après avoir épuisé vainement toutes les ressources de leur art, les médecins décla-

rèrent qu'il n'y avait qu'un seul moyen de rétablir cette santé languissante, et qu'il fallait absolument que Mme de Romeville fit un voyage de quatre ou cinq mois dans le midi. « Hélas! s'écria cette pauvre mère, comment voulez-vous que je quitte ma maison, que j'abandonne mes enfants? Et comment pourrais-je les emmener avec moi? — Maman, dit Adrienne, d'un ton qu'elle s'efforça de rendre assuré, en maîtrisant son émotion, Maman, il n'y a pas à hésiter, puisque c'est le seul moyen de vous conserver pour nous. Partez avec Papa et ma sœur Juliette; fiez-vous à moi pour gouverner la maison et pour avoir soin de mes frères, de ma petite sœur, et de mon bon Papa. Soyez sûre que tout ira bien; ne nourrissez aucune inquiétude, ne songez qu'à vous rétablir et à revenir bien portante; je réponds de tout ici. » Mme de Romeville embrassa sa fille. Comme celle-ci l'avait dit, il n'y avait pas à balancer; la volonté ferme de M. de Romeville trancha d'ailleurs la question, et le départ fut décidé.

Le jour fixé étant arrivé, on se fit de tendres adieux, que Mme de Romeville accompagna de bien des recommandations; Adrienne embrassa sa sœur Juliette, en lui recommandant de son côté sa mère; M. de Romeville jeta sur Adrienne un regard plein d'une expression de confiance, et enfin la berline roula, entraînée par quatre chevaux au grand trot.

Aussitôt qu'Adrienne l'eut perdue de vue, elle se retira un moment dans sa chambre, pour soulager son cœur, en versant des larmes auxquelles elle ne voulait pas de témoins. « Reverrai-je ma mère? se demanda-t-elle; ô mon Dieu, conservez-la moi, et faites qu'en son absence je me montre digne de sa confiance. » Après avoir cédé à ce premier mouvement de la nature, Adrienne reparut au milieu des siens avec un front serein, et commença ses fonctions de maîtresse de maison. Elle s'entendit d'abord avec son bon Papa, qui avait voulu se charger de continuer les leçons que donnait M. de Romeville aux deux jeunes garçons; et elle lui demanda les heures qui lui seraient le plus commodes pour cela, afin de distribuer l'emploi du reste du temps. Voici comme il fut règlé.

Adrienne se levait à six heures, faisait sa toilette, et s'occupait ensuite du lever de ses frères et sœur, qui étaient debout à sept heures. On faisait une prière en commun, qu'Adrienne prononçait à haute voix. Les enfants jouaient un instant, sous la surveillance d'une bonne, tandis qu'Adrienne allait donner quelques ordres pour le ménage. Tout cela conduisait jusqu'à huit heures. Alors les enfants faisaient un léger déjeuner, et jouaient encore quelques instants après. A neuf heures, les deux garçons recevaient les leçons du bon Papa, qui se prolongeaient jusqu'à onze. Pendant ce temps, Adrienne donnait de son côté une leçon de lecture à sa petite sœur Émilie, et l'occupait ensuite à regarder des estampes, tandis qu'elle-même travaillait à quelque ouvrage d'aiguille. A onze heures, récréation d'une demi-heure, après laquelle la cloche annonçait le déjeuner de famille. C'était Adrienne qui surveillait ce que mangeaient les enfants, et qui prenait soin que le bon Papa fût bien servi, et selon son goût. Après le déjeuner, récréation d'une heure dans le parc, jeux, exercices, courses, auxquels Adrienne prenait part, tout à-la-fois comme une maîtresse de maison et comme une enfant. Le bon Papa était spectateur, et juge au besoin. A une heure et demie, travail jusqu'à quatre heures; devoirs, lectures; Émilie seule prolongeait ses jeux sous la garde de sa bonne. Adrienne profitait de ce temps pour s'occuper de sa propre instruction. A quatre heures, promenade tous ensemble, jusqu'à cinq. A cinq heures, le dîner en famille. Après le dîner, petite promenade dans le parc, si le temps le permettait, et ensuite une partie de loto, ou bien quelque autre amusement dans le salon. A neuf heures, les enfants se couchaient, après une prière en commun. Quelquefois, le soir, Adrienne remplaçait son Père pour faire la partie de dames ou d'échecs de son bon Papa; mais ce dernier le souffrait rarement, dans la crainte que cela n'amusât pas trop la bonne Adrienne. Elle ne se couchait qu'à dix heures, après avoir fait toutes ses petites inspections et donné tous ses ordres. Elle s'y prenait si bien, avec tant d'ordre et de méthode, qu'elle trouvait temps pour tout; elle y mettait d'ailleurs tant de grace, de douceur, de fermeté et de bonté tout à-la-fois, que les gens de la maison semblaient joyeux de lui obéir et la respectaient comme une reine. Deux fois par semaine elle écrivait à sa mère, et lui rendait un compte fidèle de tout ce qui se passait au château. Quel bonheur chaque fois qu'on y recevait une lettre du Midi! sur-tout lorsque ces lettres commencèrent à annoncer une amélioration dans la santé de Mme de Romeville!

Le jeudi il n'y avait pas d'étude après le déjeuner. Ce jour-là on faisait une grande promenade au dehors, et Adrienne en profitait pour visiter, dans les villages voisins, quelques malheureux, protégés de sa mère, et pour leur porter de petits secours; elle ne voulait pas qu'ils se ressentissent de l'absence de leur bienfaitrice; elle n'oubliait rien; son cœur avait autant de mémoire et de prévoyance que son esprit.

On était dans la saison où il faut songer à quelques provisions de ménage pour l'hiver; Adrienne eut soin d'y pourvoir avec autant d'intelligence que d'adresse. Confitures, fruits, légumes, tout fut préparé, conservé, arrangé, comme si Adrienne eût été une véritable mère de famille.

Quatre mois s'étaient écoulés, et tout allait au mieux. Il y avait quinze jours qu'Adrienne n'avait reçu de lettres de sa mère, mais la dernière avait annoncé un rétablissement complet, et un prochain retour. C'était le 20 septembre. Une voiture arrive dans l'avenue du château, qui était remplie par une foule de villageois et de villageoises, parés de leurs plus beaux vêtements, et portant des bouquets; à droite, à gauche on tirait des coups de fusil et des pétards. « Qu'est-ce donc? se demandaient M. et Mme de Romeville ; nous avons voulu surprendre tout le monde par notre arrivée, et il semble qu'on en ait été informé et qu'on nous ait préparé une réception.» Tout-à-coup des cris se font entendre : *Vive Mademoiselle Adrienne! Vive Mademoiselle Adrienne! Vive la bonne Demoiselle Adrienne!* « Ah! s'écrie Mme de Romeville, c'est ma fille que l'on fête; c'est son jour de naissance! chère enfant! quel témoignage nous trouvons, en arrivant, de sa conduite pendant notre absence! »

Mais le bruit des roues et le fouet du postillon ont retenti jusqu'aux oreilles d'Adrienne; elle se précipite, suivie de ses frères et de sa sœur; la première, elle est dans les bras de ses parents; arrivent ensuite les plus petits, et puis le bon Papa appuyé sur sa canne; et alors des cris, des vivat, et des embrassements, et des larmes de joie. En vérité, il ne faut pas essayer de peindre tout cela. « Ma Mère, ma bonne Mère, vous voilà, vous êtes guerie; ah! que d'inquiétudes, que de larmes j'ai cachées! — Mon Adrienne, oui, me voilà pour te bénir, pour te remercier! — Maman, Maman, je sais lire, à présent; je lis des histoires. — Papa, Papa, je traduis Quinte-Curce. — Et moi Phèdre. — Ah! Madame, quelle fille que vous avez-là! Jarni! Vous pouvez ben être malade et voyager tant que vous voudrez, la maison n'en ira pas plus mal. — Bien, mes enfants; bien, mes amis; je vous remercie d'avoir songé à fêter mon Adrienne, et je veux que cette fête soit maintenant de fondation pour tous les ans. »

On rentra au château; je n'ai pas besoin de dire le reste. Les enfants recevaient et rendaient les caresses de leurs parents; le bon Papa regardait ce tableau, et levait les yeux au ciel; on entendait au-dehors des cris de joie et de reconnaissance, parmi lesquels on distinguait le nom d'Adrienne; tout le monde enfin était heureux.

VARIÉTÉS.

L'humanité à l'égard des animaux, est un sentiment moral qui se lie plus étroitement qu'on ne le croirait, à celui de la bienveillance et de la pitié pour les hommes. Quiconque peut de sang-froid tourmenter un animal et voir ses souffrances sans compassion, n'est pas bien éloigné d'être insensible aux maux de ses semblables. J'ai eu déjà l'occasion de vous développer, mes amis, quelques principes sur ce sujet que je regarde comme essentiellement moral. Mais je dois ajouter qu'en ceci, comme en toute espèce de choses, il faut éviter de tomber dans un excès qui serait ou déraisonnable ou affecté. Il y a des gens, en effet, qui poussent la tendresse pour les bêtes jusqu'au point de compâtir à leurs maux beaucoup plus qu'à ceux des hommes. C'est là un travers qui ne peut cesser d'être ridicule que pour devenir odieux. Il faut toujours que la sensibilité soit réglée par la raison, autrement elle risque de se méprendre et de s'égarer.

Ces réflexions me sont suggérées par une petite anecdote que je viens de lire et dont je veux vous faire part.

Madame de N...., se piquait d'une exquise sensibilité qu'elle manifestait sur-tout en faveur des bêtes. Elle était la protectrice de tous les chiens, et de tous les chats, de tous les oiseaux, même des mouches et des araignées. Un jour qu'elle écrivait avec beaucoup d'attention à son secrétaire, le conteur de l'anecdote, qui se trouvait auprès d'elle, fut fort étonné de la voir montrer une vive impatience d'être interrompue par une guèpe, dont le bourdonnement insupportable l'empêchait de suivre sa pensée. Poussée à bout, elle se lève, sonne avec humeur, et se remet à son secrétaire. Michel se présente et demande que veut Madame? — « Que vous attrapiez cette guèpe qui m'incommode; sur-tout ne lui faites pas de mal. » Michel, qui était la simplicité même, s'empresse d'obéir. A l'aide d'une serviette, il eut bientôt abattu, enveloppé l'insecte, qu'il prit avec la plus grande précaution : le tenant toujours à la main, il s'approche de sa maîtresse et lui dit : Qu'est-ce que Madame veut que j'en fasse? — Ouvrez la fenêtre et le mettez dehors. » Cette fois il n'obéit qu'à demi, et pendant une ou deux minutes il tint la fenêtre ouverte d'une main, et la guèpe de l'autre. « Pourquoi ne fermez-vous pas la fenêtre? — Mais, Madame, regardez, il pleut si fort! — C'est vrai; eh bien mettez la guèpe dans l'antichambre. » Il lui importait peu que la guèpe incommodât ses gens, pourvu que la *pauvre bête* ne fût pas exposée à la pluie.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 17 FÉVRIER 1828.

IVe ANNÉE. N° 42.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

DES ILES

PRODUITES PAR LES VOLCANS

Lorsque je vous ai parlé des Volcans, mes amis, j'ai eu l'occasion de vous citer, au nombre des plus étonnants phénomènes produits par ces feux souterrains, l'engloutissement de certaines montagnes, de certaines îles, et principalement la formation subite d'îles nouvelles au sein de la mer. Les écrivains de l'antiquité parlent souvent de ces îles que l'on a vu sortir tout-à-coup des mers de la Grèce; telle fut, s'il faut en croire ce que rapporte Pline, l'origine de Délos, de Rhode, et de beaucoup d'autres. Il n'y a pas de raison pour se refuser à cette croyance, puisque de pareilles formations se sont renouvelées depuis, à diverses époques, dans les mêmes parages, et que nous avons, sur quelques unes, des relations authentiques qui ne permettent pas d'en révoquer en doute la réalité. J'ai lu dernièrement, et je me suis empressé de recueillir pour vous en faire part, les détails d'un de ces phénomènes qui eut lieu, au commencement du siècle dernier, toujours dans l'archipel de la Grèce. Je vais en rapporter les circonstances principales qui me semblent devoir exciter votre intérêt.

Le 23 mai 1707, au lever du soleil, on vit en mer, à une lieue des côtes de Santorin, un rocher flottant. Des matelots le prirent pour un bâtiment qui allait se briser, et ils se dirigèrent vers lui dans l'intention de le piller. Arrivés auprès, et ayant vu ce que c'était, ils eurent le courage d'y descendre, et ils en rapportèrent de la *pierre ponce*, qui est une matière volcanique, et quelques huîtres qui y étaient adhérentes. Le rocher n'était vraisemblablement qu'une grande masse de *ponce*, détachée du fond de la mer par un tremblement de terre qui avait eu lieu deux jours auparavant. Au bout de quelques jours, il se fixa et forma ainsi une petite île, dont la grandeur augmenta de jour en jour. Le 14 juin, elle avait 800 mètres de circuit, et 7 à 8 de hauteur; elle était ronde et formée d'une terre blanche et légère. A cette époque, la mer commença à s'agiter; il se fit sentir dans l'île une chaleur qui en empêcha l'accès; une forte odeur de soufre se répandit tout à l'entour. Le 16 juillet, on vit paraître, tout près, 17 à 18 rochers noirs; le 18, il en sortit, pour la première fois, une fumée épaisse, et on entendit des mugissements souterrains; le 19, le feu commença à paraître, et son intensité augmenta graduellement. Dans les nuits, l'île semblait n'être qu'un assemblage de fourneaux qui vomissaient des flammes: son volume s'accroissait, et l'infection devint insupportable à Santorin. La mer bouil-

lonnait fortement, et jetait sur les côtes des poissons morts; les bruits souterrains étaient semblables à de fortes décharges d'artillerie; le feu faisait de nouvelles ouvertures d'où il sortait des pluies de cendres et de pierres enflammées, qui retombaient quelquefois à plus de deux lieues de distance. Cet état de choses dura pendant un an.

Le 15 juillet 1708, le P. Gorré, jésuite, s'approcha de l'île, et voici le compte qu'il rendit de son voyage: « Nous eûmes soin de nous fournir d'un *caïque* (espèce de petite barque) bien calfaté... Nous fîmes tirer droit à l'île par un endroit où la mer ne bouillonnait pas, mais où elle fumait beaucoup. A peine fûmes-nous entrés dans la fumée, que nous sentîmes une chaleur étouffante. Nous mîmes la main dans l'eau, et nous la trouvâmes brûlante : nous étions pourtant encore à 500 pas de l'île. N'y ayant pas d'apparence de pousser plus loin par là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche du volcan. Les feux qui y étaient encore, et la mer qui jetait de gros bouillons, nous obligèrent de faire un long circuit, et encore sentions-nous bien de la chaleur... Nous allâmes descendre à l'île d'*Hiera*, d'où nous eûmes la commodité d'examiner, sans beaucoup de danger, la nouvelle île : elle pouvait bien avoir 200 pieds de haut, un mille dans sa plus grande largeur, et environ cinq milles de tour... Quand nous revînmes à Santorin, nos mariniers, en abordant, nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avait emporté presque toute la poix de notre *caïque*, qui commençait à s'ouvrir de tous côtés. »

M. de Choiseul, qui visita les lieux en 1776, dit que, pendant dix ans après sa formation, le volcan de la nouvelle île eut plusieurs éruptions, et qu'actuellement il est entièrement dans l'inaction. « L'eau n'est plus chaude en aucun endroit, dit-il; on n'y remarque même aucune exhalaison : on voit seulement sortir par ses côtés une grande quantité de bitume et de soufre qui nagent sur les eaux sans s'y mêler. »

L'archipel des Açores a quelquefois présenté les mêmes phénomènes que celui de la Grèce. En 1638, il y parut une île peu éloignée de Saint-Michel. En 1720, à la suite d'un grand tremblement de terre, il s'en forma une nouvelle entre Tercère et Saint-Michel : elle jetait beaucoup de fumée; le fond de la mer voisine fut trouvé très chaud; la hauteur de l'île, qui était d'abord assez considérable pour qu'on pût l'apercevoir à six lieues en mer, baissa bientôt au point qu'en 1722 elle était déjà à fleur d'eau.

En 1783, on vit une grande fumée sur la côte sud-ouest de l'Islande : la mer se couvrit de ponces jusqu'à une distance de plusieurs lieues; il sortit, à un petit éloignement de terre, une petite île qui vomissait une quantité prodigieuse de flammes et de ponces. Sa position fut déterminée; le roi de Danemarck lui donna un nom; mais l'année suivante, lorsqu'on alla pour la reconnaître de nouveau, d'après un ordre exprès du gouvernement, on ne la retrouva plus : elle avait disparu.

A une époque bien plus récente, une nouvelle île s'est formée sur la côte du Kamtschatka. Le 10 mai 1814, vers deux heures après midi, par un temps calme et serein, on entendit tout-à-coup un bruit considérable, et on vit s'élever, à environ 400 mètres du rivage, des flammes et d'épais nuages de vapeurs, au milieu d'explosions dont le bruit était pareil à celui du canon; d'énormes masses de terre et de grosses pierres étaient lancées en l'air avec force. Cet état de choses dura jusqu'au soir; alors on vit paraître un petit îlot qui vomissait du bitume par plusieurs bouches. Dix jours après, on chercha à y pénétrer; on éprouva d'abord quelque difficulté, à cause du bitume endurci qui l'entourait. Le sol s'élevait à trois mètres au-dessus de la mer, et il était entièrement recouvert d'une masse blanchâtre et pierreuse.

Je me borne, mes amis, à vous citer ces faits dont la réalité est authentiquement constatée. Ils peuvent paraître merveilleux; mais tout n'est-il pas merveilles dans la nature? Et qu'ont-ils, après tout, de plus inconcevable que les métamorphoses d'une chenille, que l'épanouissement d'une fleur, et tant d'autres phénomènes communs, dont l'habitude nous empêche de nous étonner?

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

L'oisif ne se repose pas; il fatigue les autres et lui-même.

Voyons, avant de nous croiser les bras, si nous ne pouvons point tendre au malheur une main secourable.

Il est toujours temps de bien faire : entre le projet et l'exécution d'une sottise, il y a toujours place à la réflexion; mais le mal et le remords se touchent; entre eux deux on ne peut rien mettre.

Une âme noble et qui s'étudie, réagit sur elle-même et passe souvent d'un mauvais projet à une bonne action.

Une âme paresseuse et étourdie se laisse quelquefois entraîner d'une bonne résolution à une sotte conduite.

LA CHARITÉ TARDIVE.

Antoine était le fils d'un riche fermier, fort considéré dans le joli petit village auquel tenait son habitation. Ce brave homme faisait beaucoup de bien autour de lui; il venait au secours de ceux que la fortune avait moins favorisés; il réparait pour quelques uns les dommages causés par les mauvais temps à leurs faibles récoltes; il prenait soin que les malades et les infirmes ne manquassent de rien; il faisait enfin l'emploi le plus respectable du produit de son labeur, et il était pour sa commune une seconde providence. Sa bonté allait même jusqu'à s'occuper des plaisirs de ses voisins: « Ces braves gens, disait-il, travaillent beaucoup, souvent pour gagner peu de chose; il faut bien qu'ils aient de temps en temps quelques délassements. » Aussi un ménétrier qui passait par le village, était-il bien sûr d'être retenu pour faire danser les jeunes garçons et les jeunes filles, aux frais du bon fermier.

On était dans le fort de l'hiver et à la veille des jours gras. Le père d'Antoine dit à son fils: « Antoine, tu vas aller au bourg voisin, à deux lieues d'ici, où il se tient en ce moment une foire; voilà de l'argent pour acheter quelque pièces d'artifices, et pour donner des arrhes à un joueur de violon que tu retiendras pour le mardi gras, parce que je veux que ce jour là on s'amuse au village. Mais comme, en songeant à s'amuser, il ne faut jamais oublier les malheureux, voilà encore une pièce de trente sous, en cas que tu rencontres quelqu'un qui en ait besoin. »

Antoine, rayonnant de joie, partit comme un trait. Il se hâtait, sachant que c'était le dernier jour de la foire, et dans la crainte que tous les artifices et tous les violons ne fussent déja enlevés. En passant dans un endroit où deux chemins se croisaient, il vit un vieillard assis sur la neige et grelottant de froid; cet infortuné avait posé à côté de lui son bâton et sa besace vide; il paraissait souffrir beaucoup, et ses lèvres étaient engourdies au point de ne pouvoir articuler un mot pour demander du secours. Il fit un geste suppliant, et tendit ses mains vers Antoine. « Je suis bien pressé, brave homme, mais tout-à-l'heure, en revenant, je prendrai soin de vous. » Antoine, en disant ces mots, continua rapidement sa route, craignant toujours de manquer le but de son voyage, s'il arrivait trop tard. En effet, quand il arriva à la foire, il ne restait plus que quelques pièces d'artifices qu'il s'empressa d'acheter; et il eut beaucoup de peine à trouver encore un violon qui ne fût pas engagé pour le Mardi Gras.

Comme il venait de terminer ses petites affaires, il vit arriver tout haletant, Robert, jeune homme de son âge, fils d'un autre fermier ami de son père, et qui était, comme celui-ci, l'homme de bien dans la commune voisine du village d'Antoine. Robert venait à la foire, chargé d'une mission tout-à-fait semblable à celle de son ami; mais il arrivait trop tard, et il n'y avait plus ni violons, ni artificiers. « Eh bien, lui dit Antoine, comment vas-tu faire? Voilà ce que c'est que d'attendre le dernier moment. — Eh vraiment, répondit Robert, je suis parti dès le grand matin, et tu vois que je n'ai pas ménagé mes jambes, puisque me voilà tout en nage par le froid qu'il fait. J'en suis fâché pour nos pauvres villageois qui n'auront pas de feu de joie, ni de violons. — Oui! et que dira ton père? il ne va pas être content. — Oh! reprit Robert, je ne crains pas ses reproches, et quand il saura pourquoi j'ai été en retard, il m'approuvera plutôt que de me blâmer. — Qu'est-ce donc qui t'est arrivé? — Vraiment, tu le sauras bien en retournant chez toi. Il faut te dire qu'en passant à la croix de nos deux chemins, j'ai rencontré un pauvre malheureux vieillard qui se mourait de froid et de faim. Il ne pouvait pas parler, et m'a tendu les bras pour implorer ma compassion. J'ai été à lui, et le voyant dans cet état, j'ai pensé que la vie d'un homme valait mieux que des pétards et des violons. Je l'ai aidé à se relever; je lui ai fait avaler une gorgée de vin que j'avais dans cette petite gourde; cela l'a un peu ranimé, et quand j'ai vu qu'il pouvait se soutenir, et marcher à l'aide de mon bras, j'ai jugé que ton village étant plus près que le mien, c'était là qu'il fallait le conduire. Ma foi, mon ami, je connaissais l'humanité de ton père, et c'est chez lui que j'ai été tout bonnement déposer ce pauvre homme, auprès d'un bon feu. Ton père m'a embrassé et m'a dit: « Robert, « je t'en prie, sois toujours l'ami de mon fils, car tu « es un bon garçon. » Ces mots-là, de la part d'un si digne homme, m'ont rendu tout fier et m'ont réjoui le cœur. Alors je me suis remis en route à toutes jambes, et me voilà. J'arrive trop tard, mais je ne regrette rien, car si je n'avais pas passé près de ce malheureux, on l'aurait trouvé mort un quart-d'heure plus tard... Eh bien, qu'as-tu donc? tu parais tout consterné. — Ah! Robert! ah! mon ami! s'écria Antoine, en se jetant au cou du jeune homme; combien je te remercie! et de quels éternels remords tu viens de me sauver! — Quoi donc? que veux-tu dire? Est-ce que tu perds la tête? — Non, non, je sais ce que je dis. Ce vieillard, ce malheureux qui allait expirer, je l'ai rencontré avant toi, et je ne l'ai pas secouru; et je me suis contenté de lui promettre mes secours en revenant; et cela pour ne pas manquer mon violon et mes feux d'artifice. Sans toi, il serait mort; et moi, je ne m'en serais jamais consolé, et mon père ne me l'aurait peut-être jamais pardonné. Tiens, mon ami, tiens, voilà ce que j'avais acheté, c'est à toi que

tout cela doit appartenir... — Non, non, interrompit Robert; tu n'as été qu'étourdi, car je connais bien ton cœur. Je raconterai à mon père mon aventure; et s'il nous manque des amusements pour le Mardi Gras, dans notre village, nous viendrons tous dans le tien partager les vôtres. Tu n'as pas besoin de dire à personne que tu avais rencontré le vieillard.... — Ne le dire à personne! reprit vivement Antoine; oh! cela me pèserait trop sur le cœur! Je n'aurai rien de plus pressé que d'avouer ma faute à mon père; c'est le seul moyen pour que je puisse me la pardonner à moi-même. N'ai-je pas aussi à obtenir le pardon de cet infortuné, que je vais trouver au foyer paternel où il n'a pas été amené par moi? Ne dois-je pas enfin le dire à tout le monde pour te rendre hommage?... — Mais, Antoine... — Tais-toi, tais-toi, je sais ce que je dois faire. Partons, mon ami, retournons chacun chez nous, et n'oublie pas que mon père t'a demandé ton amitié pour moi. » Les deux jeunes gens cheminèrent ensemble jusqu'à la croix des deux routes, et là ils se séparèrent, après s'être embrassés, à la place même où le vieillard avait été secouru.

Antoine le trouva en arrivant; le pauvre homme avait repris sa vigueur et sa gaîté, mais il ne reconnut pas Antoine, parce que ses yeux ne l'avaient vu la première fois qu'à travers un nuage. Antoine raconta tout avec tant de candeur et de regrets, que le vieillard en fut ému, et que le bon fermier n'eut pas le courage d'adresser un reproche à son fils. Seulement il lui dit: « Tu vois, mon fils, qu'il ne faut jamais différer de secourir celui qui souffre, et que la charité tardive peut ressembler à de l'inhumanité. Qu'y a-t-il de plus pressé que de soulager la douleur? Oh! n'oublie pas cette leçon. Ton cœur est bon; fais en sorte que la légèreté ne l'égare jamais. »

Le Mardi Gras arriva. Les deux villages se réunirent pour partager les mêmes plaisirs. Robert supplia Antoine de ne pas proclamer sa bonne action; mais Antoine alla la raconter tout bas à l'oreille de chacun.

VARIÉTÉS.

Dans la crainte que vous n'y ayez pas songé, et que vous ne vous disposiez à trop travailler ces jours-ci, mes amis, je vous avertis que c'est aujourd'hui le Dimanche Gras, demain le Lundi Gras, et après demain le Mardi Gras. Cet avis est bien généreux de ma part, car tout en vous le donnant, j'ai une peur terrible que les distractions, qui sont un peu multipliées à cette époque de l'année, ne portent préjudice à ma correspondance. Je vais voir, dans le courant de cette semaine, si j'aurai eu tort ou raison de concevoir une semblable appréhension.

— Armande est une jeune personne qui a des manières si peu convenables à son sexe et à son âge, qui se tient avec si peu de grace, qui a des mouvements si brusques et si peu mesurés, que dans une petite soirée où elle a été conduite un de ces jours derniers, toutes les personnes qui ne la connaissaient pas, sont demeurées convaincues que son costume était un déguisement, et ont cru voir en elle un écolier habillé en fille. Par compensation, son frère Théophile est un garçon si doucereux, si timide, si embarrassé, si pacifique, qui se meut avec tant de crainte et de gaucherie, que chacun disait en le voyant: « Voilà une jeune demoiselle qui aurait aussi bien fait de ne pas se déguiser, car elle parait fort mal à son aise en culotte et en veste; cet habit ne lui sied pas du tout. » Armande et Théophile ne feraient pas mal de changer de manières, puisqu'il ne peuvent pas changer de costume.

— Un de mes amis, qui était à Lyon, il y quelques semaines, m'a raconté que, pendant son sejour dans cette ville, étant entré un jour dans une boutique de mercerie et de jouets d'enfants, pour y faire une emplette, il fut fort étonné de n'y trouver qu'une petite fille de dix à onze ans, et un petit garçon plus jeune qu'elle. Comme il demandait à parler à la mercière, « C'est moi, Monsieur, lui dit la petite fille. — Comment! c'est vous qui êtes la maîtresse de cette boutique? — Oui, Monsieur, et voilà mon jeune frère qui me sert de commis. — Vous plaisantez, mon enfant, cela n'est pas possible. — Je vous assure que c'est vrai, Monsieur, et je vais vous vendre ce que vous voudrez. — Mais expliquez-moi... » Il fut interrompu par un homme qui parut dans l'arrière-boutique, et qui appela: « Claudine! — Me voici, mon Papa. — Eh bien, fais-tu de bonnes affaires aujourd'hui? — Oui, mon Papa; mais voici un Monsieur qui ne veut pas croire que je sois la marchande. — Ah! Monsieur, c'est pourtant vrai; cette boutique est à ma fille; c'est moi qui l'ai établie ici. Ayant eu le malheur de perdre sa mère, j'ai voulu lui donner un état de bonne heure; je lui ai acheté ce petit fond qu'elle gère avec beaucoup d'intelligence, et qui s'est trouvé à côté de mon atelier d'opticien. Seulement, j'ai fait ouvrir une communication de l'une à l'autre, afin d'être toujours à portée d'accourir, si mes enfants avaient besoin de moi. » Vivement intéressé par ce récit et par ce tableau, mon ami acheta plus qu'il n'en avait eu d'abord l'intention, et se retira fort édifié, soit du bon sens du père, soit de l'intelligence et de la raison de la petite fille et de son frère.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 2 MARS 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. No 44.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, no 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Décidément le carnaval m'a fait un peu de tort; J'ai eu cette fois un moins grand nombre de lettres que de coutume, et parmi celles qui me sont parvenues, il s'en trouve où je crois remarquer un peu de précipitation, comme si l'on ne s'était ressouvenu de mes questions que le mercredi des cendres. Il n'y a pas, au reste, un bien grand mal à cela; ce n'est point un reproche que j'adresse à mes jeunes correspondants et correspondantes, c'est seulement une occasion que je saisis pour les féliciter de s'être amusés. D'ailleurs j'ai de quoi me trouver amplement satisfait par quelques unes des réponses qui sont sous mes yeux, et dont l'intérêt varié sera sûrement aprécié par mes lecteurs.

J'avais demandé qu'on voulût bien me faire part de *ce qu'on avait vu ou appris de plus intéressant depuis le commencement de l'année.* Plusieurs de mes jeunes amis et amies m'ont rendu compte d'une partie de leurs études, entre autres les élèves des dames de Saint-Pierre, à Grenoble, et quelques unes de celles de mesdemoiselles Wountters, à Nancy. Je les remercie de cette espèce de confidence, dont j'ai lu les détails avec beaucoup de plaisir et d'intérêt, et dont je fais beaucoup de cas, quoique je ne puisse donner place dans notre Journal à aucune de ces lettres là, parce qu'elles roulent sur des sujets trop connus.

D'autres, qu'une curiosité flatteuse et un aimable intérêt ont amenés dans une assemblée où j'ai eu l'occasion de parler en public, m'ont écrit à ce sujet des choses dont je suis bien touché.

D'autres encore, que j'ai eu le plaisir de connaître personnellement par suite de leurs succès, et même de recevoir chez moi à quelques petites soirées d'expériences de physique, données dans le but de les réunir et de les amuser un moment, en ont pris texte pour m'adresser aussi les choses les plus gracieuses.

Celles de mes jeunes amies qui se trouvent dans ces deux derniers cas, me causent aujourd'hui un embarras extrême; car leurs lettres sont fort jolies; elles mériteraient sans doute une place dans cette feuille; et pourtant puis-je les y insérer, sans paraître avouer des expressions, dans lesquelles je ne dois voir qu'un petit aveuglement causé, à mon sujet, par des affections qui me sont bien douces?

Pour ne me montrer ni injuste, ni ingrat, je choisirai une seule de ces lettres, qui, tout en parlant de moi, parle au moins d'autre chose; et je prierai les aimables et bienveillantes jeunes personnes qui m'ont

adressé les autres, d'excuser ma réserve et de se contenter de l'expression de ma sensibilité et de ma reconnaissance.

~~~

Parmi ceux de mes correspondants qui m'ont écrit cette fois, quoique se trouvant maintenant hors de concours, j'en ai trois à citer : Mademoiselle *Antoinette R. de la M....*, à Marseille; M. *Eugène Delisle*, à Périgueux; et Mademoiselle *Clémence de F....*, au château de Villebadin. Quoique leurs trois lettres soient fort intéressantes, l'espace me force à n'en imprimer ici qu'une seule, et je crois devoir choisir celle-ci :

« Mon bon Génie, je vais vous entretenir d'un spectacle qui m'a singulièrement frappée; c'est le lancement ou la mise à l'eau, d'une frégate construite sur le chantier de Marseille.

« Sachant que la frégate, depuis quelque temps sur le chantier, devait être lancée vers les huit heures du matin, une foule immense s'était rendue sur les quais; les fenêtres et jusqu'aux toits étaient garnis de spectateurs; et tous les navires du port, à portée de la frégate, étaient remplis de curieux qui attendaient sa mise à l'eau.

« Cette frégate, percée pour 64 canons, d'une dimension extraordinaire, mais néanmoins d'une forme déliée et très élégante, était sur le chantier à plus de cent pas de l'eau; un grand pavillon était hissé sur la poupe, et un nombre infini de couronnes et de guirlandes de lauriér lui servaient de décoration. De nombreux étais la tenaient comme suspendue; indépendamment de cela, elle était retenue par divers cables. On avait prolongé jusqu'à la mer les planches sur lesquelles la quille portait : c'est ce qu'on appelle *le berceau*. Ce berceau, à partir de la quille, avait été enduit de suif; précaution que l'on prend en pareil cas, moins encore pour faciliter la marche du bâtiment à lancer, que pour prévenir l'inflammation des planches, que ne manquerait pas de causer un énorme frottement.

« A dix heures seulement on commença à abattre les étais des flancs; ensuite ceux de la poupe, et finalement les deux de la proue. On vit alors la frégate se mettre en mouvement. Tout le monde fut ravi d'admiration à la vue de cette masse imposante parcourant majestueusement le chemin qu'on lui avait tracé. Des exclamations, des cris de joie, des battements de mains se firent entendre de toutes parts, au moment où elle se précipita dans la mer; mais à cet instant une commotion subite agita tous les navires du port, comme l'aurait pu faire une violente tempête. Pour moi, qu'un spectacle si nouveau avait mise comme en extase, je fuis surprise par cette secousse inattendue dont ne fut pas exempt *le Cygne*, gros vaisseau sur lequel je me trouvais. J'en éprouvai un tel tournoyement de tête, et il m'a duré si long-temps, que je suis bien déterminée à ne plus me donner une pareille jouissance, s'il me fallait l'acheter au même prix.

« ANTOINETTE R. DE LA M....., à Marseille.

~~~

Dans le nombre des lettres de mes correspondants et correspondantes de la grande division, j'en choisirai trois pour les imprimer en entier; ce sont celles de Mesdemoiselles *Stéphanie de V....., Célinie de B.....*, et *Valérie de K.....*

« Mon bon Génie, quelle belle occasion pour répondre à vos questions, qu'un premier voyage à Paris! L'embarras n'est assurément causé que par la richesse de la matière; et tant de choses nouvelles ont déjà passé sous mes yeux, qu'en vérité je ne sais par où débuter. Mais mon cœur va me guider dans ce choix, et me faire placer en première ligne le bonheur d'avoir connu enfin celui auquel je portais de loin tant de reconnaissance et d'affection, et reçu de lui des témoignages si flatteurs d'intérêt et d'amitié.

« Oui, mon bon Génie, la visite *du* 3 *février* m'a laissé un si doux souvenir, que Paris et ses merveilles ne pourront l'effacer. Je suis bien loin cependant d'y être insensible, et je conviens que j'ai visité avec un vif plaisir le Cabinet d'histoire naturelle, sa riche collection d'oiseaux, la ménagerie royale, et sur-tout la gigantesque africaine; mais ces objets sont trop généralement connus pour que j'ose tenter de les décrire. Vous savez d'ailleurs, mieux qu'un autre, les jouissances que j'ai éprouvées à cette dernière course, quel est celui qui me les a procurées, et combien son obligeante bonté les a doublées.

« Je parlerai donc plutôt des tableaux placés dans les salles du Conseil d'État, dont quelques uns m'ont frappée : Moïse descendant du mont Sinaï, et tenant en sa main les tables de la loi; il est véritablement inspiré de l'Esprit divin. Mazarin mourant et présentant Colbert à Louis XIV : ses yeux sont si éteints, sa figure si pâle, il meurt enfin si réellement, que malgré soi l'on détourne la tête, et que, pour faire diversion à l'impression pénible que l'on éprouve, il est bon de penser à la puérile supercherie dont il usa, à la fin de ses jours, lorsque, pour cacher au peuple sa position désespérée et lui en imposer encore, il se fit promener en chaise à porteur, les moustaches frisées, couvert de blanc et de rouge, et reçut, *sur sa bonne mine*, les compliments ironiques des courtisans. Un cardinal aurait dû, il me semble, employer plus

dignement ses derniers moments, et penser moins au monde qu'il allait quitter, et plus à l'éternité prête à commencer pour lui.

« Si mon bon Génie veut que je lui dise bien exactement tout ce qui a été pour moi une occasion d'intérêt ou de plaisir, j'ajouterai encore que j'en ai éprouvé un très vif, en entendant lire, dans une séance.......

« Stéphanie de V......, à Paris. »

Pardon, Mademoiselle Stéphanie; le reste de votre lettre est on ne peut pas plus aimable et mieux tourné; mais, en conscience, cela ne peut pas entrer dans un Journal où je suis responsable de tout.

« Mon bon Génie, je ne veux pas vous ennuyer avec des traits d'histoire que tout le monde connaît, mais j'ai entendu raconter dernièrement une petite anecdote qui m'a frappée, parce qu'elle montre que Dieu récompense quelquefois sur-le-champ nos bonnes actions, et que le bien que nous faisons nous sert pour cette vie et pour l'autre.

« Un jeune homme occupait, avec sa femme et deux petits enfants, une mauvaise chambre à un sixième étage, dans un des plus misérables quartiers de Paris. L'état de graveur en bois qu'exerçait ce jeune homme, ne lui donnait qu'à peine les moyens de faire subsister sa famille qui manquait souvent du nécessaire. Dans la même maison, habitait une vieille femme qui semblait encore plus malheureuse que le jeune ménage, puisqu'elle était réduite à mendier. Elle tomba malade, et comme elle était absolument seule au monde, la femme du graveur demanda à son mari la permission de la soigner. Elle s'établit donc au chevet du grabat de la pauvre mendiante; elle lui consacre non seulement ses jours, mais encore ses nuits; elle emploie à lui procurer quelque soulagement les faibles ressources dont il lui est possible de disposer. Malgré tous ses soins, la malade est bientôt réduite à l'extrémité. Un jour que sa fidèle garde lui faisait prendre un bouillon, elle crut entendre la mourante prononcer le mot de *notaire;* cependant, elle n'y fit pas d'abord beaucoup d'attention; mais la vieille répéta ce qu'elle venait de dire, et la pria instamment d'aller lui chercher un notaire qu'elle désigna. La jeune femme étonnée demanda à son mari s'il fallait céder à cette fantaisie qui lui semblait un effet du délire. Le mari répondit qu'il ne fallait pas lui refuser la dernière chose qu'elle desirerait peut être au monde. Il alla donc chercher le notaire qui resta enfermé avec la bonne femme plus d'une heure. Quelques jours après, la vieille mourut, et le notaire prévint les deux époux qu'elle leur avait laissé une somme de douze mille francs. Jugez, mon bon Génie, quelle dut être leur joie, de voir récompenser si vite une bonne action, dont il n'espéraient sans doute le prix que dans le ciel.

« Célinie de B......., à Caen. »

« Ce qui m'a le plus occupée, mon bon Génie, tient à une histoire tout entière, pour laquelle je réclame votre patience.

« Nous sortions de l'église, qui est à un quart de lieue du château. Le temps était beau; ma mère me proposa de revenir à pied, par un petit sentier qui traverse la prairie. A moitié chemin, nous trouvâmes un petit garçon proprement vêtu, ayant un petit air doux et honnête qui prévenait en sa faveur. Ma mère lui demanda son nom; il répondit : « Pierre, Madame, « pour vous servir. — As-tu déjà fait ta première « communion, mon petit Pierre? — Nenni, Madame; « j'espérons ben la faire à Pâques, si le bon Dieu et « M. le Curé le permettent. » Cette réponse nous fit rire, et pendant le déjeuner, ma mère la raconta à ses convives. Le Curé vint dans l'après midi; ma mère, qui n'avait pas oublié le petit Pierre, prit des informations près de lui sur cet enfant. Il répondit : « Ah! « Madame, il mérite bien votre intérêt, et par lui-« même et sur-tout par la belle et rare action dont il « est l'objet. » Chacun se raprochant du bon Curé, voici ce qu'il raconta : « Lors de l'entrée des alliés, « cet enfant, et beaucoup d'autres, furent abandon-« nés par leurs mères qui avaient suivi leurs maris « en France et qui, en partant, nous les laissèrent. « La ville de Gray les fit mettre en nourrrice dans « différents villages. Celui-ci fut envoyé à Nantuar, « hameau dépendant de la commune de Saint-Loup. « La nourrice, qui avait à peine de quoi subsister, « rapporta l'enfant, au bout de dix mois; mais on ne « voulut pas le recevoir, l'hospice manquait de fonds. « La pauvre femme revint, pleurant amèrement. Le « père Chapuy, son voisin, voyant son chagrin, lui « dit : Donnez-moi cet enfant; j'en ai déjà trois à moi, « mais c'est égal : quand il y a à manger pour trois, il « y a pour quatre. — Depuis ce temps il élève cet enfant « comme les siens, et ils font l'édification de la pa-« roisse. » Ma mère fut très émue de ce touchant récit; elle envoya chercher de suite le bon et excellent Chapuy, et du plus loin qu'elle le vit, lui fit de doux reproches de ne lui avoir jamais parlé de sa belle action. Je vois toujours ce pauvre bonhomme, tournant son chapeau dans ses mains et répondant : « Faites excuse, not' dame, je l'avions oublié moi-« même. Vla tant de temps, que je croyons qu' c'était « le nôtre. » « Valérie de K., au château d'Esclans. »

Voici maintenant des fragments extraits de deux autres lettres :

« Entre autres choses remarquables que j'ai vues

depuis le premier janvier, rien n'a tant excité mon admiration que le Musée de peinture. Tout m'y paraît merveilleux : j'ai vainement entendu plusieurs personnes critiquer à mes oreilles les tableaux devant lesquels j'étais en extase, et qu'elles appelaient d'horribles croutes. A propos de cela, mon bon Génie, ne trouvez-vous pas qu'il serait bien dur, pour le pauvre auteur d'un tableau ainsi maltraité, d'entendre un jugement aussi sévère, sur un ouvrage qui lui a coûté sans doute bien des peines et du temps. Je vous assure qu'à cause de cela seulement, je m'abstiendrais, si j'étais capable de porter un jugement, de faire mention de ceux qui ne seraient point en faveur de l'auteur, dans la crainte qu'il ne se trouvât près de moi sans que je m'en doutasse. » (M[lle] *Sophie G.....*, à Paris.)

« Le 12 janvier dernier, un vent affreux s'était élevé dans la nuit, et faisait craindre pour quelques bâtiments en mer. Le jour commençait à peine à paraître, que l'on aperçut effectivement un navire qui se dirigeait vers le port et que les vagues repoussaient avec une violence qui rendait tous ses efforts inutiles. Cependant les matelots redoublent de courage; on croit un instant qu'il va échapper au danger, quand un tourbillon plus fort que les précédents le soulève à une hauteur considérable, l'emporte derrière la jettée, et l'échoue sur le rivage. On s'empressa de sauver l'équipage, et heureusement il n'y eut point de malheur. Pour retirer le navire de cette pénible position, on employa un singulier moyen, ce fut d'amarer autour du navire un chapelet de tonneaux vides; la mer venant a monter sous ces tonneaux, les souleva facilement, et avec eux le navire qui entra dans le port, à la grande satisfaction du propriétaire qui le croyait perdu sans ressources. » (M[lle] *Léonie Q.....*, Dieppe.)

Je mentionne honorablement les lettres de mes jeunes correspondantes dont les noms suivent, et à plusieurs desquelles je dois des remercîments particuliers pour les choses aimables qu'elles m'ont dites, ou pour la confiance touchante qu'elles me montrent en me parlant de leurs études :

Mesdemoiselles *Sophie Ch....; Aline L....*, à Baugé; *Cécile de V....; Amélie de W.....*, à Corbeil; *Emma et Ernestine H. de Saint-Y....*, à la Maison royale de Saint-Denis; *Éléonore de K.....*, au château d'Esclans; les Élèves des Dames de Saint-Pierre, à Grenoble; les Élèves de Mesdemoiselles Wouters, à Nancy.

~~~~~~

Je me bornerai à imprimer une seule lettre de celles de la petite division. Elle est de Mademoiselle *Victorine G....*; la voici :

« Ce que j'ai remarqué et qui m'a le plus frappée, mon bon Génie, c'est le contraste qui existait, pendant les jours gras, entre ces équipages brillants qui couvraient les boulevards et le nombre prodigieux de pauvres qui les entouraient, et qui tendaient souvent inutilement, une main suppliante à ceux qu'ils avaient vus, le matin, dépenser sans hésiter, pour se déguiser en Pierrot ou en Polichinelle, une somme qui leur aurait donné du pain pour un mois. Mon frère et moi, nous étions déguisés aussi, et nous étions bien contents, mon bon Génie; mais je vous assure qu'après avoir fait cette réflexion nous n'étions pas si heureux.

« Une autre chose qui m'a vivement intéressée aussi, c'est une pauvre vieille, que je vois toujours, aux Champs-Élysées, et qui vend du pain d'épice et du sucre d'orge, dans une boîte qu'elle porte devant elle. Cette pauvre malheureuse est bien vieille, et cependant, qu'il fasse froid ou chaud, qu'elle soit bien ou mal portante, qu'elle soit assez vêtue ou non, il faut qu'elle cherche à vendre son sucre d'orge. Si personne n'en veut, ou si les petits promeneurs ont le gousset vide, il faut que la pauvre vieille se passe de manger. Mon bon Génie, je vous en prie, recommandez-la à tous les petits amateurs de charité ou de sucre d'orge, de votre connaissance.

« VICTORINE G....., à Paris. »

Trois autres lettres méritent d'être mentionnées honorablement, ce sont celles de M[lle] *Aimée L.....*, à Besançon; M. *Anatole de Th.....*, à Autun; et M[lle] *Élisabeth C....*, à Montignac.

~~~~~~

Le défaut d'espace m'oblige à renvoyer au numéro prochain l'explication de la dernière charade, qui a été devinée par très peu de lecteurs.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 16 mars 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe année. N° 46.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES DU BON GÉNIE

A DIVERSES QUESTIONS DE SES JEUNES AMIS.

Je dois réponse à plusieurs questions qui m'ont été adressées, depuis quelque temps, par mes chers correspondants; je vais me mettre en devoir de liquider ce petit arriéré.

On m'a demandé :

Comment se fait-il que nous ne nous apercevions pas que la terre tourne?

Tandis que la terre tourne, nous tournons avec elle, et tous les objets qui nous environnent sont entraînés dans le même mouvement; il en résulte que rien de ce qui est à portée de notre vue, ne reste en arrière pour nous avertir que nous changeons de place.

Lorsque vous êtes sur un bateau qui suit le cours d'une rivière, le rivage et les objets que vous laissez en arrière vous font apercevoir que vous avancez; sans cela, vous n'auriez aucune révélation du mouvement du bateau avec lequel vous êtes entraîné. Cela est si vrai que, si vous fixez vos regards sur un des objets que présente le rivage, vous éprouvez une illusion qui vous ferait croire que c'est cet objet qui s'éloigne et non pas vous qui avancez; et si vous êtes enfermé dans une chambre du bateau, où tous les objets qu'elle contient sont emportés avec vous dans la même impulsion, vous ne pouvez savoir si le bateau reste stationnaire ou s'il avance, à moins que le bruit des rames ou du frottement de l'eau ne vous en avertisse; et encore, dans ce cas, ne sauriez-vous dire en quel sens il est poussé. Cela tient à ce que, pour aprécier un mouvement, il faut un point immobile de comparaison.

Lorsqu'on observe les astres, on s'aperçoit qu'ils changent incessamment de position relativement à nous; cela nous révèle un mouvement; mais par une illusion semblable à celle qu'on éprouve sur le bateau, où il semble voir fuir le rivage, nous serions tentés d'attribuer ce mouvement aux astres même, tandis que c'est nous qui tournons réellement. C'est ce changement de position des astres par rapport à nous, ou plutôt de nous par rapport aux astres, qui indique les heures du jour et de la nuit; mais la distance prodigieuse à laquelle ils sont placés, est cause que nous ne pouvons nous apercevoir du mouvement qui s'opère, qu'autant que nous fixons longuement notre attention sur un point du ciel; et le plus souvent, ce cours majestueux se poursuit, sans que nous songions seulement à le remarquer.

Quelle est la cause des Aurores Boréales?

Cette question m'avait déjà été faite précédemment, et j'y ai répondu, autant que je pouvais le faire, dans le n° 38 de la troisième année de mon journal.

Qu'est-ce que le Mancenillier?

Le *Mancenillier* est un arbre d'Amérique, très commun dans les Antilles et sur le continent qui avoisine ces iles; il y croît ordinairement sur les bords de la mer. C'est un arbre assez élevé, très rameux; son port et son feuillage lui donnent l'apparence d'un grand poirier; son écorce est épaisse, assez unie et grisâtre; son bois est dûr et compacte, comme celui du noyer; la surface supérieure de ses feuilles est d'un vert luisant et foncé, le dessous est d'un vert pâle; il porte de petites fleurs d'un pourpre foncé, auxquelles succède un fruit qui ressemble un peu à une pomme d'api. Cette apparence trompeuse du fruit du *Mancenillier,* jointe à son odeur agréable, invite à le manger; mais sa chair spongieuse et molasse contient un suc laiteux qui, d'abord d'un goût très fade, devient bientôt caustique, et brûle à-la-fois les lèvres, le palais et la langue.

Les feuilles, l'écorce et le bois du *Mancenillier* sont pleins du même suc; c'est un poison très acre et mortel. Les Indiens avaient coutume d'y tremper le bout de leurs flèches, quand ils voulaient les rendre funestes à leurs ennemis. Ces armes conservent très long-temps leur qualité vénéneuse. Le naturaliste Bomare dit en avoir vu la preuve à l'arsenal de Bruxelles, où on lança une de ces flèches dans la cuisse d'un chien. Quoiqu'elle eût été empoisonnée cent quarante ans auparavant, le malheureux animal ne confirma pas moins, par une prompte mort, que le poison n'était pas encore éteint. Une seule goutte de suc de *Mancenillier* produit sur la peau des ampoules, comme ferait un charbon ardent. On peut juger par là des ravages qu'il causerait intérieurement. Autrefois, quand on voulait couper cet arbre, on commençait par faire tout autour un grand feu de bois sec, pour lui enlever une partie de sa sève laiteuse et malfaisante; après cette opération, pendant laquelle on évitait avec soin la fumée, on y portait la hache. Aujourd'hui les ouvriers prennent seulement la précaution de se couvrir les yeux et le visage d'une gaze, afin de se garantir de l'impression fâcheuse des gouttes de liqueur qui pourraient arriver jusqu'à eux. Le bois de cet arbre est employé, en Amérique, à faire des meubles, et sur-tout de très belles tables, dont la surface est lisse et semble marbrée.

Comme on exagère tout, on a dit que l'ombre seule du *Mancenillier* était mortelle pour celui qui s'y reposait, et que les gouttes de pluie tombées sur ses feuilles devenaient elles-mêmes un poison. Ces faits ne sont point exacts; mais toutefois il est possible que l'air qui environne ces arbres ne soit pas très pur et très sain; et les voyageurs agissent prudemment, en ne choisissant pas cet abri pour y passer la nuit, ou même pour y dormir une partie du jour.

LE CONCOURS D'AMOUR FILIAL.

CONTE (1).

En Germanie, au temps jadis,
Dans un joli petit village,
S'était transmis de père en fils
Un aimable et touchant usage.
Au retour des fleurs, tous les ans,
Le doyen des chefs de famille,
En présence des habitants,
Couronnait une jeune fille
De douze à quatorze printemps.
Ce n'était pas la plus gentille,
Mais celle qui, pour ses parents,
Manifestait, dès sa jeunesse,
Plus de dévoûment, de tendresse,
Plus d'amour, plus de soins constants;
Et les parents venaient eux-mêmes,
Devant quatre juges suprêmes,
Plaider les droits de leurs enfants.
Ne prenez point pour une fable
Ce concours d'amour filial;
En voici le procès-verbal
Extrait d'un livre respectable.

Cejourd'hui, pardevant le village assemblé
Sur la place dite Esplanade,
Le doyen étant sur l'estrade,
Et le bailli sur son siège étalé;
Les parents de la jeune Lise,
De la tendre Lisbeth, de la douce Denise,
Ont tour-à-tour ainsi parlé:

Si vous saviez combien ma Lise est bonne,
Dit le vieux Frantz, vous n'hésiteriez pas
A lui voter cette fraîche couronne.
Depuis cinq ans, elle guide les pas

(1) J'ai déjà donné, dans mon Journal, deux fragments de ce Conte, dont la composition avait été interrompue, et que je ne songeais pas alors à terminer. Ayant eu récemment l'occasion de l'achever pour une autre destination, j'espère que mes lecteurs ne trouveront pas mauvais que je le reproduise ici en entier, quoiqu'ils en connaissent déjà une partie.

D'un père aveugle, et chaque jour, lui donne
Le pain gagné par ses bras délicats.
Mes tristes yeux, en perdant la lumière,
Avaient gardé la force de pleurer,
Et je disais, dans ma douleur amère:
Viens, mon enfant, viens, nous allons errer
De ville en ville; aux riches de la terre
Nous montrerons ton âge et ta misère;
Lorsque si jeune ils te verront souffrir,
Ils sentiront leur âme s'attendrir,
Et la pitié... — Que dites-vous, mon père?
S'écria Lise; ah! je n'ai plus de mère,
Mais son exemple est gravé dans mon cœur!
Bien faible encor, pour vaincre le malheur
Je trouverai la force nécessaire;
Ne quittons point notre douce chaumière;
Vous y vivrez de mon petit labeur;
Comptez sur moi, votre Lise est trop fière
Pour mendier le pain de son vieux père.
— Avec transport j'embrassai mon enfant,
Et dès ce jour me reposai sur elle.
Oh! quel amour! quel dévoûment touchant!
Je l'entendais, à chaque aube nouvelle,
Quitter son lit et marcher doucement,
A ses travaux se remettre avec zèle.
Ce petit bruit, ce léger mouvement
Venaient frapper la couche paternelle,
Comme un rayon du beau soleil levant.
Je m'éveillais, et ma jeune gazelle
Près du vieux Frantz accourait en chantant.
Son seul repos était pour me distraire,
Son seul plaisir un baiser de son père...
Ah! pourriez-vous hésiter, en ce jour,
A couronner son filial amour?

A ces mots, il se fait entendre
Certain murmure harmonieux,
Et chacun jette un regard tendre
Sur Lise qui baisse les yeux.
Mais une mère en deuil, plaintive, desolée,
Soutenant un triste vieillard,
S'avance et fixe le regard
Des juges et de l'assemblée.
Chacun a reconnu les parents de Lisbeth,
De Lisbeth que chacun aimait,
Que tout le village a pleurée;
Tous les cœurs sont émus, et la foule se tait,
Pour entendre à son tour cette mère éplorée.

Je dirai peu de mots: ma douce enfant n'est plus!
Durant treize ans entiers, elle a fait nos délices;
Son âme était un temple où toutes les vertus
De bonne heure ont reçu les plus purs sacrifices.
Le dernier fut affreux; elle s'y résigna.
Alors qu'un mal cruel vint frapper son enfance,
Durant quatre longs mois de crainte et de souffrance,
Sur son front angélique un calme saint règna.
La peur de m'affliger soutenait sa constance:
Je suis mieux, disait-elle, ô Maman, ne crains rien;
Va goûter le repos, va, crois-moi, je suis bien...
Son sourire vingt fois me rendit l'espérance!
Et lorsqu'enfin la Mort, de sa terrible faulx,
S'apprêtait à trancher une trame si chère,
J'entendis ma Lisbeth qui murmurait ces mots:
Mon Dieu, je me soumets, je vais quitter la terre;
J'ai souffert sans me plaindre: ah! de votre bonté
Si ma soumission, hélas! a mérité
Quelque prix ici bas, Dieu, veillez sur mon père,
Protégez sa vieillesse... et consolez ma mère.
Quand ils ne m'auront plus, qu'ils seront malheureux!
Si je desirais vivre, hélas! c'était pour eux,
C'était pour les aimer, les servir... Mais qu'entends-je?
Dieu m'appelle... ô Maman... c'est la voix de son ange!
Je vais prier pour vous... recevez mes adieux...
— Ce mot fut le dernier: voyez ma robe noire!
Ma douce enfant n'est plus! que votre arrêt pieux
Juge si la couronne est due à sa mémoire.

Ce récit simple et douloureux
Fut suivi d'un profond silence;
Des pleurs étaient dans tous les yeux;
Et par respect pour la souffrance,
Pendant quelques instants on suspendit le cours
Des débats ouverts du concours.
La mère Pétronille enfin est appelée
Pour plaider devant l'assemblée,
Et voici son naïf discours:

Vous connaissez tous ma Denise,
Et vous apprendrez sans surprise
Que la dame de ce hameau,
La trouvant si douce et gentille,
En ait voulu faire sa fille
Et l'élever dans son château.
Viens près de moi, petite amie,
Lui dit-elle un jour tendrement;
Tu seras mon enfant chérie;
Je ferai le sort de ta vie
Et te placerai dignement.
Tu porteras riche dentelle,
Fichu brodé, joli chapeau,
Comme une noble demoiselle.
Tu trouves qu'ici tout est beau;
Viens-y, si tu veux être belle:
Tu verras nos festins, nos jeux,
Et de fête en fête nouvelle
Tes jours s'écouleront heureux.
— Oh! Madame, dit ma Denise,
Vous êtes trop bonne, vraiment;
Mais puis-je être richement mise?

Ma mère est mise pauvrement.
A vos fêtes comment me plaire?
Quel goût avoir en un festin,
Quand je sais que mon pauvre père
Travaille et n'a rien que du pain?
— Tu raisonnes en bonne fille,
Dit la Dame; mais, mon enfant,
Je veux donner à ta famille
De quoi vivre plus aisément.
— Oh! oui, vous êtes généreuse;
Mais nous n'avons pas de besoins;
Avec peu ma mère est heureuse,
Et pour elle, la chose affreuse
Serait la perte de mes soins.
— Ah! s'écria la châtelaine,
Donnant à Denise un baiser,
Dieu me garde de vous causer,
Bonnes gens, si cruelle peine!
Mais je me souviendrai de toi,
Denise; va dire à ta mère
Qu'elle est bien plus riche que moi,
Puisque dans son humble chaumière
Elle possède un doux trésor,
Dont ni la puissance ni l'or
Ne peuvent priver sa misère.

Dans le hameau, depuis de jour,
Jamais la Dame n'est venue
Sans nous dire un petit bonjour,
Et sans répéter tout émue,
Faisant un soupir à part soi:
Allez, ma bonne Pétronille,
Quoique je dote votre fille,
Vous êtes plus riche que moi.

Sur Denise à son tour tous les yeux se fixèrent.
Les juges quelque temps entre eux se regardèrent;
Le doyen se grattait le front,
Et le bailli d'un air profond
Ruminait son avis, quand des cris éclatèrent:
Triplez, triplez le prix! Heureux, en pareil cas,
Qu'on vint le tirer d'embarras,
Le respectable aréopage
Prononce enfin ces mots: Concours douteux! Partage!
Notre avis est, pour cette fois,
Qu'au lieu d'une couronne, il en soit donné trois,
Sauf retour à l'ancien usage.

Ici clos le procès-verbal,
Au bas duquel on voit placée
Une note presque effacée
Où j'ai pu déchiffrer encor tant bien que mal:

Sur la tombe où Lisbeth repose
On a trouvé, le lendemain,
Trois couronnes de blanche rose;
Triste hommage, offert par la main
De la tendresse maternelle,
Des regrets et de la douleur,
De l'amitié sainte et fidèle,
Et du respect pour le malheur!

L. P. J.

ANNONCES DE LIVRES.

J'ai annoncé, il y a quelque temps, l'ouvrage de M. Clias sur la gymnastique. Deux nouveaux traités viennent de paraître sur le même sujet. L'un est intitulé: *Gymnastique des jeunes gens, où traité élémentaire des différents exercices propres à fortifier le corps, à entretenir la santé, et à préparer un bon tempérament.* 1 vol. in-18, avec 33 planches gravées; prix: 2 fr. 50, et 3 fr. par la poste.

Celui-ci me paraît atteindre parfaitement son but, et contenir toutes les indications nécessaires pour guider dans le choix, la gradation et l'exécution des exercices.

Le second est destiné aux demoiselles et intitulé: *Calisthénie ou Gymnastique des jeunes filles;* 1 vol. in-18, avec 25 planches gravées. Même prix que le précédent.

Peut-être mes jeunes lectrices trouveront-elles que tous ces exercices ne sont pas également gracieux et élégants, et seront-elles peu tentées de s'y livrer. A cet égard, je n'ai qu'un seul conseil à leur donner, c'est de se conformer aux desirs de leurs parents; c'est de ne pas vouloir faire, sans nécessité, de la gymnastique comme des garçons, et de ne pas se refuser non plus à quelques exercices, que leurs parents jugeraient utiles pour le développement de leur corps et l'affermissement de leur santé.

On trouve ces deux ouvrages chez les libraires Audot, rue de Sorbonne, et L. Colas, rue Dauphine.

CHARADE.

Pour la sûreté domestique,
Pour la langue diplomatique
Et pour celle de la musique,
On a besoin de mon premier;
Un cheval bien dressé s'arrête,
Aussitôt qu'il entend le son
De la voyelle, mon second;
Si j'étais ou vache ou mouton,
Obéissant à la houlette,
Je suivrais par-tout mon dernier,
Et je n'en serais pas plus bête
Que ce héros à pauvre tête,
Qui perdit victoire et conquête
Pour suivre une fois mon entier.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions proposées dans le numéro précédent.)

Imprimerie de JULES DIDOT AINÉ, imprimeur du roi, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 23 MARS 1828.

IVe ANNÉE. N° 47.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LES CACHEMIRES.

C'est encore pour répondre à une question qui m'a été faite, que je vais parler aujourd'hui des tissus de *Cachemire*, et des chèvres de *Cachemire*.

Il n'est aucun de mes lecteurs, et sur-tout aucune de mes lectrices, quelque jeune qu'elle soit, qui ne connaisse déja et qui n'ait déja admiré ces beaux schals et ces tissus doux et moëlleux, connus sous le nom de *Cachemires*. On leur donne ce nom, parce qu'ils nous sont venus en effet de Cachemire, où on les fabrique avec un duvet délicat fourni par une chèvre du Thibet. Cette chèvre ressemble à une chèvre ordinaire; elle a des cornes le plus souvent droites, et quelquefois recourbées en arrière. Sa toison se compose d'un poil long qu'on appelle *jare*, et d'un poil court, en forme de duvet, qui est près de la peau. La plupart de ces animaux sont de couleur blanche; quelques individus portent de longs poils noirs sur le cou ou sur la tête, ou par taches sur le corps; leurs toisons sont épaisses, garnies, descendent bas, et couvrent même les jambes jusqu'aux pieds. Les chèvres du Thibet ont dans leurs mouvements une liberté, une adresse et un moëlleux remarquables; les jeunes sur-tout ressemblent aux plus jolis petits chiens pour la forme, et aux jeunes chats pour la grace; elles sont d'un naturel moins sauvage, moins vagabond que nos chèvres ordinaires, plus faciles à garder et à faire marcher en troupes; elles ne sont pas plus difficiles à nourrir, et donnent un lait très abondant et très substantiel.

C'est avec leur duvet laineux seulement, qu'on fabrique les étoffes de Cachemire. Le plus beau duvet vient de Lassa et de Ladak dans le Thibet; il en vient aussi une grande quantité de Casgar et de Bokhara, que l'on exporte dans le Thibet et à Cachemire, pour le convertir en schals, dont il se fait une grande consommation en Asie. On apporte les duvets à Cachemire en balles; ils sont alors mélangés de poils grossiers; des femmes ou des enfants en extraient le *jare* et les parties hétérogènes; le duvet est cardé par des jeunes filles, sur des tapis de mousseline des Indes, afin d'alonger la laine sans la briser, et de la dégager de tout corps étranger; dans cet état enfin, elle est livrée aux teinturiers et aux fileuses. Le métier sur lequel on fabrique les schals est très simple et disposé horizontalement; l'ouvrier travaille sur l'envers; un enfant placé dessous et ayant le dessin sous les yeux, l'avertit à chaque coup de navette, des couleurs qu'il doit employer, et dont les bobines sont chargées. Un schal de la plus grande beauté, ainsi fabriqué, vaut, sur les lieux, de douze à quinze cents francs.

Depuis quelques années on a essayé d'en fabriquer en france, en faisant venir de l'Inde la matière première, c'est-à-dire le duvet de cachemire, et l'on y a parfaitement réussi. On a même entrepris de naturaliser en France les chèvres du Thibet, et pour cela M. Jaubert commença, au mois d'août 1818, un voyage dont le but était de se procurer et d'amener dans nos climats un troupeau de chèvres. Il n'eut même pas besoin d'aller jusqu'au Thibet, car étant arrivé sous le Caucase, il apprit qu'il existait chez les nombreuses hordes de Kirghiz, peuple nomade qui vient en Bucharie, sur les bords de l'Oural, une espèce de chèvre presque toujours d'une blancheur éclatante, portant tous les ans au mois de juin une toison remarquable. Les échantillons qu'on lui donna le convainquirent de la conformité de ce duvet avec celui qui venait de l'Inde. En effet, à peu de distance d'Astracan, il trouva de ces chèvres, auxquelles on donnait, dans la langue du pays, le nom de *chèvres du Thibet*, et il en acheta environ douze ou treize cents qui furent envoyées en France: mais un grand nombre périrent dans le voyage, par différentes maladies, et il n'en arriva guères que quatre cents en très bon état. Ce nombre, au reste, a été suffisant, pour qu'on pût s'assurer que ces animaux étaient susceptibles de s'acclimater chez nous.

Dans les dernières expositions des produits de notre industrie, on a vu de magnifiques schals et des tissus de Cachemire, dont la perfection surpasse celle des schals et des tissus de l'Inde. Les plus remarquables sont sortis des fabriques de MM. Ternaux et de M. Lagorce. On a voulu essayer de changer les dessins bizarres des schals des Indes, et de les remplacer par des dessins de fleurs; mais l'effet n'en est pas heureux, et ces dessins réguliers ne sont agréables que quand le schal est étendu. Cela se conçoit : dans les dessins de l'Inde, les couleurs sont infiniment variées, et assemblées avec harmonie, de manière que dans le plus petit coin d'une palme, vous apercevez toujours cet harmonieux mélange; tandis que, dans une guirlande de fleurs, par exemple, si le schal est drapé, ou plié, ou chiffonné, vous voyez une portion de rose ou de jonquille, qui ne présente à l'œil qu'une grosse tache rouge ou jaune. La bizarrerie des palmes turques n'est donc pas aussi mal combinée qu'on pourrait le croire; elle est réellement un effet de l'art.

Je dirai, en terminant, que le tissu de Cachemire n'est pas seulement estimable par sa beauté; il y a des étoffes, telles que le velours et le satin, qui sans doute ont plus d'éclat, mais il n'en est aucune qui réunisse à un plus haut degré la solidité à l'agrément. Le Cachemire, tout à-la-fois chaud et léger, moëlleux et brillant, drape mieux qu'aucune autre étoffe. Il convient tout à-la-fois au luxe et à l'économie, car il est cher, mais il est de durée; et il n'exige pas des soins trop minutieux, parce qu'il se nettoye indéfiniment sans rien perdre de sa première beauté. Prenez garde, Mesdemoiselles, il n'en est pas ainsi de toutes les autres étoffes dont vos robes sont faites.

PETITS SERMONS DE CARÊME.

❦ De tous les vœux formés par l'homme, le plus général et le plus ardent est pour le bonheur; or ce bonheur qu'il appelle et qu'il souhaite incessamment, lui échappe, je n'ose pas dire toujours, car le mot serait décourageant, mais au moins presque toujours. Il semble, en fuyant devant nos desirs, vouloir nous avertir que notre destinée ne peut pas s'accomplir tout entière dans cette vie, et qu'il faut espérer quelque chose au-delà. L'homme, cependant, à défaut de ce bonheur complet et stable qu'il ne peut atteindre, saisit avec avidité le bonheur d'un moment, qu'il rencontre par fois, et qui n'est que le plaisir. C'est pour l'aider à supporter les épreuves de la vie, c'est pour le délasser des fatigues du voyage, c'est pour lui rendre les forces et le courage, que le plaisir lui a été donné. Mais s'il s'égare au point de voir, dans le plaisir, l'unique, ou seulement la principale affaire de la vie, ce bienfait ne sera plus pour lui qu'un présent funeste, qu'une source de regrets et de repentirs.

❦ Les lectures de pur amusement, le spectacle, la conversation, sont des plaisirs destinés à reposer l'esprit, quand il s'est livré à des travaux sérieux; mais l'usage immodéré de ces plaisirs doit nécessairement le rendre incapable d'occupations graves. Peut-être dira-t-on que cela n'a pas un grand inconvénient pour les gens qui n'ont rien à faire. D'abord, je répondrai qu'il y a quelque chose d'immoral à n'avoir rien à faire; qu'un semblable aveu est indigne de quiconque se respecte et veut obtenir un peu de considération. Quelle que soit la position d'un homme, d'une femme, ou d'un enfant, il a toujours quelque chose à apprendre ou un peu de bien à faire, s'il veut y songer et s'en donner la peine. Si Dieu l'a mis au-dessus de tous les besoins contre lesquels tant d'autres ont à lutter, ce n'est pas pour le dispenser d'accomplir la tâche imposée à toute créature; au contraire, ses devoirs envers la société et envers lui-même, sont d'autant plus obligatoires, qu'ils lui ont été rendus plus faciles.

❦ La nature a fait le goût, et l'homme a inventé la gourmandise.

Il y a trois nuances à observer dans la gourmandise: 1°, la *gloutonnerie*, qui ne veut que la quantité des mets, sans s'enquérir de la qualité; 2°, la *gourmandise*

proprement dite, qui veut tout à-la-fois la quantité et la qualité, mais qui, dans le cas d'option, penche pour la qualité; 3° la *friandise*, qui recherche exclusivement les mets délicats et légers. Ainsi, les *gloutons* sont ceux qui mangent trop; les *gourmands proprement dits* sont ceux qui mangent trop de bonnes choses; les *friands* sont ceux qui se nourrissent mal, parce qu'ils oublient leur estomac au profit de leur palais. Tous ces gens-là finissent par dire: *Ah! si j'avais su...!*

¶ *Si j'avais su...; je n'aurais jamais cru...; si l'on pouvait prévoir...;* propos d'insensés. Le sage prévoit le mal, et pour ne pas s'y exposer, il résiste à ses passions.

LOUISE,

OU

LA PETITE FILLE QUI VEUT AVOIR LE DERNIER.

M. de Germeuil entend les cris de sa fille et descend précipitamment de son cabinet : « Ah! mon Dieu! Louise vient de tomber, ou de se donner un coup affreux! La tête a-t-elle porté, ma chère? » — Louise pleurant : « Non, mon Papa. » — M. de Germeuil: « Tu t'es écorché les genoux peut-être; cela fait mal, sans doute, mais il n'y a point de danger. » — Louise, pleurant plus fort: « Ce n'est pas cela. » — M. de Germeuil : « Tu t'es donc coupée ou brûlée? Voyons, montre-moi ton mal. » — Louise, toujours pleurant: « Ce n'est pas tout ça. » — M. de Germeuil : « C'est donc du chagrin tout-à-fait: ton oiseau est malade...» — Louise, sanglottant: « Mon Dieu non, c'est Maman... » — M. de Germeuil: « Ta mère est malade! ô ciel! je cours... » — Louise : « Eh! non, Papa, c'est Maman qui me donne du pain sec à mon second déjeuné. » — M. de Germeuil : « Voilà la cause de ces grands cris! Si ta mère te donne du pain sec, tu l'as sans doute mérité; mais pour ces cris ridicules, tu mériterais une plus grande punition. » — Louise: « Je n'ai rien fait du tout pour avoir du pain sec. » — M. de Germeuil : « Alors, c'est que ta mère a voulu t'habituer à manger moins entre tes repas; elle espère, avec raison, te corriger de la gourmandise, en ne te donnant que du pain... Mais à qui donc cette grappe de raisin sur la chaise à côté de toi? » — Louise : « Ce n'est pas à moi, car je n'en veux pas... » — M. de Germeuil : « Qui l'a donc placée là?... » — Louise, rougissant : « C'est Maman qui l'a mise à côté de mon pain. » — M. de Germeuil : « Et elle t'a dit de manger le pain sec et de laisser la grappe de raisin? » — Louise: « Non, mon Papa, mais du raisin! ça n'est pas quelque chose; c'est comme du pain sec. » — M. de Germeuil : « Ah! c'était du pain sec avec du raisin, qui te faisait pleurer. » — Louise: « J'aimerais mieux ne rien avoir. » — M. de Germeuil, prenant le raisin : « En ce cas, j'emporte le raisin. » — Louise, faisant des cris furieux: « Mon raisin, mon raisin, je veux mon raisin, c'est mon raisin, il est à moi, mon raisin, rendez-moi mon raisin! » — M. de Germeuil : « Vous accusiez votre mère de ne vous avoir donné que du pain, vous faites un mensonge, et vous ne savez pas supporter une légère privation! » — Louise : « Je veux mon raisin, laissez-moi mon raisin. » — M. de Germeuil: « La colère vous transporte, Louise; vos cris sont ridicules. Si vous pleuriez de regret d'avoir menti, je vous pardonnerais. » — Louise: « Je crierai jusqu'à ce que j'aie mon raisin. » — M. de Germeuil : « Vous crierez long-temps, car vous ne l'aurez point. » — Louise: « Mon raisin, mon raisin! » — M. de Germeuil: « Vous n'en vouliez pas, tout-à-l'heure! » — Louise: « Je ne le mangerai pas, j'aimerais mieux mourir que de la manger, mais... vous n'avez pas le droit de prendre mon raisin. » — M. de Germeuil : « J'ai le droit et le devoir de corriger un enfant colère et mutin. » — Louise: « Vous ferez ce que vous voudrez, mais je crierai toujours mon raisin! » — M. de Germeuil: « Louise, vous ne dînerez pas à table, et vous serez en pénitence toute la soirée. » — Louise: « Ça m'est bien égal, c'est pour me punir que vous faites cela, eh bien, ça ne me punira pas! » — M. de Germeuil: « Revenez à vous, Louise, la colère vous fait perdre le sens. Heureusement que vous êtes en démence, sans quoi, ce que vous venez de dire serait la marque d'un mauvais cœur, d'un caractère incorrigible! » — Louise, avec un sang-froid affecté : « Je sais bien ce que je dis, je ne suis pas folle. Plus on me punira, plus je désobéirai, plus je répéterai mon raisin! rendez-moi mon raisin! » — M. de Germeuil: « Adieu, Louise, je vais prier Dieu qu'il me rende ma fille; je vous conseille d'en faire autant. » — Louise: « mes parents ne cherchent qu'à me faire de la peine.» — M. de Germeuil: « Ingrate! » — Louise : « Jamais on ne m'a aimée. » — M. de Germeuil : « Louise, priez Dieu qu'il vous pardonne. » — Louise: « Mon raisin! mon raisin! » — M. de Germeuil : « Louise, priez Dieu. » — Louise: « *Laissez-moi, je ne vous aime plus*, je veux mourir, laissez-moi mourir. » — M. de Germeuil: « Adieu, Louise, songe qu'avant de mourir il faut se recommander à Dieu, et sur-tout lui montrer une âme repentante. »

Sitôt que M. de Germeuil fut remonté dans son cabinet avec la grappe de raisin, Louise, abandonnée à elle-même, jeta son pain, cria, pleura, sanglotta, puis se rappela tout ce qu'elle avait dit à son père, au meilleur, au plus tendre des pères; elle sentit une véritable douleur succéder à son emportement; elle ramassa son pain et voulut le manger; mais elle n'a-

vait plus faim, elle se retira dans sa chambre et se mit à prier. Après avoir demandé pardon à Dieu du fond du cœur, elle se sentit un peu moins abattue. A l'heure du dîner, elle ne vint point à table: on la servit dans sa chambre. Elle ne mangea que de la soupe et du pain, et dit à sa bonne qu'elle ne méritait pas autre chose. Quand l'heure de se coucher fut venue, Louise espérait, sans l'oser demander, que ses parents l'embrasseraient; hélas! elle se mit au lit sans les avoir vus.

Le lendemain matin, le premier objet que Louise aperçut à son réveil, en face de son lit, ce fut la fatale grappe de raisin, suspendue à la muraille de sa chambre sur une feuille de papier blanc, au bas de laquelle se lisait en grosses lettres : *Laissez-moi, je ne vous aime plus.*

A cette vue Louise pleura de nouveau : elle éprouvait un repentir amer d'avoir affligé des parents qu'elle chérissait, et dont elle connaissait la tendresse. Pour se punir elle-même, elle s'imposa la pénible obligation de contempler matin et soir les mots cruels que ses lèvres avaient pu prononcer. Elle décrochait la fatale grappe de raisin, et la posant avec le papier sur sa table, elle la baignait de pleurs, en faisant sa prière; ensuite elle la remettait tristement à sa place. Cependant elle s'efforçait, par sa bonne conduite, son application à l'étude et sa douceur, de reconquérir les caresses de ses parents; mais elle n'osait encore solliciter son pardon. M. de Germeuil vit son repentir sincère. Au bout de trois jours, il détacha lui-même la grappe et le papier, pendant que sa fille dormait, et le lendemain, l'heureuse Louise vit, à la place, une jolie perspective à l'Aquarelle, avec un ciel sans nuages; au bas, était écrit: *Ils sont effacés par tes larmes.*

A. D.

VARIÉTÉS.

Je parlais, il y a peu de temps, de la formation soudaine de volcans, et des circonstances qui accompagnent cet imposant phénomène. Voici un fait récent, dont les détails sont contenus dans une lettre de M. Gamba, consul de France à Tifflis.

Le 25 décembre dernier, une violente tempête avait éclaté sur la ville de Bakou. Le lendemain, on entendit, à quatre lieues à-peu-près au nord-ouest, un bruit semblable à de fortes détonations d'armes à feu. Bientôt apparut dans l'air une colonne de feu d'une hauteur extraordinaire, qui brûla pendant trois heures, et se réduisit progressivement à n'avoir que deux pieds. Ce foyer qui embrassait un espace de 600 pieds de long sur 450 de large, continua de brûler ainsi pendant vingt-quatre heures. Des secousses de tremblement de terre, produisant un bruit semblable au fracas du tonnerre, accompagnaient la formation de ce nouveau volcan. Dès le commencement de son éruption, il a lancé des pierres calcinées de différentes espèces, et des colonnes d'eau, dont la hauteur diminuait bientôt sensiblement. On n'a cependant point trouvé de cratère sur le plateau d'où il est sorti; au contraire, le terrain s'est soulevé de deux pieds environ. Au moment où M. Gamba écrivait, on y voyait encore du feu, et la flamme sortait du sol pour peu qu'on le remuât. Ce feu était rouge, ne laissait aucune odeur, et l'atmosphère n'en éprouvait nulle altération. Au midi de cet emplacement, ajoute M. Gamba, on aperçoit une espèce de source bourbeuse d'où il s'élève sans interruption des boursoufflures d'un demi-pied de haut et d'un pied de circonférence; les colonnes de cette substance s'élancent par fois à une hauteur de deux pieds et plus. La source a trente pieds environ, de circuit. Un employé des mines a été envoyé sur les lieux pour recueillir tous les détails relatifs à ce phénomène remarquable.

— Une petite fille de six ans lisait, il y a quelque temps, à haute voix, l'histoire de Tobie, en présence de plusieurs personnes au nombre desquelles se trouvait sa bonne maman, affligée d'une cécité incurable. Arrivée au moment où le père de Tobie recouvre la vue, elle s'arrête et dit qu'elle ne veut plus lire. On croit que c'est un caprice, on lui dit de continuer; elle persiste. Enfin, on la met en pénitence; elle s'y soumet. Quelques instants après, sa bonne maman s'étant retirée, la pauvre enfant s'écrie en pleurant : « Comment vouliez-vous que je lusse la fin de l'histoire devant ma bonne maman qui ne pourra jamais recouvrer la vue comme le père de Tobie! »

— J'apprends que la chanson *du Petit Montagnard*, que chante André, dans mon historiette du 6 janvier dernier, intitulée *La Part à Dieu*, vient d'être mise en musique avec accompagnement de piano, par M. Dourlen, membre du conservatoire. On a donné pour titre à cette composition *le Petit Montagnard*, et ce titre est orné d'une charmante lithographie de M. Bordes, où le bon petit André est représenté sous des traits bien gracieux et bien intéressants. Peut-être ferai-je plaisir à quelques unes de mes jeunes lectrices, en leur annonçant que cette romance est en vente, à Paris chez Ph. Petit, successeur de P. Gaveaux, rue Vivienne, n° 18. Prix : 2 francs.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 30 mars 1828.

IV[e] année. N° 48.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,
JOURNAL DE LA JEUNESSE.

L'AMOUR DE DIEU.

PETIT SERMON DE CARÊME.

L'homme a vu l'univers, il a contemplé, dans l'extase de l'admiration, l'ordre immuable des éléments, les cieux roulant avec harmonie, la succession éternelle des êtres se reproduisant toujours les mêmes et toujours nouveaux; il a senti qu'un être tout-puissant et parfaitement sage avait dû présider à la création de tant de merveilles. L'homme a compris l'éternité et l'immensité, par l'impossibilité d'assigner des limites au temps et à l'espace, et il a dit : L'auteur du monde est éternel et infini. L'homme a jeté les yeux sur soi-même, a interrogé sa pensée, et une voix intime lui a révélé qu'il était animé par une émanation de cette âme universelle du sein de laquelle s'est élancé tout ce qui peut sentir et penser. Alors, un sentiment de reconnaissance tendre venant s'unir à celui de l'admiration la plus sublime, a élevé son cœur vers le premier auteur de son être, et l'homme a complété, par un hymne d'amour, l'éternel concert de louange et de gloire que forme incessamment la création tout entière. Tout ce qui existe glorifie Dieu, car tout est témoin de sa grandeur et de sa puissance; à l'homme seul, sur cette terre, il a accordé le don de l'aimer, car à lui seul il a permis de comprendre sa sagesse et sa bonté. Prérogative sublime qui, plus que toute antre, distingue l'homme du reste des créatures, ce sentiment d'amour est le plus grand des bienfaits de son créateur, car il est la source de la force la plus vraie, des espérances les plus précieuses, et des plus puissantes consolations.

Cet amour se manifeste de deux manières : par l'adoration, et par l'obéissance.

L'adoration consiste dans l'action d'une âme qui s'humilie pour admirer, pour rendre graces ou pour prier. Elle n'est pas seulement un devoir, elle est un besoin pour toute âme qui n'est pas desséchée ou pervertie. Quel est l'homme qui ne se sent pas quelquefois pressé de se prosterner devant l'auteur de la nature? Il a donc des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre, s'il n'est jamais ému à l'aspect des astres, à l'ombre des forêts, à la vue des monts ou de l'Océan, au bruit majestueux de la foudre, si ces grand spectacles ne lui parlent point de l'intelligence qui les a créés! Quel est, depuis l'enfant qui prend possession de la faculté de sentir et d'aimer, jusqu'au vieillard dont la carrière s'achève, quel est celui qui n'a point de graces à rendre pour les biens qui lui sont promis ou pour ceux dont il a épuisé la jouissance? Et depuis l'humble et pauvre

villageois, jusqu'au monarque environné d'une pompe éphémère et d'une majesté d'un jour, quel est le mortel qui n'a rien à demander à celui dont le bras peut soutenir toutes les infirmités et briser toutes les puissances?

Vous rappelez-vous, mes enfants, cette définition de la prière?

Elle est la voix de l'innocence,
Le regard du pécheur, élevé vers les cieux,
Le cri de la reconnaissance,
Ou le soupir du malheureux.

La prière, en effet, est un acte d'amour, de confiance, de supplication ou de graces, qui n'a pas besoin de s'exprimer par des paroles, et qui consiste souvent dans un regard, dans une pensée, dans un mouvement de l'âme élevée vers son Créateur. Son langage est intime, et ne connaît d'autres lois que les inspirations de la sympathie. Il est admirablement défini dans ces beaux vers de M. de La Martine:

Dieu fit pour les Esprits deux langages divers:
En sons articulés l'un vole dans les airs;
Ce langage borné s'apprend parmi les hommes;
Il suffit aux besoins de l'exil où nous sommes,
Et suivant des mortels les destins inconstants,
Change avec les climats ou passe avec les temps.
L'autre, éternel, sublime, universel, immense,
Est le langage inné de toute intelligence;
Ce n'est point un son mort dans les airs répandu,
C'est un Verbe vivant dans le cœur entendu;
On l'entend, on l'explique, on le parle avec l'âme;
Ce langage senti touche, illumine, enflamme;
De ce que l'âme éprouve, interprètes brûlants,
Il n'a que des soupirs, des ardeurs, des élans;
C'est la langue du ciel que parle la prière,
Et que le tendre amour comprend seul sur la terre.

Si la prière est un acte d'amour, l'obéissance en est un témoignage peut-être plus puissant encore. Ce n'est que quand on aime qu'on obéit avec plaisir, qu'on se soumet avec joie. Cette soumission est encore un moyen de glorifier l'intelligence suprême, source éternelle de tout ce qui est beau et bon. N'êtes-vous pas heureux, mes enfants, quand vous avez accompli la volonté de vos parents qui sont ce que vous avez de plus cher? C'est ainsi qu'une âme remplie de l'amour divin, est heureuse d'obéir à son Dieu, de se soumettre à ses décrets, d'endurer en son nom toutes les douleurs imposées à l'humanité, et de chanter sa gloire au milieu même des souffrances. Quel bienfait que cet amour de Dieu, qui peut transformer en joies toutes les peines de la vie! Quelle source inépuisable de forces et de consolations! Heureux celui qui ne voit pas les merveilles de la nature seulement avec les yeux du corps! Heureux celui chez qui la sympathie divine n'est pas arrêtée par l'obstacle des sens, et de qui l'âme sait comprendre et parler ce langage d'amour, ce Verbe vivant, sublime, universel, immense, dont parle le poëte!

LE GATEAU D'AMANDES.

« Oh! le pauvre enfant! ma bonne, il pleure: je vais lui demander le sujet de son chagrin. » C'était ainsi que s'exprimait le jeune Léon d'Ervilé, en voyant un petit Savoyard appuyé contre la porte d'une maison de la rue du Bac, et qui, en effet, pleurait amèrement. — « Qu'as-tu? lui demanda Léon. — J'ai faim, répondit le Savoyard. — Ma bonne! il a faim! donnons lui bien vite à manger! — Je ne peux pas, dit la bonne; si nous étions près de la maison, je demanderais à votre Maman la permission de lui donner du pain, mais nous en sommes trop éloignés. — Il faut acheter du pain, reprit Léon. » La bonne assura qu'elle était sans argent. Alors Léon demeura rêveur. Il avait dans sa poche une petite somme destinée à acheter un gâteau d'amandes pour son goûter que devait venir partager un de ses amis; et c'est bien bon un gâteau d'amandes! — « Ma bonne, continua-t-il après quelques instants de réflexion, ne peut-on pas acheter un gâteau d'amandes à moins de vingt sous? — On en aurait un moins gros pour quinze. — Oh! bien, en ce cas, employons cinq sous à acheter du pain au petit Savoyard. » Un boulanger se trouvait près de là, on acheta chez lui un pain que le Savoyard reçut d'un air fort reconnaissant; mais il n'en eut pas plutôt mangé quelques bouchées, qu'il mit le reste dans sa poche. — « Tu n'as donc pas aussi faim que je croyais? dit Léon. — Si vraiment, mais je vais trouver tout-à-l'heure mon frère et nos camarades qui sans doute auront faim aussi, et je garde quelque chose pour eux. — Brave enfant! il se prive pour les autres, même du nécessaire! » Cette exclamation de sa bonne fit de nouveau rêver le jeune d'Ervilé; il se trouvait bien moins généreux que le petit Savoyard, puisqu'enfin il ne se privait pour un autre que d'une faible partie de son superflu, et non pas du nécessaire. Au reste, il avait un cœur excellent, et ce fut sans beaucoup balancer qu'il demanda à sa bonne si elle pensait que sa maman trouvât mauvais qu'il employât à une bonne action la somme entière destinée à ses plaisirs. — « Je suis sûre du contraire, répondit la bonne, et qu'elle vous approuvera. — Eh bien, c'est décidé; tiens, petit, voilà encore quinze sous, achète du pain pour ton frère et tes amis, et mange encore de celui que tu as. Le Savoyard témoigna la plus vive reconnaissance; et Léon revint chez

lui avec une satisfaction qu'il n'avait peut-être jamais éprouvée. Sa maman l'embrassa tendrement, loua sa conduite; mais elle n'était pas assez riche pour employer deux francs en un jour aux plaisirs de son fils, en sorte que le gâteau fut remplacé seulement par du pain et des fruits. Les deux amis en faisant un goûter moins friand qu'il ne l'avaient espéré, pensèrent que des infortunés profitaient de la légère privation qu'ils s'imposaient et ils ne la regrettèrent pas. — « Le Savoyard ne pleure plus à présent! disait Léon d'un air triomphant; il goûte gaîment aussi avec ses amis! — Et cette idée te fait plus de plaisir que ne t'en ferait le gâteau d'amendes? reprit Mme d'Ervilé. — Certainement! s'écria Léon. — Mes enfants, continua la bonne mère en s'adressant aux deux jeunes gens, n'oubliez jamais cette petite circonstance de votre vie; songez toujours, avant de satisfaire vos goûts, que l'argent que vous employez à des bagatelles inutiles pourrait adoucir le sort de plusieurs malheureux; et lorsque vous murmurez de ne pouvoir contenter telle ou telle fantaisie, songez que d'autres pleurent, parce qu'ils manquent du nécessaire! »

Ces réflexions ont profité à Léon; je l'ai connu, non pas enfant, mais père de famille; et bien qu'il ne fût pas ce qu'on appelle riche, il avait toujours de l'argent au service de ses amis, et les pauvres trouvaient en lui un père; ce qui tenait uniquement à ce qu'il avait su sacrifier souvent ses desirs à la raison, qu'il n'avait jamais fait de dépenses sans réfléchir; enfin, qu'il avait été économe, seul moyen d'être généreux. La générosité, en effet, ne consiste pas plus à prodiguer sa fortune en dépenses superflues, que l'économie à se refuser le nécessaire pour entasser de l'or; nous devons user sagement et noblement des biens que nous tenons de Dieu, en nous conservant toujours les moyens d'obliger nos amis et de soulager les infortunés.

LITHOGRAPHIE.

La petite anecdote du *Gâteau d'amandes*, que je viens de raconter, et qui n'est point une fiction, a été rappelée à mon souvenir par la vue du dessin lithographié qu'on m'envoie pour être joint à ce numéro. Il représente une distribution d'aumônes, faite par une petite fille sous les yeux de sa mère. Ce tableau m'a retracé en même temps de doux souvenirs de mon enfance. Il y avait aussi le jour des pauvres au vieux château de S......, et quand j'avais été bien sage, c'était moi qui tenais le sac de sous et qui les distribuais, devant la grande porte, sur cette terrasse où j'ai tant joué, d'où j'ai tant de fois promené mes regards ravis sur le sommet des montagnes d'Arjou, de Potu et de Saint-Bonnet-le-Froid. Je me rappelle fort bien qu'on remarquait l'intelligence avec laquelle je savais donner plus ou moins, selon l'âge ou les infirmités dont les pauvres étaient affligés; et par une sorte de sympathie dont je ne me rendais pas compte, j'étais sur-tout tenté de donner beaucoup à ceux qui avaient des petits enfants. O riants souvenirs! ô temps heureux! Mes amis, quand je me reporte à mon enfance, je pense avec joie que vous êtes jeunes à votre tour, et que vous avez de bons cœurs qui ne comprennent et ne sentent que le bien.

LA ROSE ET LA ROSÉE.

FABLE (1).

La fleur la plus belle et la plus fière des jardins, adressa un jour ce discours à la Rosée: « Si tu te colores de ma charmante teinte de pourpre lorsque tu descends sur moi, pourquoi te plais-tu ensuite à prendre les diverses couleurs des autres fleurs? pourquoi deviens-tu jaune sur la jonquille, blanche sur le jasmin, et ne refuses-tu pas enfin de verdir sur l'herbe? Je ne suis pas orgueilleuse; mais je ne puis souffrir que tu t'avilisses ainsi sur les fleurs les plus communes; je m'intéresse à ton sort; conserve les jolies couleurs dont je t'embellis, elles sont faites pour toi; et porte-les à l'herbe humble et modeste. — Je sais aprécier les Roses, répondit la Rosée, et je rends hommage à leur éclat; mais mon habitude de prendre la teinte des objets sur lesquels je me trouve, est immuable et ancienne; elle fait règner une douce harmonie entre moi et les fleurs; rien ne m'y fera renoncer. »

Apprenons de la Rosée, si nous voulons être aimables et aimés, l'art si difficile et si important de nous plier aux divers caractères.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR UNE DES CORRESPONDANTES DU BON GÉNIE.

Tu as de la bonté, de la valeur, de l'esprit; je t'estime, je t'admire: tu as un bon cœur, je t'aime.

Voulez-vous plaire? oubliez-vous, pensez aux autres.

---

(1) Cette fable a été traduite de l'italien, par une de mes jeunes amies, qui m'avait entendu dire l'autre jour que j'étais excessivement occupé en ce moment, et qui a voulu m'aider à composer ce numéro de mon journal. Elle me l'a envoyée avec les *Mots à l'oreille* qu'on trouvera ci-après. Je puis bien la remercier, mais non pas lui exprimer comme je le voudrais à quel point j'ai été touché de cette aimable et gracieuse attention.

℘ Semons au printemps de la vie, si nous voulons récolter à l'automne.

℘ Ce n'est pas avec des paroles que la confiance s'inspire.

℘ La modestie est au savoir ce qu'est la grace à la beauté.

℘ L'estime est à l'amitié ce qu'est la tige à la fleur qu'elle alimente et qu'elle soutient.

LES CHARMES DE L'ÉTUDE.

FRAGMENT.

. . . .
Mon fils, dit le vieillard, après un court silence,
Je te dois les conseils de mon expérience...
. . . .
Dès mes plus jeunes ans, une douce habitude
M'a fait voir le plaisir dans le sein de l'étude :
De mon heureuse enfance elle embellit le cours,
Et du triste collège elle charma les jours.
Je n'oublîrai jamais l'époque fortunée
Où, couronnant enfin le travail de l'année,
Par les mains d'un grand homme un laurier glorieux
Ceignit aux yeux de tous mon front victorieux.
Prémices de l'honneur, innocente victoire,
Qui du talent naissant prophétisez la gloire!
Quel pouvoir est le vôtre! A ce doux souvenir,
Mon sein presque glacé semble encor tressaillir.
A l'âge où la nature allume dans nos âmes
Des folles passions les redoutables flammes,
J'eus le rare bonheur de garder mon repos.
De l'étude suivant les paisibles drapeaux,
Sous ce tranquille abri j'évitai les orages,
Et mon adolescence, exempte de naufrages,
S'écoula doucement, comme un calme ruisseau
Qui recueille en son cours quelques fleurs du côteau.
. . . .
. . . .
Enfin, dans la retraite, embellissant ma vie,
Une jeune compagne à mon sort fut unie.
Souvenir précieux! bonheur céleste et pur!
Du beau ciel de mes jours rien n'altérait l'azur.
Ah! lorsque je connus la douceur d'être père,
Quand je vis mon enfant, sur le sein de sa mère,
Tourner vers moi les yeux, essayant son regard,
Balbutier mon nom, et me tendre au hasard
Ses bras qui réclamaient ma première caresse,
A ce tableau touchant, plein de trouble et d'ivresse,
Je quittais mes travaux, et sur mon doux loisir
Planaient l'obscurité, le calme et le plaisir.
J'étais heureux alors! — Cependant la patrie,
Vers sa perte entraînée au gré d'une furie,
Se voyait menacer de la destruction.
Sur un char tout sanglant la révolution,
Par d'invisibles mains dans son cours emportée,
Foulait en grandissant la France épouvantée.
Tel ce fleuve puissant, vaste roi des déserts,
Qui va par sept canaux grossir le sein des mers,
Sous des cieux inconnus cachant sa faible source,
S'enfle, s'accroît, grandit, s'élargit dans sa course;
Du lit qui le captive il dompte les efforts,
Sans cesse en avançant écarte au loin ses bords,
Et, roulant de ses eaux l'épouvantable masse,
Il marche en conquérant envahissant l'espace!
Le torrent menaçait... Il fallut fuir, mon fils.
Sous un ciel étranger, pleurant sur mon pays,
A des maux plus affreux ma vie est réservée :
Par de telles douleurs ma compagne éprouvée
Succombe, et m'abandonne, isolé, sans secours,
Avec ce dernier fruit de nos chastes amours.
Ah! de quel désespoir mon âme fut atteinte!
Ces lieux ont entendu ma douloureuse plainte.
Ma fille, en cet instant c'en était fait de moi...
Tu réclamais mes soins, et je vécus pour toi.
Par d'utiles leçons j'éclairai ton jeune âge;
Chaque jour, de tes yeux j'écartais un nuage;
Je vis développer ta précoce raison,
Dont les fruits cultivés devançaient leur saison;
J'étudiais pour toi : cette heureuse habitude
Rendit quelque douceur à notre solitude;
Puis enfin, retournant à mes premiers travaux,
A défaut du bonheur, j'y trouvai le repos.

L. P. J.

VARIÉTÉS.

Quelqu'un m'a demandé d'où viennent ces mots: *croix ou piles*, qu'on emploie en jouant avec une pièce de monnaie. L'usage de ce jeu de hasard remonte au règne de Saint-Louis, dont la monnaie portait, d'un côté une *croix*, et de l'autre, des *piliers*.

— Une personne extraordinairement laide et contrefaite, mais qui a le bon esprit de ne pas se faire illusion sur sa figure et sur sa taille, demandait l'autre jour à une petite fille de cinq ans, qu'elle voulait embarrasser : « Dites-moi, ma petite amie, me trouvez-vous jolie? » La pauvre enfant baissa soudain la tête, en rougissant jusqu'aux yeux, et ne voulant ni parler contre sa pensée, ni dire une chose désobligeante, elle répondit : « Madame, je crois que je suis encore trop petite pour me connaître en figures. »

AVIS. — Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er avril 1827 pour un an, ou du 1er octobre de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin de mars courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 6 avril prochain, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi des numéros suivants.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

Dimanche, 6 avril 1828.

IVe année. N° 49.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.

Bureau de l'abonnement, chez Louis Colas, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.



LE BON GÉNIE,

JOURNAL DE LA JEUNESSE.

CORRESPONDANCE.

RÉPONSES AUX DERNIÈRES QUESTIONS DU BON GÉNIE.

Cette fois, nombreuse et bonne correspondance. Il paraît que *la ruse* a fort bien inspiré tout le monde, et que chacun, et sur-tout chacune, avait toutes les notions nécessaires pour bien traiter ce sujet. Afin de ne pas diminuer la place que réclament vos compositions, mes amis, je ne ferai point de préambule.

Parmi les lettres de mes correspondants qui sont hors de coucours, j'ai distingué particulièrement celles de M. *Eugène Delisle*, de Périgueux, et de Mademoiselle *Antoinette R. de la M....*, de Marseille. Ne pouvant en imprimer qu'une des deux, c'est la première qui m'a paru mériter la préférence; la voici :

« Mon bon Génie, la ruse est un moyen détourné par lequel on cherche à cacher un dessein qu'on veut dissimuler aux autres, ou à arriver à un but quelconque en dérobant les soins qu'on prend pour l'atteindre; c'est le mensonge en action. La ruse n'est donc presque jamais innocente, et ne peut, par conséquent, produire de bien bons effets. Quoique réussissant quelquefois à obtenir ce que sans elle on n'eût jamais pu avoir, elle laisse ordinairement sur celui qui s'en est servi un vernis peu honorable; et le premier sentiment qu'inspire un homme rusé, est celui de la défiance, et par suite, du mépris.

« Si dans quelques occasions il est des ruses permises, comme celles de la guerre, ou celles qu'autorise le besoin de défendre soi ou d'autres, d'un danger que la force seule ne saurait repousser, il n'en est point, dans la vie ordinaire, qu'on ne doive redouter d'employer; car outre qu'on ne peut s'y livrer et être parfaitement en paix avec sa conscience, pour une occasion où elle sert, il en est mille où elle devient dangereuse et nuisible à celui qui l'emploie habituellement. Un des effets de la ruse étant d'étouffer en nous la loyauté et la franchise, vertus si nobles, si précieuses qu'on doit les préférer à tout, il suffirait, ce me semble, pour la rendre odieuse et nuisible. Mais indépendamment de cela, elle se découvre presque toujours, et inspire pour celui qui s'en est servi un sentiment de désaffection. On ne peut beaucoup aimer celui qu'on surprend à tromper: et il n'y a rien de plus pénible que de vivre avec quelqu'un qui s'étudie à abuser de votre confiance. Votre amitié, votre amour-propre, tout est blessé à-la-fois; et celui qui crut fonder son empire sur la ruse, court à chaque instant le risque de voir s'écrouler l'édifice qui lui a coûté tant de peines et de soins. Malgré donc qu'une personne rusée puisse avoir, au premier coup-d'œil,

un aspect brillant, (puisque la ruse suppose toujours de la finesse dans l'esprit), cet éclat ne peut séduire celui qui raisonne juste. Il sent trop bien que la fausseté, sous quelque titre qu'elle se déguise, ne peut jamais cesser d'être elle-même. Toute idée de ruse répugne à une âme noble et grande : c'en est assez pour la dédaigner et s'accoutumer à la fuir. Renonçons donc sans effort à tous les petits avantages qu'elle pourrait nous procurer, et n'oublions jamais que la candeur, la franchise, la bonne foi, sont le charme de tous les âges, de toutes les conditions, et peuvent seules nous assurer l'affection de ceux qui vivent avec nous, et l'estime de tout le monde.

« Eugène Delisle, à Périgueux. »

GRANDE DIVISION.

Les deux lettres qui m'ont paru avoir la supériorité, dans cette division, sont encore celles de Mesdemoiselles *Stéphanie de V.....*, et *Célinie de B.....* Je vais les donner en entier :

« Mon bon Génie, il me semble que la ruse est le mensonge en action, et une sorte de souplesse morale, qui nous fait plier aux circonstances, et nous porte à employer des moyens détournés pour arriver à notre but; elle est un mélange d'adresse, de fausseté, d'artifice, et de finesse; mais elle se distingue de cette dernière, en ce qu'elle a toujours l'intention de tromper. La ruse exige la finesse pour envelopper plus adroitement, et pour rendre plus subtils les pièges qu'elle nous tend; celle-ci au contraire ne sert souvent qu'à découvrir et à déjouer innocemment ces pièges; car la ruse est toujours offensive, tandis que la finesse ne saurait l'être.

La ruse inspire du mépris, de la défiance, et elle me paraît être en opposition directe avec la franchise, la délicatesse, la droiture et la loyauté. Je sais cependant qu'elle est permise dans la guerre, et que l'emploi qu'en ont fait plusieurs grands généraux la légitime; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'elle flétrit toujours un peu l'éclat du triomphe, et il me semble plus glorieux de vaincre ses ennemis par le seul effort du courage, que de les faire tomber dans un piège, quelqu'adroit qu'on le suppose.

« Il est cependant un trait ingénieux de ruse qui doit, je crois, trouver grace aux yeux de la morale et de la religion : il est inspiré par l'amour conjugal, le but est légitime, et l'artifice employé, innocent; le voici : Guelphe, duc de Bavière, faisait la guerre à l'empereur Conrad III; ce prince l'assiège dans le château de Winsberg : après s'y être long-temps défendu avec courage, Guelphe est contraint de se rendre, il capitule, et obtient de Conrad la permission de faire passer ses troupes au travers de l'armée impériale. Mais l'épouse du duc craignant que qnelque trahison ne fut cachée sous ces apparences de clémence, fit demander à l'empereur un sauf conduit, pour elle et les femmes qui étaient dans le château, afin de pouvoir se rendre dans un lieu de sûreté, en emportant ce qu'elle auraient de plus précieux. Le lendemain on vit sortir ces courageuses épouses portant chacune leur mari sur leurs épaules, et fléchissant sous le poid d'un fardeau trop pesant pour leur faiblesse, mais que la tendresse et le dévouement leur faisaient paraître léger. Ému de ce spectacle, et admirant cette ruse tout à-la-fois ingénieuse et touchante, Conrad conclut avec Guelphe une paix solide et sincère.

« Ce trait de ruse que je viens de citer, pouvant la justifier, et presque la faire aimer, je m'empresse de dissiper l'impression trop favorable qu'il produirait peut-être, en en rappelant une autre aussi lâche que cruelle, employée par Louis XI, envers le connétable de Saint-Pol dont il suspectait la fidélité : il l'engagea, par une odieuse perfidie, à revenir à la cour, lui mandant *qu'une bonne tête comme la sienne lui était devenue nécessaire*, et faisant, par ces paroles, une secrète et horrible allusion au projet, exécuté plus tard, de le faire périr sur l'échafaud. Comment un roi peut-il s'abaisser à de pareilles ruses, et avilir ainsi la majesté royale! Cependant la maxime de Louis XI, *qui ne sait pas dissimuler ne sait pas régner*, nous prouve que c'était là le mérite qu'il prisait le plus dans un prince. Bien loin de penser comme lui, je trouve qu'un homme rusé ne doit inspirer que du mépris, de la crainte et de la défiance; je le redouterais pour ennemi, ne le souhaiterais même pas pour ami, de quelque utilité qu'il put m'être, puisque je ne pourrais jamais avoir pour lui cette confiance sans réserve, qui me paraît l'unique base de l'amitié et son lien le plus puissant et le plus doux.

« Stéphanie de V........., à Paris. »

« Mon bon Génie, la ruse est un moyen de parvenir à ses fins, qui suppose dans celui qui l'emploie peu de franchise, et peu de puissance, car il est rare qu'on y ait recours, lorsqu'on peut obtenir par la force ce que l'on souhaite; aussi dit-on que la ruse est l'arme des faibles. Dans l'usage ordinaire de la vie, la ruse ne se prend jamais en bonne part; elle est regardée comme un synonime de tromperie et de mauvaise foi; mais dans les hautes régions de la politique, et de la guerre sur-tout, elle semble changer de nature, et devient un titre de gloire pour ceux qui l'emploient. Les ruses d'Annibal sont célèbres, et plusieurs généraux ont fait également un heureux usage de ce moyen de succès. Nons lisons dans la Bible, un trait

de ruse que Dieu paraît avoir en quelque sorte autorisé, puisqu'il sauva de l'extermination le peuple qui y avait eu recours; je veux parler des Gabaonites qui trompèrent Josué avec leurs souliers usés et leurs pains moisis. Quoiqu'il en soit de cet exemple, et de plusieurs autres que l'on pourrait citer, je regarde la ruse comme une chose en général condamnable, puisqu'elle est évidemment contraire à la sincérité, exigée par la loi de Dieu. Lorsque Notre Seigneur ordonne à ses disciples d'avoir la prudence des serpens, il veut qu'ils y joignent la simplicité des colombes: la prudence qu'il leur demande est une arme défensive, destinée à déjouer les ruses et les artifices de leurs ennemis; mais lorsqu'il sera question d'agir, la simplicité et la franchise sont les seuls moyens qu'ils devront employer. D'après ces règles divines, je ne saurais estimer une personne rusée; les circonstances où elle se trouve, la rendent plus ou moins excusable, mais elle n'est jamais à approuver. Tenons-nous-en à la bonne foi et à la sincérité; c'est le plus sûr pour nos intérêts éternels, et souvent même pour ceux de ce monde; car une personne qui a la réputation d'être rusée trompe bien difficilement, et l'opinion qu'elle a de sa propre habileté l'empêche quelquefois d'apercevoir les pièges assez grossiers où elle se laisse prendre.

« CÉLINIE DE B......, à Caen. »

Je vais multiplier, non pas autant que je le voudrais, mais autant que l'espace me le permettra, les extraits d'autres lettres dont plusieurs seraient très dignes de figurer ici en entier, après celles qu'on vient de lire:

« Qu'est-ce que la ruse? Finesse, artifice, qu'emploie un cœur faible et bas pour tromper. Quels en sont les effets? La perte et le déshonneur de celui qui l'emploie. Que pensez-vous d'une personne rusée? Quelqu'un a dit: La franchise sert mieux que la ruse. D'après cela, l'homme loyal et franc est encore le plus habile. » (Mlle *Éléonore de K.....*, au château d'Esclans.)

« Les moindres défauts obligés du rusé, sont le mensonge, la fausseté, la dissimulation. Comment, par conséquent, parvenir à cacher long-temps une aussi grande réunion de vices? Toute la subtilité du plus fin rusé n'y saurait parvenir, et l'œil le moins expérimenté, le moins défiant, finit toujours par discerner ce qui n'est qu'artifice, de ce qui est naturel; le plus beau talent du monde pour l'imitation, aurait bien de la peine, je crois, à établir entre eux une parfaite ressemblance. » (Mlle *Sophie G....*, à Paris.)

« Souvent on emploie la ruse, parce qu'on sent la faiblesse de sa cause ou l'injustice de ses desirs; sans cela on agirait avec franchise et droiture. » (Mlle *Sophie Ch....*, à Paris.)

« Je pense qu'une personne rusée est le fléau de la société; plus redoutable qu'un ennemi déclaré, parce que, si ce dernier est à craindre, au moins on peut prévenir ses coups, tandis que la première cache, sous de fausses apparences, les embuches qu'elle nous prépare. On ne lui peut accorder aucune estime; on est obligé de fuir tout commerce particulier, toute liaison intime avec elle; elle en abuserait pour nous tromper. En un mot, une personne rusée est un tigre, qui évite de se montrer, pour être plus sûr de sa proie, et qui se jette ensuite sur elle, au moment où elle est le moins attentive à le fuir. » (Mlle *Hortense de la B....*, à Rouen.)

« Une personne rusée devrait être repoussée de la société; elle ne peut y apporter que le trouble et le désordre; personne ne peut mettre en elle sa confiance, et elle est détestée de tout le monde. La ruse tourne toujours contre celui qui s'en sert, et lui-même est dupe de la ruse qu'il avait préparée pour les autres; ainsi la ruse la plus sûre est de ne point en avoir. » (Mlle *Cécile de V....*, à Paris.)

« Pour moi je serais méfiante avec une personne rusée, autant qu'une petite souris avec un chat; et elle aurait beau faire le gros dos, montrer sa griffe, faire patte de velours, et n'avoir aucune mauvaise intention, je soupçonnerais toujours quelques nouveaux artifices, tant elle m'inspirerait de défiance. » (Mlle *Louise D.....*, à Saint-Brieux.)

« La ruse fait bien des dupes, mais ce sont autant de vengeurs qui lui rendront peut-être plus que la pareille. » (Mlle *Léonie Q....*, à Dieppe.)

« Je pense qu'une personne rusée est bien malheureuse, car quand elle s'est servie de ruse pour tromper une personne innocente, le témoignage de sa conscience lui est refusé. » (Mlle *Cœline B.....*, à l'institution de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy.)

« Dieu ordinairement ne bénit point les entreprises où l'on use d'artifice. » (M. *Ambroise Beauchef*, à La Flèche.)

« La ruse, chez les enfants, est connue sous le nom d'espiéglerie; elle excite plus souvent le rire que la désapprobation. Néanmoins, je crois qu'il faut de bonne heure corriger les enfants de ce défaut; car ils sont bien souvent portés à se servir de petits détours. On dit que le chat est l'emblème de la ruse: en effet, de combien de stratagêmes un chat n'use-t-il

pas pour attraper une souris? De même, combien de détours emploie une personne rusée pour arriver aux fins qu'elle se propose! » (Mlle *Virginie B......*, à Metz.)

Je dois encore des mentions honorables aux lettres de Mlle *Aline L.....*, à Baugé; Mlle *C. A.*, à Saint-Martin-le-Beau; Mlle *Laure L.....*, à Orléans; Mlle *Aimée L.....*, à Besançon; M. *Alph. de la Barre*, à Rouen; Mlles *Emma* et *Ernestine de St.-Y.*, à la Maison royale de Saint-Denis; les Élèves de Mesdemoiselles Woutters, à Nancy; Mlle *Cécile M.....*, à Metz.

PETITE DIVISION.

Les deux meilleures lettres de cette division sont celles de Mesdemoiselles *Victorine G...*, et *Louise C.*; les voici en entier:

« Mon bon Génie, la ruse consiste, je crois, à employer sans cesse mille détours pour arriver à son but; elle suppose toujours un caractère faux et dissimulé à l'excès, et de plus un cœur corrompu; car si nos intentions et nos sentiments sont purs, pourquoi chercher à les déguiser? La ruse est un mauvais emploi de la finesse qui est une qualité si précieuse de l'esprit, lorsqu'on en tire un bon parti.

« On évite le rusé presque aussi soigneusement que le voleur; et en effet, il y a entre eux un rapport incontestable, c'est que tous deux ne pensent qu'à tromper. On est toujours en garde contre l'un comme contre l'autre, parce que l'un veut surprendre votre bourse et l'autre votre esprit. L'effet que produit le mensonge est aussi celui que produit la ruse: celui à qui l'on a reconnu l'habitude de mentir, n'est point cru, quelle que soit sa véracité; et celui qui ne marchant jamais droit au but, veut par hasard, une fois, éviter les détours, excite la défiance de ceux qu'il a déja trompés, et qui ne peuvent considérer ce qu'il dit, que comme un motif de croire qu'il pense différemment.

« Enfin, par la raison que la franchise est une aimable et précieuse qualité, la ruse est un défaut qui, n'existant jamais sans un nombreux cortège d'autres défauts, excite le mépris et la haine.

« VICTORINE G....., à Paris. »

« Mon bon Génie, la ruse est un mélange d'adresse, de dissimulation et de finesse; elle naît de la lâcheté et de la bassesse, dans un homme, et dans un enfant, de la malice et de l'espièglerie. Dans l'enfance, elle n'est un véritable défaut que poussée à un certain point. Au reste, on en est souvent puni, car, comme dit le bonhomme:

« La ruse la mieux ourdie
« Peut nuire à son inventeur,
« Et souvent la perfidie
« Retourne sur son auteur.

« Une personne rusée s'expose, outre les inconvénients que j'ai exprimés dans ces vers, à perdre la confiance de ceux qui l'entourent, qui, s'ils ne sont pas honnêtes gens, emploient à leur tour la ruse pour la tromper. Je méprise une personne rusée, parce qu'elle a presque toujours des sentiments bas. Une âme noble n'emploie pas la ruse; elle trouve en elle-même assez de courage pour supporter le malheur.

« LOUISE C...., à Paris.

Je me bornerai à l'extrait suivant d'une autre lettre.

« Dès la plus tendre jeunesse, presqu'au sortir des bras de sa nourrice, l'enfant rusé pleure pour qu'on lui donne des bonbons; quelques années plus tard, il feint une petite maladie, pour ne point aller en pension; au collège ensuite, il cherche à l'époque des prix, à tromper ses maîtres et ses condisciples, en se faisant corriger ses devoirs; et dans le monde, enfin, il devient trompeur pour arriver à de plus grands résultats. » (Mlle *Caroline B....*, à Rouen.)

Les lettres de Mlle *Héloïse F....*, à Nancy, de M. *Anatole de Th.*, à Autun, et de M. *Louis Beauchef*, à La Flèche, sont les seules qui méritent encore, dans la petite division, d'être mentionnées honorablement. La question était apparemment un peu trop forte pour mes autres petits correspondants.

Le défaut d'espace m'oblige à renvoyer au numéro prochain l'explication de la dernière charade qui m'a été donnée, de la manière la plus satisfaisante, dans un grand nombre de lettres.

ERRATUM.

Quelques fautes d'impression se sont glissées et m'ont échappé dans le précédent numéro. Je laisse à mes lecteurs le soin de rectifier eux-mêmes celles qui ne changent rien au sens du texte; mais il en est une qui dénature tout-à-fait ce sens, et dont je dois les avertir; c'est celle-ci : dans le premier des Mots à l'oreille soufflés par ma jeune correspondante, on a mis: *Tu as de la bonté*, etc.; il faut lire *Tu as de la* BEAUTÉ, etc.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 20 AVRIL 1828.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



IVe ANNÉE. N° 51.

Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DE LA JEUNESSE.

LE PÉLICAN.

On m'a fait cette question :

Qu'est-ce que le Pélican? Est-il vrai que cet oiseau se saigne pour nourrir ses petits avec son sang?

Je vais répondre en faisant l'histoire du *Pélican.*

Cet oiseau est plus gros que le cigne, et il a, avec ce dernier, quelque rapport dans la taille, la couleur, et dans la forme du col; mais il en diffère par une singularité qui le distingue de tous les autres oiseaux, et qui consiste dans la forme de son bec au-dessous duquel est suspendue une poche énorme, dont la structure mérite une description particulière. Ce bec, d'une grosseur prodigieuse, a environ quinze pouces de longueur, depuis son principe jusqu'à son extrémité, où le bout supérieur est recourbé en crochet; sa couleur est légèrement verdâtre à la base, et varie jusqu'au bout, où elle est d'un bleu rougeâtre. La partie inférieure de ce bec est sur-tout singulière : à ses deux bords est attaché un sac qui pend, dans toute la longueur du bec jusqu'au col, et qui peut, dit-on, contenir jusqu'à quinze pintes d'eau. L'oiseau peut à volonté retirer ce sac et le remonter vers le bec; mais en y fourrant la main, on le dilate et on l'étend comme on veut; la peau dont il est formé paraît alors d'un bleu cendré, et remplie de fibres et de vaisseaux qui se croisent en tous sens. Elle n'est point recouverte de plumes, mais d'une substance cotonneuse, aussi douce que du satin. Quand ce sac est vide, il paraît peu; mais lorsque l'oiseau a fait une bonne pêche, il se dilate à un point incroyable; car la première chose que fait alors le pélican, c'est de remplir son sac de poisson, qu'il emporte pour le manger ensuite et le digérer à son aise. Quand le bec est ouvert dans toute sa grandeur, un homme pourrait cacher sa tête dans cette poche, et le naturaliste Ruych affirme qu'il a vu une personne fourrer entièrement sa jambe avec sa botte, dans les joues monstrueuses d'un de ces animaux. Au premier aspect cela semblerait impossible, car les côtés de la partie inférieure du bec, auxquels le sac est suspendu, ne sont pas très écartés dans le moment où le bec s'entr'ouvre; mais ils sont susceptibles de se prêter à un écartement beaucoup plus considérable; et cela était nécessaire, puisque l'oiseau fait sa proie de poissons d'un très gros volume, et qu'il les cache par douzaines dans sa poche. On a prétendu qu'elle pouvait en contenir en assez grande quantité pour rassasier soixante hommes affamés.

Le pélican est un habitant naturel de l'Afrique et de l'Amérique. On l'a connu autrefois en Europe, et particulièrement en Russie, mais il paraît avoir dé-

serté nos côtes. Cet oiseau a été le sujet de mille contes merveilleux : c'est ainsi qu'on a dit et cru qu'il nourrissait ses petits avec son propre sang, et qu'il leur portait au désert une provision d'eau dans le grand réservoir de son bec. Le premier de ces récits est évidemment absurde; et quant au second, on sait que ce n'est pas d'eau que le pélican remplit son bec, mais bien de bon et substantiel poisson.

Cet oiseau a des ailes très fortes, bien fournies de plumes d'une couleur un peu cendrée, comme tout le reste de son plumage. Ses yeux sont petits en proportion de la grosseur de sa tête. Sa contenance est triste et a habituellement quelque chose de mélancolique. Ses mouvements sont lents, et son vol lourd et difficile; il ne change de lieu et ne se décide à s'élever dans l'air, que quand il y est forcé par la nécessité; autrement il reste en place. Son indolence ne peut être égalée que par sa gloutonnerie, et il n'y a que la faim qui puisse lui donner un peu d'activité. Quand il s'est élevé à trente ou quarante pieds au-dessus de la mer, il tourne sa tête de côté, un œil fixé en bas, et il continue à voler dans cette posture; aussitôt qu'il aperçoit un poisson assez voisin de la surface de l'eau, il fond sur lui avec la rapidité d'une flèche, le saisit et le fait entrer dans sa poche; puis, il s'élève de nouveau, toujours péniblement, pour guetter une autre proie, dont il s'empare de la même manière, et ainsi de suite, jusqu'à ce que son sac soit rempli. Alors il retourne à terre pour dévorer et digérer tranquillement le produit de sa pêche. Il paraît, au reste, que cette dernière opération n'est pas longue, car vers le soir, l'oiseau, pressé de nouveau par la faim, se décide encore à retourner au travail. Ayant ainsi fini sa tâche de la journée, le pélican, à l'approche de la nuit, se retire de la côte et va se percher sur un grand arbre dans la forêt voisine. C'est là qu'il passe la nuit, et souvent une bonne partie du jour; il n'en sort que pour aller pêcher, et s'y tient, le reste du temps, dans une attitude tristement solennelle, et l'air à moitié endormi. Sa tête paraît appuyée sur son grand bec qui s'appuye lui-même sur sa poitrine, et son immobilité ne cesse que quand la faim se fait sentir.

La même indolence existe encore en lui lorsqu'il s'agit de préparer sa couvée et de défendre ses petits éclos. La femelle ne fait aucun préparatif pour son nid; elle dépose ses œufs sur le sol, dans le premier endroit venu, au nombre de cinq ou six, et les couve là sans plus de façon; à peine montre-t-elle le desir de les défendre; on peut même les venir prendre sous elle impunément, et c'est tout au plus si de temps en temps elle se donnera la peine de les protéger d'un coup de bec, contre la main du ravisseur. Vous voyez combien cet animal mérite peu la grande réputation qu'on lui avait faite, pour son prétendu dévouement à sa progéniture.

Comme animaux domestiques, les pélicans sont purement désagréables et inutiles. Leur gloutonnerie est insatiable; leur chair a une mauvaise odeur et un goût encore pire. Les naturels de l'Amérique en tuent beaucoup, non pas pour les manger, car ils ne sont pas même bons pour le repas d'un sauvage, mais uniquement à cause de leur grand sac, dont on fait des bourses et des poches à tabac, après en avoir préparé convenablement la peau avec des cendres, du sel et de l'huile. Ainsi apprêtée, cette peau devient si douce et si souple, que les femmes espagnoles en font aussi des sacs à ouvrage, qu'elles ornent d'or et de broderies.

Il faut toutefois rendre à cet oiseau la petite justice qui lui est due. Malgré son extrême indolence, il n'est pas absolument incapable de recevoir une certaine éducation. Le Père Raymond assure en avoir vu un, en Amérique, qui était dressé à aller à la pêche tous les matins, au commandement de son maître, et qui revenait le soir avec sa poche remplie de poissons, dont on prenait une partie, et dont on lui laissait manger le reste.

MOTS A L'OREILLE,

SOUFFLÉS PAR LE BON GÉNIE.

Quand le regret d'une faute dégénère en découragement, la paresse y trouve place, et fait du repentir un état passif qui ne corrige point.

En toute faute, le meilleur repentir, c'est la réparation.

Rien n'intéresse l'existence comme d'essayer le bien.

Il y a toujours quelque chose qui cloche, dans les bonnes actions dont on tire vanité : si la conscience avait son suffrage entier, elle ne quêterait pas les suffrages des autres.

Les espiègles et les esprits malins doivent expier, par les actes d'un bon cœur, les petits chagrins qu'ils causent aux autres : leurs devoirs sont plus rigoureux; ils ont presque toujours à réparer, avant de commencer à bien faire.

N'oubliez pas, enfants, qu'en regrettant votre âge, les biens qu'on vous envie sont l'innocence et la candeur.

LE PRIX DU PLAISIR.

Le Jeune Raoul de Fondeville s'était levé à neuf heures et demie pour déjeuner à dix. « Voyons, dit-

en sortant de table, que vais-je faire aujourd'hui pour passer agréablement ma journée? Une promenade à cheval? oui : Frédéric, donnez-moi mes bottes à éperons, ma cravache; faites seller mon petit cheval, et le conduisez devant la porte. »

En un instant, le cheval, la cravache, les bottes, tout fut prêt. « Je ne sais, dit Raoul, mais il me semble que je suis encore tout meurtri de ma longue course d'hier. Non, je ne monterai pas à cheval aujourd'hui; je crois que je ferai mieux de marcher un peu pour me dégourdir les jambes. Frédéric, apportez mon fusil, mon carnier et mes guêtres; allez chercher Diane, je veux chasser dans le parc. »

Le cheval fut reconduit à l'écurie; Frédéric apporta le petit équipage de chasse, et Diane vint bondir autour de son jeune maître, en flairant la gibecière et la batterie du léger fusil à deux coups de Raoul. « Bonjour, Diane; bonjour, ma petite Diane, dit Raoul en la flattant; tu as donc grande envie de chasser? Eh bien, voilà que l'envie m'en passe, à moi. décidément, je suis encore fatigué, et tout bien compté, je vais rester à la maison pour faire une partie de billard. »

Raoul se mit au billard, poussa quelques billes, et trouvant qu'il ne les faisait pas aussi bien que de coutume, n'acheva pas même la première partie. Son précepteur qui était présent, profita de l'occasion pour lui demander s'il ne voudrait pas faire une lecture. « Ah! oui, dit Raoul; en effet, je suis un peu las de ne rien faire. Qu'allons-nous lire? — Mais, reprit le précepteur, nous pourrions continuer l'explication de cet épisode des Géorgiques que nous avons commencé la semaine dernière. — Ah! encore les Géorgiques! c'est furieusement ennuyeux, mon cher monsieur Dormeuil. — Eh bien, aimez-vous mieux rereprendre notre leçon de géographie, que nous avons interrompue si brusquement, il y a dix jours? — La géographie? oui, cela m'amuse assez, de faire tourner le globe. »

Raoul et son précepteur passèrent dans le cabinet d'étude, et l'on reprit la leçon de géographie; mais voilà qu'au milieu de la solution d'un problème de sphère, Raoul donne au globe une impulsion qui le fait tourner comme la roue d'un tilbury, et s'écrie : « Assez, assez, monsieur Dormeuil; voyons maintenant un peu de Géorgiques. » Le précepteur prend le livre, et Raoul en explique dix ou douze vers, en répétant ce que dit M. Dormeuil; puis il commence à bailler, et tirant soudain le cordon de la sonnette : « Mon cher monsieur Dormeuil, dit-il, je savais bien que c'était ennuyeux; encore un peu et je vais m'endormir..... — Mais Monsieur..... — Frédéric, mon cheval! Décidément il faut que je fasse une course pour me réveiller, ou je serais capable de tomber en léthargie. » Le précepteur poussa un soupir, et se disposa à accompagner son élève.

Raoul fit une tournée d'une petite lieue, et arriva près d'un joli village où était une maison propre et bien recrépie, dont la porte s'ouvrit, au moment où le jeune seigneur passait devant. Il s'arrêta en voyant sortir par cette porte une nuée de petits garçons qui se répandirent sur une belle pelouse verte, où ils commencèrent gaiement à jouer à divers jeux, en poussant des cris de joie. Les balles et les ballons volaient dans l'air; ceux-ci jouaient aux palets, ceux-là aux billes, d'autres aux barres, d'autres encore à saute-mouton, et tous y allaient de tout leur cœur. « Qu'est-ce que cela? demanda Raoul. — Ce sont, répondit M. Dormeuil, des écoliers qui viennent de travailler et qui sont maintenant en récréation. — Ces petits drôles ont l'air de s'amuser comme des princes. — Un peu mieux, ajouta le précepteur. — Ah! reprit Raoul, en reconnaissant un des petits garçons, fils d'un ancien fermier de son père, te voilà, Jacques; et bien comment te trouves-tu de l'école? — Assez bien, Monsieur le comte. — On vous laisse donc divertir ainsi tant que vous voulez? — Oh! que nenni! nous n'avons que deux heures pour diner et pour jouer, et encore une heure avant le souper. — Mais c'est bien peu, cela. — Ça dépend comme on en profite. Voyez-vous, nous travaillons tout de bon, et puis ensuite nous jouons de même. Mais pardon, Monsieur le comte, c'est à mon tour d'entrer à la balle. Portez-vous bien. »

Raoul, après les avoir considérés encore un instant, fit retourner son cheval pour rentrer au château. Il trotta quelque temps en silence et d'un air pensif, à côté de son précepteur. « Il faut convenir, dit-il enfin, que ces écoliers sont bien heureux! — Cependant, répondit le précepteur, il faut convenir aussi qu'il leur manque bien des choses que vous avez. — Cela n'empêche pas qu'ils n'aient cent fois plus de plaisir que moi. — Ah! c'est que le plaisir a cent fois plus de prix, quand il ne vient qu'après..... — Je vous comprends, mon cher précepteur. il faut que j'essaye.... Soyez assez bon pour me réveiller demain à six he[illegible]res; je vous promets de ne pas faire tourner la sp[illegible], et d'étouffer mes baillements sur les Géorgique[illegible]

LES DEUX AMIS.

FABLE composée à Saint-Pétersbou[illegible]t adressée à mademoiselle Pauline de [illegible]...., par M. Émile Dupré de Saint-Maur[illegible]

Vous qui, dans un âge e[illegible]ndre,
Possédez le plus noble[illegible]

Vous qui savez déjà comprendre
Le timide accent du malheur:
Vous dont l'âme toujours pieuse et secourable
Devine l'indigence, interroge ses vœux;
Écoutez ce récit, il n'est point fabuleux,
Bien qu'il soit présenté sous les traits de la fable.

Le redoutable hiver couronné de glaçons,
De ses rigueurs attristait la nature:
Couvert de ma pelisse, insuffisante armure
Contre le choc des aquilons,
Je regagnais mon domicile
Lorsque, tournant l'Amirauté,
Je rencontrai deux chiens sans maître, sans asile,
Réduits à la mendicité,
Ayant la neige pour litière;
Ensemble ils supportaient le froid et la misère.
L'un d'eux me regardait avec anxiété;
Ses yeux semblaient me dire : « Adoucis ma souffrance;
« Puisse en ce jour ta bienfaisance
« M'affranchir de la liberté! »
Je flatte l'animal de la voix et du geste;
Il prend ce doux acceuil pour un consentement:
Voilà mon chien, joyeux et leste,
Sur mes pas allant, revenant,
Faisant mainte et mainte gambade,
Toujours suivi du camarade.

Nous arrivons tous trois près de mon logement:
Là, pour l'encourager, j'appelle, je caresse
Le chien dont j'admirais la grace et la souplesse;
L'autre est repoussé brusquement,
Tant il est vrai que, pour sortir d'affaire,
Pour réussir dans ce monde, il faut plaire.

Or, à celui qui me plaisait
Je dis: « Pour toi je me sens de l'attrait;
« Médor ou Turc, Soliman ou Cerbère,
« Qui que tu sois, car j'ignore ton nom,
« Viens, j'y consens; mais pour ton compagnon;
« Sa présence m'est importune:
« Il doit ailleurs chercher fortune.
« — Non, non, me répondit le chien,
« L[illegible]ort de mon ami sera toujours le mien.
[illegible]e tes bienfaits pourquoi l'exclure?
« Song[illegible]ue le malheur créa notre amitié:
« Tous l[illegible]eux nous errons, nous cherchons aventure,
« No[illegible]artageons la nourriture
« Que[illegible]s accorde la pitié!
« Et lorsqu[illegible]oi ton âme s'intéresse,
« Seul je serais [illegible]reux, et lui dans la détresse!
« Jamais; ce serait cruauté.
« Mais qui me vaut ta préférence?
« La dois-je à mon peu de beauté,
« A ma jeunesse, à mon agilité?
« Va, n'en crois point une vaine apparence :
« Au fond, Médor vaut mieux que moi;
« Et la bonté, n'est-ce donc rien pour toi?
« Je te réponds de lui, c'est un garçon fidèle;
« Tandis que je serai de service au salon,
« A la porte de ta maison
« Mon ami fera sentinelle.
« Il est de bonne garde, il est fort, plein de zèle;
« D'un loup, à la campagne, il te ferait raison;
« Matin et soir, nuit et jour, à toute heure,
« Tu pourras défier le plus subtil larron
« De pénétrer dans ta demeure.
« Pour te fléchir, que te dirai-je enfin?
« J'aime mieux avec lui trainer mon existence,
« Transir de froid, mourir de faim,
« Que de passer sans lui mes jours dans l'abondance. »

Je demeurai muet à ce trait généreux:
De pareils arguments ont de quoi nous confondre;
Aussi, ne pouvant y répondre,
Chez moi je les reçus tous deux.

CHARADE.

Je gagerais que mon premier
Vous plait déjà, jeune lectrice;
Moi, j'aime mieux les bois et leur ombre propice,
Quoiqu'on y trouve mon dernier,
Incommode ennemi, presque mycroscopique,
Mais qui grossit quand il nous pique;
Dans le nord de l'Europe on trouve mon entier,
Qui peut ici rimer en *ique*.

(Ceux de mes correspondants qui voudront me donner l'explication de cette charade, pourront me l'adresser en même temps que leurs réponses aux questions proposées dans le numéro précédent.)

AVIS.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er mai 1827 pour un an, ou du 1er novembre de la même année pour six mois, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 4 mai prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros qui commenceront la Ve année.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

DIMANCHE, 27 AVRIL 1828.

IVe ANNÉE. N° 52.

Le prix de l'abonnement est, pour Paris, de 22 francs par an, et de 12 francs pour six mois; pour les départements, de 24 francs par an, et 13 francs pour six mois.



Bureau de l'abonnement, chez LOUIS COLAS, libraire, rue Dauphine, n° 32; et chez les principaux libraires et directeurs des postes des départements.

LE BON GÉNIE, JOURNAL DE LA JEUNESSE.

DE L'UTILITÉ DES POISSONS.

Le plus grand avantage que l'homme puisse tirer des poissons, c'est sans contredit la nourriture abondante qu'ils lui présentent. Chaque année, il sort de l'Océan une masse considérable d'aliments qui vont se consommer dans la chaumière de l'indigent, comme à la table des grands et des rois. Des flotilles de bateaux-pêcheurs s'étendent sur toutes les mers, arrêtent au passage les bancs de poissons voyageurs, les emprisonnent dans leurs filets, et s'en retournent dans les rades voisines, apportant des nations de barengs, de morues, de saumons et de poisson de toute espèce. Certaines de ces espèces ont été recherchées de tout temps par les hommes les plus délicats, à cause de leur saveur délicieuse. On sait à quel point les Romains en poussèrent le luxe sous les empereurs, tandis qu'au temps de la république, ils regardaient comme efféminés ceux qui s'en nourrissaient. Ce luxe fut porté jusqu'à la folie et à la fureur. On se disputait, dans les marchés de Rome, les plus beaux poissons, et l'on vit jusqu'aux graves sénateurs délibérer sur le choix de la sauce à laquelle on devait mettre un turbot, pour la table de Domitien. Au temps de l'empereur Sévère, lorsqu'on lui servait un esturgeon, on l'apportait en triomphe, comme s'il eût été question de Scipion retournant vainqueur d'Annibal et de Carthage; les gardes prétoriennes, les faisceaux d'armes, les flambeaux, les couronnes, les drapeaux étaient les moindres ornements de cette cérémonie; et c'était pour un poisson que l'on prodiguait ainsi les marques de la grandeur romaine. Passe encore si les Romains se fussent contentés d'être sur ce point ridicules et insensés; mais ils poussèrent la chose jusqu'à l'atrocité. Védius Pollion nourrissait ses *murènes* de la chair de ses esclaves qu'il condamnait à la mort, afin de donner un meilleur goût à ses poissons. Auguste mangeant chez ce Romain, un esclave cassa par hasard un plat précieux, Pollion en fureur lui cria : *Aux murènes!* Auguste, révolté de cette cruauté, fit casser toute sa vaisselle précieuse, et donna la liberté à l'esclave.

Le *garum* des Romains, composition très renommée pour assaisonner les aliments, était préparé avec les entrailles pourries du *thon* et du *maquereau*, et avec du sel, du vinaigre, du vin chaud et divers aromates. Cette préparation se vendait un prix énorme, et l'on en faisait profusion. Aujourd'hui, on fait usage au Tunkin d'une composition analogue faite avec des *écrévisses* et des *crevettes*. Le *caviar*, dont les peuples de la religion grecque font une grande consommation dans leur carême, est composé d'œufs

d'*esturgeon* et d'autres poissons, broyés avec du sel, des aromates, puis arrosés d'huile et séchés au soleil.

On obtient de plusieurs poissons dont la substance est fort gluante, une espèce de colle qui est employée à des usages assez nombreux. La meilleure est celle qui est plus blanche et plus inodore; elle est fournie par certaines espèces d'*esturgeons*.

Il est des poissons dont la peau étant très tenace, peut devenir utile dans plusieurs cas. Ainsi la peau du *loup de mer* s'emploie pour faire des besaces; la peau d'*anguille* sert de courroies; celle de quelques autres poissons est même assez forte pour servir de soupente de carrosse et de cordes pour les chevaux de trait.

Dans quelques lieux maritimes, on pêche en très grande abondance un poisson nommé *épinoche*, que l'on répand comme du fumier pour engraisser les champs. On en extrait aussi de l'huile, en le faisant bouillir dans une grande chaudière et en le soumettant à la presse. Plusieurs nations industrieuses du Nord se procurent, par la même opération, une grande quantité d'huile animale, avec tous les poissons et les débris de ces animaux dont elles ne peuvent tirer aucun autre avantage. La masse qui reste, après l'extraction de l'huile, peut même être employée à nourrir les chiens; et l'on a vu dans l'Islande, la Zélande et d'autres côtes maritimes, des vaches, des cochons et même des moutons, habitués à manger du poisson, faute d'herbe.

Le fiel du *crapeau* donne aux peintres en miniature une couleur olive assez agréable.

Tels sont les principaux usages auxquels l'homme fait servir ces animaux que la Providence a pris soin de multiplier en proportion des services qu'ils peuvent nous rendre. Dans le nombre de ces services, il en est un qui, bien qu'il ne soit pas immédiat, remonte cependant à eux indirectement; c'est l'invention de la navigation. La pêche, en effet, a dû créer le premier navigateur, et a ouvert ainsi aux nations les routes de l'Océan. Les Tyriens, les Sidoniens, étaient dans le principe des pêcheurs; enhardis peu-à-peu sur les flots, abordant sur des plages inconnues, ces entreprenants navigateurs, de pauvres matelots qu'ils étaient d'abord, sont devenus les premiers rois de la mer, et ont conquis cet immense empire pour le léguer à ceux qui devaient plus tard en reculer encore les limites.

C'est une belle gloire que celle d'un Christophe Colomb, d'un Vasco-de-Gama, d'un Magellan et d'un Kook! mais elle n'est pas plus grande que celle du premier pêcheur audacieux qui a osé sur une frêle barque perdre de vue la terre, et dont le nom pourtant est oublié.

DE L'AMITIÉ FRATERNELLE.

Qu'elles sont douces les affections du premier âge, embellies par tant d'espérances, par la perspective d'un avenir dont on ne calcule ni les écueils ni les limites, par toutes les nuances riantes qui colorent les objets et les sentiments au printemps de la vie! Oh! comme on aime bien quand on est jeune! Je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour le collège; la seule chose que j'en aie regretté et qui m'ait laissé un souvenir agréable, ce sont les amitiés que j'y ai eues; quelques-unes se sont prolongées au-delà, et ont résisté au temps, à l'absence et même à l'expérience du monde; celles-là sont les bonnes.

Mais dans le nombre de ces douces affections du commencement de la vie, il en est une qui passe sans doute avant toutes les autres, une qui mérite le premier rang, et dont la nature a fait un besoin, en même temps que la morale en a fait un saint devoir; je veux parler de l'affection fraternelle, de cette amitié si remplie de douceurs pour ceux qui l'éprouvent, si édifiante et si touchante pour ceux qui en observent les effets! C'est ce lien sacré, formé dès le berceau, qui se perpetuant et se resserrant plus tard, établit dans les familles une union qui fait leur force, leur prospérité et quelquefois leur gloire. On respecte et on honore celles qui en offrent le tableau. Des frères bien unis; des sœurs protégées par leurs frères; des aînés donnant le bon exemple et remplaçant au besoin le père de famille; les plus jeunes comprenant que ces charges imposées aux premiers sont des titres à un peu de déférence et de reconnaissance qui ne sauraient nuire toutefois à l'égalité fraternelle; ce sont là les scènes morales et éminemment intéressantes de l'un des spectacles les plus ravissants que l'on puisse contempler.

Cette amitié qui commence avec la vie semblerait devoir survivre à toutes les autres; aussi n'est-il rien de plus triste que de la voir rompue par quelque vice de caractère, ou par de funestes dissentions. Mais dans ce cas même, il reste encore un lien, ce lien du sang que rien ne saurait briser et qui peut se resserrer tôt ou tard. Il y a plus d'un exemple de rapprochements opérés par lui, et qui sans lui n'auraient jamais eu lieu. Que deux frères désunis se retrouvent après de longues discordes; il y a une force intérieure qui les pousse l'un vers l'autre, et si l'un d'eux ouvre involontairement ses bras, l'autre s'y précipite, et leurs deux cœurs sont rapprochés. Comment résisteraient-ils aux souvenirs de leur enfance, qui se pressent en foule dans leur esprit! Et les jeux du premier âge qu'ils ont partagés, et le toit paternel, et les caresses d'une mère, qu'ils recevaient ensemble, et l'indulgence d'un père qui a si souvent pardonné,

qui a oublié tant de fautes..... A moins que le cœur ne soit bien profondément ulcéré ou complètement perverti, comment toutes ces pensées ne le feraient-elles pas battre avec chaleur, et n'y réveilleraient-elles pas les premières affections qu'il a senties?

LE BON PARTI A PRENDRE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Un paysan Lorrain, nommé Robinet, après une longue et fatigante station au marché de la ville voisine, s'en retournait un panier à la main. Quel excellent souper je vais faire! se disait-il en lui-même; ce morceau de chevreau, avec mon oignon découpé en tranches, roussi dans ma farine, et assaisonné de mon sel et de mon poivre; il y a de quoi faire un plat digne de Monseigneur l'évêque du diocèse; d'autant que j'ai un bon morceau de pain bis encore frais, à la maison, pour complèter cette pitance. Ah! l'eau m'en vient à la bouche, et je voudrais déjà être arrivé.

Comme il pensait tout cela, un bruit dans haie attira son attention. Il vit un petit écureuil bien agile qui grimpait lestement sur un arbre, et qui se glissait dans un creux entre les branches. Oh! pensa-t-il, quel joli présent ce serait faire à mon jeune maître, que de lui porter un nid d'écureuils! je vais essayer si je pourrai les avoir. Là-dessus il pose son panier et commence à grimper. Il n'était pas à moitié de l'arbre, que, jetant un regard au-dessous de lui, il voit un chien qui, le nez dans le panier, furetait la chair fraiche. Il redescend le plus promptement qu'il peut, mais le chien avait été plus leste et décampait avec le morceau de chevreau dans la gueule. Robinet le suivait des yeux: Eh bien, dit-il, je me contenterai d'un souper en maigre; ce n'est pas une si mauvaise chose. Il continua son chemin jusqu'à une petite guinguette qui bordait la route: devant la porte, un de ses amis était assis sur un banc, et vidait une bouteille. Cet ami l'invite à boire; Robinet accepte, s'assied, et pose son panier tout auprès. Un corbeau apprivoisé, qu'on gardait dans la maison, se glisse par derrière, se perche sur le panier, dérobe le petit sac de farine, et s'envole dans son trou. Robinet ne s'aperçut du vol que lorsqu'il fut en chemin; il retourna sur ses pas pour chercher son sac, mais il n'en eut point de nouvelles. Eh bien, dit-il, mon souper sera des plus minces; mais je ferai bouillir une tranche de pain avec ce qui me reste; ce sera encore un petit ragoût bien passable. Il reprit sa route et arriva à un ruisseau qu'on traversait sur une planche étroite. Une jeune femme se rencontra là pour passer en même temps; Robinet lui offrit obligeamment la main; mais quand elle fut au milieu de ce méchant petit pont, soit crainte réelle, soit plaisanterie, elle s'écria qu'elle tombait. Robinet, pour la soutenir de l'autre main, laisse aller son panier dans le ruisseau. Dès que la jeune femme fut en sûreté sur l'autre bord, il se jeta à l'eau pour rattrapper son panier; mais il s'aperçut que son sel était fondu, que son poivre était versé, et qu'il ne lui restait plus que l'oignon. Eh bien, dit-il, je souperai avec un oignon grillé et du pain d'orge: hier je n'avais que du pain, et demain matin peu importera ce que j'aurai mangé ce soir. En disant cela il se remit à trotter et chanter comme auparavant.

Dans toutes les mésaventures dont la vie est semée, quand nous n'avons eu que de bonnes intentions, quand nous n'avons fait que des actions innocentes, quand nous n'avons rien à nous reprocher, il est toujours facile de nous résigner; et si nous pouvons accuser ou notre manque de sagesse ou notre imprudence, c'est encore la résignation qui est le meilleur parti à prendre.

Un de mes jeunes amis, âgé de 13 ans, M. Adolphe de la B....., de Rouen, qui a vu qu'une aimable correspondante était venue dernièrement à mon secours, dans un moment où j'étais fort occupé, a eu aussi le desir de m'aider pour la rédaction d'un numéro de mon journal. Il m'a envoyé, dans cette intention dont je suis bien touché, une petite fable de sa composition, que j'ai beaucoup de plaisir à insérer ici, et qu'on ne lira sûrement pas sans intérêt, en songeant à l'âge de l'auteur.

LA VIEILLE SOURIS ET LA JEUNE SOURIS.

FABLE.

« Je veux savoir où vous allez, ma fille: »
Ainsi parlait une vieille souris;
« Vous me restez seule de ma famille,
« Car j'eus beaucoup d'enfants jadis;
« Ils ne redoutaient point la chatte;
« Ils ont tous péri sous la patte
« De monsieur Rominagrobis
« Qui fut la terreur des souris.
« Vous riez de ce que je dis....
« — Je me moque de ses finesses,
« Je suis aussi fine que lui;
« Je lui ferai tant de caresses
« Qu'il sera bientôt mon ami. »
A ces mots elle sort en sautillant de joie.
Après quelques tours et détours,
Elle aperçoit un chat qui vient chercher sa proie

Et lui fait patte de velours.
« Comment! tu tends la patte! Eh bien voici la mienne;
« Faisons une éternelle paix.
« — Je veux bien, dit le chat; bon, donne-moi la tienne;
« La paix ne finira jamais.
« Compte toujours sur ma défense;
« Et pour mieux tenir mes serments,
« Je vais faire l'expérience
« Si je n'ai pas perdu mes dents.

ADOLPHE DE LA B....

LITHOGRAPHIE.

Il semble qu'il n'y ait pas grand' chose à dire sur un concert en famille; cependant c'est là un emblême de bon accord et d'harmonie, qui vient au mieux à côté d'un article sur l'union fraternelle. Le dessin que je vous envoie aujourd'hui me rappelle à ce sujet une petite anecdote où j'ai joué moi-même un rôle, comme vous allez voir. Je passais la soirée chez madame T....., dont les enfants, voulant me montrer leurs progrès, firent ensemble un peu de musique, pendant quelques instants. Je remarquai qu'ils jouaient et chantaient fort juste, et sur-tout qu'il y avait dans leur exécution beaucoup d'ensemble.

Après la musique, on voulut faire des petits jeux; mais ici l'ensemble et l'accord ne tardèrent pas à manquer, et même on vint peu-à-peu jusqu'à se quereller tout-à-fait. La querelle commençait à prendre un caractère fort peu aimable et très bruyant, lorsque j'eus l'idée de saisir un diapason posé sur le piano, et de le faire résonner le plus fortement possible sur la table d'harmonie, en criant: Silence! Au son du diapason, les quatre enfants se mirent à entonner machinalement à l'unisson un très beau *la* fort juste. « Bien, leur dis-je, très bien, vous voilà parfaitement d'accord; tâchez maintenant d'y rester et de ne plus vous quereller. » Ils me regardèrent alors et se regardèrent entre eux en riant, puis ils reprirent leur jeu avec plus de tranquillité et de bonne intelligence. Un moment après, une petite fille spirituelle et maligne vint me tirer par le bras, en me disant: « Mon bon Génie, mes frères me taquinent toujours; vous devriez bien, pour mon repos, donner à mon diapason la propriété d'accorder toujours ainsi les esprits et les caractères, aussi bien que les voix. — Ma chère enfant, lui répondis-je, ce n'est pas avec cet instrument que vous y parviendrez; mais il y a, pour cela, un autre diapason dont l'effet est certain, et qu'il ne tient qu'à vous d'avoir sans cesse à votre disposition, c'est *la douceur.* »

CHARADE EN ACTION.

J'ai vu faire, l'autre jour, une charade en action sur le mot *Nabuchodonosor*. Pour le *premier*, on a représenté dans un repas, un homme à qui on ne laissait boire que de l'eau, quoiqu'il aimât fort peu cette boisson pure; cela a fait *n'a bu qu'eau*, (*Nabucho*). Il a encore reparu au *second*, avec une espèce d'échanson perfide qui le poursuivait toujours pour lui donner de l'eau; cela a fait *donne eau*, (*dono*). Pour le *troisième*, une scène de Zémire et Azor, où Zémire appelle Azor, et où l'écho répond *zor*, (*sor*). Enfin le *tout* a été figuré par la métamorphose en bête, du roi *Nabuchodonosor*. Celui qui a eu l'idée de couper de la sorte un pareil mot, a très certainement le génie de la charade en action.

AVIS
A MES LECTEURS ET CORRESPONDANTS.

J'ai promis de publier une Table du *Bon Génie* après l'expiration de la quatrième année de ce journal. Une de mes jeunes correspondantes, qui avait pris le soin d'en faire une des trois premières années, pour son usage particulier, s'est empressée obligeamment de me communiquer ce travail qui m'a paru fort bien fait. Sur l'invitation que je lui ai faite, elle a bien voulu se charger encore de le compléter en y ajoutant le contenu de la quatrième année, et elle s'occupe en ce moment de terminer ce complément. La Table sera donc entièrement faite par elle, ce qui lui donnera un intérêt de plus, je n'en doute pas, aux yeux de ceux qui voudront la joindre à leur collection. Je pense que d'ici à deux mois environ elle pourra être publiée; je ne puis fixer bien précisément l'époque, non plus que le prix qui sera calculé pour couvrir uniquement les frais de l'impression; mais je ferai connaître tout cela dans un avis ultérieur. Ce que je desire annoncer dès aujourd'hui à mes lecteurs, c'est que cette table sera l'ouvrage de Mademoiselle Cécile de V....., dont ils ont vu le nom et lu sans doute les lettres avec intérêt dans ce Journal.

Je prie instamment mes jeunes correspondants et correspondantes, de ne pas dépasser le délai que j'ai fixé au dimanche 4 mai prochain, pour l'envoi des réponses à mes questions. Comme ces questions sont les dernières qui doivent concourir aux prix de semestre, ceux et celles qui resteraient en retard, et perdraient cette composition, auraient nécessairement un très grand désavantage. J'ai déjà reçu quelques lettres, mais bien peu; voici la dernière semaine.

Il sera rendu compte de ces réponses dans le numéro du dimanche 11 mai, et les prix seront décernés huit jours après.

Ceux des souscripteurs à ce Journal, dont l'abonnement date du 1er mai 1827 pour un an, ou du 1er novembre de la même année pour six mois, et expire par conséquent à la fin d'avril courant, sont invités à le faire renouveler avant le dimanche 4 mai prochain, afin de ne pas éprouver d'interruption dans l'envoi des numéros prochains.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT AINÉ, IMPRIMEUR DU ROI, rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

